SUITE
DES JUGEMENS
DES SAVANS
DE
M. BAILLET.

TOME I.

Gibert (B)

R

gh. 204.
1. N. d.
7

JUGEMENS DES SAVANS

~~1008.~~

SUR

LES AUTEURS qui ont traité de la Rhétorique,

AVEC UN PRECIS DE LA DOCTRINE DE CES AUTEURS.

TOME PREMIER

CONTENANT

LES AUTEURS GRECS, ET LES LATINS JUSQU'A QUINTILIEN.

Par M. GIBERT, *ancien Recteur de l'Université de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique au Collége de Mazarin.*

A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques à la Vertu.

M. DCC. XIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI,

1481

8001. d.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

8wf

PRÉFACE.

RIEN n'eſt plus neceſſaire à l'homme que la raiſon ; rien auſſi ne lui eſt plus avantageux aprés elle que la parole. La premiere, parvenuë à un certain point d'excellence, eſt ce qu'on appelle Sageſſe ; la ſeconde, arrivée à un degré éminent de perfection, eſt ce qu'on nomme Eloquence. La liaiſon eſt grande entre elles. Il eſt rare qu'un homme qui penſe bien, ne puiſſe pas s'exprimer avec dignité ; & que celui qui s'exprime noblement, ne penſe pas en même tems avec juſteſſe. Il n'eſt pourtant pas impoſſible de rencontrer ces deux talens l'un ſans l'autre (1). En ce cas, la raiſon eſt préferable (2) à la parole. Mais il faut convenir, ſelon la remarque d'un grand Maître, que ſi l'Eloquence ſans la ſageſſe eſt une ſource de maux, la Sageſſe ſans l'Eloquence ne produit pas de grands biens (3).

C'eſt auſſi par cette conſideration que l'amour même de la Sageſſe a fait cultiver l'Art de bien parler; que ceux qui s'y ſont rendus habiles, ont pris plaiſir à communiquer & à répandre leurs lumieres; que les autres ſe ſont empreſſez d'en profiter; que cette ardeur a multiplié les Maîtres & les Diſciples de l'Eloquence ; que tous les livres ſont pleins de préceptes de Rhétorique, & que jamais on n'a tant écrit d'aucun Art, que de celui de perſuader.

---

(1) Fieri poteſt ut rectè quis ſentiat, & id quod ſentit, politè eloqui non poſſit. *Cic. 1. Tuſc. Quaſt. n. 6.*

(2) Malo indiſertam prudentiam, quàm ſtultâ loquacitatem. *Cic. 3. de Orat. 140.*

(3) Sapientiam ſine eloquentiâ parum prodeſſe Civitatibus; Eloquentiam verò ſine ſapientiâ nimium obeſſe plerumque, prodeſſe numquam. *Cic. l. 1. de Invent. n. 1.*

Au milieu des ouvrages qui ont été faits ſur cette matiere, & de ceux qui ſe feront encore, celui-ci peut être conſideré ou comme un Sommaire des premiers, ou comme des Memoires pour les ſeconds. C'eſt néanmoins le fondement d'un plus grand ouvrage que je médite ; c'eſt par cette partie que j'ai dû le commencer.

J'ai entrepris ſur les Orateurs ce que Monſieur Baillet a executé ſur les Poëtes : mon deſſein eſt de rapporter les jugemens qu'on en a faits ; & comme il a commencé par les Auteurs qui ont traité de l'Art poëtique, je commence de même par ceux qui ont traité des préceptes de l'Eloquence, parce qu'on ne peut juger ni des Orateurs, ni des Poëtes, que par les regles de leur Art.

La beauté du ſujet, jointe à ſon utilité, m'a porté à ce travail. J'ai conſideré d'ailleurs que Monſieur Baillet ayant eu deſſein de recueillir les jugemens des Savans ſur toutes ſortes d'Auteurs, ſon projet ne devoit pas demeurer imparfait. Je me ſuis flatté que mon entrepriſe exciteroit les Théologiens, les Philoſophes, les Juriſconſultes, les Hiſtoriens & autres, à ſe charger, chacun dans ſon reſſort, de la partie de cet important travail qui lui conviendroit; de même que dans ma profeſſion je me charge des Rhétoriciens & des Orateurs, ſans m'exclure néanmoins de traiter quelqu'une des autres parties que j'ai nommées, ſi je viens heureuſement à bout de celle-ci, que j'ai choiſie d'abord, parce qu'elle ne me tire point de ma ſphére, & ne me détourne point de ma principale occupation. Par cette raiſon, je ne me ſuis point arrêté à ce qui, dans le plan de Monſieur Baillet, reſte à faire ſur les Poëtes. Il s'agiſſoit de parler des Romans, qui ſont des Poëmes en proſe; & il n'y avoit pas moins d'honneur à acquérir dans cette partie que dans les autres, mais elle me convenoit moins que celle-ci.

On n'aime point d'ordinaire à travailler ſur le plan d'un autre, dans la penſée qu'il y a plus d'honneur à choiſir ſon ſujet, & à faire ſon plan ſoi-même, que de bâtir en quelque ſorte ſur le fond d'autrui: mais l'utilité publique doit l'emporter ſur cette délicateſſe; & d'ailleurs Monſieur Baillet ne fournit que le ſujet des parties qu'il n'a point traitées, & rien n'empêche d'ajoûter quelque choſe à ſon plan, ainſi que je fais dans ce que je donne aujourd'hui ſur les Maîtres de l'Eloquence.

Ce fameux Auteur s'étant propoſé de ne rapporter que les jugemens d'autrui ſur tous les Ecrivains dont il prétendoit parler, en a uſé de la ſorte dans la premiere partie à l'égard des Critiques, des Grammairiens, & des Traducteurs. Il en a uſé de même dans la ſeconde à l'égard des Maîtres de l'Art poëtique & des Poëtes. De mon côté, je pourrai à ſon exemple n'en pas faire davantage ſur les Orateurs; mais ſur les Maîtres de l'Art oratoire, je me permettrai quelque choſe de plus. J'ajoûterai le précis de leur doctrine aux jugemens que je rapporterai; & au lieu que Monſieur Baillet a fait profeſſion de ne rien avancer de lui-même, je hazarderai, en alléguant le ſentiment d'autrui, de dire quelque-fois le mien.

Quel moyen, en effet, de donner une pleine connoiſſance des Auteurs qui ont écrit d'un Art, & de faciliter le choix qu'on en doit faire pour les études, qui eſt la fin de cet ouvrage, ſi l'on ne donne quelque abregé de leurs préceptes? Du moins doit-on avoüer que ſi le ſuccés de mon travail répond au deſſein que je me ſuis propoſé, & au ſoin que j'ai pris de lire avec application les Auteurs dont je parle, je puis me flatter de donner par cette méthode un corps de Rhétorique, dont on me ſaura quelque gré.

C'eſt ce qu'Ariſtote avoit fait ſur les Rhéteurs qui l'avoient précedé (4); & c'eſt dommage que le tems n'ait point épargné cet écrit, trés-different de la Rhétorique qui nous reſte. Ce Philoſophe y avoit recueilli les préceptes de tous les Maîtres avec tant d'art, de netteté & d'agrément, qu'on ne les cherchoit plus que dans ſon livre. C'étoit ſans doute un effet de l'habileté & de l'eſprit de l'Auteur. Je ſuis pourtant perſuadé que la nature des ouvrages qu'il avoit abregez, ne contribua pas peu à un ſi grand ſuccés: j'ai peine à croire qu'aujourd'hui on pût dégoûter le Public de la lecture des Traitez de Rhétorique que les premiers Maîtres nous ont laiſſez. C'eſt donc aſſez pour moi d'ébaucher dans ce

---

(4) Ac veteres quidem ſcriptores artis uſque à principe illo & inventore Tiſia repetitos, unum in locum conduxit Ariſtoteles, & nominatim cujuſque præcepta magnâ conquiſita curâ perſpicuè conſcripſit, ac enodata diligenter expoſuit, ac tantùm inventoribus ipſis ſuavitate & brevitate dicendi præſtitit, ut nemo illorum

---

præcepta ex ipſorum libris cognoſcat; ſed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quaſi ad quendam multò commodiorem explicatiorem convertantur. *Cic. de Inv.* 2. *n.* 6.

Ariſtotelis illum legi librum, in quo expoſuit dicendi artes omnium ſuperiorum. *Cicer.* 2. *de Orat. n.* 160.

Recueil les vrayes idées de cet Art, & de mettre mes lecteurs en état de lire les originaux avec plus de profit & de plaiſir.

Que ſi, non content de rapporter & la doctrine des Auteurs, & les jugemens qu'on en a faits, je m'ingere auſſi d'en juger moi-même, c'eſt qu'il s'agit d'un Art que je profeſſe, dont j'ai déja écrit, & ſur lequel, par conſequent, il ne me convient pas de me montrer irréſolu. J'ai dû prendre mon parti il y a long-tems pour inſtruire, puiſque ce n'eſt pas inſtruire que douter.

Si quelqu'un néanmoins n'approuve pas cette liberté, je le prie de conſiderer qu'il n'eſt guéres poſſible, quand on rencontre quelque choſe de bon, de ne le pas approuver, auſſi-bien que de ne pas condamner ce que l'on trouve mauvais. On a fait ſur cela de grandes plaintes de Monſieur Baillet: mais c'eſt

qu'on a prétendu qu'il ne tenoit
» pas ſa parole. Vous avez pro-
» mis, lui diſoit-on, de ne point
» porter votre propre jugement,
» vous le faites néanmoins &
» trés-ſouvent, & trés-librement. On peut voir au commencement de ſa ſeconde Partie, ce qu'il a répondu à ceux qui n'étoient pas contens de ſa méthode. Pour moi, quand je dis mon ſentiment, je le fais moins en déclarant ce que je penſe, qu'en rapportant ce que les plus grands Maîtres ont penſé avant moi. Mais je m'en tiens au droit commun; & ſans prétendre qu'on doive déferer à mes avis, ou mettre mon ſuffrage au nombre de ceux des Savans, je dirai dans l'occaſion mon ſentiment, ſauf à chacun de prendre le parti qu'il lui plaira.

Au reſte, pour avoir ainſi travaillé ſur les préceptes de Rhétorique, je ne prétends pas tout attribuer à l'Art. Je n'ignore pas auſſi quels ſont les droits de la Nature. Je crois en connoître toute l'étenduë : mais plus on voit que la Nature contribuë au ſuccés de l'Orateur, & plus on conçoit, quand on entend bien la matiere, que les regles y ſont auſſi néceſſaires.

C'eſt la Nature qui donne l'Eloquence, & l'Art ne peut la donner à ceux à qui la Nature l'a refuſée. D'heureux genies étoient entrez dans les voyes de la perſuaſion, avant que les Maîtres les euſſent découvertes ; ils y avoient marché avec ſuccés, & ſouvent ils étoient parvenus ſans guide au but qu'on cherche par les regles.

On peut ajoûter que ce furent des éléves de la Nature, & non des diſciples de l'Art, qui les premiers rectifiérent les mœurs des hommes, & réprimérent leurs paſſions ; qui adoucirent leur humeur, & les unirent d'interêt; qui bâtirent des Villes & fondérent des Empires; qui les aggrandirent; qui ſoûtinrent la liberté; qui donnérent des loix, & quelque-fois même des Maîtres.

On peut dire encore que ce furent des hommes naturellement éloquens, qui d'abord pourſuivirent la punition des crimes, ou défendirent l'innocence; qui dominérent dans les Conſeils, & reglérent les déliberations; qui firent la guerre & la paix, & exercérent une autorité quelque fois abſoluë, ſoit dans les Républiques, ſoit dans les Monarchies.

Non-ſeulement je reconnois que l'Eloquence eſt capable de ces effets, quand c'eſt la Nature qui parle; je ſoûtiens même que c'eſt toûjours la Nature qui doit parler, comme c'eſt elle qui écoute; & qu'il eſt impoſſible qu'elle entende un autre langage, que celui qu'elle-même a formé. C'eſt pour cela qu'un Diſcours veritablement oratoire n'a jamais rien qui ſe ſente de la ſubtilité de l'Art; c'eſt pour cela que les qualitez, tant d'eſprit que de corps, qui font valoir les Orateurs, ſont toutes ſi bien marquées au coin de la Nature, que rien ne peut lui diſputer le droit de les donner.

Il y a plus. Rien n'étant ſi important que de diſtinguer la vraye & la fauſſe Eloquence, on peut aſſûrer que la vraye eſt celle que la Nature inſpire, & la fauſſe celle qu'elle ne dicte pas: ce qui eſt fondé ſur ce principe, Que tout eſt vrai dans l'Eloquence, lorſqu'elle ſuit la Nature, & que tout y eſt faux ſitôt qu'elle s'en écarte.

En ſuivant toujours ce guide, l'Eloquence peut varier, parce que la Nature eſt féconde; mais elle ne peut ſe corrompre, comme il arrive dès qu'on l'aſſujettit à la bizarrerie des goûts & au caprice des hommes. La raiſon eſt, que la Nature n'a qu'un ſeul but, qui regle tout dans le diſcours, & qu'elle ne perd jamais de vûë ; c'eſt la Perſuaſion. Il n'y a que certains moyens pour y parvenir ; les preuves qui nous inſtruiſent ; les paſſions qui nous remuent, & l'autorité de l'Orateur, qui nous prévient & nous entraîne. Fixez votre vûë ſur cette fin, vous ne tomberez ni dans la ſechereſſe de certains Orateurs, ni dans la profuſion des autres : vous vous tiendrez dans la juſteſſe des Attiques, dont on a tant vanté le ſel ; & qui ſont les vrais modeles, tant par l'exactitude & la beauté de leur diction, que par la ſolidité de leurs penſées. Les autres ont donné dans le défaut ou dans l'excés, parce qu'ils ont moins ſongé à cette fin naturelle de l'Eloquence, qu'à faire montre de leur fécondité ou de leur retenuë, deux qualitez dont les Athéniens éclairez faiſoient un juſte emploi. Leur bon goût dura juſqu'à Démétrius le Phalérien, qui le corrompit (5) par une maniere à la verité differente des deux premieres, mais qui n'étoit pas moins vicieuſe. Au lieu de ne ſonger à plaire qu'autant qu'il faut, & en la maniere qu'il le faut pour perſuader, il ne ſongeoit préciſément qu'à plaire. Il eſt vrai que Diogéne Laërce lui donne quelque véhemence & quelque force digne d'un Orateur (6); mais c'étoit une véhémence & une force qui ne le tiroit pas du ſtyle Philoſophique. Il n'alloit point au cœur par des raiſons ou par des expreſſions naturelles. Tout ſon exterieur exprimoit aſſez le caractere de ſon eſprit. Il étoit homme d'une belle répréſentation. Il faiſoit beaucoup de dépenſe pour ſa table & pour ſon logement. Il affectoit une extrême propreté en ſa perſonne (7), & une grande magnifi-

---

(5) Primus hic inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & ſuavis, ſicut fuit, videri maluit; ſed ſuavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. *Cic. de clar. Orat. n.* 38.

(6) Χαρακτὴρ δ' φιλόσοφος, εὐτονίᾳ ῥητορ-

χῇ καὶ δυνάμει κεκραμένος *Id eſt*, Forma dicendi in eo Philoſophi propria eſt, oratoriâ vi & facultate temperata. *Diog. Laërt. p. m.* 134.

(7) Ταῖς μὲν δαπάναις ταῖς εἰς τὰ δεῖπνα τοὺς Μακέδονας, τῇ δὲ καθαριότητι Κυπρίους καὶ Φοίνικας ὑπερέβαλλεν... ἀνθινά τε πολλὰ τῶν ἐδαφῶν ἐν τοῖς ἀνδρῶσι κατεσκεύαζεν διαπεποικιλμένα ὑπὸ τῶν δημιουργῶν... ἐπεμελεῖτο δὲ καὶ τῆς ὄψεως, τήν τε τρίχα τὴν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ξανθιζόμενος, καὶ ἀλείμμασιν ἰσχείων ἑαυτὸν ἐβούλετο τὴν ὄψιν ἱλαρὸς καὶ τοῖς ἀπαντῶσιν ἡδὺς φαίνεσθαι... ἠλεόμεγφος προσονδίρωετο... ἠπόμουζος, &c. *Id eſt*. Sumptu in epulas Macedonibus, munditiis ſuperior & Cypriis & Phœnicibus... Pavimentum in virorum cœnaculis floribus erat artificioſè variegatum... formæ curioſus, crinem capitis flavo colore tingebat, faciemque oblinebat unguentis, ut aſpectu hilaris & venuſtus obviis videre-

cence dans ſes habits : il les portoit de diverſes couleurs ; & s'il n'y faiſoit pas repréſenter en broderie le Ciel, les douze ſignes du Zodiaque, & les plus brillantes étoiles en or (8), comme un autre Démétrius fils d'Antigone, les graces de ſes harangues avoient du rapport à ces ornemens exterieurs ; tout y étoit curieux & recherché (9). Ciceron dit que ſes diſcours étoient émaillez d'étoiles (10), & Quintilien en déſigne le caractere par celui de ſes vêtemens (11) : en

---

tur... ſoli facie ſimilis dicebatur.... ingenium mite ſortitus. *Athen. de Demet. Phaler. pag. m.* 542.

(8) αἱ δὲ χλαμύδες αὐτοῦ ἦσαν ὄρφνινον ἔχουσαι τὸ φέγγος τῆς χροίας. τὸ δὲ πᾶν ὁ πόλος ἐνύφαντο, χρυσοῦς ἀστέρας ἔχων, καὶ τὰ δώδεκα ζώδια. *Id eſt*, Nitebant colore fuſco chlamydes, depicto textu cœlo, cum aureis ſideribus & duodecim ſignis. *Athen. de Demet. Antigoni filio.*

(9) Demetrius omnium politiſſimus. 2. *de Orat. n.* 95.

(10) Cujus orationem illuſtrant quaſi ſtellæ quadam. *In Oratore ad Brutum. n.* 92.

(11) Dum meminerimus... verſicolorem illam quâ De-

un mot, il ne prenoit pas garde que dans l'Orateur, toutes les beautez qui vont à l'eſprit ſans aller au cœur, ne ſont pas de veritables beautez. Il introduiſit donc une Eloquence effeminée, qui n'avoit rien ni d'aſſez mâle, ni d'aſſez vigoureux pour le Barreau & pour les aſſemblées publiques. Ainſi la veritable Eloquence ne ſe perdit à Athénes, que parce que les Athéniens perdirent la Nature de vûë.

Les Romains ſuccedérent aux Athéniens dans la gloire & dans la poſſeſſion de l'Eloquence, parce qu'ils ſûrent enfin, comme les Grecs, tourner les yeux où la Nature les conduiſoit, & qu'ils y marchérent avec ſuccés, juſqu'à ce que ſe laiſſant éblouïr par les faux brillans, ils s'égarérent à leur tour. Ils ne ſon-

---

metrius Phalereus dicebatur uti, veſtem non bene ad forenſem pulverem facere. *Quintil. l.* 10. *fol. m.* 155. *recto.*

gérent plus qu'à plaire par de vains ornemens ; au lieu que le vrai moyen de ſe faire admirer, eſt de ne ſonger qu'à ſa cauſe.

N'eſt-ce pas ainſi que l'Eloquence s'eſt introduite & maintenuë parmi nous, depuis qu'à l'imitation des Romains & des Grecs, nous avons reconnu qu'elle ne conſiſte pas dans l'oſtentation d'une érudition frivole, ni dans certains mouvemens forcez & convulſifs, ni dans des expreſſions affectées, qui n'ont rien d'extraordinaire que leur oppoſition au bon ſens : mais dans des penſées & des expreſſions naturelles, ſeules capables de produire la veritable perſuaſion ? Que ſi elle eſt en danger de tomber, avant même qu'elle ſoit arrivée à ſon comble, quelle raiſon pourroit-on en donner, à regarder les choſes de prés, ſinon qu'il y a des eſprits d'un caractere contagieux, éclairez ſur d'autres matieres, aveugles en l'Art de perſuader, & qui ſont parade dans leurs diſcours de connoiſſances ſubtiles, curieuſes dans la ſpéculation, impertinentes dans la conduite de la vie, éloignées du moins de la maniere commune de concevoir naturellement les choſes, contraires par conſequent à la perſuaſion, & au genie de l'Eloquence.

Enfin, qu'on examine les principes dont les Ecoles retentiſſent, on trouvera qu'ils ſont moins les préceptes de l'Art, que les regles de la Nature. En effet, n'eſt-ce pas elle qui nous apprend à commencer par ſe concilier l'Auditeur, à expliquer enſuite le fait, à l'établir, à y faire des réflexions, à conclure? Tant il eſt vrai que non-ſeulement *dans l'Invention*, comme Antoine le remarque dans Ciceron, mais generalement dans ce que fait l'Orateur, *tout appartient proprement à la Nature, & que l'Art en comparaiſon n'y entre que pour peu de choſe (12).*

Il y entre néanmoins, & ce peu qu'il y contribuë eſt tel aprés tout, que trés-ſouvent ce n'eſt que par là qu'on devient veritablement naturel; ce qui rend à l'Orateur l'Art auſſi néceſſaire que la Nature. C'eſt la penſée d'Horace (13) touchant les Poëtes, quand il dit qu'il ne voit point ni ce que peut l'Art ſans le genie, ni ce que peut le genie ſans l'Art. Quintilien (14) va plus loin. Il croit que *le parfait Orateur doit plus à l'Art qu'à la Nature, quoique le genie ſans*

---

(12) Perpaululùm loci reliquum eſt arti. *Cic. 2. de Orat. n.* 150.

(13) Ego nec ſtudium ſine divite vena, nec rude quid proſit video ingenium. *Horat. de Arte. v.* 409.

(14) Si parti utrilibet omnino alteram detrahas, natura etiã ſine doctrina multum valebit, doctrina nulla eſſe ſine natura poterit. *Inſtitut. Orator. l. 2. c.* 19.

regles puiſſe beaucoup, & que les regles ſans genie ne puiſſent rien. Pour faire entendre ſa penſée, il compare l'Orateur à un champ fertile & cultivé, qui doit plus au travail du Laboureur, qu'à ſa propre fécondité, quoique ſans cette fécondité naturelle le travail du Laboureur fût inutile (15).

En effet, ou la Nature ſe montre d'elle-même, ou elle ne ſe montre pas. Si elle ſe montre, ce n'eſt ordinairement ni quand il faut, ni où il faut, ni dans la meſure qu'il le faut. Elle ſe montre ou à moitié, ou avec excés, ou à contre-tems, ou hors de lieu; & rien ne peut ni la regler, ni la ranger, que les préceptes. C'eſt faute de les ſavoir, qu'on a vû échoüer de fort

---

(15) Terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit... In ſolo fœcundo plus cultor, quàm ipſa per ſe bonitas ſoli efficiet. *Ibid.*

fort grands eſprits, parce que plaçant mal ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou déployant toutes leurs forces ſans prudence, ou les reſſerrant avec trop de ménagement, ils ceſſoient d'être naturels à force de l'être. Que ſi la Nature ne ſe montre pas, elle eſt alors trés-difficile à attrapper; on ne ſait ni où elle ſe cache, ni le ſecret de la trouver, à moins que l'on ne ſoit conduit par les préceptes. Que dis-je? avec ce ſecours même, on y eſt fort embarraſſé. Il n'en faut point d'autre preuve que les peines infinies que les hommes les plus éclairez ſe ſont données pour perfectionner leurs ouvrages. On ſait qu'Iſocrate mit dix ans, & quinze même, ſelon quelques-uns, à polir ſon diſcours intitulé *le Panégyrique*. Démoſthéne en mit dix auſſi à ſa fameuſe Apologie, s'il s'y prépara depuis le jour que ſon

L'Oraiſon Pro corona.

ennemi l'eut attaqué, juſqu'au jour qu'il fut obligé de ſe défendre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il s'étoit fait une loi de ne point parler, qu'il ne s'y fût préparé. Quel étoit ſon deſſein? Il vouloit être naturel dans ſes diſcours; il vouloit paroître ne parler que de genie, aprés avoir mis en œuvre ce que l'Art a de plus caché & de plus fin. C'eſt dans cette vûë que Ciceron exhorte l'Orateur à écrire ſes diſcours, & l'avertit qu'il n'y a point de meilleur Maître de Rhétorique que la plume (16). C'eſt dans cette vûë encore, ſelon Horace, qu'un Poëte aprés avoir fait un Poëme, le garde neuf ans ſous la clef. C'eſt ainſi que Monſieur Paſcal, à ce qu'on aſſûre, ne ſe contentoit preſque jamais de ſes premieres penſées, & que ſouvent il refaiſoit le mê-

Plut. in Demoſth. vita.

Cic. 1. de Orat. n. 150.

Horat. de Arte. v. 388.

Penſées de M. Paſcal.

---

(16) Stylus optimus dicendi magiſter. | *Cic.*

me Ouvrage juſqu'à huit ou dix fois. D'autres enfin ont vieilli ſur un diſcours de trois feüilles, & ont employé une ſemaine entiere à achever une période. Ces grands Hommes avoient appris que tout ce qui s'offre naturellement à l'eſprit, n'eſt pas la Nature que l'on doit chercher. Ils concevoient qu'elle veut être étudiée avec méthode, qu'il en faut examiner les reſſorts avec ſoin, & obſerver long-tems ſes differens mouvemens pour la connoître.

Apolog. de Balz. par M. Ogier. p. m. 120.

Les ignorans y ſont moins embarraſſez; ou ils prennent pour Nature des défauts que l'Art a ſoin de corriger; ou ils prennent pour Art un mauvais ſens qui gâte quelque fois la Nature; & il ne faut pas être médiocrement habile pour éviter ces deux erreurs. Les Anciens du moins pour s'en garantir, ne s'en tenoient point à leurs premieres études, où l'on n'apprend d'ordinaire que ce que la Rhétorique a de plus ſuperficiel : ils cherchoient encore des Maîtres, même aprés avoir plaidé avec ſuccés. C'eſt pour cela que tous les Traitez de Rhétorique que nous avons de l'antiquité, ne ſont preſque que pour des hommes éclairez qui ont déja beaucoup d'uſage. Loin donc de s'imaginer alors que l'Eloquence purement naturelle pût arriver jamais à rien d'achevé, on concevoit au contraire que l'Art développe les talens qu'il ne peut donner, qu'il les polit, qu'il les fortifie, & qu'il les améne à la plus haute perfection. Car il n'en fournit pas ſeulement des regles & des préceptes, mais ce qui vaut encore mieux, il nous conduit dans la lecture des bons Auteurs ; il nous éclaire dans l'imitation ; il nous dirige dans l'exercice ; enfin il nous donne une idée nette, diſtincte & certaine de la vraye Eloquence, afin de ne s'y pas tromper.

Mais ce n'eſt pas le beſoin ſeul que nous avons des préceptes, qui doit rendre utile cet Ouvrage, c'eſt encore la néceſſité de choiſir les meilleurs Maîtres; puiſqu'au jugement d'un Auteur de réputation, *une des cauſes les plus certaines du peu d'Orateurs qui réüſſiſſent, & un grand obſtacle à l'Eloquence, c'eſt qu'on y conduit les jeunes gens par de fauſſes routes. Ce n'eſt pas merveille*, ajoûte-t-il, *ſi les ſuccés en ſont ſi peu heureux, y ayant même des Maîtres qui promettent l'Art avec faſte, & qui néanmoins ne le ſavent pas.* Un autre Auteur nous avertit qu'il faut bien du diſcernement dans la lecture des préceptes, parce que parmi ceux qui les ont donnez, les uns ont inventé, & les autres ont perfectionné; beaucoup ont mis des choſes inuti-

Le Pere Rapin Refl. ſur l'Eloq. n. 27.

Melch. Jun. Method. Eloq. comp. c. 6.

les dans leurs livres, & quelques-uns n'ont pas touché les plus néceſſaires. *Quelque-fois*, dit-il, *ils ont eu égard aux mœurs de leur ſiécle, & quelque-fois ils n'ont ſongé qu'à ſe contenter eux-mêmes. Ou la mort les a prévenus, ou il leur eſt ſurvenu des affaires qui les ont empêchez de mettre la derniere main à leurs ouvrages.* En faut-il davantage pour prouver la néceſſité du choix, non-ſeulement entre les Maîtres, mais auſſi entre les choſes qu'ils ont traitées?

Inutilement diroit-on que le chemin eſt long par les préceptes (17): car premierement il eſt aiſé de répondre avec un Auteur de bon ſens, qu'on ne ſauroit arriver à l'Eloquence par une voye plus courte ni plus ſûre, que par celle des regles. En ſecond lieu, Ciceron (18) nous aſſûre qu'on

La Mothe le Vayer Conſid. ſur l'Eloq. pag. 196. in 12.

---

(17) Longum iter per præcepta.

(18) Iſta diſcuntur facilè, ſi & tantum

les apprend en peu de tems, ou qu'on ne les apprend jamais. D'ailleurs on ne peut guéres concevoir que le chemin de l'ignorance ſoit plus court. Ce ne ſont que perpetuels égaremens ; ou ſi le hazard vous conduit au but, vous y êtes ſans le ſavoir ; au lieu qu'un homme inſtruit a des principes pour le connoître.

Cette connoiſſance eſt non-ſeulement utile aux Orateurs, ou à tous ceux qui compoſent, mais à tous ceux qui jugent des ouvrages d'autrui ; & où ſont ceux qui n'entreprennent pas d'en juger ? Tout le monde croit

---

ſumas quantum opus ſit, & habeas qui docere fideliter poſſit, & ſcias etiam ipſe diſcere... Res quidem ſe meâ ſententiâ ſic habet, ut niſi quod quiſque citò potuerit, numquam omnino poſſit perdiſcere. *Cicer. 3. de Orat. n. 87. 88. 89. 146.*

Saint Auguſtin cite cet endroit comme s'il n'y étoit parlé que de la Rhétorique : Hanc artem niſi qui citò potuerit, numquam omnino poſſe perdiſcere. *L. 4. de Doct. Chriſt.*

s'y connoître. Cependant que dit un fameux Critique de ces prétendus Connoiſſeurs ? J'admire, dit-il, (19) leur impudence, ou leur aveuglement, ou même tous les deux ; puiſqu'ils s'ingerent hardiment de décider de la bonté d'un diſcours, non-ſeulement ſans experience, mais, qui pis eſt, ſans étude, ſi nous n'appellons étude la lecture précipitée de quelques pages de préceptes. Auſſi ſont-ce des gens, continuë-t-il, à trouver bon qu'on diſe tout du même ſtyle (20), & qu'on traite du même ton les grands & les petits ſujets, les Lettres & les Harangues, la Phyſique & la Morale, les choſes de pure curioſité, & celles de pratique. C'eſt ainſi qu'ils en uſeroient eux-mêmes, s'ils ſe mêloient de compoſer; & en cela il n'y a rien qui doive nous étonner. On riſque tout, quand on ne voit point ce qu'on riſque; au lieu qu'un habile homme, circonſpect & retenu dans ſes compoſitions, ne l'eſt pas moins dans ſes jugemens, même aprés l'étude ſérieuſe des préceptes, & aprés le pénible exercice de la parole.

---

(19) Quo magis miror quorumdam, impudentiam dixero, an temeritatem, an &c.... intrepidè judicant inexercitati, & quidem ex brevi aliqua & tumultuaria pagellæ unius aut alterius lectione. &c. *Lud. Vivés de Cauſ. corruptarum artium. l. 4. p m 401.*

(20) Ergo videas eos eâdem dictione conſcripſiſſe res magnas, parvas, Epiſtolas, Orationes, Phyſica, Moralia, Forenſia, &c. *Ibid.*

Deux remarques importantes que fait Monſieur Baillet, donnent du jour à la verité que je traite. L'une eſt, Que *l'Eloquence du Barreau n'a point encore été rencontrée en France telle qu'on la ſouhaiteroit abſolument.* L'autre eſt, Que *perſonne n'a pû juſqu'ici exprimer bien nettement ce que l'on demande.* Je n'examinerai point ſi la premiere eſt vraye, ni quelle en peut être la cauſe; mais ſi

Jug. des Sav. t. 1. p. 333.

la ſeconde l'eſt, je ne fais nulle difficulté de dire qu'il n'y en a point d'autre raiſon que l'ignorance de l'Art. Quiconque le ſauroit à fond, ſauroit en même tems ce qui fait le bon, le médiocre, & le mauvais Orateur; & examinant ſur cette idée nos Avocats, ou il reconnoîtroit nettement quel eſt ce degré de perfection qu'on cherche en eux, & que l'on n'y trouve point; ou il ſeroit en état de montrer que ce n'eſt que par un injuſte dégoût qu'on les blâme.

C'eſt ainſi qu'avant Ciceron, l'Eloquence du Barreau avoit été trés-imparfaite à Rome, ſans qu'on pût dire ce qui manquoit aux plus fameux Orateurs. Ciceron parfaitement inſtruit, le vit d'abord. Il fit en ſorte que ce défaut ne ſe trouvât pas dans ſes harangues, & il exprima enſuite trés-nettement dans ſes préceptes ce que c'étoit. De clar. Orat. n. 322.

Monſieur Baillet lui-même ne dit-il pas, que dans la préférence qu'on a voulu donner à M. Patru ſur Monſieur Lemaître, le Public n'a point crû que l'Eloquence dût ſe terminer à la politeſſe du diſcours; qu'il a demandé de l'élevation & de la force; en un mot qu'il a voulu un Orateur, & non pas un Grammairien? Aſſûrément c'eſt déja dire quelque choſe; mais nous trouverons des Maîtres parmi ceux dont nous parlerons, qui diront tout, & qui le diront nettement. *Ubi ſup. p. 334.*

Ecoutons cependant un des grands Maîtres de notre Langue, rempli de belles connoiſſances, à qui de l'aveu de tout le monde, notre Langue a beaucoup d'obligation. Voyons comment il parle, & ſi c'eſt toujours ſelon la ſcience. *Il y a*, dit-il, *deux ſortes d'Eloquence, l'une pure, libre & naturelle; l'autre fi-* *Balzac. tom. 2. p. m. 315.*

gurée, contrainte, & appriſe. La premiere eſt l'Eloquence du monde; la ſeconde eſt l'Eloquence de l'Ecole. La premiere eſt pour le commerce de la vie; la ſeconde eſt pour les Chaires & pour les Barreaux. La premiere n'a rien que le ſens commun & la bonne nourriture ne puiſſe dicter; l'autre conſerve l'odeur & la teinture tant des livres, que des ſciences. Sans manquer à ce que l'on doit à ce celebre Ecrivain, on peut dire que dans l'endroit que je cite, il y a quelque choſe qui n'eſt pas juſte. En effet l'Eloquence de la Chaire & du Barreau, quoiqu'appriſe, n'a pourtant rien de *contraint*. Elle eſt toute auſſi *pure*, toute auſſi *libre* & auſſi *naturelle*, que celle qu'on n'a point appriſe. Balzac n'y a pas aſſez penſé, quand il a dit que c'eſt *l'Eloquence de l'Ecole*; car ſi par l'Eloquence de l'Ecole, il n'entend qu'une *Eloquence acquiſe par l'étude*, il n'a pas dû la qualifier de *contrainte*, puiſque l'Art ne tend qu'à l'imitation de la Nature : & s'il entend par ce terme *une Eloquence de Déclamateur ou de Sophiſte*, il n'a pas dû dire que c'eſt *l'Eloquence des Chaires & des Barreaux*. Je vais plus loin. Ce terme *d'Eloquence de l'Ecole*, ſe prend d'ordinaire en mauvaiſe part, & ſignifie, non pas ſeulement une Eloquence acquiſe par le travail, mais une mauvaiſe Eloquence, ou du moins *une Eloquence d'oſtentation*, oppoſée *à l'Eloquence qui eſt d'uſage* dans les Déliberations & dans les Plaidoyers. Cette Eloquence d'uſage conſerve quelque-fois *l'odeur des livres*, comme dit Balzac, *& la teinture des ſciences* ; mais c'eſt avec tant de moderation, qu'elle paroît toujours *ne rien avoir, que le ſens commun & la bonne nourriture ne puiſſe dicter* : elle fuit ce que les arts & les ſciences ont de ſubtil; en un mot, elle a les mêmes caracteres que l'Eloquence du monde, & ne lui eſt pas oppoſée comme une eſpece differente. C'eſt un grand exemple que je cite : mais il ne falloit pas une moindre autorité pour montrer qu'avec beaucoup de genie & avec de grandes lumieres, on peut encore quelque-fois ne pas parler exactement de l'Art, ſoit faute d'y faire attention, ſoit faute de l'avoir aſſez approfondi.

Un homme inſtruit ne tombe point dans le défaut où tombe le commun des hommes, de loüer ou de blâmer dans le diſcours le bon & le mauvais également, ſans le connoître. On ne le voit point condamner ou le Sublime ou le Brillant en general, ou le Pathétique, ou même toute l'Eloquence, ſans pouvoir dire ce qu'il condamne.

Les ignorans quand ils la blâment, la regardent comme l'art de tromper les hommes, & c'eſt l'art de mettre la verité dans ſon jour. Ils la croyent fort coupable quand elle excuſe un criminel, ou qu'elle le tire d'affaire, & elle ne l'eſt pas plus quelquefois qu'un bon ami qui obtient ſa grace. Ils condamnent le Sublime & le Brillant, ſous prétexte de vanter la ſimplicité & l'Eloquence naturelle; & ils ne voyent pas que le vrai Sublime & le vrai Brillant en leur place, ſont auſſi naturels, que la ſimplicité l'eſt en la ſienne; & même que la ſimplicité eſt quelque-fois inſéparable du Sublime. Ils blâment les paſſions dans le diſcours; cependant, outre que ce ſont quelque-fois les mouvemens du cœur les plus vertueux, ce ſont, à parler generalement, des choſes fort indifférentes. Ils s'imaginent qu'il ne faut que prouver la verité aux hommes;

& ils confondent en cela l'Orateur & le Philoſophe.

Ce qui les trompe, c'eſt qu'on a vû d'heureux Genies qui ont pû être l'un & l'autre ; ou que l'un & l'autre paroiſſent n'avoir qu'un ſeul & même but, qui eſt de rendre les hommes vertueux & raiſonnables. Mais la diſtance entre l'Orateur & le Philoſophe eſt infinie.

Le premier n'a à faire qu'à des eſprits dociles, & à des diſciples volontaires, à des gens libres de paſſions, & qui ne demandent qu'à s'inſtruire dans le loiſir dont ils joüiſſent. Le ſecond au contraire trouve des paſſions & des interêts à combattre ; il a à vaincre des cœurs rebelles, ce qui rend les fonctions & les manieres du Philoſophe & de l'Orateur bien différentes, outre la différence de la matiere qui les occupe.

Car la verité qu'ils ſervent

l'un & l'autre, toujours une en elle même, n'eſt pas la même à leur égard. Pour le comprendre, il faut ſavoir que la verité eſt une Reine, qui, comme les grands Princes, a des Miniſtres de pluſieurs ſortes; les uns pour expliquer les matieres difficiles, generales & de ſpéculation; les autres pour traiter les choſes communes, particulieres, & qui ſont de pratique, & celles-ci ſont le partage de l'Eloquence. Ainſi la verité qui occupe les Orateurs, n'eſt point cette fille du tems ſi recherchée des Philoſophes; ce n'eſt point cette verité fugitive qui ſe tient cachée au fond du puits; c'eſt au contraire celle qui ſe tient ſur les chemins & dans les places publiques, qui ſe préſente à tout le monde; parce que le peché même ne l'a point effacée de l'eſprit des hommes, quoiqu'il en ait preſque anéanti l'amour qu'il

Proverb. c. 1. v. 10. 11.

eſt queſtion de faire revivre. En un mot, il n'entre de Philoſophie dans un diſcours oratoire, que celle qui conſiſte dans la fermeté d'ame, dans la juſtice, dans la conſtance, dans la fidelité & dans le bon ſens; ou ſi l'on veut, celle qui porte les hommes à être raiſonnables & vertueux.

Voilà ſur quoi, ainſi que ſur beaucoup d'autres points de doctrine également importans, on trouvera, comme je l'eſpere, des éclairciſſemens dans ce Recueil, parce que les Maîtres s'en ſont expliquez, & que je rapporte le précis de ce qu'ils ont dit. Ce qui ne peut manquer d'être d'uſage, puiſque l'experience nous fait connoître que toutes ces choſes, quelque importantes qu'elles ſoient, s'effacent pourtant de l'eſprit des hommes, ſi l'on n'a ſoin d'en rafraîchir la memoire.

Aprés cela, quand même on ne voudroit ni être Orateur, ni juger des ouvrages des autres, la connoiſſance des Maîtres de l'Art, ainſi que celle des Orateurs, ne laiſſe pas de donner à ceux qui ſavent s'en ſervir, un grand avantage pour le commerce du monde, ſoit pour connoître les hommes, ſoit pour ſavoir vivre avec eux. C'eſt ainſi du moins qu'en a jugé un Ecrivain déſintereſſé, lequel parlant de ceux qui ont traité de la Politique, ne fait nulle difficulté de dire qu'outre les Auteurs qui ont parlé expreſſément de cette matiere, il y en a d'autres qui n'en parlent pas moins pertinemment, & qui en donnent d'auſſi beaux préceptes, & auſſi à propos, que ceux qui ne parlent d'autre choſe. Ce ſont ſur-tout les Orateurs, à ce qu'il dit, ainſi que quelques Poëtes. Il ajoûte qu'il faut n'avoir pas la moindre

Bibliog. Polit. contract. p. 61 In Bibliog. Hiſtor. Polit. de Boeclerus.

teinture *de leurs divins ouvrages*, (ce ſont ſes termes) pour ne pas voir que leurs penſées, leurs expreſſions, les reſſorts qu'ils font joüer, & tout leur art, n'ont pour principes que les maximes les plus certaines de la Politique. En quoi, dit-il, il n'y a rien qui doive nous paroître merveilleux, puiſque c'étoit, comme l'on ſait, les Orateurs qui dans Athenes & dans Rome manioient les plus importantes affaires, & gouvernoient la République. D'où il conclut qu'avec leurs Harangues, il faut lire encore les bons Traitez de Rhétorique. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce ſont d'excellens Traitez de ſens commun, s'ils ſont bien faits; & qu'au jugement d'un Critique que j'ai déja cité, *ſ'il eſt queſtion de ſe rendre l'eſprit net, droit, pénétrant, c'eſt moins par l'étude de la Logique qu'on y réüſſit, que par*

Le Pere Rapin. Réfl. ſur l'Eloq. n. 11.

l'étude, par exemple, de la Rhétorique d'Ariſtate, jointe au fréquent commerce des bons livres, dont la lecture imprime à l'eſprit une juſteſſe de ſens, qui ne s'acquiert point ſans cela.

Quoiqu'il en ſoit, il ne m'en falloit pas tant pour m'encourager à cet Ouvrage, & me le faire travailler avec tout le ſoin poſſible, en prenant avis de pluſieurs perſonnes éclairées, dont je mettrois ici les noms ſi je ne les avois mis dans le corps du livre. P. 188. 189. De ſorte que pour finir cette Préface, je n'ai plus qu'à marquer l'origine de la Rhétorique & le nom des Maîtres les plus célebres qui ont écrit de cet Art en Grec ou en Latin, afin d'entrer enſuite en matiere, en commençant par les Grecs, & de continuer par les Latins, ſans m'arrêter aux divers noms ou de *Rhéteurs*, ou de *Sophiſtes*, qu'on leur a donnez. Monſieur Baillet

Jugem. des Sav. t. 1. p. 183.

a aſſez parlé du dernier, & il me ſuffit d'obſerver que ces deux titres ont eu long-tems l'idée que nous attachons aux termes *d'Orateur*, de *Savant*, ou de *Maître d'Eloquence*. Ils ont dégeneré dans la ſuite, & n'ont plus ſignifié que les *moindres Orateurs*, qu'on a auſſi appellez *Déclamateurs*. Ce n'eſt pas dans ce dernier ſens qu'il faut prendre ici le nom de *Rhéteur*, ſur-tout quand il s'agit de ces Maîtres reſpectables de l'antiquité. Il faut le prendre generalement pour un Maître d'Eloquence. Il n'y aura que les circonſtances particulieres qui le determiné-ront quelque-fois à un mauvais ſens.

Al'égard de l'origine de cet Art, ſi l'on ne veut point remonter juſques au tems héroïque & fabuleux, où les Poëtes placent déja des Orateurs * & des Maîtres ** de l'art de per-

Cic. in Brut. n. 40. Quint. l. 2. c. 17.

** Vlyſſe, Neſtor, &c.*

*** Phénix.*

ſuader, la Rhétorique doit ſa naiſſance à Empedocle (21) de Sicile. Ce Philoſophe en conçut les premieres idées. Corax ſon diſciple, & Tiſias diſciple de Corax, furent les premiers qui en donnérent des Traitez. Gorgias plus jeune qu'eux, éléve néanmoins d'Empedocle, & leur Emule dans la profeſſion, eut une grande vogue (22) au milieu d'une longue ſuite de Maîtres célebres qui furent ſes contemporains, parce qu'il vécut trés-long tems. De ce nombre étoient Thraſymaque, Prodicus, Protagore, Hippias, Alcidamas, Antiphon, Polycrate, Theodore de Byzance, ſans parler de Socrate, qui fut le fleau de Gorgias.

Cic. 1. de Orat. n. 91. & in Brut. n. 46. Quintil. l. 3. c. 1.

Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 218. Quintil. l. 3. c. 1.

Apud Platon. in Gorgia.

Tant de Maîtres en produiſirent beaucoup d'autres, parmi leſquels on trouve Iſocrate, Ariſtote, Theodecte, Theophraſte, Athénée, Molon, Areus, Cécilius, Denys d'Halicarnaſſe, Apollodore de Pergame, & Theodore de Gadare. Quelques-uns d'entr'eux firent Secte comme les Philoſophes, par la difference ou de leur goût, ou de leur methode, ou de leurs ſentimens.

---

(21) πρῶτος εὗρε τὴν ῥητορικὴν. *Ariſtot. apud Laërt. in Emped. & in Zen.*

(22) Cum multis ſimul floruit. *Quint. ibid.*

Pour ce qui eſt des Romains, Caton le Cenſeur eſt le premier qui ait écrit de cet Art. L'Orateur Antoine donna enſuite un petit Traité ſur cette matiere; mais l'honneur de donner des chefs-d'œuvres étoit réſervé à Ciceron, afin qu'il fût le modéle des Maîtres, comme il l'étoit des Orateurs. Sa gloire, aprés tout, n'empêcha point que pluſieurs n'écriviſſent encore ſur le même ſujet, parmi leſquels on peut dire que Quinti-

lien

lien eſt ſans contredit celui qui le ſuit de plus prés. Il y a même des Critiques qui ne font pas difficulté de le lui préferer.

C'eſt de cet illuſtre Rhéteur que j'ai tiré ce dénombrement des Maîtres les plus célebres, ſans y comprendre pourtant tous ceux qu'il y a compris, & ſans avoir deſſein de parler de tous ceux que j'ai citez. Il y en a beaucoup dont les ouvrages ſe ſont perdus, & dont il n'y auroit d'ailleurs rien de fort curieux à dire. Mais je parlerai de pluſieurs qu'il n'a point nommez, ſoit parce qu'il ne l'a pas jugé à propos, ſoit parce qu'ils ſont poſterieurs. Pour une plus grande commodité, je donne dans chaque volume, une liſte de ceux qu'il contient. Que ſi j'en mets quelques-uns qu'on ne peut proprement regarder comme des Maîtres de Rhétorique, j'expliquerai en parlant d'eux, ce qui peut en quelque façon les faire regarder comme tels, c'eſt à dire, les ſecours & les préceptes qu'on y trouve pour l'Eloquence. Je commencerai par Platon: voici auparavant la premiere liſte.

TABLE

DES NOMS DES AUTEURS contenus dans ce Volume.

Platon, page 1
Aristote, 43
Anaximene de Lampsaque, *ou* la Rhetorique *adreſſée à Alexandre*, 84
Denys d'Halicarnasse, 103
Lucien, 131
Hermogéne, 140
Aristide, 165
Apsinés, 167
Sopater, 169
Alexandre le Rhéteur, 171
Ménandre, 177
Minucien, 178
Cyrus, 179
Aphthone, ibid.
Theon, 203
Ulpien, 209
Tibére. un Anonyme. Se-

VERE, 21
DENYS LONGIN, 21
DÉMÉTRIUS, 25
CICERON, *& premierement les trois livres de l'Orateur,* 279
Le Brutus, ou le Dialogue touchant les Orateurs illuſtres, 310
L'Orateur de Ciceron, 333
Du genre d'Orateur le plus parfait, 366
Les Topiques de Ciceron, 369
Les Partitions oratoires, 381
Les deux livres de l'Invention, 395
La Rhétorique à Herennius, 405
SENEQUE LE RHÉTEUR, 419
Dialogue ſur les Orateurs. 444

Fin de la Table des Auteurs.

LES

LES MAÎTRES D'ELOQUENCE.

◆ ◆ ◆

PLATON

Philoſophe Athénien, mort la I. *année de l'Olympiade* CVIII. *la* 348. *avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; âgé d'environ* 82. *ans.*

PLATON.

SI je mets Platon au nombre des Maîtres de Rhétorique, il y a des Anciens & des Modernes qui l'y ont mis avant moi, entre autres Ciceron, Paul Beni, & le Pere Rapin. Ils ſe ſont fondez dans leur jugement ſur ce que ce Philoſophe a écrit de cet Art en divers endroits de

PLATON. ſes ouvrages, ſur-tout en deux de ſes Dialogues, l'un intitulé Phédre, l'autre Gorgias, du nom d'un des Interlocuteurs que l'Auteur y fait parler avec Socrate. Son deſſein dans Gorgias, ſelon la remarque de Quintilien, eſt de réfuter ce que les autres penſent de la Rhétorique, au lieu que dans Phédre il établit ce qu'il en penſe lui même.

Inſtit. Orator. l. 2. c. 15.

Le Pere Rapin trouve Platon *toûjours grand dans ſes deſſeins, toûjours élevé dans ſa maniere, toûjours admirable dans ſon ordonnance & dans ſon execution*: de ſorte *qu'il ſe fait des projets plus vaſtes de tous les arts & de toutes les ſciences, que les autres qui en ont traité aprés lui.*

Compar. de Demoſth. & Cic. p. 6. 7. 8.

Le jugement du Pere Rapin peut ſe juſtifier par le Dialogue de Phédre, où en effet il y a du grand, du ſublime & du merveilleux, dans la maniere dont Platon s'y prend pour inſtruire l'Orateur. Car comme la beauté du diſcours eſt un des caracteres les plus ſenſibles de l'Eloquence, & que, quand un ouvrage nous plaît, la premiere choſe qui ſe preſente, c'eſt de dire, *cela eſt beau*, ſans trop ſavoir quelque-fois ce que l'on dit, il

Platon.

entreprend d'expliquer en quoi conſiſte cette veritable beauté. Pour nous en donner une idée, il remonte juſques à la premiere ſource, poſant pour principe que Dieu ſeul eſt beau par lui-même, & que la vraye beauté parmi les hommes, eſt celle des ames qui s'attachent à Dieu d'eſprit & de cœur par l'étude de la ſageſſe & par l'amour de la vertu.

La vraye beauté néanmoins ſe trouve auſſi dans le diſcours, parce qu'il eſt l'image de la raiſon; comme elle ſe trouve dans la raiſon, parce qu'elle eſt l'image de Dieu. Mais il n'y a, ſelon Platon, ni raiſon hors de la verité & de la vertu, ni image de la raiſon dans un diſcours, ſi la vertu & la verité ne l'animent, & ſi outre cela il n'y a du deſſein, de l'ordre, de la conduite, de la convenance avec ce que l'on traite, ſans quoi les ornemens & les brillans de l'expreſſion ne ſont que de fauſſes beautez.

Ce que Platon demande par cette haute idée qu'il nous donne de l'Eloquence, il l'explique lui-même. C'eſt un genie ſuperieur par ſon élevation & par ſon extrême juſteſſe; c'eſt une ſcience preſque generale de toutes

PLATON.

choſes ; c'eſt un exercice continuel de la parole ; c'eſt enfin le diſcernement des eſprits, parce que l'habileté de l'Orateur n'eſt autre choſe que l'art de tourner les volontez comme il lui plaît.

Le genie & la ſcience donnent les idées des choſes pour les définir, & en font connoître les eſpeces ou les parties, tant pour les diviſer, que pour les ranger. Par la définition du ſujet, on donne un centre à toutes les parties du diſcours, on y répand la lumiere, on en bannit les choſes étrangeres, on fixe l'eſprit de l'auditeur, & l'on donne un fondement ſolide à toutes ſes preuves. Par la diviſion, on diſtingue dans ſon objet, comme dans un corps, la droite & la gauche, le fort & le foible, le bon & le mauvais, ou même diverſes vertus, ou au contraire differens vices. Platon comprend toutes ces choſes quelque-fois ſous le nom de la Dialectique, faculté admirable dans ſon ſens, & telle en un mot, que, ſi quelqu'un la poſſedoit de la maniere qu'il la conçoit, il le regarderoit, dit-il, non-ſeulement comme un grand homme, mais comme un Dieu.

Dans Phédre p. 261.

Pour ce qui eſt du diſcernement des eſprits, on ſe rend capable de le faire par une étude ſerieuſe du monde. C'eſt-là qu'on apprend à connoître les hommes, malgré les voiles dont ils ſe couvrent pour ſe déguiſer, & à diſtinguer les temps, ſoit de ſe taire ou de parler, ſoit d'être concis ou diffus, ſoit d'exciter la pitié ou la colere, ſoit d'employer la force du diſcours ou la douceur. *Voilà*, dit-il, *ce que c'eſt proprement que l'Art, & ce que les Maîtres, les Orateurs, tous ceux qui écrivent doivent ſavoir, s'ils aſpirent à la perfection.* D'où il conclut (1) que *ce n'eſt pas une petite affaire que l'Eloquence, mais une choſe qui demande un trés-grand travail, dont même le ſuccés eſt fort douteux.*

S'il y a du grand dans toute cette doctrine de Platon, il n'y en a pas moins dans la vûë qu'il veut que l'Orateur ſe propoſe. *Ce n'eſt*, dit-il, *ni pour la gloire de bien dire, ni même pour celle de bien faire, qu'il faut riſquer tant de peine; c'eſt dans la vûë de plaire aux Dieux, qui ſont nos maî-*

Ibid. p. 273.

---

(1) οὐ σμικρόν γέ τι φαίνεται ἔργον. p. m. 271. ταῦτα δ' οὐ μή ποτε κτήσηται ἄνευ πολλῆς πραγματείας.

tres, & à qui on plaît en faiſant bien; au lieu que tous les hommes ſont leurs eſclaves, & qu'on ne doit pas ſe mettre beaucoup en peine de leur plaire. Ne ſemble-t-il pas vouloir dire, qu'on ne leur plaît ſouvent qu'en faiſant mal? C'étoit la penſée d'un autre Philoſophe, qui prouvoit qu'*on ne devoit point ſe mêler des affaires de la République*; parce que, *ſi on y agit bien, on offenſe les hommes; & ſi on y agit mal, on offenſe les Dieux.*

L'élevation de Platon paroît encore dans les deux modeles qu'il veut qu'on ait devant les yeux lorſqu'on aſpire à l'Eloquence, c'eſt Periclés & Iſocrate. Le premier étoit en effet un modele pour les diſcours d'uſage, que font ceux qui ont à parler en public; le ſecond en eſt un auſſi pour les diſcours d'apparat, ſur-tout quand on ne les fait pas pour les prononcer. A la verité les ouvrages de Periclés ne ſont pas venus juſqu'à nous, & nous ſavons ſeulement qu'on trouvoit dans ſon éloquence des éclairs & des foudres, la vertu de porter le trouble dans l'ame, & de laiſſer des aiguillons dans le cœur, leſquels mettoient toute la Grece en mouvement: mais nous avons les écrits du dernier, & par l'éloge magnifique qu'en fait Platon, on pourra juger de ſon goût lorſque je parlerai d'Iſocrate.

A la fin de Phédre.

Avant que de nous propoſer ces grands modeles, il ſe donne un relief merveilleux dans le procés qu'il fait à des Orateurs, qui, ſelon lui, ne ſont point à ſuivre, & à des maîtres qu'il ne faut point écouter : dans l'un & dans l'autre genre il s'en prend à ce qu'il y a de plus celebre, & s'éleve fort au-deſſus de tous, par la beauté de la critique qu'il en fait.

Pour ce qui eſt des Orateurs, il frappe particulierement ſur Lyſias ; & ce n'eſt point par quelque endroit foible qu'il attaque ce fameux Orateur ; mais c'eſt ſur un diſcours qui paſſoit pour un chef-d'œuvre. Il le rapporte tout entier, & par un trait des plus hardis, il nous propoſe ſur le même ſujet un diſcours de ſa façon, tel qu'il croit que Lyſias l'auroit dû faire. Il ne trouve dans le premier que de vains ornemens, qui flattent l'oreille & n'expliquent point ſon ſujet. Il y trouve d'ennuyeuſes redites, propres peut-être à montrer dans l'Auteur une aſſez grande fecondité d'expreſſions, mais auſſi une égale ſterilité de penſées. Il ne trouve point que Lyſias donne les vrayes raiſons de ce qu'il avance ; il prétend même qu'il n'avoit garde de les donner, n'ayant pas eu ſoin de poſer d'abord l'idée de ſon ſujet, qui pouvoit ſeule les lui fournir. Il trouve enfin que ce diſcours n'eſt qu'un amas de penſées jettées au hazard ; au lieu qu'à ranger naturellement un ſujet, il y a un commencement, un milieu, une fin, qui ne ſauroient changer de place. Au contraire, dans le diſcours de ſa façon qu'il oppoſe à celui de Lyſias, il nous donne d'abord l'idée de ſa matiere, afin qu'on ſache de quoi il s'agit ; & il poſe pour maxime que c'eſt la methode qu'il faut (1) garder en toutes choſes. Il diviſe cette même matiere en ſes eſpeces, afin qu'il n'y ait point de mépriſe dans l'application de ce qu'il dira ; & il diſpoſe tellement ſes penſées, qu'elles ne font qu'un même tout, mais un tout qui a de l'ame & de la vie, dont on ne peut déranger les parties

Dans Phéd. p. 264.

---

(1) Omnis quæ ſuſcipitur aliqua de re diſputatio, debet à definitione proficiſci, ut intelligatur quid ſit id de quo diſputetur. *Cic. 1. de Offic. ex Plat. in Phæd.*

PLATON.

ſans les gâter. Les mouvemens n'y paroiſſent qu'après la preuve ; & ſes penſées par un enchaînement naturel, ſe produiſent les unes les autres juſques à la péroraiſon, qui en contient une juſte récapitulation.

C'eſt une preuve que ce Philoſophe n'étoit point ennemi de la Rhétorique: quelques-uns néanmoins l'ont crû, parce qu'il ſe mocque encore de divers Rhéteurs celebres, de Gorgias, de Thraſymaque, de Theodore & de bien d'autres : mais il s'en mocque, parce qu'ils ne ſont pas aſſez habiles, ſelon lui, & que toutes leurs regles ne pouvoient conduire à rien de meilleur que ce qu'avoit fait Lyſias. Auſſi les raille-t-il tous finement, les uns avec leurs préceptes ſur l'Exorde, la Narration, la Preuve, l'Amplification ; les autres ſur les explications vives & ſur les digreſſions qu'ils demandoient ; les autres ſur la préference du vraiſemblable au vrai, ſur leurs manieres de faire paroître grandes les petites choſes, & petites les grandes ; d'exprimer les anciennes (3) par des tours nouveaux, & les nouvelles comme auroient fait les Anciens ; de ſe

Dans Phéd. 167.

---

(3) Καινά τ' ἀρχαίως, τά τ' ἐναντία καινῶς.

faire un ſtyle trop concis ou trop diffus, ſans ſavoir garder un juſte milieu ; les autres enfin ſur leurs merveilleuſes figures de Rhétorique, auſquelles ils donnoient les grands noms de *Diplaſiologie*, *Gnomologie*, *Iconologie*, *Orthoëpée*, *Evépée*, *&c.* à l'occaſion deſquels il jette ſur leurs inventeurs un ſi grand ridicule, & mêle tant d'eſprit & tant d'éloquence dans ce qu'il dit, qu'il eſt fort difficile de ne pas donner dans ſon ſens.

Telle eſt la nature de la Rhétorique ; on ne ſauroit la blâmer avec quelque ſuccés, qu'on ne mette en uſage dans ſon diſcours les mêmes choſes qu'on y veut détruire. C'eſt ainſi que, dans Ciceron, Antoine fait un diſcours trés-éloquent pour donner une idée aſſez baſſe de l'Eloquence, & l'oppoſer à l'idée magnifique que Craſſus en a d'abord donnée. Ce qui fait dire à Craſſus (4) qu'Antoine a repreſenté l'Orateur comme un homme du plus bas étage. Au fond Antoine & Platon ne cherchent qu'à ſe divertir. Platon le marque lui même (5),

1. *de Orat.* à *n.* 213. *ad n.* 263.

---

(4) Remigem aliquem aut bajulum Oratorem deſcripſeras. 2. *de Orat. p. m.* 141.

(5) οὐκοῦν ἤδη πεπαίσθω μετρίως ἡμῖν τὰ περὶ λόγων. *p. m.* 278.

auſſi-bien qu'Antoine (6). Et la matiere y eſt fort propre, puiſqu'il n'y a rien de ſi important dans l'Eloquence, qui, à le prendre dans les préceptes, ne ſoit, de l'aveu des connoiſſeurs, autant ſuſceptible de ridicule, ſi l'on veut s'en mocquer, qu'il eſt digne d'admiration, lorſqu'il eſt mis en œuvre & executé à propos.

Ainſi les railleries de Platon ne le rendent que plus digne des éloges que Ciceron lui a donnez. Cet Orateur ſi capable d'en juger, le regarde (7) comme un excellent Maître, ſoit pour connoître la verité, ſoit pour la perſuader. Il merite le premier éloge par la beauté de ſon eſprit, par ſa pénetration, par ſon étenduë, jointes partout à une methode admirable d'approfondir les queſtions. Il merite le ſecond par l'élegance premierement & par l'élevation de ſon ſtyle, ce qui le fait auſſi regarder comme un grand

---

(6) Heri enim hoc mihi propoſueram ut hos à te diſcipulos abducerem. Nunc, Catulo audiente, videor debere non tam pugnare tecum, quàm quid ipſe ſentiam dicere. 2. *de Orat. p. m.* 141.

(7) Ille non intelligendi ſolùm, ſed etiam dicendi graviſſimus auctor & magiſter Plato. *Cic. in Orat. n.* 10.

Orateur ; & en ſecond lieu par l'importance & par l'utilité de ſes préceptes.

Rien n'eſt plus inſtructif en ce genre, que de mettre, comme il a fait, le bon & le mauvais, ou l'excellent & le mediocre vis-à-vis l'un de l'autre, afin qu'on puiſſe en juger, la vraye idée du beau s'imprimant bien davantage, lorſqu'on a fait quelque attention ſur ce qui n'en a tout au plus que l'apparence.

Rien n'eſt auſſi plus utile, que de nous faire concevoir comme des badineries tous les préceptes de Rhétorique qu'on donnoit alors aux enfans ; à moins qu'on ne s'en faſſe une autre idée, & qu'on n'en faſſe un autre uſage que ne faiſoient les Rhéteurs qu'il attaque. Ces Rhéteurs regardoient leurs préceptes comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'Art oratoire ; & Platon, non plus que Ciceron, ne les regarde que comme une préparation (8) à des préceptes plus importans. Ces Rhéteurs n'exigeoient ni le genie, ni les belles connoiſſances, ni l'exercice ; Platon au contraire ſoûtient qu'il eſt impoſſible qu'un

Phed. p. m. 266.

---

(8) τὰ πρὸ τῆς τέχνης, *Artis apparatus*.

homme devienne Orateur, ſi l'une de ces trois choſes lui manque. Enfin, ſelon Platon, il faut connoître le caractere de ceux à qui on parle, afin de leur propoſer nos penſées d'une maniere convenable, comme le Medecin (9) doit ſavoir le temperament de ſes malades, pour varier ſes remedes, & n'appliquer à chacun que ceux qu'il faut. C'eſt pour cela que ce Philoſophe demande dans l'Orateur, comme nous l'avons vû, une grande experience du monde : c'eſt de quoi les Rhéteurs prétendoient diſpenſer leurs diſciples par la vertu de leurs préceptes. C'eſt un fait difficile à croire ; mais Lucien nous en confirme la verité, en ſe mocquant, comme Platon, de ces Sophiſtes.

PLATON.

In Præceptore Rhetorum.

Platon, au jugement de Longin, nous a encore enſeigné une autre route, qui peut nous conduire à l'Eloquence, ſi nous ne voulons point la negliger. Quelle eſt cette route ? C'eſt

Dans le Traité du Subl. c. 11.

---

(9) Sicut Medico diligenti, priuſquàm conetur ægro adhibere medicinam, non ſolùm morbus ejus cui mederi volet, ſed etiam conſuetudo valentis, & natura corporis cognoſcenda eſt. *Cic. 2. de Orat. n. 186.*

PLATON.

l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illuſtres qui ont vêcu avant nous. En effet ce Philoſophe, grand imitateur d'Homere, dit Longin, eſt venu comme un nouvel Athlete, diſputer de toute ſa force le prix à Homere même, c'eſt-à-dire, à celui qui étoit l'admiration de tous les ſiecles précedens. Et, ſi nous en croyons Athénée (10), Platon a été le rival des Auteurs mêmes de ſon tems, entre autres de Xenophon, ou, pour mieux dire, ces deux grands Génies ſe ſentant tous deux de la force, ont été rivaux l'un de l'autre.

Ces combats ſont d'autant plus glorieux, qu'on peut même y être vaincu ſans honte : mais Platon, à ce qu'on prétend, n'y va pas toûjours de bonne foi, & s'attache non-ſeulement à faire mieux que ceux qu'il veut ſurpaſſer, mais à les décrier par des calomnies. C'eſt ainſi, dit-on, qu'il en uſe à l'égard des Orateurs & des Maîtres, ſur-tout dans ſon Gorgias.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que, dans

---

(10) Licebit intelligere ſplendidiſſimum Platonem æmulũ Xenophontis non immeritò fuiſſe, vel potiùs &c. *Athen. l.* 11. *p. m.* 504.

ce Dialogue, ce Philoſophe diſtingue quatre arts utiles à la vie, deux pour le corps, & deux pour l'eſprit, leſquels ſe répondent les uns aux autres. Pour le corps, il diſtingue la *Gymnaſtique*, qui par des exercices bien entendus entretient la ſanté; & la *Medecine*, qui guérit les maladies. Pour l'eſprit, il diſtingue l'art de dicter de ſages loix, ou la *Sageſſe*, qui par ſes leçons entretient la ſanté de l'ame; & la *Juſtice*, qui en arrête les paſſions ou les maladies. Les arts pernicieux qui contrefont ces arts utiles, par rapport au corps, ſont premierement la *Compoſition des fards*, qui prétend imiter la Gymnaſtique, & qui, avec du rouge ou du blanc, donne au teint une beauté que la nature lui a refuſée, ce qui n'eſt qu'un faux embonpoint; en ſecond lieu l'art *des Cuiſiniers*, vrais ſinges des Medecins, & qui, avec une ſimple routine de ce qui flatte le goût, préſentent des mets quelque-fois trés-délicieux & trés-nuiſibles en même tems à la ſanté. Par raport à l'ame, un art pernicieux, c'eſt d'un côté la *Sophiſtique*, qui fait à l'eſprit ce que la compoſition des fards fait au corps, c'eſt-à-dire, qu'elle impoſe par une

In Gorg. p. m. 464. 465.

PLATON. vaine apparence de ſageſſe ; d'autre côté c'eſt la *Rhétorique*, qui, ſous un maſque de juſtice ou de verité, imite en ſa maniere les Cuiſiniers, & empoiſonne, pour ainſi dire, les auditeurs, parce qu'elle ne s'étudie qu'à leur dire ce qui les flatte, & non ce qui leur eſt ſalutaire. Telle eſt la fameuſe comparaiſon que Platon fait de l'Eloquence avec l'adreſſe des Cuiſiniers, & l'idée par conſequent qu'il ſemble donner tant des Maîtres que des Orateurs. Il les accuſe non-ſeulement d'ignorance, de vanité & de folie ; mais de méchanceté & d'injuſtice.

Car, au lieu de renfermer leur art dans les bornes de ſon objet, qui ſont les diſcours d'uſage dans la vie, leur vanité, ſi on en croit ce Philoſophe, ne lui donnoit aucunes bornes, prétendant qu'il rendoit capable de parler de toutes choſes, & d'en parler mieux que ceux qui les enſeignent. *Admirez*, dit dans Platon l'un de ces Rhéteurs, *combien, par le moyen de l'Art que nous enſeignons, les études ſont abregées ! Diſpenſé de rien apprendre, quand il ſait nôtre Art, un homme eſt en état de parler de tout !* Cependant que ſait le

In Gorg.

fanfaron qui parle ainſi ? il ne ſait pas même dire ce que c'eſt que cet Art, ſinon qu'il eſt le plus beau de tous,& que ſon uſage eſt de parler des plus grandes choſes. Telle eſt ſon ignorance & ſa vanité. Son crime eſt d'être perſuadé & d'enſeigner qu'on n'eſt en ce monde que pour ſatisfaire ſes paſſions; & d'employer ſes talens, non pas à trouver des tours pour faire goûter aux hommes des veritez utiles, mais à ne rien dire que ce qui peut leur plaire afin de faire fortune. Platon conclut que ce n'eſt donc qu'une lâche flatterie que l'Eloquence, & qu'elle n'eſt pas un Art. Il ne faut point d'art en effet à un Cuiſinier qui ne cherche qu'à flatter le goût. Il lui faudroit un art, s'il vouloit ne préſenter que des alimens & des aſſaiſonnemens ſalutaires, parce que l'agréable & l'utile n'étant pas la même choſe, il n'appartient qu'à l'Art de diſcerner les agrémens utiles de ceux qui ſont pernicieux. Il lui faudroit auſſi le courage du Medecin, qui oſe préſenter le remede, quelque déſagréable qu'il ſoit, s'il ne peut faire autrement.

In Gorg. p. m. 495.

Ibid. p. 501.

On voit le ſens du Philoſophe. Ce n'eſt pas l'Eloquence en general qu'il

PLATON.

condamne ; c'eſt une Eloquence ſcelerate dans ſes deſſeins, qui ne ſongeoit qu'à ſe ſatisfaire contre les regles ; oblique & inſidieuſe dans ſes maximes, qui ne viſoit qu'à tromper ; mal-inſtruite de ſes propres regles, juſqu'à ignorer la définition de l'Art & ſa veritable fin ; fauſſe dans ſes manieres, qui ne pouvoit ſe diſpenſer d'uſer de menſonges, & qui, à la place des ſolides beautez, ne pouvoit guéres qu'en ſubſtituer de frivoles. En un mot il en veut aux Maîtres & aux Orateurs de ſon ſiecle. *C'eſt*, leur dit-il, *votre conduite que je condamne, & la maniere dont vous vous y prenez pour réüſſir* (11).

Inſtit. Orator. l. 2. *c.* 15.

Auſſi Quintilien ſe plaint-il qu'il y a des gens qui, pour juger de la Rhétorique, ſe contentent de lire quelques endroits de ce Dialogue aſſez malextraits (12), & qui, aprés les avoir lus, ſe mettent dans l'eſprit que la Rhétorique, ſelon Platon, n'eſt ni un Art ni rien d'utile ; tandis que ce Philoſophe s'attache par tout à l'Eloquence & qu'il en donne des regles ; tandis qu'on voit de lui l'Apologie de Socrate, l'Oraiſon funebre de ceux qui étoient morts au ſervice de la Patrie, un autre Diſcours qu'il oppoſe à celui de Lyſias, & un Eloge ſi magnifique de l'Eloquence d'Iſocrate.

---

(11) τοῦτον τὸν τρόπον ὃν ὑμεῖς πολιτεύεσθε.

(12) Pauca imperitè à prioribus excerpta. *Ibid.*

Oeuvres de Plat. tom. 1. p. 205.

Le docte & celebre M. Dacier dit pareillement, que, *par la Rhétorique* que Socrate condamne dans ce Dialogue, *il eſt aiſé de voir que* ce Philoſophe *veut parler de cet Art qui n'a aucun égard à la verité, qui ne cherche que la vrai-ſemblance, & qui n'a d'autre but que d'orner & d'embellir un ſujet*. M. Dacier croit pouvoir donner pour exemple de cet Art le *Panégyrique d'Helene dans Iſocrate*, dans la penſée qu'il a que ce fameux Rhéteur *n'employe dans ce diſcours que les figures de la Rhétorique, & ne cherche ni les preuves ni les raiſonnemens de la Dialectique* : ſur quoi je crains que cet illuſtre Auteur ne ſoit allé & contre les ſentimens que Platon avoit d'Iſocrate, & contre ceux qu'il faut quelquefois avoir du Panégyrique.

In Gorg. p. 503. 504.

Sans nous arrêter ſur cela, ajoûtons que Platon reconnoît formellement une veritable Eloquence, qui n'a pour but que d'être utile & d'établir la verité & la juſtice (13). Ceux que ce Philoſophe attaque la reconnoiſſent auſſi ; mais ils la ſoûtiennent inutile, parce qu'elle ne ſert point à s'avancer. Platon lui-même ne la croit pas d'un grand uſage, mais c'eſt par d'autres raiſons. La premiere eſt, que les flatteurs la décrient auſſi aiſément dans l'eſprit du peuple, qu'un Cuiſinier décrieroit auprés d'un enfant malade, un Medecin qui ne le flatteroit point. La ſeconde eſt, que tous les hommes ſont corrompus, & il faut être homme de bien pour ſoûtenir le caractere d'Orateur.

L. 1. de Orat. n. 47.

Avec tout cela Ciceron paroît croire que ce Philoſophe condamne abſolument l'Eloquence, & la tourne en ridicule. N'eſt ce point en effet la penſée de cet Orateur, lorſqu'il dit ſous le nom de Craſſus : *Je lûs pour lors ſon Gorgias, & ce que j'y admirai le plus, c'eſt qu'en ſe mocquant des Orateurs, il ſe montre lui-même un Orateur merveilleux?*

On peut répondre, que ces paroles ne contiennent pas le propre ſentiment de Ciceron, & qu'elles expri-

---

(13) ἀνάγκη τὸν ῥητορικὸν δίκαιον εἶναι, τὸν δὲ δίκαιον πὰ δίκαια βούλεσθαι. *Socr. in Gorg.*

Platon.

ment plûtôt le caractere du commun des hommes, qui ne s'inſtruiſent que ſuperficiellement des choſes pour en juger. Neanmoins le Commentateur de Platon prend à la lettre ce que dit l'Orateur Romain, & il appelle de ſon jugement à Platon même, dont il rapporte des textes ſi clairs & ſi précis, qu'il faut ou ne les avoir pas lûs, ou n'y pas penſer, ou prendre plaiſir à ſe tromper ſoi-même ou à tromper les autres, pour ſoûtenir que Platon a regardé la Rhétorique comme une choſe nuiſible aux hommes. Et c'eſt ſans doute ſur ces fondemens que ſaint Auguſtin ſoûtient à Creſconius, que Platon n'a blâmé que la Sophiſtique, & que c'eſt cet art pernicieux qu'il a voulu bannir des Républiques.

Cependant on ne peut nier que ce Philoſophe n'ait condamné l'Eloquence qui donne le faux pour le vrai, & le vice pour la vertu. Or le faux & le vice peuvent être ou dans les tours & dans les manieres, ce qui fait la Sophiſtique; ou dans les choſes que l'on avance, ce qui fait l'erreur ou le menſonge. Dans l'un & l'autre cas il condamne l'Eloquence, & la traite

PLATON. de *fauſſe*, comme le remarque fort bien M. Dacier dans ce qu'il nous a donné des œuvres de Platon. Mais à proprement parler, dans le ſecond cas, Platon ne devoit condamner que l'abus qu'on fait de l'Eloquence, & non pas lui donner l'épithete qu'il lui donne. Il y a bien de la difference entre *la fauſſe Eloquence* & *l'Eloquence qui dit faux*, comme il y en a auſſi beaucoup entre *la vraye Eloquence* & *l'Eloquence qui dit vrai*. VERUS & VERAX expriment cette difference.

Tom. 1. p. 200.

Quand donc un homme, dans un diſcours oratoire, s'exprime d'une maniere naturelle, & qu'en s'exprimant ainſi, il donne l'erreur pour la verité, on n'a pas raiſon pour cela de dire que c'eſt un faux Orateur qui contrefait le veritable, puiſque ſon éloquence eſt auſſi ſolide que celle d'un Orateur qui dit vrai. Ce qu'on peut dire, c'eſt qu'il ment, & que c'eſt un malhonnête homme qui contrefait un homme de bien; encore faut-il pour cela qu'il parle contre ſa conſcience; car s'il agit de bonne foi, & s'il ne porte à l'erreur que parce qu'il ſe trompe lui-même, on ne peut lui rien reprocher ſur ſes mœurs, non plus que ſur ſon éloquence.

Cela étant, il y a un fait à examiner, qui eſt de ſavoir ſi les Rhéteurs ſont coupables de tous les reproches que leur fait Platon. On rapporte ſur cela que Gorgias, ayant vû le Dialogue qui porte ſon nom, & où ce Philoſophe en fait une peinture ſi affreuſe, ce Rhéteur dit ſans façon, que *Platon étoit un très-habile calomniateur*(14), ſans qu'il paroiſſe s'en être autrement mis en peine, comme étant audeſſus de ces ſatires.

Il paroît certain que ce Rhéteur avoit du merite; il étoit riche, fort conſideré, ſavant Maître de Rhétorique, grand Orateur, d'une haute réputation. Un Hiſtorien, dans Diogene Laërce, rend un témoignage glorieux à ſon habileté, & croit faire honneur à Empedocle de le lui donner pour diſciple. Diodore de Sicile n'en parle pas moins avantageuſement. Il donne (15) la qualité de *ſage* à ſon Eloquence, & il le repreſente comme un homme ſi fort audeſſus de

Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 218.

Diod. Sic. l. 12. p. m. 99. Henric. Steph. 313.

---

(14) ὡς χαλῶς εἶδε Πλάτων ἰαμβίζειν. I. Ad maledicendum aptiſſimum eſſe. *Ath. l.* 11. *p. m.* 505.

(15) Sapientis Eloquentiæ ſtudio eminuit.

PLATON.

tous les Orateurs & de tous les Maîtres de ſon ſiecle, que ſes diſciples lui donnoient chacun plus de quatre cens piſtoles (16) de récompenſe. Il ajoûte que Gorgias fut le chef de l'ambaſſade que la ville de Leonce envoya aux Athéniens, pour leur demander du ſecours contre les Syracuſains. Les Athéniens, eſprits fins & délicats, admirerent ſon Eloquence ; ils en furent charmez, & lui accorderent ce qu'il demandoit. On fit grand cas de ſon diſcours, appellé *Olympiaque*, ce qui eſt confirmé par Ariſtote, Quintilien & Pauſanias. On n'eſtima pas moins la harangue de ce Rhéteur, appellée *Pythienne*. La haute idée qu'on eut de lui, ſelon Ciceron, lui fit dreſſer dans le Temple de Delphes, non une ſtatuë dorée, mais toute d'or, honneur qu'on n'avoit encore rendu à perſonne, & qu'on ne rendit qu'à lui. Les jours qu'il prononça les deux harangues dont je viens de parler, furent appellez des jours de fêtes. Thucydide & Critias, ſelon Philoſtrate, lui furent redevables de l'élevation de leur ſtyle : ce qui fait voir que ce Rhéteur, en s'attachant au brillant de la

Pauſan. l. 6. c. 27. p. 495. & l. 10 p. 842.

Cic. 3. de Orat. n. 129.

---

(16) Centum minas à ſingulis acciperet.

diction,

PLATON.

Quint. inſtit. Orat. l. 3. c. 1. & Phot. p. 1454. Cic. in Orator. n 176.

diction, ne négligeoit point les beautez ſolides. Iſocrate fut ſon diſciple, & il paroît en avoir pris toutes les manieres. Il y en a même* qui ont voulu dire qu'il lui avoit pris ſon fameux diſcours intitulé *le Panégyrique*. Photius (17) convient qu'à peu de choſe prés les penſées & les preuves de ce diſcours ſont de Gorgias en même tems & de Lyſias, quoique, ſelon lui, tout l'honneur de la compoſition appartienne d'ailleurs à Iſocrate. Enfin Platon lui-même, qui décrie ſi fort les manieres de Gorgias, les affecte dans tous ſes ouvrages ; il ne faut que le lire pour s'en convaincre, outre que Denys (18) d'Halicarnaſſe atteſte comme une choſe connuë de tout le monde, que ce Philoſophe, à l'âge de quatre-vingts ans, avoit encore la paſſion de polir ſes diſcours, d'en ranger les mots, de tourner ſes périodes avec autant de ſoin, qu'une femme en prend à s'ajuſter.

* Apud Plutarch. in Iſocr. vita.

---

(17) A Gorgiæ Leontini & Lyſiæ Enthymematis & Epicherematis parùm mutata eſt oratio Panegyrica Iſocratis. *Phot. p. m.* 1455.

(18) Κτενίζων ϗ βοστρυχίζων . . . οὐ διέλιπεν ὀγδοήκοντα γεγονὼς ἔτη. *Dionyſ. Halicar.* περὶ συνθέσ.

PLATON.

Que dire donc des portraits qu'il nous a fait des Rhéteurs ? Ce que l'on pourroit dire des portraits déſavantageux que feroit un Poëte pour décrier quelqu'un contre ſa conſcience. Les Anciens (19) ont crû qu'il eſt permis dans les dialogues de faire dire aux interlocuteurs ce qu'ils n'ont jamais dit. Platon a pouſſé la licence juſqu'à les faire parler contre leurs propres ſentimens. Il en uſa de la ſorte à l'égard même de Socrate, comme à l'égard de Gorgias ; auſſi ce dernier le traita-t-il de *calomniateur*, comme nous avons vû, & le premier de *menteur*, en aſſurant l'un & l'autre * qu'ils n'avoient jamais eu de tels entretiens. Il y a plus : Platon avoit ſes paſſions & ſes défauts ; il en vouloit aux richeſſes & à la gloire des Orateurs ; c'eſt pour cela qu'il les a décriez, auſſi bien que les Poëtes. Il a même fort maltraité des perſonnes conſiderables dans la République, & qui étoient des gens de bien, dont Athenée a donné une longue liſte,

Diog. Laërt. in Plat. p. m. 78.

* *Ibid. & Athen. l. 11. p. 505.*

Athen. ibid.

---

(19) Puto fore ut miſerere nos id locutos eſſe inter nos, quod nunquam locuti ſumus ; ſed noſti morem Dialogorum. *Cic. Ep. ad M. Varron. l. 9. Ep.* 8.

PLATON.

que l'on peut voir ; (20) ce qui fait dire que Platon étoit vain, envieux & méchant ; qu'il ne vouloit du bien à perſonne ; qu'il y a du ſuperflu, du faux & du mauvais dans ſes dialogues ; qu'il y outre les matieres, & qu'il y fait parler enſemble des perſonnes qui ne ſe ſont jamais vûës, & n'ont pû ſe voir.

Theat. Rhetor. l. 1. c. 5. De ludicra dictione.

Voſſ. de Nat. & conſtit. Rhetoric. p. 462.

C'eſt à peu prés ce que le Pere Creſol & le Pere Vavaſſeur Jeſuites ont remarqué à l'avantage de Gorgias, ſur la foi des garants que je cite. Voſſius trouve auſſi que Platon exagere, qu'il n'eſt pas de bonne foi, & qu'en parlant contre les Sophiſtes, il employe lui-même les mauvais artifices de la Sophiſtique. Paul Beni en a jugé de même, & ce jugement eſt conforme à celui d'Ariſtide, lequel dans les diſcours qu'il a fait pour la Rhétorique contre Platon, montre que la preuve de ce Philoſophe eſt un ſophiſme, lorſqu'il prétend faire voir que l'Eloquence ne viſe qu'à flatter le peuple ; il ajoûte que cela ne s'ac-

Dans ſes Diſſert. oratoires.

Ariſtid in Orat. Et ex eo Phot. p 1247. 1255. &c.

---

(20) Erga cunctos malevolus, invidus, moribus parùm probis, cupidior gloriæ. *Athen. ibid. p. 506. 507. &c. Vide Dionyſ. Halicarn. ad Pomp.*

corde, ni avec cette genereuſe liberté des Orateurs, qui leur fait contredire les opinions populaires, quand elles ſont mauvaiſes ; ni avec cette force qui les fait triompher des eſprits les plus rebelles ; ni avec l'idée même de la Rhétorique, qui eſt l'Art de perſuader.

Ainſi, à l'égard de la victoire que Socrate paroît remporter ſur Polus & Gorgias dans le dialogue qui porte le nom de ce dernier, le Pere Creſol n'y trouve aucun fondement. A dire vrai, Platon fait paſſer bien des choſes à Socrate par ces deux Rhéteurs, qu'on ne doit pas lui paſſer ; & leur en fait auſſi bien avancer, que des hommes un peu éclairez ne doivent pas avancer. Or ce n'eſt que par ce moyen que le champ de bataille demeure à Socrate. C'eſt ce qui a fait dire à Ciceron, que le triomphe de ce Philoſophe n'eſt qu'un triomphe en idée, & que ſa diſpute avec les Orateurs n'eſt qu'une invention de Platon, ou du moins, ſi c'eſt un triomphe réel, qu'il n'eſt fondé que ſur la foibleſſe de l'adverſaire.

3. *de Orat.* n. 119.

Il eſt pourtant difficile de croire que Platon ait calomnié Gorgias ſur tout ce qu'il dit de lui, par exemple ſur *l'enſlure* de ſon ſtyle, ou ſur *ſa vanité*. Et c'eſt peut-être ſur quoi le Pere Creſol ne prétend pas défendre ce Rhéteur, lorſqu'il dit qu'*il ne veut pas le juſtifier en tout*. Pour ſon ſtyle, Longin, Hermogéne & Ariſtote ne le blâment pas moins que Platon. On blâme auſſi ſon mauvais goût dans les métaphores, & c'eſt ce que Denys d'Halicarnaſſe blâme auſſi dans Platon. D'autres ont blâmé ſes affectations dans le nombre, l'harmonie, la cadence & autres ornemens de la diction, leſquels paroiſſent petits quand ils ſont ſeuls & trop fréquens; & pour ce qui eſt de ſa vanité, ſi nous en croyons Ciceron (21), elle alloit juſqu'à l'inſolence, ce Rhéteur ſe faiſant fort *d'avoir l'Art de rendre mauvais le bon droit, & de faire triompher l'injuſtice*. Il n'y a point d'apparence que cette vanité ait réüſſi à Gorgias; puiſqu'au rapport d'Ariſtote, elle avoit rendu Protagore odieux à tout ſon ſiecle; d'autant plus que ce grand ſecret n'étoit aprés tout qu'une puerilité, qui con-

Creſol. ibid.

Dion. Halic. tom. 2. p. 127.

Dion. Halic. tom 2. p 165. lin. 42. p. 127. lin. 19.

Ariſt. in Rhet. l. 2. c. 24.

---

(21) Gorgias, Thraſymachus aliique profitebantur arrogantibus ſanè verbis docere quemadmodum cauſa inferior dicendo fieri ſuperior poſſet. *Cic. de clar. Orator. n.* 30.

PLATON.

ſiſtoit, quand vous avanciez les choſes les plus incroyables, à les ſoûtenir plauſibles, parce qu'il eſt vraiſemblable qu'il arrive des choſes contre la vrai-ſemblance. A cette vanité Gorgias en ajoûtoit une ſeconde; il faiſoit profeſſion de pouvoir traiter ſur le champ quelque ſujet qu'on lui propoſât; mais ce qui paſſe tout le reſte, c'eſt ſa ſtatuë de Delphes. Ce qu'en dit Catulus dans Ciceron, eſt fort glorieux pour Gorgias, & de la maniere dont il le dit, il ſembleroit qu'il n'y auroit point deux ſentimens ſur la verité de ce fait. Cependant tous les Hiſtoriens n'en conviennent pas; & non ſeulement quelques-uns diſent qu'elle n'étoit que dorée, ce qui feroit peu au ſujet; mais ce qui y fait beaucoup, il y en a qui diſent que ce ne fut pas la Gréce qui la fit ériger pour honorer le merite de Gorgias, mais qu'il ſe l'a fit ériger lui-même; & on rapporte à ce ſujet un mot de Platon, qui le voyant de retour à Athenes, *Voici*, dit-il, *ce beau Gorgias tout d'or*; à quoi Gorgias répondit, *Voici le bel Archiloque (22) d'Athenes.* Le mot de Pla-

Cic. 3. de Orat. n. 129.

Ibid.

Pauſan. l. 6. c. 27. p. 495.

Apud Athen. l. 11. p. m. 505.

---

(22) C'eſt à dire, *un grand médiſant*, ou *un calômniateur.*

ton ſuppoſe que la ſtatuë étoit toute d'or, & l'Hiſtorien qui le rapporte dans Athenée, dit nettement que Gorgias lui-même ſe l'étoit fait ériger. C'eſt auſſi préciſément ce qu'en dit Pline (23). Pauſanias qui dit qu'elle n'étoit que dorée, dit en même tems qu'elle lui fut érigée par Eumolpus petit-fils de ſa ſœur; ce qui eſt fort éloigné encore de ce qu'en a dit Ciceron. Il ſe peut faire que la raillerie de Platon ait donné cours à l'opinion que Pline a adoptée, & cependant cette raillerie peut ſubſiſter dans la bouche *d'un envieux*, quand même cette opinion ſeroit fauſſe, & que la Gréce auroit effectivement honoré Gorgias d'une ſtatuë d'or. Il réſulte de tout ce que j'ai dit, que ce Rhéteur ſe décria ſans doute un peu lui-même par le caractere de ſon ſtyle: mais il paroît que la malignité de Platon a beaucoup contribué à le décrier plus qu'il ne meritoit.

Pauſan. ibid.

On fait encore d'autres reproches à ce Philoſophe, entre autres on ne conçoit point pourquoi Platon lui-même, dans ſon Phédre, * ne donnant point de bornes à l'objet de l'Orateur, blâme ſi fort, dans ſon Gorgias, les Rhéteurs d'avoir fait la même choſe ; & ce qui ſurprend encore plus, c'eſt que dans ce dernier ouvrage il range Periclés (24) au nombre des faux Orateurs, aprés l'avoir propoſé dans ſon Phédre comme un Orateur parfait. Cela confirme ce que le Commentateur a remarqué, que Platon varie dans ſes jugemens ; ou ce que Paul Beni fait avoüer par ce Philoſophe, que pour vaincre ſes adverſaires il ne ſe met pas toûjours en peine de dire vrai.

---

(23) Hominum primus, & auream ſtatuam & ſolidam Gorgias Leontinus Delphis in templo ſibi poſuit *Plin. l.* 33.

* *In Phæd. p. 261.*

In Diſſert. Orat.

Une choſe plus conſiderable, c'eſt que beaucoup de gens trouvent ſon Phédre trop libre, auſſi bien que trop figuré, ou trop allégorique. On peut voir ſur cela ſon Commentateur, qui tâche de le juſtifier. Pour moi, à parler generalement, je crois qu'il en eſt à peu prés de ces figures de Platon comme de celles des Poëtes, & qu'elles ſont loüables à les prendre comme il faut. Mais il y en a de trop licentieuſes. Ce Philoſophe dit des choſes touchant l'amour (25) qui ſont con-

Serranus.

---

(24) οὐ τῇ ἀληθινῇ ῥητορικῇ ἐχρῆσθαι.

(25) Inhoneſtæ ac indecoræ narrationes

traires à l'honnêteté & à la bienſéance ; & , ſi on les prend à la lettre, il donne par-tout une idée déteſtable tant de lui que de Socrate : il y fait paroître ce Philoſophe, & il y paroît lui-même coupable d'un amour infame. Quand il n'y auroit que la queſtion qu'il examine dans Phédre, elle ſent fort le jeune homme, au jugement de Diogene Laërce, & c'eſt ce qui donne lieu de croire que ce dialogue fut le premier ouvrage de Platon. Dicearque eſt plus ſevere encore que Diogene Laërce, & on trouve qu'il a raiſon. Il blâme Platon d'avoir donné trop de pouvoir à l'amour, & condamne * tout le caractere de Phédre, non-ſeulement comme *ennuyeux* à cauſe des *ſuperfluitez* qu'il trouvoit dans cette piece, ſelon un des Commentateurs de Ciceron, mais comme *inſupportable & odieux* (16) à cauſe des ſaillies outrées & du débordement impetueux d'imagination qu'il y remarquoit. Comment peut-on ſouffrir en effet, qu'un Philoſophe comme Socrate parlant con-

Diog. Laërt. in Plat. p. m. 78.

Cic. 4. Tuſc. n. 71.

* *Apud Diog. Laërt. ibid.* ὡς φορτικόν.

Boſius in Ep. 3. l. 13. Ep. fam.

---

de amore, contempto lectorũ judicio. *Athen. L. 11. p 508.*

(16) φορτικὸν *ſignifie* odieux & ennuieux. *M. Bayle ſur Dicearque l'explique de ces* ſaillies, *&c.*

tre l'amour, diſe des choſes qui l'obligent à ſe couvrir toute la tête, parce qu'il ne peut les dire ſans rougir ? En eſt-il moins coupable parce qu'il ſe couvre ? Mais, lorſque dans la crainte d'avoir offenſé le Dieu de l'amour, il en vient à une palinodie ; lorſqu'il retracte ce qu'il a dit, & qu'en loüant l'amour honnête, il fait de l'amour qu'il condamne, des portraits fort vifs ; alors il ſe découvre, & oſe dire ſans rougir, qu'il y aura en l'autre monde des privileges avantageux pour ceux qui, dans celui-ci, concilient cet amour criminel avec l'amour de la Philoſophie. Tertullien (27) n'a pas manqué de relever une doctrine ſi affreuſe. N'eſt-ce point en effet un trait viſible du *ſens réprouvé*, auquel l'Ecriture nous enſeigne que les Philoſophes furent livrez ? Quelle diſproportion entre ce ſentiment de Platon & ceux qu'il a d'abord marquez touchant la veritable beauté du diſcours, *qui doit*, ſe-

In Phæd. p 248.

---

(27) Animas Philoſophorum in cœlo ponit, non tamen omnium, ſed eorum qui Philoſophiam exornaverint amore puerorũ. Adeò inter Philoſophos magnum habet privilegium impuritas. *Tertull. l.* 1. *de anim. c.* 54. *Creſol. Thea. Rhet. p.* 491.

lon lui, *ne reſpirer que la ſageſſe & la vertu!* Telles ſont les inégalitez de l'eſprit humain, quand il n'eſt pas ſoûtenu par les lumieres de la grace.

Il faut cependant convenir que le Phédre de Platon n'offre pas à tous ceux qui le liſent, une idée ſi déſavantageuſe de ce Philoſophe. Du moins eſt-il certain que M. Dacier trouve que *Phédre & Gorgias ſont des dialogues qu'on ne ſauroit aſſez loüer.* Il ſe fonde ſur les *excellens préceptes de Rhétorique* que l'Auteur y donne, & ſur les grands principes de Morale qu'il y fournit. Mais pour donner à ces deux raiſons toute la force qu'on peut y ſouhaiter, pluſieurs choſes paroiſſent neceſſaires. Premierement il faut que Platon ne ſe démente pas lui-même, & qu'il n'y ait point d'inégalité dans ſa doctrine. Il faut en ſecond lieu que Monſieur Dacier, ſelon ſa promeſſe, examine ſi la cenſure que Dicearque a faite de Phédre, merite ou ne merite pas d'être reçûë; & ſi c'eſt avec raiſon ou ſans raiſon que Ciceron a embraſſé le ſentiment de ce Critique. En troiſiéme lieu il faut voir, ſi pour loüer ces deux Dialogues ſans reſerve, on ne doit pas ſe diſpenſer d'une regle fort

Ouvres de Platon T. 1. p. 104.

Ibid. p. 66.

PLATON.

ſage que M. Dacier * nous propoſe lui-même & qu'il emprunte de S. Jerôme. Ce Pere applique à ce ſujet la loi que Dieu donne à ſon peuple à l'égard d'une femme étrangere priſe en guerre, lorſqu'un Iſraëlite vouloit l'épouſer : il falloit auparavant lui faire changer d'habits, la purifier, lui couper les ongles & les cheveux. *Nous faiſons de même*, dit ſaint Jerôme, *quand nous liſons les Philoſophes payens (qui ſont à nôtre égard cette femme étrangere) & quand les livres de la ſageſſe du ſiecle tombent entre nos mains, ſi nous y trouvons quelque choſe d'utile, nous nous en ſervons en le rapportant à nos principes ; & lorſque nous y trouvons de l'inutile & du ſuperflu, comme ſur les Idoles*, ſur l'amour, *& ſur le ſoin des choſes terreſtres & periſſables, nous le retranchons. Ce ſont les habits que nous ôtons à cette étrangere, ce ſont les ongles & les cheveux que nous lui coupons*. Encore un coup, c'eſt à M. Dacier à voir ici s'il l'épouſera, cette étrangere, ſans garder ces formalitez.

* Ibid. pag. 3.

Lettre 146.

Il dit déja que la cenſure d'Athenée contre les propos que Platon tient de l'amour, tombe ſur le dialogue qui a pour titre *Le Banquet* ; il croit que

Ibid. ubi ſupra pag. 65.

ce Critique *ſe décrie plus lui-même* par ſa cenſure, qu'*il ne décrie ce dialogue*, & *qu'il découvre également & la corruption de ſon cœur*, & ſon peu de lumiere, ſelon Origéne, dont le ſentiment paroît à M. Dacier préférable ſans difficulté à celui d'Athenée. Mais il lui reſte à éclaircir ſi la cenſure d'Athenée ne convient pas au dialogue de Phédre; ſi ce dialogue peut ſe juſtifier par le ſentiment d'Origene; ſi Tertullien, qui cenſure cet ouvrage, montre auſſi *la corruption de ſon cœur*; ſi l'autorité d'Origene doit l'emporter ſur celle de Tertullien; ſi elle doit auſſi l'emporter ſur S. Jerôme, qui regarde les diſcours *ſur l'amour* comme *les cheveux*, *les ongles & les habits de la femme étrangere*; ſi c'eſt tout à fait par des autoritez qu'il faut juger cette queſtion, ou par le fond des ouvrages; ſi l'on a beſoin de juſtifier *le Banquet de Platon* pour juſtifier *le Cantique des Cantiques*, qui eſt ce qu'Origéne a voulu faire; enfin ſi l'Apologie que cet Auteur a faite du Banquet, eſt auſſi forte qu'on pourroit dire, & ſi elle ne fournit pas auſſi-tôt de quoi condamner le Banquet, qu'elle fournit de quoi le juſtifier, puiſqu'elle ne déci-

Ubi ſuprà.

PLATON. de point ſi ceux qui en ont abuſé, *y ont veritablement trouvé des choſes qui les ont incitez à pecher, ou ſi la corruption de leur cœur les a empêchez d'en prendre le ſens.*

Mes penſées ſont peu de choſes, il faut lire M. l'Abbé Fleury (28). Ce ſavant Academicien parle de Platon aprés l'avoir lû, & l'idée qu'il s'en eſt fait en le liſant, il la communique à une perſonne illuſtre dans une lettre qu'il lui écrit. Il y fait profeſſion de loüer le divin Philoſophe; il lui donne en effet de grands éloges; *La ſolidité, le jugement, le bon ſens, la juſteſſe, la profondeur, l'élevation, la grandeur de génie, l'imagination belle, l'invention, le tour délicat; une Eloquence dans les ſciences, qui va de pair avec celle de Démoſthene dans les affaires; un Traité de Rhétorique où l'on trouve les préceptes les plus eſſentiels, & où l'on apprend en quoi conſiſte la veritable Eloquence.* M. l'Abbé Fleury *ne croit pas* à ce qu'il dit, *pouvoir donner de ce Traité une plus haute idée qu'en le mettant au deſſus de la Rhétorique d'Ariſtote.* Il lui ſemble que *Platon va plus au fond de l'Art*, & qu'il *n'y*

Pag. 310.

Pag. 293, 301. 321. 314. 311.

---

(28) *Diſcours ſur Platon à M. de Lamoignon de Baville; on le trouve à la fin du Traité ſur le choix des études.*

a point d'Auteur qui ne trouve de quoi s'humilier à la fin du Phédre. Car avec les grandes connoiſſances, on trouve encore dans tous ſes ouvrages *une morale merveilleuſe, & des réflexions capables de déſabuſer les plus emportez.* Qu'on ne s'en étonne pas. Ses mœurs *étoient nobles, honnêtes, douces, modeſtes; & on peut dire qu'il approchoit de l'humilité : rien de plus pur, quant au déſintereſſement; rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, à l'amour du veritable plaiſir.* On voit la magnificence de ces éloges, & neanmoins au milieu de tout cela que nous dit-on ? M. l'Abbé Fleury nous dit que *Marcile Ficin veut ſauver par des allégories ce qu'il y a de plus condamnable dans cet Auteur.* On voit le ſens de ces paroles, il faut entendre les autres. *J'avoüe*, dit-il, *que ni Platon, ni Socrate ne connoiſſoient point l'humilité, quoiqu'ils ſemblent l'avoir entrevûë ... Il faut encore avoüer à la honte de la raiſon humaine, que ces Philoſophes connoiſſoient moins la chaſteté que l'humilité.* Terrible ſentence ! Mais afin qu'on voye que je ne ſuis pas le ſeul qui rapporte ce déſordre des Philoſophes

Pag. 293.

Pag. 302. 310.

Pag. 296.

Pag. 312.

Ibid.

anciens à une juſte punition de Dieu, M. l'Abbé Fleury continuë. *Ils ont parlé*, dit-il, *avec ſi peu de ſcrupule des amours les plus infâmes, & en ont fait des railleries ſi impudentes, que l'on voit ſenſiblement que Dieu, comme dit ſaint Paul, les avoit livrez au ſens réprouvé, & abandonnez à l'impureté.* La concluſion eſt naturelle. *Je ne conſeillerois pas*, ajoûte ce ſavant Abbé

Pag. 347.

en finiſſant, *la lecture de Platon à toutes ſortes de perſonnes. Il faut avoir l'eſprit droit & affermi dans les bons principes, pour n'être pas ſcandaliſé de certains traits de libertinage qui s'y rencontrent.* Cela étant, il en eſt de Platon comme du tableau dont parle Horace (29), il commence par une belle tête, & finit par un poiſſon monſtrueux.

De Eloquent. ſacr. & prof.

Comme il eſt tems de finir cet article, je ne rapporterai point ici tout entier le jugement que le Pere Cauſſin fait de Platon; en voici le commencement: *Eleve-toi, mon Eloquence, j'apperçois Platon qui s'éleve au-deſſus de l'homme; c'eſt ſur ſa bouche que les abeilles ont fait leur miel, qui*

---

(29) Deſinit in piſcem mulier formoſa ſupernè. *Horat. de Arte.*

PLATON.

les roſſignols ont chanté &c. Par ce début il eſt aiſé de juger du reſte. Mais je ne puis m'empêcher d'obſerver en finiſſant, qu'encore que Platon demande à un Orateur l'uſage d'une bonne Dialectique, il ne s'enſuit pas pour cela qu'un homme ceſſe d'être Orateur, s'il ceſſe d'être bon Dialecticien. Ce Philoſophe ne s'en trouveroit pas mieux, ſi l'on s'en tenoit à ſa regle. Mais je crois avec Ariſtote, qu'un homme qui perſuade par un ſophiſme, par une mauvaiſe raiſon, par une définition, ou par une diviſion vicieuſe, eſt auſſi bon Orateur que celui qui en vient à bout en obſervant les regles de la Dialectique, & même qu'il n'eſt point blâmable, ſi ce qu'il perſuade eſt bon. J'en donnerois de grands exemples, ſi je n'apprehendois d'être trop long. Je me contente d'en donner la raiſon. Elle conſiſte en ce qu'un diſcours oratoire, tel qu'un Plaidoyé, ne doit point être regardé comme une diſpute de ſcience. Dans celle-ci il ne s'agit que d'un point de doctrine, ſur lequel il faut éclairer l'eſprit, & pour cela ne point perdre ſon objet de vûë. Dans l'autre il s'agit quelquefois de ſauver un coupable, & pourvû que pour y réüſſir on ſe reſtraigne à des adreſſes comme celles dont je parle, on peut dire hautement : (30) *Omnis honeſta ratio expedienda ſalutis.*

---

(30) *Tout eſt honnête quand il s'agit de la vie.* Cic. pro Mil.

ARISTOTE

Philoſophe de Stagire, mort la 3. année de la CXIV. *Olympiade, la même année que Démoſthene, deux ans aprés Alexandre le Grand, & 322. avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.*

CE que nous avons d'Ariſtote, ſur l'Art oratoire, eſt une Rhétorique diviſée en trois livres. On ne doute point que cet ouvrage ne ſoit de lui. Tout concourt à nous en convaincre ; le ſtyle, l'ordre, la methode, la ſolidité des penſées, & le conſentement unanime des Auteurs Grecs & Latins, qui en ont parlé. Il eſt vrai que Diogene Laërce ne donne que deux livres à ce Philoſophe ſur cette matiere ; mais on croit que c'eſt une faute ; tous les Anciens lui en donnent trois.

ARISTOTE.

Victor. Proleg. in Rhet. Ariſt.

Diog. Laërt. l. 5. p. m. 119. in Ariſt.

Il nous apprend lui-même ce qui le porta à traiter de l'Art oratoire : ceux qui l'avoient précedé n'en avoient pas parlé aſſez ſavamment ; il croyoit

L. 1. Rhet. c. 1.

ARISTOTE.

* Cic. 3. de Orat n. 141. & Quintil. Inst Orat. l. 3 c. 1.

même, à ce qu'on dit, * pouvoir mieux faire qu'Iſocrate, & repetoit ſouvent à ce propos un vers grec (1) qui revient à peu prés à celui-ci,

Le ſilence eſt honteux, lorſqu'Iſocrate
parle.

On blâmera peut-être une confiance ſi déclarée; mais, s'il en faut juger par le ſuccès, il ne manque rien à la juſtification d'Ariſtote. J'ai rapporté dans la Préface de cet ouvrage, ce que Ciceron dit d'un Recueil de préceptes, que ce Philoſophe avoit fait; & on ne juge pas moins avantageuſement de la Rhétorique dont je parle.

L. 2. de Invent. initio

Paul Beni dit que c'eſt un trés bel ouvrage, un ouvrage admirable, où ce grand Maître a fait entrer des tréſors d'eſprit & de ſcience; qu'il nous y montre des ſources inépuiſables d'Eloquence; qu'ailleurs il a ſurpaſſé les autres, & qu'il ſe ſurpaſſe ici lui-même; de ſorte qu'il faut le regarder, dit-il, comme le vrai genie de l'Eloquence, ou comme le Dieu Mercure qui la découvre aux hommes. Beni nous aſſûre encore, que Ciceron liſoit cette Rhétorique nuit & jour, &

Paul Beni Præf. quæſtion. Oratoriar.

---

(1) Αἰσχρὸν σιωπᾶν μὲν, ϗ Ἰσοκράτην ἐᾶν λέγειν.

que, par le conſeil de cet Orateur, tout le monde la liſoit à Rome ; que, depuis la renaiſſance des beaux Arts, Ariſtote eſt devenu auſſi fameux parmi les Rhétoriciens que parmi les Philoſophes ; que les uns & les autres l'ont reconnu pour leur chef ; qu'encore que Ciceron ſoit le Prince des Orateurs, ſans en excepter les Grecs, il lui cede pourtant en fait de préceptes : enfin le Critique dont je rapporte le jugement, admire l'eſprit & l'adreſſe d'Ariſtote ; il en admire la methode, & la regarde comme la vraye maniere d'enſeigner l'Eloquence.

ARISTOTE.

C'eſt le ſens de Louis Vivés (2), lorſqu'il dit que ce Philoſophe tient conſtamment le premier rang parmi les Maîtres ; que perſonne ne s'entend mieux à donner les préceptes des Arts ; qu'il eſt auſſi concis dans ſes paroles, que profond dans ſes penſées ; qu'il dit beaucoup en peu de mots, & qu'il le dit d'une maniere fort methodique, pour ſoulager la memoire de ceux qui veulent l'étudier. Tellement que Louis Vivés le repreſente comme le modele que tous les Maîtres doivent ſe propoſer, avec la précaution neanmoins de n'être pas ſi concis. Ariſtote l'eſt ſi fort, ſelon lui, que, pour peu qu'on y ſoit diſtrait, on manque à prendre ſa penſée. A cela près, on trouve, dit-il, dans cet Auteur, quand il donne des regles, plus de genie, plus d'exactitude, plus de jugement, plus de conduite & plus de ſcience que dans les autres.

---

(2) Princeps in tradendis artibus Ariſtoteles &c. *Viv. l. 3. de ratione dicendi. p.* 150.

Morhof. Polyhiſt. l. 6. c. 1. n. 2.

M. Morhof regarde auſſi ce Philoſophe comme le Prince des Rhéteurs, parce que perſonne, à ſon avis, n'a traité l'Art en même tems avec plus de profondeur, plus de brieveté, & plus d'étenduë; & qu'il a épuiſé la matiere, excepté qu'il n'a pas parlé des figures, ni de la difference du ſtyle. Pour *les figures*, Voſſius croit, qu'encore qu'Ariſtote n'en parle point, cela ne rend pas ſa Rhétorique imparfaite; & on peut dire ſur ce principe, que ce Philoſophe en dit auſſi aſſez ſur *l'élocution*. M. Morhof remarque encore qu'on a voulu dire, que le ſtyle d'Ariſtote étoit ſec & fort éloigné de l'Eloquence: mais que Leonard Aretin le juſtifie ſur cet article. Certainement Diogene Laërce (3) reconnoît une ex-

Voſſ. Inſtit. Orat. t. 1. p. 265.

Ep. l. 4. p. 177.

---

(3) In omni ſermone præſtantiam. *Laërt.* *p. m.* 119.

cellence de ſtyle dans tous ſes ouvrages, & Louis Vivés (4) le traite même de *grand Orateur*. Ciceron n'en parle point ainſi dans ſes Offices, quoiqu'il marque ailleurs beaucoup d'eſtime pour ſon ſtyle, & qu'il l'appelle *un fleuve d'or*.

Aristote.

Cic. 1. de Of. n. 4.

Enfin Melchior Junius adopte le jugement de l'Orateur Romain, que j'ai rapporté dans la Préface; & ſoûtient qu'Ariſtote explique à fond l'Art *d'inſtruire*, ou de prouver, auſſi bien que celui de *plaire* & celui de *toucher*. Il ajoûte que ce Philoſophe ne laiſſe rien à deſirer ni ſur la maniere d'arranger les parties d'un ſujet, ni ſur celle de l'exprimer; & qu'en un mot, ſi on ne ſait Ariſtote, on ne peut ni lire ſoi-même avec fruit, ni expliquer aux autres les préceptes de Ciceron.

Method. Eloq. compar. c. 4.

Pour ce qui eſt de l'art *d'inſtruire*, c'eſt un point eſſentiel de Rhétorique, que les Anciens avoient negligé, pour ne s'attacher qu'aux moyens de gagner le Juge, ou de le corrompre, ou enfin de le ſurprendre. Ariſtote au contraire nous fait conſiderer la preuve comme le corps ou comme la baſe du

L. Rhet. 3. c. 17.

---

(4) Ariſtotelem præſtantiſſimum Oratorem. *Viv. t. 1. p. m.* 294.

ARISTOTE.

diſcours. Il montre la verité de ſa penſée, par la nature de l'Art oratoire, trés-ſemblable à la Dialectique, raiſonnant de même, & propre également à perſuader le *pour* & le *contre*. Il diſtingue les preuves qui dépendent de l'adreſſe de l'Orateur, & celles qui n'en dépendent pas ; diviſion que Ciceron, dans ſa jeuneſſe, avoit fort blâmée, mais qu'il approuva ſi bien dans la ſuite, que Quintilien avoüe qu'elle a eu l'approbation de tout le monde.

L. 2. de Invent. n. 47 vide Vict. in Ariſt p 35. & Inſtit. Orator. l. 5 c. 1.

Les preuves artificielles ſont, ou des raiſonnemens, ou des exemples ; & comme, dans les raiſonnemens, il faut des principes, Ariſtote remarque qu'il y en a de particuliers aux Plaidoyers, aux Déliberations, aux Panégyriques ; & qu'il y en a de generaux qui entrent dans tous ces genres de cauſes : mais qu'il n'en entre aucun dans un Diſcours oratoire, qui ne ſoit à la portée de ceux même qui n'ont point étudié, & par conſequent, qui ne ſoit uniquement tiré du ſens commun, ſans le ſecours des ſciences. De ſorte que, pour trop faire l'habile, & pour y trop réuſſir, un Orateur fourniroit contre lui-même des preuves de ſon ignorance,

Rhet. l. 1. c. 2. circa fin.

ignorance, non pas dans la ſcience dont il tireroit ſes principes, mais dans l'art de perſuader.

C'eſt pour cela qu'Ariſtote préfere toujours les enthymêmes & les penſées enthymematiques aux ſyllogiſmes entiers; c'eſt pour cela qu'il préfere quelque fois les exemples aux enthymêmes, & que, parmi les enthymêmes, il fait plus de cas de ceux qui prennent l'adverſaire en contradiction par ſes propres actions, ou par ſes paroles; comme auſſi de ceux que l'eſprit ſaiſit d'abord, quelque nouveaux qu'ils ſoient; parce que les uns & les autres ſont fort intelligibles.

Rhet. l. 1. *c.* 1. *Vict. p.* 20.

Rhet. l. 2. *c.* 23.

Sur quoi il eſt à propos de voir l'éloge que l'Auteur de l'Art de penſer fait de cette doctrine en l'adoptant. L'enthymême, dit cet Auteur, eſt «
un ſyllogiſme parfait dans l'eſprit, «
mais imparfait dans l'expreſſion; par- «
ce qu'on y ſupprime quelqu'une des «
propoſitions, comme trop claire & «
trop connuë, & trés-facile à ſup- «
pléer. Il eſt commun dans les diſ- «
cours oratoires, parce qu'on n'y «
parle que de choſes communes, non «
plus que dans la vie & dans l'uſage «
ordinaire, où l'on raiſonne auſſi «

3. *Partie c.* 14 *p.* 230. *de la* 3. *édit.*

ARISTOTE.

» de même ordinairement. La ſup-
» preſſion d'une propoſition flatte ceux
» à qui on parle, en ſe remettant de
» quelque choſe à leur intelligence,
» qui aime naturellement qu'on lui
» laiſſe quelque choſe à ſuppléer. La
» même ſuppreſſion abrege auſſi le diſ-
» cours, & le rend en même tems plus
» fort & plus vif, parce qu'elle y laiſ-
» ſe peu de mots & beaucoup de ſens.
Ce qui eſt encore plus vrai dans la penſée enthymematique, qui vous préſente toutes les forces du raiſonnement ramaſſées ſous un même point de vûë en une ſeule propoſition.

Ainſi Ariſtote ne ſe contente pas d'établir la neceſſité de la preuve ; il donne encore & la nature des argumens & leurs eſpeces. Il donne auſſi l'art de les trouver, & c'eſt ce qu'on appelle *les Lieux de Rhétorique* ou *la Methode*. Ciceron & Quintilien en font grand cas ; la plûpart des Rhétoriciens & des Philoſophes en jugent comme eux ; l'Auteur de l'Art de penſer, M. de la Mothe le Vayer, & le Pere Lamy * de l'Oratoire, en gardant les meſures qu'il faut garder, s'éloignent de leur ſentiment ; ils croyent cette methode inutile. Il eſt difficile d'en

3. *Part.* c. 16. p. 291.
Rhetor. du Prince, au 6. vol. in 12. p. 164. & 167.
* *Art de parler* l. 5. c. 3 pag. 372. 4. edit. 3. edit. p. 308.

montrer l'utilité ; & l'on peut dire que, pour trouver les argumens, il n'eſt rien tel que d'être inſtruit, non pas des ſciences, mais du ſujet qu'on doit traiter. Aprés tout, c'eſt ce qu'Ariſtote recommande particulierement, & il n'a donné le reſte de la methode, que pour indiquer ce qu'il faut apprendre ailleurs qu'en Rhétorique, ou tout au plus pour donner des vûës à l'eſprit.

Victor. in Ariſt. p. 120.

A l'art de trouver les argumens, il joint celui de les choiſir, qui eſt de les prendre convenables à la matiere, à l'auditeur, à l'Orateur même, vifs, nouveaux, intelligibles. Il donne l'art de les tourner, qui eſt de les ſerrer, ou d'y joindre ce qui prend l'adverſaire par lui-même. A quoi il faut ajoûter que, reconnoiſſant la Rhétorique également propre à perſuader le *pour* & le *contre*, il veut pourtant qu'on ne défende que la juſtice, & décide qu'il y a un abus trés-criminel à la combattre, dont neanmoins l'Art en lui-même n'eſt point coupable, mais celui qui fait un mauvais uſage de l'Art. Et il fait une reflexion remarquable ; *Que la bonne cauſe eſt toujours ſans comparaiſon bien plus facile à ſoû-*

L. 2. c. 22.

tenir que la mauvaiſe.

Tel étoit le ſentiment de ce Philoſophe ſur la faculté de traiter le *pour* & le *contre*. De ſorte que, ſi Alexandre le Grand croyant un jour voir quelque uſage de cette Dialectique dans une choſe de bon ſens qu'un Seigneur de ſa ſuite lui diſoit pour juſtifier ſon pere ; ſi, dis je, en cette occaſion il échappa à ce Prince de dire qu'*il voyoit là les preſtiges ou les ſophiſmes d'Ariſtote*, on ne peut regarder ce terme injurieux, que comme un mouvement de colere, qui lui faiſoit blâmer une bonne choſe, lors même qu'on s'en ſervoit à propos, ſelon les principes de ſon Maître.

Caſſandre.

Antipatre.

Plutarch. in Alexan. ſub fin. Voſſ. de nat. & conſt. Rhet. p. 46.

Mais ſi, avant Ariſtote, les Rhéteurs n'avoient pas cultivé cette partie de leur Art qui traite de la preuve, ceux qui étoient venus depuis, trompez peut-être par ſa doctrine malentenduë, avoient pris le contre-pied des Anciens, &, pour s'attacher trop à la preuve, avoient negligé les autres moyens de perſuader, & les ornemens. Que fait ſur cela Ciceron (5) ? Il nous

---

(5) Qui Ariſtotelico more in utramq; partem dicere poſſit, & Rhetoricum uſum adjungat, is verus, is perfectus, is ſolus Ora-

ARISTOTE.

apprend que *le vrai Orateur, l'Orateur parfait, & le ſeul qui merite ce nom, eſt celui qui, ſelon les principes d'Ariſtote, peut joindre la beauté des ornemens à la ſolidité de la preuve.* Et ailleurs : La ſechereſſe de l'Orateur, « dit-il, ne vous fait-elle pas de peine ? « & êtes-vous content de lui, pourvû « que, ſelon la doctrine des Maîtres « ordinaires, il puiſſe ou nier le fait, « ou le ſoûtenir legitime, ou non contraire « à la Loi, ou en rejetter la faute « ſur autrui, ou l'excuſer, ou en « éviter le jugement ? Vous lui épargnez « bien de la peine : mais ſi vous « demandez un Periclés, un Démoſthene, « en un mot, un parfait Orateur, « il vous faut (6) ſuivre les regles « de Carneade ou d'Ariſtote. «

Idem 3. de Orat. n. 70 71.

Ce Philoſophe en effet a joint à la preuve deux autres moyens de perſuader, qui ſont les paſſions & les mœurs; celles-là pour la force, celles-ci pour la douceur du diſcours. Sur quoi je puis premierement rapporter ce que remarque M. l'Abbé Fleury, que *Platon & les autres Grecs de ſon*

Traité du choix des études. p. 304.

---

tor. *Cic. 3. de Orat. n.* 80.

(6) Aut hæc Carneadia vis, aut illa Ariſtotelia comprehendenda eſt. *Ibid. n.* 71.

ARISTOTE.

tems ont excellé dans la connoiſſance des mœurs, des paſſions & des inclinations des hommes ; parce que cette loüange generale, comme l'on voit, convient ſans doute à Ariſtote auſſi-bien qu'à Platon. J'ajoûterai en ſecond lieu, qu'au jugement du Pere Rapin, perſonne n'a jamais ſi bien connu ni ſi bien enſeigné qu'Ariſtote, l'Art de ſe rendre maître des eſprits par la perſuaſion. C'eſt le ſeul qui ait bien ſçû pénetrer le cœur de l'homme, la choſe du monde la plus impénetrable ; qui ait ſondé la profondeur de cet abyſme, & qui ait trouvé le moyen de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer, & y pratiquer des intelligences par les paſſions : & ſes principes ſont ſi infaillibles, que, pourvû qu'on les ſuive, on ne peut manquer d'arriver à la fin qu'on ſe propoſe.

Compar. de Cic. & de Demoſth. p. 28.

A l'égard des paſſions, le Pere Cauſſin, rapportant la diviſion que ſaint Thomas en a faite, celle de Gallien, celle des Stoïciens, celle de Platon, celle d'Ariſtote, les approuve toutes ; mais il préfere la derniere comme plus propre en fait de Rhétorique. Victorius, qui eſt un fameux Commen-

De Eloquent. ſacra & prof. l. 8. p. 460.

Vict. Comment. in Rhet. Ariſt.

tateur d'Ariſtote, dit, qu'encore que les Maîtres, avant ce Philoſophe, ne ſe fuſſent appliquez qu'à traiter cette matiere, néanmoins il y a mieux réuſſi qu'eux. A dire vrai, il n'y oublie rien : il fait voir qu'il y a trois choſes à traiter ſur chaque paſſion pour l'uſage de l'Orateur, & il les traite avec beaucoup de ſoin. La premiere eſt de ſavoir quelle eſt la diſpoſition de ceux qui ſont ſuſceptibles d'une telle ou telle paſſion, afin de faire naître en eux cette diſpoſition par le diſcours ; la ſeconde eſt de ſavoir à l'égard de qui ils entrent dans cette diſpoſition, afin de faire voir que ceux dont on parle ſont de ce nombre ; enfin la troiſiéme eſt de ſavoir quelles cauſes font naître chaque paſſion, afin de montrer que ces cauſes ſont dans le ſujet que l'on traite. Par exemple, dit-il, ſur la colere, il faut ſavoir en quel état ſe trouvent ceux qui ſont ſujets à cette paſſion ; contre quelles ſortes de perſonnes ils ſe fâchent ; à quelle occaſion & pour quelle raiſon ils le font ; & tant ſur ces trois articles, que ſur ce qu'il y a d'ailleurs de curieux dans les paſſions, comme ſur le plaiſir, ou ſur la douleur qui

ARISTOTE.

ARISTOTE.

* *L. 2. c. 2. &c. vide Victor. p. 415.*

les accompagne, ce Philoſophe * vous découvre les vrayes ſources de ce que vous voulez ſavoir. De maniere que, comparant ce qu'il en dit avec ce que d'autres en ont voulu dire, vous ſentez que ce n'eſt pas ſans raiſon que Quintilien (7) a obſervé en une autre occaſion, que *de n'être pas content quand on a trouvé ce qu'il y a de meilleur, c'eſt vouloir trouver ce qu'il peut y avoir de pire.* En tout cas, deux témoignages nous aſſûrent de la bonté de cet ouvrage. L'un eſt de l'Auteur de l'Art de penſer, l'autre de Ciceron.

Préface de l'Art de penſer p. 34.

Le premier dit dans ſa Préface, qu'il eſt certain qu'Ariſtote eſt un eſprit trés-vaſte & trés-étendu, qui découvre dans les ſujets qu'il traite un grand nombre de ſuites & de conſequences: & c'eſt pourquoi il a trés-bien réuſſi en ce qu'il a dit *des paſſions* dans le ſecond livre de ſa Rhétorique.

Cic. Epiſt. l. 1. Epiſt. 9. ad Lent.

Pour ce qui eſt de Ciceron, il nous fait connoître en general l'idée qu'il a d'Ariſtote, lorſqu'écrivant à un de ſes amis, & lui envoyant ſes livres de l'Orateur, il lui dit qu'il s'y eſt propoſé ce Philoſophe pour modele, & qu'il y parle de l'Eloquence ſelon les principes d'un ſi grand Maître; ce qui lui fait croire, à ce qu'il dit, que ſon travail ne ſauroit manquer d'être utile, parce qu'il contient ce qu'il y a de plus exquis dans les préceptes. Telle eſt l'idée generale que Ciceron avoit de la Rhétorique en queſtion. Pour ce qui regarde la maniere dont les paſſions y ſont traitées, c'eſt ſur quoi l'Orateur Romain s'explique dans ſes livres mêmes de l'Orateur. Il y traite cette matiere ſuivant les principes d'Ariſtote, & il l'avoüe par la bouche d'Antoine; de ſorte que, ſi on regarde Ciceron comme un homme qui n'eſt pas d'humeur à ſe rabaiſſer, il faut dire qu'il a crû, ou que cet aveu lui feroit honneur, ou qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de le faire.

---

(7) Invento quod eſt optimum, qui aliud quærit pejus vult.

Lib. de Orat. 2. n. 160.

Il y a des Auteurs qui vont plus loin. Ils diſent qu'à reprendre ce qu'il y a d'Ariſtote dans les Dialogues de Ciceron, & ce que cet Orateur en a traduit quelque-fois mot pour mot, il ne lui reſteroit preſque plus rien. Auſſi Paul Beni fait-il une Diſſertation exprés pour examiner ſi, ſur ce point,

Fab. Paul. Vinenſ. Epiſt. Nuncupat. ad Cardin. Valer. Veron. Epiſc. in Majorag.

Diſſertat. Orator.

Ciceron n'eſt point plagiaire ; comme ſi cette accuſation pouvoit avoir lieu contre un Auteur qui indique les ſources où il puiſe, & qui traite les choſes d'une maniere ſi differente ! Quoiqu'il en ſoit, d'autres nous aſſûrent que c'eſt encore d'Ariſtote qu'Hermogéne a tiré la principale partie de ſa Rhétorique.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt, qu'occupé d'autres choſes, Ariſtote n'avoit jamais fait la profeſſion d'Orateur, & même il la mépriſoit (8). Cependant la ſeule force de ſon eſprit lui a ſi bien tenu lieu d'experience dans cet Art, qu'il en traite plus ſavamment que tous ceux qui en faiſoient leur unique occupation. *Je trouve*, dit Antoine, *cette difference entre Ariſtote, & les autres Maîtres qui ne s'occupent que de l'Art oratoire, que ceux-ci ne paroiſſent avoir d'uſage qu'en cette matiere ; au lieu que cet habile homme, s'étant fait une étude de tout ſavoir, parle encore mieux qu'eux de Rhétorique.*

Apud Cic. 2. de Orat. n. 160.

» Il en parle plus methodiquement
» que les autres, aux termes du Pe-

---

(8) Dicendi artem quam ille deſpiciebat. | *l. 2. de Orat. n.* 160.

re Rapin * ; & ſon deſſein, admira- « ble en general, l'eſt encore plus « dans le détail. C'eſt un chef-d'œu- « vre, où toutes les parties répondent « dans une proportion parfaite au deſ- « ſein univerſel. Enfin ce grand Hom- « me (9), dit le même Pere, a connu « l'Eloquence comme il a connu la na- « ture, & il a traité l'une & l'autre « avec la même profondeur de genie. «

ARISTOTE.

* Préf. de ſes Refl. ſur l'Eloq. p. 1. 2. 3.

La queſtion, dira peut-être quelqu'un, eſt de ſavoir ce que le Pere Rapin entend en cet endroit par *la nature* ; car ſi c'eſt la Phyſique, il ne donne pas à bien des gens une haute idée de la Rhétorique d'Ariſtote, & il eſt à craindre qu'on ne partage ſon jugement en deux, comme on partage un avis dans une aſſemblée, ou comme Jupiter, dans les Poëtes, partage les vœux qu'on lui fait, pour en approuver une partie, & déſapprouver l'autre. Mais, outre que le Pere Rapin prend aſſez ſouvent *la nature* pour les *caracteres* des hommes, dont

---

(9) Ariſtoteles eâdem acie mentis qua rerum omnium vim naturamque viderat, hæc quoque adſpexit, quæ ad dicendi artem, quam ille deſpiciebat, pertinebant. *Cic. 1. de Orat. n. 160.*

ARISTOTE.

on ne peut nier qu'Ariſtote n'ait eu une parfaite connoiſſance ; on peut dire que s'il la prend ici pour la Phyſique, il a Ciceron pour garant : c'eſt de lui qu'il a emprunté ſa penſée, comme je l'ai marqué, dans la note qui répond aux paroles de ce Pere.

Quoi-qu'il en ſoit, tout le monde n'a pas jugé ſi favorablement de ce Philoſophe, du moins pour ce qui regarde chaque partie de ſa Rhétorique ; & nous trouvons des Auteurs d'un trés-grand poids, tels que ſont Quintilien & le Pere Malebranche, leſquels parlent avec aſſez de mépris de cet endroit du ſecond livre, où il a expliqué, dans un fort grand détail, les mœurs des hommes, à cauſe qu'il croyoit cette connoiſſance trés-neceſſaire à l'Orateur (10), comme la ſource d'un des plus puiſſans moyens de perſuader.

En effet on ſe ſert des mœurs des hommes dans le diſcours ; premierement comme d'un argument naturel pour prouver qu'ils ſont capables d'une action, ou qu'ils n'en ſont pas ca-

---

(10) Τρόπος ἔστ' ὁ πείθων τοῦ λέγοντος, οὐ λόγος. *Menand. apud Plut. tom. 3. p. 1434. edit. Steph.*

ARISTOTE.

pables ; & lorſqu'on en fait cet uſage, le diſcours conſiſte en preuves ou en raiſonnemens. Secondement, on s'en ſert pour les décrire, c'eſt ce qu'on appelle faire des *peintures* ou des *portraits* ; & cette maniere, qui a ſon agrément, eſt fort connuë dans l'Eloquence. Enfin, il y a une troiſiéme maniere de s'en ſervir, & c'eſt lorſque, ſans les alléguer pour preuves, ſans les déſigner par leurs propres noms, ainſi qu'on fait dans les portraits, certains mots, ou certaines penſées jettées à propos, ou comme échappées, repreſentent les mœurs de l'Orateur & de ceux dont il parle ; de telle ſorte que, ſans autrement raiſonner, ni émouvoir les paſſions, ce qu'on dit a une force merveilleuſe (11) de perſuader, par la convenance des mœurs marquées dans le diſcours avec celles des auditeurs.

Quintilien (12) a crû qu'Ariſtote,

---

(11) Exprimere mores oratione genere quodam ſententiarum & genere verborum, mirum quiddam valet... ut ſæpe pluſquam cauſa valeat. *Cic. de Orat.* 2. *n.* 184.

(12) Hoc exequi mitto... ſi quis tamen deſideraverit, à quo peteret oſtendi. *l.* 5. *Inſtit. Orat. c.* 10.

ARISTOTE.

en traitant des mœurs n'avoit en vûë que le premier uſage qu'on en peut faire ; ce qui, ſelon lui, ne meritoit pas que ce Philoſophe ſe donnât toute la peine qu'il s'eſt donnée pour les expliquer ſi exactement. Auſſi n'en a-t-il pas tant pris lui-même, perſuadé qu'il en faiſoit encore aſſez que d'avertir ceux qui en veulent ſavoir davantage, de recourir à Ariſtote, dont il regarde, ſur ce point, la doctrine comme aſſez inutile.

Recherche de la verité l. 5. c. 2. p. in 4. 395.

Le Pere Malebranche paroît croire qu'Ariſtote, dans tout ce qu'il a dit des mœurs, n'a ſongé qu'aux portraits qu'on en peut faire en general ; & ſur ce principe, il ne juge point de ce Philoſophe autrement que Quintilien. Quoi-qu'on puiſſe, dit-il, ex-
» primer en general les differens ca-
» racteres d'eſprit, & les differentes
» inclinations des hommes & des fem-
» mes, des vieillards & des jeunes
» gens, des riches & des pauvres,
» des ſavans & des ignorans ; enfin
» des differens ſexes, des differens
» âges, & des differens emplois : ce-
» pendant ces choſes ſont trop con-

---

fol. 74. recto ad calcem. Voyez Vict. in c.

12. *l.* 2. *Rhet. p. m.* 441.

ARISTOTE.

nuës de tous ceux qui vivent par- «
mi le monde, & qui penſent à ce «
qu'ils y voyent, pour en groſſir ce «
livre. Il ne faut qu'ouvrir les yeux, «
pour s'inſtruire agreablement & ſo- «
lidement de toutes ces choſes. Pour «
ceux qui aiment mieux *les lire en* «
grec, que de les apprendre par quel- «
ques reflexions ſur ce qui ſe paſſe «
devant leurs yeux, ils peuvent lire «
le ſecond livre de la Rhétorique «
d'Ariſtote. C'eſt, je crois, le meil- «
leur ouvrage de ce Philoſophe, par- «
ce qu'il y dit peu de choſes dans leſ- «
quelles on puiſſe ſe tromper; & qu'il «
ſe hazarde rarement de prouver ce «
qu'il avance. «

In c. 11. l. 1. Rhet. p. m. 441.

Il paroît à Victorius que Quintilien ne rend pas juſtice à Ariſtote, & qu'au-contraire il prend à tâche de diminuer le merite d'un ouvrage, dont lui & tous les autres Maîtres enſemble ne ſeroient pas venus à bout. Il ajoûte que, ſur cet article, ce Rhéteur ſe trompe en bien des choſes, & ſur-tout, en ce qu'il a crû qu'Ariſtote ne traite des mœurs, que parce qu'on peut les alléguer pour preuves. A quoi ce Philoſophe n'a point ſongé, non plus qu'aux portraits. Il n'a parlé des mœurs que pour montrer (ce qui eſt vrai) que, ſans preuves, & ſans émouvoir les paſſions, les mœurs marquées dans le diſcours font autant d'effet que les paſſions & les preuves. Ainſi le Commentateur croit que de ne point faire cas du travail d'Ariſtote ſur cette matiere, ce n'eſt pas moins manquer de lumieres que de juſtice.

Voſſius (13) s'exprime encore plus fortement. Il ſoûtient que le ſentiment de *Quintilien eſt une erreur groſſiere*, formellement contraire à Ciceron; & qu'il faut être ſtupide pour donner dans ſon ſens. Ce n'eſt pas qu'il n'eſtime fort Quintilien; il lui donne de grands éloges: mais c'eſt dommage, ſelon lui, que ce grand Homme ſe laiſſe tromper ſi ſouvent, ſi legerement, pour abandonner un maître comme Ariſtote, qui a des vûës, ſans comparaiſon, plus étenduës que les ſiennes; qui a le mieux connu l'Art; qui l'a traité avec plus d'ordre, & merite d'être le mieux étudié. Voſſius dé-

De nat. & conſtit. Rhet. p. 88. 89.

---

(13) Spiſſus error Quintil. ſcribentis doctrinâ hanc ſine damno omitti poſſe. *Voſſ. Inſtit. Orator. t. 1. p. 309. Au reſte Voſſius en cet endroit cite l'interpretation de Victorius pour le texte de Quintilien.*

ARISTOTE.

clare qu'il en juge ainſi, ſans s'étonner de ce qu'en diſent Auſone & Laurent Valle ; parce que, quand le premier préfere Quintilien à tous les Maîtres, il n'entend parler que des Latins, & que le ſecond, avec tout le merite qu'il a, ne garde point de meſures dans les loüanges qu'il donne à Quintilien, comme il n'en garde pas non plus dans les invectives qu'il fait, ſans aucun fondement, contre Ariſtote, Ciceron, Priſcien, & pluſieurs autres; & cela, pour contrequarrer Georges de Trébizonde, qui rabaiſſoit trop Quintilien.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſens & le deſſein d'Ariſtote ne ſont point obſcurs. Il y a, dit-il, trois moyens « Rhet. l. 1. c. 2.
de perſuader : le premier eſt fondé «
ſur les mœurs de celui qui parle & «
ſur la bonne opinion qu'on a de «
lui ; le ſecond vient de la diſpoſition «
de l'auditeur, & de la maniere dont «
on le tourne ; le troiſiéme enfin naît «
du diſcours, ſoit que veritablement «
on ait démontré ſon ſujet, ou ſeulement «
en apparence. Voilà *les mœurs,* «
ſans contredit, bien diſtinguées *des* «
preuves. «

L'Orateur, continuë ce Philoſo- «

ARISTOTE.

» phe*, perſuade à l'occaſion de ſes
» mœurs, lorſqu'il parle de maniere
» qu'il ſe rend digne de foi ; (c'eſt-à
» dire, quand il parle en homme ſage
» & vertueux :) car la vertu eſt
» d'un tel credit, que nous ajoûtons
» plus de foi aux gens de bien qu'aux
» autres, ſur-tout dans les matieres
» douteuſes, & où l'eſprit, de part &
» d'autre, ne voit point de raiſon qu'il
» puiſſe ſuivre avec ſûreté. Il eſt certain,
» qu'en cette occaſion nous nous
» abandonnons à eux entierement, &
» que nous croyons tout ce qu'ils diſent.
» Mais il faut remarquer que ce
» credit doit venir de l'adreſſe de nôtre
» diſcours, & non ſimplement de
» ce que l'auditeur avoit cette bonne
» opinion de nous avant que de nous
» écouter. Et il ne faut point s'arrêter
» à ce que diſent quelques-uns de ceux
» qui ont traité de la Rhétorique,
» qui, à propos de ces bonnes mœurs
» & de cette probité qui doit éclater
» dans le diſcours, ſoûtiennent qu'abſolument
» elle eſt inutile ; au lieu
» que c'eſt même un des plus forts &
» des plus puiſſans moyens qu'il y ait
» pour perſuader.

» Et ailleurs : Il ſera neceſſaire, dit-

L. 1. Rhet. c. 1. p. in 12. 170.

---

* Ibid.

il, que l'Orateur, non-ſeulement « ait ſoin de rapporter de bonnes rai- « ſons, & de prouver ce qu'il dit; « mais auſſi de donner une bonne opi- « nion de lui en parlant, c'eſt-à dire, « de paroître tout-enſemble & habile « homme, & homme d'honneur, & « porté pour le bien de ceux qui l'é- « coutent; ce qu'il aſſûre *n'avoir rien* « *de commun avec l'argument*, & ce « qu'on peut aſſûrer, ſelon lui, n'a- « voir auſſi rien de commun avec les « portraits. «

ARISTOTE.

l. 3. Rhet. c. 17. p 461.

Ciceron a connu la verité de cette doctrine (14). C'eſt ce qui lui fait reconnoître que les mœurs & les paſſions ſont deux choſes dignes, ſur-tout, d'admiration dans l'Eloquence, lorſqu'elles y ſont bien touchées; & que, ſi le pathétique eſt l'image d'un torrent qui emporte tout, les mœurs ſont l'image d'une bonace, qui, pour être pleine de charmes, ne laiſſe pas d'avoir autant de force. Il eſt vrai que cet Orateur a crû que le talent de les répandre dans le diſcours, étoit plûtôt un don de la nature, qu'un effet de l'Art. Il avoüe néanmoins qu'on en

Cic. De clar. Orat. n. 112.

Ibid.

---

(14). Duo ſunt quæ bene tractata. &c. *De Orat.* 2. *n.* 184. *& in Orat. ad Brut. n.* 128.

donnoit des préceptes, & il en a donné lui même *. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire voir & le vrai ſens, & l'importance de la doctrine d'Ariſtote.

Au jugement pourtant de Ciceron, j'ajoûte celui de M. Caſſandre, qui a fait en françois une ſi belle Traduction de la Rhétorique d'Ariſtote, en faveur de ceux *à qui le grec feroit peur*. Cet Auteur, aprés avoir dit que *ſa Traduction eſt comme une fidele copie du plus difficile original que nous ayions, & qui exerce avec émulation, & en pluſieurs langues, les plus ſavantes plumes*, dit encore, que *cet original eſt ce riche chef-d'œuvre d'Ariſtote, qu'on doit appeller le livre du grand monde & de la Cour, puiſqu'il repréſente au naturel les caracteres differens de toutes ſortes de conditions & de perſonnes.* Le Traducteur auroit pû dire encore, qu'il contient l'Art de donner de ſoi ou des autres, telle opinion qu'il convient; ce qui eſt la fin d'Ariſtote, comme le dit fort bien la Traduction.

Préf. de la Trad. de Caſſandre.

Ce que nous avons vû juſqu'ici, ne regarde guéres que les deux premiers livres de l'ouvrage. Ils roulent à peu prés ſur l'invention. Dans le troiſiéme, l'Auteur traite de l'élocution & de l'ordre; ce qui fait voir qu'il ne borne point l'Art à l'invention ſeule, comme Quintilien l'en accuſe. Que s'il ne parle ni de la memoire, ni de l'action, c'eſt qu'il n'y a point d'art pour la premiere, & il dit que de ſon tems il n'y en avoit point encore pour la ſeconde. Ciceron (15) même rend témoignage que de ſon tems les Rhéteurs n'en parloient point.

---

* *De Orat.* 2. n. 184. &c.

Inſtit. Orat. l. 2 c. 15. vide Voſſ. de nat. & conſt. Rhet. p. 89.

Au reſte, Ariſtote reconnoît l'importance de l'action, égale à celle, non-ſeulement, de l'élocution, mais encore des paſſions, juſques à comparer les Orateurs qui ont l'action belle, aux Athletes qui remportent toujours le prix, pourvû néanmoins qu'ils prononcent leurs ouvrages; car à la lecture, c'eſt la diction qui l'emporte. Sur quoi, il fait une reflexion judicieuſe, qu'il ne ſuffit pas de dire ce qu'il faut; mais qu'il faut encore le bien dire, d'autant plus que la diction donne au diſcours un caractere qui peint les mœurs. Aprés quoi, il par-

L. Rhet. 3. c. 1. in id caput. Vide Vict. p. 618.

---

(15) Totum genus hoc Oratores qui ſunt veritatis ipſius actores reliquerunt: imitatores autem veritatis Hiſtriones occupaverunt *l.* 3. *de Orat. n.* 214.

ſi bien à fond de ce qui fait l'élocution belle, de ce qui la rend froide, des images en fait d'Eloquence, de la pureté de l'élocution, de l'enflure, de la diction propre au ſujet, du nombre, & des poſes neceſſaires dans le diſcours ; enfin de la maniere de dire les choſes ſpirituellement, qu'on y trouve la verité, & de ce que j'ai avancé ci-devant, qu'*Ariſtote en dit aſſez ſur l'élocution*, & de ce que dit le Pere
» Rapin, que ce Philoſophe nous a
» laiſſé un grand & admirable plan de
» Rhétorique, qu'il faut plûtôt medi-
» ter que lire, parceque c'eſt un tré-
» ſor dont on ne peut exprimer le prix ;
» & qu'on ne peut aſſez exhorter ceux
» qui parlent en public d'étudier ce
» bel ouvrage, & de bien pénetrer
» tout l'Art qu'il contient. Ce qui doit
» nous y porter encore plus, c'eſt qu'-
» on s'accommode mieux d'Ariſtote,
» ſelon ce Pere, que de Platon ; qu'il
» eſt plus inſtructif, de meilleure foi ;
» qu'il ne biaiſe pas tant ; qu'il eſt
» plus ſimple & plus convenable pour
» enſeigner.

P. 46. de cet Ouvrag.

Compar. de Démoſt. & de Cic. in 4. p. 73.

Compar. de Cic. & de Demoſth. p. in 4. p. 73.

Tout cela ſemble dire contre Monſieur l'Abbé Fleury, que c'eſt Ariſtote, & non pas Platon qui va plus au

Traité du Choix des études. p. 315.

ARISTOTE.

L. Rhet. 3. c. 1.

fond de l'Art. Rien n'eſt plus ſimple, en effet, ni en même tems d'un plus grand ſens, que ſa doctrine ſur l'expreſſion. Les Poëtes, ſelon lui, ſont les premiers qui l'ayent cultivée; parce que, occupez du ſoin d'imiter, ils en ont trouvé les premiers moyens dans la voix & dans les paroles. Ce qu'ils avoient trouvé d'ornemens pour leurs ouvrages, les Orateurs crûrent d'abord pouvoir auſſi l'employer dans leurs harangues. Mais la raiſon fit bientôt voir la difference, & donna à connoître que ce qui fait la beauté dans le ſtyle poëtique, parce qu'on y ſuppoſe ceux qui parlent enthouſiaſmez, rend en proſe le ſtyle froid, ſi ce n'eſt quelque-fois dans les paſſions, qui tiennent lieu d'enthouſiaſme. Hors cela, les Orateurs n'ont d'autres ornemens à chercher que les mots les plus nobles & les plus beaux, communément uſitez dans leur langue, avec quoi ils doivent mieux parler que le commun, ſans paroître néanmoins parler autrement que les autres; & ils meritent d'autant plus d'éloges, que les ornemens de leurs diſcours ſont plus difficiles à trouver, quoi-qu'ils paroiſſent plus naturels.

ARISTOTE.

Maniere de bien penſer dans les œuvr. d'eſprit. in 4. p. 15. ad calc.

Rhet. l. 3. c. 10. initio.

Pour la maniere de dire les choſes agréablement & avec eſprit, nous verrons dans le ſecond Tome, en parlant du Pere Bouhours, que ce Pere & le Comte Teſauro, qu'il cite, n'ont pas pris la doctrine d'Ariſtote dans toute ſon étenduë ; il ſuffit maintenant d'obſerver que ce Philoſophe avoüe qu'il *y faut du génie, ou s'y être exercé de longue main* : mais pourtant il ſoûtient, que *de le faire à propos, & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique, & que c'eſt d'elle qu'il faut l'apprendre.* Or la Rhétorique, ſelon lui, réduit la choſe aux *métaphores*, aux *antithéſes*, aux *peintures*, à *l'hyperbole*, & à *l'art de tromper l'attente des auditeurs par des expreſſions imprévûës.* Il eſtime particulierement les métaphores, les antithéſes, & les peintures, ſur-tout quand elles ſont réunies dans la même phraſe, & exprimées en peu de mots ; parce qu'alors elles préſentent des idées plus vives, & que l'eſprit les ſaiſit plus facilement.

Car, non-ſeulement il nous marque, avec une ſolidité admirable, en quoi conſiſtent les penſées pleines d'eſprit ; mais il a ſoin encore de nous découvrir

ARISTOTE.

vrir en même tems la vraye ſource du plaiſir qu'elles procurent. C'eſt ainſi que plaçant parmi ces penſées, les proverbes ingenieuſement appliquez, il donne à leur agrément la même cauſe, qu'à l'agrément des métaphores. Et on peut dire, qu'il y a dans ſon principe de quoi expliquer le plaiſir que donne ce qu'il y a d'ingenieux dans une deviſe, & dans les applications, ou de vers, ou d'autres paſſages d'Auteurs, & par conſequent, des textes mêmes de l'Ecriture.

Pour mieux juger de ſa doctrine, comparons ce qu'il dit de la ſource du plaiſir dans les métaphores, avec ce qu'en a dit auſſi un trés-habile homme; c'eſt l'Auteur du Recueil des Epigrammes.

M. Nicole.

Il y a dans notre ame, dit cet « Auteur, & de la force, & de la foi- « bleſſe. Quand nous faiſons uſage de la « premiere, nous aimons le travail; « quand nous ſuivons le penchant de « la ſeconde, nous voulons du relâ- « che. De là vient cette viciſſitude que « nous mettons volontiers entre l'ap- « plication & le repos; de là vient « ce mêlange que nous voulons dans « les diſcours, du grave & du doux, «

Epigram. Delect. Diſſertat. de vera pulchr. p. 11. 12.

» du plaiſant & du ſerieux ; de là enfin, il arrive que, dégoûtez quelque-fois de la verité trop exacte, & des expreſſions ſimples, nous voulons des métaphores, qui s'en éloignent. De ſorte qu'il n'y a point d'autre cauſe du plaiſir des métaphores, que notre propre foibleſſe. Telle eſt la doctrine de cet Auteur ; voici celle d'Ariſtote.

L. 3. Rhet. c. 10. initio.

» Pour la maniere, dit-il, de dire les choſes agreablement & avec eſprit, il faut poſer pour fondement, que d'apprendre avec facilité quelque choſe de nouveau, c'eſt une choſe qui plaît naturellement à tout le monde. D'où il s'enſuit que, parmi les mots, ceux-là ſont trés-agréables, qui portent une nouvelle connoiſſance à l'eſprit, & lui apprennent, ſans qu'il ſe gêne, ce qu'il ne ſavoit pas. C'eſt l'avantage, non des mots propres ou conſacrez, mais des métaphores ; parce que, ſans nous gêner, elles nous font connoître des rapports que nous ne connoiſſions pas. Auſſi eſt-il beſoin d'un heureux genie, pour bien trouver les métaphores ; & il eſt aiſé de voir que, dans l'uſage qu'on en fait, l'eſprit paſſe ra-

ARISTOTE.

pidement du ſujet qu'on lui propoſe, à l'image qu'on lui en fournit, & revient de l'image au ſujet, en découvrant la convenance qu'ils ont enſemble. Ce qui, certainement, ne peut être regardé comme un effet de notre foibleſſe.

Le Pere Bouhours parle diverſement *Maniere de bien penſer, &c.* de la penſée d'Ariſtote, touchant la cauſe du plaiſir que donne une métaphore. D'un côté, ſans citer l'endroit, *Pag. 143.* ce Pere dit que, ſelon la remarque de ce Philoſophe, nous aimons à voir une choſe dans une autre, & que ce qui ne frappe pas de ſoi-même, ni à face découverte, ſurprend dans un habit emprunté & avec un maſque. D'un autre côté, *Pag 155.* le même Pere obſerve que, ſelon la doctrine d'Ariſtote, *Rhet. l. 1. c. 11.* le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation, vient de la reſſemblance, de la réflexion de l'eſprit, & de je ne ſai quoi de nouveau qu'il y apprend. On voit où eſt le veritable ſens du Philoſophe.

A l'égard de l'harmonie dans le diſcours, Ciceron n'eſt pas toûjours du *3. de Orat. n. 19. & Orat. ad Brut. n. 214.* goût d'Ariſtote : l'un approuve plus certaines cadences, qui plaiſent beaucoup moins à l'autre. Et quoi qu'il ne

ARISTOTE.

ſoit pas poſſible de juger entre ces deux grands hommes, en des choſes, ſur tout, qui regardent le génie de deux langues mortes; on peut neanmoins remarquer qu'ils veulent tous deux que le diſcours ſoit nombreux. En quoi, le ſentiment du Philoſophe a paru ſi conſiderable, que Ciceron ſe voyant blâmé d'avoir pris tant de peine à traiter cette matiere, ſe fit un bouclier de l'autorité & de l'exemple d'Ariſtote; & aprés l'Orateur Romain, Denys d'Halicarnaſſe s'eſt défendu de la même maniere ſur cet article. Ibid. n. 171.

Au reſte, tous les habiles Maîtres convenant qu'il faut du ſoin pour donner de l'harmonie au diſcours, conviennent auſſi que ce ſoin ne doit point aller juſques au ſcrupule. Il eſt vrai que le nombre donne des bornes, tant aux penſées, qu'aux expreſſions; que ces bornes fixent agréablement l'eſprit; qu'elles ſoulagent l'Orateur, auſſi-bien que ceux qui l'écoutent, par les juſtes poſes qu'il trouve de tems en tems dans ce qu'il dit; neanmoins Ciceron (16) eſt du ſentiment d'A-

---

(16) Genus hoc, ſi ſemper utare, detrahit orationis dolorem, aufert humanum ſenſum actoris, tollit funditùs veritatem &

ARISTOTE.

riſtote (17), qu'auſſi-tôt qu'il y a de l'excés, cet excés détruit ce qu'il y a de naturel dans les ſentimens & dans les paſſions ; le diſcours ne va plus juſqu'au cœur ; l'eſprit s'arrête malgré ſoi à ce qu'il y a de fleuri, & ces mignardiſes de diction l'empêchent de faire attention aux choſes.

Ibid. & Vict. p. 654.

Le Philoſophe va plus loin. Il dit, que *c'eſt un moindre mal d'être negligé dans ſon ſtyle, que d'y être trop orné.* Tout ce qu'on peut reprocher au ſtyle negligé, ne va qu'à dire, qu'il n'y a point d'ornement ; au lieu qu'*il y a de trés-grands défauts dans les ornemens, dés qu'ils paſſent les bornes.* Il ajoûte, que les ornemens changent, augmentent, diminuent ſelon les perſonnes, & qu'il n'eſt point à propos qu'un enfant, un ſoldat, un eſclave, une femme paroiſſe parler avec tant d'art. Ainſi, quelque grace qu'ait une hyperbole bien entenduë, ce Philoſophe la croit plus convenable aux jeunes gens, àcauſe de leur vivacité, ou aux gens paſſionnez, tel qu'eſt Achille dans Homere.

L. Rh. 1. c. 7. ad calc.

---

fidem. *Cic. in Orat. ad Brut. n.* 209.

(17) Et à rebus gravibus ad elegantias feſtivitateſque conſiderandas animum auditoris traducit. *Ariſt. l. 3. c. 8.*

Enfin, il traite de l'arrangement, ou de l'ordre. Il fait voir que tout diſcours, à le bien prendre, n'a que deux parties neceſſaires, qui ſont la Propoſition, & la Confirmation. Quintilien trouve en cela de la nouveauté; & s'il excuſe ce Philoſophe d'avoir rangé la Narration ſous la Propoſition, il ne peut l'approuver, dit-il, en ce qu'il range la Réfutation ſous la Preuve. Il ne croit pas que cela ſe puiſſe, parce que l'uſage de l'une eſt d'établir, au lieu que l'emploi de l'autre eſt de détruire. Victorius prend la défenſe d'Ariſtote, & répond, qu'un Orateur établit ſa cauſe en détruiſant celle de l'adverſaire. Et, ſi Quintilien n'avoit point appris cette verité en apprenant la Dialectique, il auroit dû l'apprendre, ſelon lui, en liſant les inſtructions que Ciceron donne à ſon fils ſur l'Art oratoire; puiſque cet Orateur range auſſi la Réfutation ſous la Preuve.

Inſtit. Orat. 3. ubi de part. cauſar. Judic.

Victor. in Rhet. Ariſt. p. 797.

In Partition. Orator.

Il paroît par cette réponſe, que les objections de Quintilien mettent Victorius de mauvaiſe humeur. Ce Rhéteur néanmoins n'eſt pas toujours oppoſé au Philoſophe, & quelque inclination qu'il ait à le contredire, ſe-

ARISTOTE.

lon une remarque de Voſſius (18), il reconnoît (19) pourtant avec lui, qu'il y auroit dans l'Eloquence beaucoup de choſes à retrancher, ſi les hommes étoient auſſi ſages & auſſi juſtes qu'ils devroient l'être. Outre que Quintilien, pour avoir contredit Ariſtote ſur quelques points particuliers, ne paroît pas néanmoins avoir jamais blâmé ni ſa doctrine, ni ſon livre en general. Il dit au contraire (20), qu'on ne ſait ce qui l'a rendu plus illuſtre, ou ſa ſcience, ou ſa fecondité, ou la douceur de ſon ſtyle, ou ſes curieuſes découvertes, ou la varieté de ſes ouvrages. Il convient en cela avec Ciceron (21), qui ne connoît point d'homme plus docte, plus ingenieux dans l'invention, ni plus ſolide dans ſes déciſions, qu'Ariſtote.

---

(18) Proclivis in damnandis Ariſtotelis opinionibus Quintilianus. *Voſſ. de ſtat. & conſt. Rhet. p. 87.*

(19) Nam ſi mihi ſapientes Judices &c. Ariſtoteles apud bonos Judices &c. *Inſtit. Orat. l. 2. c. 17. fol. 35. recto. l. 4. c. 1. fol. 58. verſo.*

(20) Quid Ariſtotelem? quem dubito ſcientiâ rerum, an eloquendi ſuavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorem putem. *Quintil. l. 10. c. 1.*

(21) Sed quis omnium doctior, quis in rebus vel inveniendis, vel judicandis acrior Ariſtotele fuit? *Cic. in Orat. n. 172.*

ARISTOTE.

Mais, à l'égard de Ciceron, la maniere la plus glorieuſe dont il ait jugé de ce Philoſophe, c'eſt d'avoir copié ſes préceptes, ainſi que je l'ai déja dit, & d'avoir avoüé que ſes Dialogues de l'Orateur ne contiennent proprement que les regles de cet excellent Maître; & il eſt bon de remarquer, qu'en effet, s'il y a de la difference, ce n'eſt guéres que dans le ſtyle ou dans l'ordre.

Le ſtyle de Ciceron eſt plus diffus & plus libre, mêlé de diverſes digreſſions convenables à une converſation de gens d'eſprit, qui ne s'entretiennent de Rhétorique, que pour ſe délaſſer de leurs occupations plus ſerieuſes. Ariſtote eſt plus ſerré; il va toujours à ſon but, ſans s'écarter, comme ne ſongeant qu'à ce qu'il fait. C'eſt de cette préciſion, & du ſoin de traiter les choſes à fond, que vient l'obſcurité que Victorius, Caſſandre, & Paul Beni y ont trouvée. Sa diction pourtant eſt nette & exacte, ne diſant rien que ce qu'il faut, & le diſant bien. Il découvre en toutes choſes, le bon & le mauvais, d'une maniere trés-ſimple, & generalement aſſez équitable. Il ſatisfait l'eſprit, & remplit l'ame de joie, par la verité de ſes préceptes, & des raiſons qu'il en donne; il eſt également éloigné par la nobleſſe de ſa diction, tant de la baſſeſſe du ſtyle, que de l'enflure; s'il parle de lui même, il le fait trés-ſobrement; enfin, il garde par-tout une admirable methode, qui vous mene, non-ſeulement de livre en livre, mais de penſée en penſée, ſans manquer jamais de vous avertir du chemin que vous avez à faire, & de vous remettre devant les yeux celui que vous avez déja fait.

ARISTOTE.

C'eſt, ſans doute, la raiſon pourquoi Majoragius adopte les paroles de Ciceron, & dit, que *le ſtyle d'Ariſtote eſt un fleuve d'or*. Il trouve que ce fleuve porte par-tout l'abondance: & il faut concevoir qu'il la porte, non par la multitude des paroles, mais par celle des penſées. Majoragius ajoûte, que les préceptes de ce Philoſophe ſont ſi ſavans, ſi bien rangez, ſi poliment énoncez, qu'on ne peut rien trouver de plus parfait en ce genre. Ciceron même ne l'emporte ſur lui que par l'Eloquence, & non par la connoiſſance de l'Art. De ſorte que, par cet endroit, Ariſtote eſt, ſelon

Comment. in Rhet. Ariſtot. initio.

lui, le premier de tous les Maîtres. C'eſt une penſée qui eſt commune à Majoragius avec Paul Beni : car, outre ce que j'ai déja rapporté de lui, il ajoûte, qu'Ariſtote ſurpaſſe les autres de ſi loin, qu'on ne peut même lui égaler Ciceron. *T. 1. p. 9. 10.*

Que s'il faut dire quelque choſe des guides qu'on peut prendre pour étudier un ſi parfait original, Victorius, comme je l'ai dit, y a fait un excellent Commentaire. Cet Auteur (22) eſt également profond, judicieux, exact & modeſte. Il n'a pas fait la traduction de l'ouvrage qu'il commente ; on peut la tirer de ſon Commentaire. Majoragius l'a faite, & l'a accompagnée d'un Commentaire auſſi long que celui de Victorius. Il copie même Victorius preſque par-tout mot pour mot ; il a pourtant cela de propre, qu'il ramaſſe les idées de divers Auteurs, ſur les mêmes préceptes, & qu'aux préceptes, il joint ſouvent des exemples : il montre beaucoup d'érudition ; Victorius n'en a pas moins.

Un Auteur, nommé Jean Cocin,

---

(22) *André Schott. compar. d'Ariſt. & de Demoſth. p. 162. préfere* Victorius, Majoragius, Riccobon. *à tous les autres.*

ARISTOTE.

a fait imprimer à Straſbourg la Rhétorique d'Ariſtote, avec une préface de ſa façon. Cette édition contient le Grec, la Traduction Latine, & les Notes de Sturmius. Cocin fait grand cas de toutes les parties de cet ouvrage ; cependant il eſt plein de fautes dans le texte grec, dans la traduction & dans les notes.

And. Schott. ſupra.

La Paraphraſe de Riccobon me paroît meilleure. Elle eſt comparable à l'ouvrage de Victorius. On y examine cet ouvrage en beaucoup d'endroits, auſſi-bien que celui de Majoragius, ſans omettre ni celui de Muret, qui a fait ſeulement la traduction des deux premiers livres de la Rhétorique d'Ariſtote ; ni celui de Sigonius, qui l'a traduite toute entiere, & qui a eu deſſein de garder, avec la pureté du ſtyle, un juſte milieu entre les traductions de cet ouvrage, trop litterales, ou trop diffuſes, & de ſe rendre ainſi plus conforme à l'original.

Mais, ce qui peut tenir lieu de Commentaires, & des Traductions latines, c'eſt la Traduction de Caſſandre en notre langue, laquelle eſt, ſans doute, fort méthodique, en bon termes, & à peu de choſes prés, trés-fidele.

ANAXIME'NE
DE LAMPSAQUE,
Contemporain d'Ariſtote ;
OU
LA RHE'TORIQUE adreſſée à Alexandre.

ANAXIME'NE de Lampſaque.

QUoique la Rhétorique à Alexandre ſoit à la ſuite de celle d'Ariſtote, on ne la croit pourtant pas de lui, parce qu'on n'y trouve pas les mêmes caracteres. On y voit d'abord une aſſez longue Préface ; ce Philoſophe n'en met point à ſes Traitez : quand même il en auroit fait quelqu'une, celle-ci n'eſt pas de ſon ſtyle. Elle eſt d'un caractere fleuri, preſque comme les ouvrages d'Iſocrate, & l'on ne voit point qu'Ariſtote ait jamais donné dans ce goût. Il eſt vrai que les principes generaux, ſi on y prend garde, y ſont à peu prés les mêmes : mais rien n'eſt démêlé, rien n'eſt rangé, ni traité dans cette Rhétorique, avec le ſoin & la methode que l'on remarque dans Ariſtote. Ce ne ſont ni les mêmes noms pour ſignifier les mêmes choſes, ni les mêmes idées, lorſqu'on y trouve les mêmes noms; les mœurs y ſont à peine touchées; on inſiſte un peu plus ſur les paſſions, & néanmoins ce n'eſt qu'en paſſant: les matieres les plus marquées en leurs lieux, y ſont encore rebattuës dans d'autres; &, ſi c'eſt pour en dire des choſes nouvelles, il y a auſſi des redites inutiles. C'eſt ce qui a fait juger à Voſſius que cette Rhétorique n'eſt point d'Ariſtote; & ce qui a fait dire au Bibliographe anonyme, qu'il y a long-tems que les Savans s'en ſont perſuadez.

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

Inſtit. Orator. tom. 1. p. 362.

Bibliog. hiſt. Polit. anonym. p. 17. & 63.

Certainement, ce que je viens de remarquer, eſt un grand défaut, ſurtout dans une Rhétorique à l'uſage d'un Prince, à qui l'Art ne pouvoit rien préſenter de trop parfait, pour répondre à l'honneur qu'il lui faiſoit de vouloir être ſon diſciple. A dire vrai, Alexandre n'eſt pas le premier, parmi les Rois, qui ait marqué cette eſtime pour l'Eloquence. Achille, & les autres Heros de l'Iliade, ne paroiſſent, ſans doute, formez la plûpart, au diſcours, & à l'action, que parce que c'étoit la mode de tous les Grands

ANAXIMÈNE de Lampſaque.

du tems d'Homere. Mais c'eſt ici, apparemment, le premier Traité fait exprés pour une perſonne d'un ſi haut rang. Quel éclat, quelle ſolidité, & quelle juſteſſe n'exigeoit pas de l'Auteur une ſi glorieuſe deſtination ! Un tel ouvrage ne devroit avoir rien de ſec, rien de fardé, rien de défectueux, rien de ſuperflu, rien enfin, qui par ſes agrémens, ſa brieveté, ſa préciſion, ne convînt à la déclicateſſe du Prince, & à la gloire du thrône. Mais, comme le dit Juvenal (1), ſur un autre ſujet, *Il eſt plus aiſé de ſentir ce qu'on y deſireroit*, je ne dis pas ſeulement, *que de l'y mettre*, mais même *que de l'exprimer.*

La Préface roule ſur l'excellence de l'Art oratoire, & cela, pour nous montrer deux choſes ; l'une, qu'il faut l'étudier avec ſoin ; l'autre qu'il donne un grand relief à un Prince, déja diſtingué des autres hommes par ſon rang, & par la gloire de ſes actions ; parce que l'Eloquence n'eſt autre choſe que la raiſon même qui ſe déclare, & qui brille d'une maniere convenable dans les affaires de la vie.

( ) Hunc qualem nequeo monſtrare ; & ſentio tantum *Juv. Sat. 7. ubi de Poët.*

ANAXIMENE de Lampſaque.

Sur le ſoin qu'on doit prendre de l'étudier, l'Auteur dit beaucoup de choſes que l'on retrouve dans Ciceron *; ſoit que l'Orateur Romain les ait puiſées dans cette ſource, ſoit qu'il les ait lui-même rencontrées. Pour ce qui eſt de l'honneur que cet Art peut faire à un Roi, il falloit qu'Alexandre en fût bien perſuadé, puiſqu'on voit, au commencement du Traité dont nous parlons, qu'il l'avoit demandé pluſieurs fois avec inſtance.

Mais, élevé au deſſus de ſes ſujets, convient-il à un Prince de s'aſſujettir aux regles de la Rhétorique? On ſait ce qui fut dit à un Empereur, *Qu'il pouvoit donner aux hommes le droit de bourgeoiſie, mais qu'il ne pouvoit le donner aux mots*; & l'on voit tout le ſens de cette penſée, qui ne regarde que la Grammaire. A l'égard de l'Art oratoire, l'élevation donne aux Princes de grands avantages, & les diſpenſe de bien des choſes; ſoit parce qu'elles ne conviennent qu'à l'Eloquence commune; ſoit parce qu'on eſt favorablement prévenu pour eux; ſoit à cauſe des matieres qu'ils ont à traiter, & des tems & des lieux où ils les traitent. Mais il y

---

* *L. 1. de Orat. ubi de laud. Eloq.*

ANAXIMÈNE de Lampſaque.

a des graces, une nobleſſe, des bienſéances, dont il ſemble que rien ne puiſſe les diſpenſer. Et c'eſt ſur quoi l'on peut dire *, qu'ils ſe ſont ſouvent prévalus fort avantageuſement des préceptes de l'Eloquence, & qu'ils ont tiré d'elle-ſeule d'auſſi grands effets, que des troupes les plus nombreuſes & les plus aguerries. Que ne fit point le premier des Céſars par ſon moyen ? & que ne fit point Alexandre lui-même ? Pompée, Craſſus, Antoine, & pluſieurs autres, ont été grands Orateurs, auſſi-bien que grands Capitaines. Nous ne liſons preſque jamais les victoires, tant des uns, que des autres, qu'aprés avoir admiré de quels diſcours ils avoient ſû animer au combat les armées qu'ils commandoient. Enfin, il n'y a lecture, ni ſacrée, ni profane, qui ne fourniſſe en foule des exemples, pour prouver, quand on voudra s'en donner la peine, qu'il n'y a guéres de celebres évenemens dans toutes les hiſtoires, qu'on ne doive rapporter à ce principe; c'eſt-à-dire, où l'Eloquence n'ait eu la meilleure part. C'eſt pour cela, que dépoüillant l'Art oratoire de toutes les choſes dont les Princes n'ont que

Dial. de Orat. apud Tacit. p. m. 170.

---

* *La Mothe le Vayer. Rhét. du Prince.*

ANAXIMENE de Lampſaque.

ſaire, il ne faudroit leur préſenter l'Eloquence, que ſous la forme qui leur convient. Pourquoi ne croirions-nous pas qu'on réüſſiroit à leur faire ſerieuſement aimer ce bel Art, ſi une main habile & délicate le leur avoit ainſi reduit dans de juſtes bornes? Oui, ſans doute, jaloux de cette autorité que la naiſſance leur donne ſur les peuples, ils auroient la noble ambition, comme les grands Hommes que j'ai nommez, d'exercer encore, en tems & lieu, cet empire de la parole, qui flatte ſi agréablement, par deux raiſons aſſez ſenſibles; l'une eſt, que c'eſt un avantage qu'on ne doit qu'à ſon merite; l'autre eſt, que pour n'être pas ſi périlleux, il ne laiſſe pas d'être plus rare, & peut-être plus difficile de devenir bon Orateur, que de devenir grand Capitaine.

L'Auteur de la Rhétorique à Alexandre ſemble avoir vû lui-même que, travaillant pour un Prince, il ne falloit rien produire de commun. Du moins, nous fait-il entendre qu'il avoit pris du tems pour executer ce qu'on lui demandoit, & qu'il prétend donner quelque choſe de plus exact ſur la matiere qu'il traite, que ce qu'on

ANAXIMÈNE. de Lampſaque.

avoit vû avant lui. Vanité qui n'eſt pas exempte d'erreur, comme on peut aiſément s'en convaincre, ſi l'on conſidere la nature de ſon ouvrage, & les habiles Maîtres qui avoient déja écrit ſur ce ſujet.

Aprés tout, il ne laiſſe pas d'y avoir de trés-bonnes choſes dans cette Rhétorique. C'eſt le jugement qu'en a porté en deux endroits le Bibliographe anonyme, quoi-qu'il nous avertiſſe en même tems, qu'on n'a fait aucun Commentaire pour l'expliquer, ce qui n'en donne pas une idée avantageuſe; d'autant plus qu'elle ſe trouve parmi les œuvres d'Ariſtote, & que tant d'Auteurs ſe ſont exercez ſur les trois livres qui ſont de ce Philoſophe. Ce que je trouve de meilleur & de plus juſte dans l'ouvrage dont nous parlons, quoi-qu'on le trouve auſſi ailleurs, c'eſt l'avis que l'Auteur nous y donne, Que les preuves, les paſſions, les mœurs, l'amplification, l'Art de parler ſoit des biens ſoit des maux de la vie, conviennent à toutes ſortes de diſcours; & néanmoins, que la preuve eſt plus d'uſage dans le genre judiciaire; que la connoiſſance des biens & des maux convient plus dans les

Bibliog. hiſt. Polit. Philol curioſ. p. 29 & 64.

Conſeils ; & que l'amplification eſt plus propre au Panégyrique. Il explique aſſez bien, non-ſeulement ce que c'eſt qu'*amplifier*, mais encore en quelle occaſion il eſt à propos de le faire. Il poſe pour principe, que ce n'eſt qu'aprés la preuve, ou aprés l'éclairciſſement d'un fait. Il entre dans un grand détail touchant les biens & les maux qu'on loüe ou qu'on blâme, ou qui tombent en déliberation : mais tout ce qu'il en dit, ſe reduit à cet important précepte, qui ſeul doit ſuffire ſans aucun autre détail, *Que l'Orateur doit être inſtruit des ſujets dont il veut parler.* Ces ſujets ſont les affaires de la vie ; ce n'eſt pas la Rhétorique qui nous en inſtruit ; elle ne traite que de l'Eloquence.

ANAXIMENE de Lampſaque.

Mais, une réflexion excellente que l'Auteur fait ſur les preuves, & qu'on ne peut trop répeter, c'eſt, qu'afin qu'elles ſoient bonnes, il faut que ceux qui écoutent, s'y trouvent d'intelligence avec celui qui parle ; ce qui arrive, lorſque l'Orateur n'y préſente à ſes auditeurs que des idées qu'ils ont déja. C'eſt en ce ſens que Ciceron obſerve que, dans les ſciences, la perfection conſiſte à s'éloigner de

L. 1. de Orat. n. 11.

ANAXIMÈNE de Lampſaque.

l'intelligence & des opinions communes ; au lieu que, dans l'uſage de l'Art oratoire, il n'y a pas de plus grand défaut. C'eſt le ſens encore de ce qu'on a dit, Que le genie de l'Eloquence n'eſt que de développer, tant en general, qu'en particulier, ce que tout le monde penſe, quelque-fois même ſans y penſer. De ſorte que ce n'eſt point de ſon propre fond, ni de ſes propres découvertes, que l'Orateur doit faire montre dans ſes diſcours ; c'eſt le fond & le bien commun de tous les hommes qu'il doit y étaler ; & le grand ſuccés de l'Eloquence eſt, que tous ceux qu'elle intereſſe, c'eſt-à-dire, l'Orateur & les Auditeurs, ſe rencontrent à ce niveau d'intelligence commune, dans tout ce qui ſe dit des actions des hommes, ou des paſſions qui les font agir, ou de leurs raiſonnemens. Cette doctrine eſt generale pour tout ce qui entre dans un diſcours. Ce grand principe n'empêche pas que l'Auteur n'admette quelquefois dans l'Eloquence des penſées, ou des propoſitions paradoxes: mais quand elles ſont de ce caractere, il faut, ou y préparer les eſprits, ou appuyer auſſi-tôt ces penſées de quelque preuve qui les faſſe rentrer dans les bornes de la portée du commun, dont elles ſemblent s'éloigner.

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

Je n'en dirois pas davantage, s'il ne me reſtoit encore à faire connoître l'Auteur, &, ſi pour y réüſſir, il ne falloit le caracteriſer de plus en plus. Il eſt donc à propos de remarquer, qu'il deſcend quelque-fois dans de fort petites minuties, & qu'au contraire, il tranche court ſur des matieres importantes. Il n'eſt point trop étendu ſur les figures. Il donne aſſez bien les regles de l'Exorde, de la Narration, de la Confirmation, de la Réfutation, & de la Peroraiſon. Il donne auſſi, & recommande même trés-fort, l'art d'interrompre à propos, ou le cours de la narration, ou la ſuite des preuves, par des réflexions judicieuſes, afin que le diſcours ne ſoit point une hiſtoire continuë, ni une pure diſſertation. Mais, ce qu'on ne ſauroit approuver, c'eſt qu'enſuite il reparle des diverſes eſpeces de cauſes dont il avoit déja parlé, & qu'il en traite d'une maniere auſſi diffuſe qu'il avoit fait au commencement; ce qui n'eſt pas, aſſûrement, une methode bien exacte, ni digne d'un homme qui croit mieux

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

faire que les autres. On le voit même, en cet endroit, donner encore trois parties au genre judiciaire, qui ſont *l'accuſation*, *la défenſe*, & *la recherche* ; diviſion qu'il faut obſerver comme une choſe qui lui eſt particuliere..On n'admet ordinairement que les deux premieres, & il n'explique pas trop bien lui-même ce que c'eſt que la troiſiéme. Comment concevoir, en effet, que ce ſoit un genre de cauſe different des autres, *de voir & d'examiner ſi les actions*, *les paroles*, *ou les inclinations d'un homme ne ſe démentent point ?* Enfin, il dit avoir fait un ouvrage,adreſſé à Théodecte, & cet endroit pourroit faire croire que c'eſt Ariſtote qui parle : mais, outre les preuves que j'ai rapportées du contraire, on peut encore s'en convaincre par le dernier chapitre du livre. Ce chapitre contient une récapitulation fort ſinguliere de l'ouvrage. L'Auteur, conſeillant à ſon Eleve d'avoir ſoin de regler ſes mœurs, auſſi-bien que d'étudier l'Eloquence, lui recommande d'appliquer à la conduite de la vie, les regles mêmes de l'Art oratoire ; & par conſequent, de travailler à ſe rendre recommendable par ſes premieres actions, comme par un Exorde, & de ſe concilier ainſi la bienveillance des hommes; de marquer aprés cela, de l'ordre & de l'arrangement dans la ſuite de ſa vie, comme dans la Narration; de faire tomber les mauvais bruits & les mauvais diſcours, par ſa ſageſſe, comme par une eſpece de Réfutation; de fortifier ſa gloire, par ſa conſtance à bien faire, comme par la Preuve, & d'avoir des manieres qui rappellent la memoire de tout ce qu'il a fait de bon, comme par une eſpece de Récapitulation. Quelque jugement qu'on porte de cette idée, la peut-on croire d'Ariſtote?

ANAXIMÈNE de Lampſaque.

Un Auteur François, qui a eu la même idée ſur les parties du diſcours, ne la pouſſe pas ſi loin. Mais, s'il y a plus de moderation dans la maniere dont il la propoſe, je ne ſai s'il y a plus d'exactitude. « Cet ordre, dit-il, des parties du diſcours, ne ſauroit être déſaprouvé; nous en remarquons un ſemblable dans l'Univers. La nature, non plus que l'Art, ne produit pas d'abord les choſes dans leur perfection. Les arbres ne commencent point par les fruits; ils pouſſent de petits boutons; ils

M. de Vaumoriere. Harang ſur toutes ſortes &c. p. 17.

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

» les épanoüiſſent en feüilles & en
» fleurs ; & ce n'eſt qu'à la fin qu'ils
» nous font leurs meilleurs preſens.
» Ne nous arrive-t-il pas le même ?
» Venons-nous au monde dans un âge
» parfait ? L'enfance n'eſt-elle pas l'E-
» xorde de notre vie, & n'eſt-ce pas
» peu à peu que nous devenons hom-
» mes ? L'enfance eſt, en un ſens, l'Exorde de notre vie ; mais peut-on dire, ou faire entendre, que l'Exorde du diſcours en ſoit l'enfance ?

On ne ſauroit croire, aprés tout ce j'ai dit, que la Rhétorique adreſſée à Alexandre ſoit d'Ariſtote. A qui donc faut-il l'attribuer ? Il me paroît trés-vrai-ſemblable qu'elle eſt d'Anaximéne de Lampſaque, Victorius l'a prouvé, au jugement d'André Schot ; & nous voyons qu'en effet, Quintilien * attribuë nommément à cet Auteur la diviſion du genre judiciaire en trois parties, qu'on ne trouve que dans le livre dont il s'agit. Quintilien n'en dit rien davantage. Nous apprenons d'ailleurs qu'Anaximéne étoit du tems d'Ariſtote & d'Alexandre le Grand. Il étoit tout enſemble Hiſtorien, Orateur, homme habile dans la connoiſſance de l'Art poëtique, & dans celle de

Compar. Ariſt. & Demoſthen. p. 164.

* *Inſti. Orator. l. 3. c. 4. fol 40. verſo.*

Diodor. Sicul. Biblioth. 15. pag. 497. edit. Steph. & Pauſan. p. m. 195. lib. τῶν ἠλιακῶν. poſterior.

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

de l'Art oratoire. Il voulut écrire de tout, & il le fit, dit-on, avec aſſez de ſuccés ; mais néanmoins ſans atteindre jamais à la perfection. C'eſt le jugement qu'en porte Denys d'Halicarnaſſe, dans un fragment imprimé par les ſoins de Victorius ; & dans lequel on le compare à ces Athletes qui ſe ſignalent, comme dit Longin, en toutes ſortes d'exercices, & ne remportent le prix dans aucun. Il avoit écrit, en douze livres, l'Hiſtoire generale des Grecs & des Barbares ; il la commençoit à la premiere origine des hommes, & la finiſſoit à la bataille de Mantinée. Il avoit encore écrit celle de Philippe de Macedoine, qui contenoit au moins huit livres, & l'envoya à Alexandre. Il écrivit enſuite celle de ce Prince. Il y a donc lieu de croire qu'Alexandre avoit pû lui demander un Traité de Rhétorique ; d'autant plus que tous les ouvrages d'Anaximéne étoient d'un ſtyle fort châtié, ſi nous en croyons Plutarque, & même trés-fleuri, comme ceux d'Ephorus, de Theopompe & d'Iſocrate. Auſſi avoit-il l'eſprit tourné à l'Eloquence des Sophiſtes. Il avoit même le talent de contrefaire

Apud Victor. Proleg in Ariſtot Rhet ex Dionyſ. Hal c. in Iſæi vita.

Traité du Subl. c. 28.

Diod. Sic. Biblioth. l. 15. p. 504. edit. Stephan. Pauſan. l. poſter. p. 195.

Pauſan. ibid.

Harpocrat. Lexic. ubi vocab ab Atticis uſurp.

Plut. πολιτικ. παραγγέλμ. *in t. 1. p. 1437. edit. Steph.*

Pauſan. l. τῶν ἠλιακ. *poſter. p. 195.*

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

le ſtyle de ceux qui en faiſoient profeſſion, & il porta le caractere de cette Eloquence juſques ſur la Tribune aux hatangues, & au Barreau *. Toutes ces conſiderations prouvent qu'il eſt l'Auteur de la Rhétorique dont il s'agit, puiſqu'on l'y retrouve tel qu'on le peint, avec ſes tours étudiez, & en même tems foibles & peu perſuaſifs, que Denys d'Halicarnaſſe lui attribuë. Certainement, Diogene Laërce le qualifie de ***Rhéteur***, & Aldobrandin * dit, qu'autant qu'il en peut juger, c'eſt à ce Rhéteur qu'on doit l'ouvrage dont je parle. Cela étant, l'expreſſion de Moreri n'eſt pas juſte, quand il dit, Que quelques Savans attribuent à Anaximéne les livres de Rhétorique d'Ariſtote; non-ſeulement, parce qu'on ne lui attribuë que ce qui eſt à lui, mais encore, parce que la Rhétorique dont il s'agit n'eſt pas diviſée en pluſieurs livres.

* *Vict. in pro leg. Plutarch ibid. Halic. in Iſæi vit.*

Apud Vict. ubi ſuprà.

Diog. Laërt. l. 2. p. m. 33. ad calc.

* *Thom. Aldobr. in 2. Laërt. lib.*

Dict. de Mor. ſur Anax.

On peut s'étonner, qu'Anaximéne n'ayant compoſé ce Livre qu'à la priere d'Alexandre, ce Prince ne ſe fût pas plûtôt adreſſé à Ariſtote. Mais il eſt aiſé de répondre, ou qu'il l'avoit déja pris en averſion, ou que ce Philoſophe n'avoit point encore paru d'humeur à écrire ſur des matieres qu'il mépriſoit, quoi-qu'il en ait enſuite mieux écrit qu'aucun autre ; ou enfin, que le ſtyle d'Anaximéne avoit ſû plaire davantage.

ANAXIMENE de Lampſaque.

On rapporte de cet Auteur un fait qui ſauva ſa Patrie du pillage, & qui marque, en même tems, qu'il avoit de l'eſprit, & qu'il étoit fort conſideré d'Alexandre. Ce Prince avoit découvert que ceux de Lampſaque favoriſoient les Perſes : violent de ſon naturel, il entra dans une furieuſe colere, réſolut de ruïner leur ville, & ſe mit en chemin pour le faire. Ceux de Lampſaque épouvantez, lui députent Anaximéne pour le fléchir ; mais le Roi, averti de ſa venuë, ſe roidit dans ſa fureur, &, par un ſerment ſolemnel, jure de faire tout l'oppoſé de ce que cet Envoyé lui demandera : l'Envoyé inſtruit de tout, lui demande la ruïne de Lampſaque, & le Roi, pris par ſon ſerment, ſe crut obligé de pardonner à cette ville.

Pauſan. ibid. p. m. 195.

Cauſſ. ex ipſo, eloq. ſac. & prof. l. 1. c. 6.

Anaximéne rendit ainſi, par ſon eſprit, un bon ſervice à ſon Païs. Mais il joüa une piece bien ſanglante à Théopompe, avec qui il s'étoit broüillé aprés avoir été ſon ami. Ce fut de pu-

Pauſan ibid. ad calc.

M. Bayle Dict. art. de Theop.

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

blier, ſous ſon nom, & d'un ſtyle tout-à fait conforme au ſien, une hiſtoire qui choquoit les principales Républiques de la Gréce, ou, pour mieux dire, un Livre d'injures contre les Athéniens, les Lacedémoniens & les Thébains; ce qui attira à ſon ennemi la haine de tout le monde.

Pauſan. p.m. 196. Cauſſ. ex ipſo. l. 3. p. 157.

Pauſanias, de qui je tiens la plûpart de ces faits, ajoûte qu'Anaximéne fut le premier qui s'offrit de parler ſur le champ ſur toutes ſortes de ſujets. D'autres (28) donnent cette gloire à Gorgias, qui s'expoſa, dit on, à cette épreuve, pour effacer Prodicus, qui ne récitoit que des harangues bien travaillées. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut douter, qu'excepté ſa fourberie, Anaximéne n'ait été un homme de merite & de conſideration, ſavant, fameux Orateur, & bon Maître de Rhétorique, quoi-qu'il ne ſoit pas du premier rang. Tel eſt le ſentiment de Victorius, qui s'appuye ſur les fondemens que j'ai rapportez.

Comment. in Ariſt. Rhet. t. 1. p. 4.

Je crois devoir être de ſon avis: je ne puis pourtant pas diſſimuler que Paul Beni prend un parti contraire. Il

(28) Primus dixit προβάλλετε. *Philoſtr. de Gorg.*

eſt perſuadé que cette Rhétorique eſt d'Ariſtote, auſſi bien que la précedente, par la raiſon que j'ai déja touchée, qui eſt, Que l'Auteur de l'une, comme l'Auteur de l'autre, ſe dit auteur de la Rhétorique à Théodecte; d'où Paul Beni croit conclure démonſtrativement, que c'eſt Ariſtote qui a fait la ſeconde, auſſi bien que la premiere, & que Victorius, qui penſe autrement, s'eſt trompé; de ſorte qu'il ne daigne pas ſeulement répondre aux preuves de Victorius. Mais, quand même on ne pourroit pas s'imaginer que deux hommes, comme Ariſtote & Anaximéne, euſſent écrit à la même perſonne, ou à deux perſonnes differentes de même nom, je ne vois pas qu'il y ait de comparaiſon à faire entre les preuves de Paul Beni, & celles de Victorius; & je tiens pour certain qu'Ariſtote auroit beaucoup mieux réüſſi.

ANAXIMÉNE de Lampſaque.

Au reſte, s'il y a des choſes à reprendre dans cette Rhétorique, il y en a encore plus dans la Traduction latine que nous en avons. Elle eſt de Philelphe. C'étoit un habile homme d'ailleurs, mais qui, peut-être, n'entendoit pas aſſez la matiere, dont la

ANAXIMENE de Lampſaque.

connoiſſance n'eſt pas moins neceſſaire que celle des Langues, lorſqu'il s'agit de traduire. Quoi-qu'il en ſoit, il paroît ici, que pour bien prendre le ſens de l'original, il ne faut pas toujours s'en tenir à la verſion.

M. de Vaumoriere. Harang. ſur toutes ſortes de ſujets. p. 147.

Il me reſte une réflexion, que je tire d'un Auteur François que j'ai déja cité. Il n'eſt pas trop ordinaire, » dit-il, qu'un Roi accuſe lui-même » des criminels, & il eſt encore plus » rare qu'il ſe voye obligé de répon» dre à leurs invectives. Cependant, » Alexandre a fait l'un & l'autre plus » d'une fois ; ſoit qu'il ſuivît en cela » la coutume des Rois de Macedoine, » dont le pouvoir n'étoit pas tout-à» fait abſolu ſur cette Nation guerrie» re, ou qu'il fût bien aiſe de faire » voir que ce n'étoit point par la ſeu» le valeur qu'il ſavoit vaincre. D'ajoûter aprés cela, comme fait l'Auteur de la réflexion, que *ce Prince, en ces occaſions, pratiquoit les préceptes d'Eloquence qu'Ariſtote n'avoit pas manqué de lui donner*, c'eſt un fait dont on peut raiſonnablement douter, ſi celui qui l'avance a prétendu qu'Ariſtote a fait une Rhétorique pour Alexandre.

Voyez Quinte-Curſe. liv. 8. c. 7. 8.

DENYS

d'HALICARNASSE,

Qui arriva en Italie, ainſi qu'il nous l'apprend lui-même, auſſitôt aprés qu'Auguſte eut terminé les guerres civiles ; vers le milieu de la CLXXXVII. *Olympiade, environ* 28. *ans avant Jeſus-Chriſt. On juge, par quelques endroits de ſes ouvrages, qu'il enſeigna la Rhétorique à Rome, ou publiquement, ou en particulier.*

Antiq. Rom. pag. 6.

T. 2. p. 21. lin. 42. p. 64. lin. 34.

COMME Ariſtote avoit concilié l'étude de la Rhétorique avec la Philoſophie, Denys d'Halicarnaſſe la concilia avec le ſoin d'écrire l'Hiſtoire, ſoit qu'il aimât l'Eloquence pour elle même, ſoit qu'il fût de l'avis de Ciceron, Que pour être bon Hiſtorien, il faut être bon Orateur.

Cic. l. 2. de Orat. n. 51. 52.

Tout ce qu'il avoit compoſé, dans l'un & dans l'autre genre, n'eſt pas venu juſques à nous. Il ne nous reſte

DENYS d'Halicarnaſſe.

qu'une partie, tant de ſes hiſtoires, dont il n'eſt pas queſtion ici, que de ſes préceptes, & de ſes critiques. Celles-ci ne regardent guéres que l'Art de perſuader ; on y trouve néanmoins d'excellentes choſes, non-ſeulement pour l'Eloquence, mais encore pour l'Hiſtoire.

Proleg. Sylburg. in Halicarn. ad calc. & in Præf. Rhet. ad Dudith.

Nous avons de cet Auteur un Traité *de l'Arrangement des paroles* ; un autre *de l'Art* ; un troiſiéme, qui n'eſt pas entier, *touchant le caractere des Ecrivains* anciens, & ſur-tout, des Orateurs, avec deux Lettres : dans l'une, *il examine le ſtyle de Platon* ; dans l'autre, il agite la queſtion, *Si Démoſthéne s'eſt formé ſur la Rhétorique d'Ariſtote.* Nous avons encore ſes *Comparaiſons* d'Herodote & de Thucydide, de Xénophon, de Philiſte & de Theopompe. Enfin, nous avons ſes réflexions *ſur ce qui fait le propre caractere de Thucydide.* Le but de ces derniers ouvrages, eſt de faire connoître les Auteurs dont il parle ; de marquer en quoi ils ſont imitables, & en quoi ils ne le ſont pas. Dans l'examen qu'il en fait, il conſidere les penſées, la diction, le tour & l'arrangement, les mœurs, les paſſions, la ſimplicité du

Ad Pompeium.
Ad Ammæum.

diſcours & ſes adreſſes.

Ce n'eſt donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur ; ce ne ſont que des morceaux de Rhétorique, ou quelques points de cet Art, qu'il a jugé à propos de traiter. C'eſt pourquoi le Bibliographe anonyme le préfere, lui & Longin, non pas à tous les Maîtres, mais à tous ceux qui n'ont pas traité l'Art entier. Il ajoûte néanmoins, que les ouvrages de Denys d'Halicarnaſſe, quelque petits qu'ils ſoient, ſont trés-ſavans, & qu'il y a plus de ſcience & plus d'eſprit que dans Hermogéne.

Bibl. hiſt. Polit. Philol. Cur. p. 30.

Monſieur Morhof, qui croit qu'Hermogéne & Longin l'emportent ſur Denys d'Halicarnaſſe, ne laiſſe pas d'eſtimer beaucoup ce dernier, & d'en faire cas, comme d'un Maître fameux, & d'un Critique trés-habile.

Morhof. Polyhiſt. l. 6. n. 3.

Ce n'eſt pas en juger moins avantageuſement, de dire avec Nugnés, dont je parlerai ci-aprés, que Denys eſt un de ces Maîtres qui ont joint l'uſage de l'Eloquence à la connoiſſance des préceptes, ou, avec le Pere Rapin, que ce Rhéteur eſt un des plus ſavans parmi les Anciens. Ce Pere ajoûte, que Denys n'a touché que les or-

Nugnés Profeſſeur de Rhétorique à Barcelone. dans la Préface de ſa Rhet.

Compar. de Demoſth. & de Cic. p. 7.

nemens & l'harmonie du diſcours, ce qui eſt vrai de ſon ouvrage *touchant l'arrangement des mots*, & non pas de celui qu'il a intitulé *De l'Art*, puiſqu'il ne regarde pas ſeulement la diction, mais le fond même des differens diſcours, dont il donne des préceptes.

De ludicra Dict. p. 257.

Enfin, le Pere Vavaſſeur remarque quatre choſes dans ce qui nous reſte du Rhéteur dont je parle, toutes trés-utiles à ceux qui aſpirent à la parfaite Eloquence. La premiere eſt, que cet Auteur *donne toute la Rhétorique*: ce qui ſe peut dire en un ſens, parce que ſes préceptes feroient une Rhétorique complete, à peu de choſes prés, ſi on ſe donnoit la peine de les ramaſſer en un corps, & de les ranger. La ſeconde eſt, qu'*il nous apprend à juger des Auteurs*, par les regles qu'il nous en donne. La troiſiéme eſt, qu'*il porte lui-même ſon jugement ſur pluſieurs Ecrivains fameux*, d'une maniere qui peut nous ſervir d'exemple; & la quatriéme eſt, qu'*il fait la comparaiſon de quelques-uns de ces Ecrivains*, en gardant par-tout une trés-grande méthode, qui conſiſte à examiner les mœurs, les penſées, l'art

Dion. Halic. περὶ λογων ἐξετασεως. p. 65. lin 3. 4. &c.

DENYS d'Halicarnaſſe.

& la diction ; ou bien à réduire tout à deux points, qui ſont *l'expreſſion*, & *les choſes*. Il diſtingue enſuite dans les choſes, *l'invention & l'ordre* ; & dans l'expreſſion, *le choix & l'arrangement des mots* ; ce qui eſt une leçon fort utile pour ceux qui veulent lire avec fruit.

On a encore remarqué que Denys d'Halicarnaſſe s'attira par ſes ouvrages, non-ſeulement l'eſtime, mais l'admiration de ſon ſiécle ; parce que ſes jugemens parurent auſſi ſolides que hardis, & que ſon crayon faiſoit connoître, par des principes infaillibles, les défauts ou les beautez des Ecrivains dont il parloit. C'eſt ce qui le fit appeller, même dès ſon vivant, *le Critique* par excellence, pour dire, qu'il n'appartenoit qu'à lui de juger du merite des Auteurs. Ses déciſions étoient ſans appel ; & ce qui eſt encore plus glorieux, l'idée qu'on a de ſa vertu, répond à celle qu'on a de ſes lumieres. On reconnoît que ce n'eſt ni l'envie de s'élever lui-même, ni le deſir de rabaiſſer les autres, qui le guide ou le conduit dans ſes critiques, mais une volonté ſincere d'être utile à ſes lecteurs. Auſſi, ne hazarde-t-il

Epitre grecque d'Henri Eſtien. ſur cet Auteur.

Henr. Eſtien. ibid.

Sigiſm. Gelen. Ep. ad Jo. Rodolp. 4. initio.

Dion. Halic. t. 2. p. 120. 137. & 161.

rien qui ne ſoit l'effet, & comme le fruit, non-ſeulement d'une pénetration exquiſe, d'une étude conſommée, & en même tems d'un long uſage; mais encore de ſon amour pour la verité, &de ſon zele pour l'avancement des Lettres.

C'eſt à cauſe de ſes lumieres, que Suidas (1) l'a appellé *un Rhétoricien rempli de toutes ſortes de belles connoiſſances*, & que Sylburge, dans la préface qu'il a miſe à l'édition qu'il en a donnée, ne fait aucune difficulté de dire, qu'il eſt auſſi impoſſible de bien connoître les Orateurs, ou d'en juger ſans le ſecours de Denys, qu'il eſt impoſſible, ſelon Horace, d'imiter Pindare. Sa raiſon eſt, qu'il ne conçoit rien de plus juſte, ni de plus exact, que les réflexions de ce ſavant Critique, tant ſur les Hiſtoriens, que ſur les Orateurs, ſoit pour le fond des choſes mêmes, ſoit pour le ſtyle.

Sylburg. Præf. ad Dudith. ſub fin.

En effet, ſur ce dernier point, Denys d'Halicarnaſſe nous donne à connoître ce qui manque encore au ſtyle ſublime de Thucydide, ou au ſtyle

Sylburg. ibid.

---

(1) Rhetor in omni litterarum genere præclarè verſatus. *Suid. de Dion. Halic.*

DENYS d'Halicarnaſſe.

ſimple de Lyſias, & nous apprend la maniere de mêler l'un avec l'autre, ſelon les regles de l'art que Thraſymaque avoit d'abord commencé, que Platon & Iſocrate avoient fort poli, mais que Démoſthéne ſeul a porté à ſa perfection; ce qui lui a fait remporter le prix de l'Eloquence ſur tous les Orateurs de tous les ſiécles. On ne fait pas moins de cas des remarques de notre Auteur ſur Dinarque & ſur Iſée. Elles ont paru à Victorius toutes remplies d'érudition, & fort inſtructives pour ceux qui aſpirent à devenir Orateurs. Il en eſt de même de ce qu'il a écrit ſur Lyſias & ſur Iſocrate. On y trouve par-tout d'excellentes regles, dont l'experience a fait reconnoître l'utilité. Non-ſeulement ce ſont des principes de Rhétorique propres à éclairer l'eſprit, ce ſont en même tems de grandes maximes de morale, qui s'inſinuent agréablement dans le cœur; &, ſi d'un côté on nous y développe les beautez des ouvrages qu'on y examine, on a ſoin d'un autre, de nous faire goûter les vertus les plus heroïques dont l'Orateur eſt animé, ou dont il répand les préceptes dans ſes harangues.

Petr. Victor. Ep. ad Petr. Anton. Thebald. Præf. in Dionyſ.

Ibid.

Il eſt vrai qu'à la premiere vûë, les déciſions de Denys ont paru quelque-fois ſurprenantes, comme je l'ai déja fait entendre ; mais à la fin, on en a reconnu la juſtice. C'eſt ainſi qu'on fut étonné de la critique qu'il fit de Platon, lorſqu'il décida nettement, que le ſtyle ſublime de ce Philoſophe n'eſt, en bien des endroits, » qu'une vaine enflure. Qu'y a-t-il de plus ſurprenant, dit Henri Eſtienne, que de voir critiquer Platon en une choſe où ce grand Homme s'eſt lui-même ſurpaſſé, c'eſt-à-dire, dans un genre d'écrire pour lequel tous les Auteurs l'admirent, & ſe le propoſent pour un modele qui leur doit ſervir de regle, loin de croire qu'on puiſſe le critiquer?

Henr. Eſtien. Epiſt. grecque ſur Denys.

Ce qui fait de la peine à Henri Eſtienne, en avoit fait long-tems auparavant à Pompée ; mais ce que Denys écrit à Pompée pour le ſatisfaire, a ſatisfait Henri Eſtienne. De maniere que l'un & l'autre ſe ſont rendus enfin à ſes déciſions, malgré tout ce qui ſe pouvoit dire pour défendre Platon. » Si Pompée lui-même, dit Eſtienne, n'a pas eu honte de ſe ſoumettre au jugement de cet Auteur,

Ibid.

DENYS d'Halicarnaſſe.

& a reconnu ſon habileté en cette «
matiere, je vous prie de pardonner «
ma hardieſſe à contredire encore ce «
jugement, & de prendre plûtôt com- «
me un jeu tout ce que j'ai dit en «
faveur de Platon, que comme une «
choſe ſerieuſe. «

Mais, dira-t-on, Denys d'Halicarnaſſe étoit-il plus habile que les Philoſophes, les Orateurs, les Hiſtoriens dont il parle, pour en juger? Sa réponſe eſt auſſi modeſte que ſolide. Pour n'être pas auſſi éloquent que ces Auteurs, il ne s'enſuit point qu'il ne puiſſe pas juger de leur éloquence. Ne juge-t-on pas des tableaux d'Apelle, de Zeuxis, de Protogéne, & des autres Peintres celebres, ſans avoir leur merite? & ſans être Sculpteur, un homme n'eſt-il pas en état de juger des ouvrages de Phidias, de Polyclete, de Miron? Il y a bien des chefs-d'œuvres dont les Auteurs ne jugent pas mieux que les autres; peut-être ſont-ils moins en état de le faire. Les tableaux, les ſtatuës, les diſcours, les édifices ſont des choſes auſſi-bien de ſentiment & de goût, que de raiſonnement. On en juge par l'impreſſion qu'elles font ſur nous; ſouvent mê-

Henr. Eſtien. ibid. ex Dion. Halic. de hiſt. Thucyd. jud. p. 138. lin. 21. &c.

me, c'eſt ſur le ſentiment & le goût que les Arts ſe forment & ſe perfectionnent. Enfin, on ſait ce que dit Horace, *qu'une pierre qui n'eſt point aiguë eſt pourtant propre à aiguiſer.* C'eſt une penſée qu'on attribuë originairement à Iſocrate. Henri Eſtienne dit, qu'en tout cas, Denys d'Halicarnaſſe pourroit auſſi s'en ſervir pour ſe juſtifier ; & en effet, c'eſt l'eſprit qui regne dans ſa réponſe.

Horat. Epiſt. ad Piſon.

A ne conſiderer que par le titre, ſon Traité ſur l'arrangement des mots, peut-être auroit-on de la peine à croire qu'il contienne autre choſe que des minuties ; d'autant plus que la Proſe françoiſe, ſur ce point, ne paroît pas ſuſceptible d'un ſi grand raffinement. Mais il n'en eſt pas de même du Grec, que de notre Langue. Dans le Grec, la choſe eſt d'une ſi grande importance, qu'il n'y a point de Maître qui ne regarde l'arrangement des paroles comme une des ſources du Merveilleux dans le diſcours. Ariſtote, Hermogéne, Longin, Lucien, & mille autres ont reconnu cette verité ; & s'il n'y a point tant à raffiner dans le François, il ne laiſſe pas d'avoir auſſi ſon harmonie.

DENYS d'Halicarnaſſe.

Que dis-je ? ce que Ciceron a dit du Latin, ce que Denys d'Halicarnaſſe a dit du Grec, ſe peut dire generalement de toutes les Langues : *Il y a dans le diſcours de l'Orateur un chant*(2)*, il y a une Muſique, qui ne diffère de l'autre, que du plus ou du moins ; & qui eſt même plus agreable,* (3) à cauſe que l'oraiſon eſt ſoûtenuë par la beauté du ſujet, & par celle des penſées. Ce qui eſt certain, c'eſt que nous avons des Auteurs François qui eſtiment que cette partie ne demande pas moins d'attention, & n'eſt pas moins conſiderable en notre Langue, que dans les autres. Ainſi M. Charpentier de l'Academie, dit que les meſures & les nombres font la principale beauté de l'élocution ; & l'Abbé Caſſagnes, dans ſa Préface ſur les œuvres de Balzac, loüe particulierement cet Auteur, parce qu'on trouve cet ornement dans ſes écrits, & qu'il eſt le premier qui a fait voir par ſon exemple, que notre Langue en étoit ſuſceptible. A cet a

De l'Excel. de la Lang. Franç. p. 493.

Préf. ſur les Oev. de Balz. pag. 6.

---

(2) Eſt autem in dicendo etiam quidam cantus obſcurior. *Cic. in Orat. n.* 58.

(3) Qui enim cantus moderatæ orationis pronuntiatione dulcior inveniri poteſt. *Cic. l.* 2. *de Orat.*

DENYS d'Halicarnaſſe.

» avantage, dit-il, (de *l'élégance* & » de la *clarté*,) nous en pouvons joindre un autre, qui touche & ravit » les lecteurs ; qui étoit inconnu en » France avant ce fameux Ecrivain, » & qui excita par ſes premieres lettres tant d'applaudiſſement & d'admiration. On n'aura pas de peine à » deviner que je veux ici parler des » nombres de l'Oraiſon, dont il a fortifié & enrichi notre Langue. De ſorte que, ſelon l'Abbé Caſſagnes, Balzac a fait dans la Proſe ce que, ſelon Monſieur Deſpreaux, Malherbe a fait dans les vers :

Art Poët. Chant. 1. v. 131.

Enfin Malherbe vint, & le premier
en France
Fit ſentir dans les vers une juſte
cadence.

Ces témoignages montrent deux choſes. L'une, que l'harmonie du diſcours convient auſſi à notre Langue ; l'autre, qu'elle eſt fort eſtimable, tant dans les Vers, que dans la Proſe. Ajoûtons, qu'en toutes ſortes de Langues elle eſt trés-difficile & à connoître, & à expliquer. Certainement des perſonnes fort habiles croyent que peu de gens connoiſſent l'art de bien arranger les mots dans le François. Monſieur Charpentier dit que le peuple ne connoît point ces fineſſes du diſcours ; quoi-qu'il en ſente l'effet, parce que la nature a placé dans les oreilles de tous les hommes la puiſſance d'en juger. C'eſt pourquoi ce fameux Académicien entreprenant d'expliquer cette partie de l'Eloquence, demande des eſprits trés-intelligens pour la comprendre, & emprunte ſur cela les termes de Denys d'Halicarnaſſe, qui ayant, dit il, à traiter de ſemblables matieres, déclare que ce ſont eſpeces de ſecrets où le menu peuple ne ſauroit pénetrer. Auſſi n'y appelle-t il que ceux qui ſont initiez aux myſteres de l'Eloquence, & il fait fermer la porte aux autres, comme à des profanes qui mépriſent ce qu'ils n'entendent pas. On voit le merite du ſujet dont il s'agit.

DENYS d'Halicarnaſſe.

---

* Ibid.

Ibid. pag. 381. 382.

Dion. Halic. περὶ συνθέσ. ὀνομάτων.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi Denys d'Halicarnaſſe ſe ſait bon gré d'avoir fait un Traité exprés ſur cette matiere, lorſqu'il n'y en avoit point ; ou s'il eſtime ſon ouvrage neceſſaire aux Orateurs, & particulierement aux jeunes gens ; puiſqu'il s'agit de la diction, qui eſt une ſi grande partie de l'Eloquence, & à laquelle les jeunes Ora-

Dion. Halic. περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, pag. 1.

teurs doivent d'abord s'appliquer.

Il remarque à ce propos, que comme les penſées ne ſont rien ſans les expreſſions, celles-ci ne ſont rien auſſi ſans l'arrangement des paroles ; & il rend ſa doctrine ſenſible, non ſeulement par l'exemple des autres arts, de l'Architecture, de la Broderie, où la diſpoſition a tant de pouvoir ; mais encore par l'exemple des Vers & de la Proſe, où aprés le choix des plus beaux termes & des plus belles penſées, ſi on néglige l'arrangement des mots, on perd le fruit de ſon travail ; au lieu que ſans autre ſecours, l'arrangement donne à ce que nous diſons une grace, & même une force ſurprenante. Il eſt conſtant que c'eſt particulierement ce qui fait la douceur du diſcours, & que ſi la douceur ne convient pas au ſujet que l'on traite, ce n'eſt que par cet art qu'on la corrige ; ce mélange, ce changement, cette convenance des nombres & des ſons, étant un moyen certain d'exprimer la petiteſſe ou la grandeur des objets, le calme ou la violence des paſſions, le repos ou le mouvement des choſes, leur vîteſſe ou leur lenteur. C'eſt pour y réüſſir que les

Ibid. p. 2.

Ibid. p. 6. ad calc.

Poëtes étendent, reſſerrent, ou groſſiſſent le ſon des mots, afin de les rendre plus expreſſifs ; en quoi la nature eſt une habile maîtreſſe, puiſque c'eſt elle qui leur donne cette faculté de peindre & d'imiter les objets, de faire des mots, & de les appliquer. Homere en fournit des exemples ſenſibles. Faut-il exprimer un objet charmant par ſa douceur ou par ſa beauté ? ce Poëte, pour le faire ſentir, a l'adreſſe de ramaſſer, en quelque façon, les ſyllabes & les lettres les plus douces, les mots qui aſſortiſſent le mieux les uns avec les autres, ou qui ſont les plus ſonores, ſans être néanmoins trop chargez de lettres, en ſorte qu'ils n'ayent rien que de flateur. C'eſt tout le contraire, quand il faut exprimer un objet affreux, un torrent qui ſe précipite, deux rivieres qui ſe rencontrent, la mer qui lutte contre les rochers ; ou bien, lorſqu'il faut faire ſentir quelque choſe qui s'éloigne également de cette force ou de cette douceur ; ce qui fait trois caracteres differens, qui font lire agreablement les ouvrages des Anciens, où l'on trouve ces ſortes de beautez ; au lieu que la lecture des

DENYS d'Halicarnaſſe.

autres eſt ennuyeuſe & quelque-fois inſupportable.

Dion. Halic. περὶ συνθέσ. ὀνομάτ. *p.* 18. & 19.

Et quoiqu'il ne ſoit guéres à propos de rapporter les jugemens que Denys d'Halicarnaſſe a faits des autres Auteurs, lorſqu'il s'agit de rapporter ceux qu'on a faits de ſes écrits, je crois pourtant que ce qu'il a jugé d'Homere & de Démoſthéne, par rapport à l'arrangement des mots, peut beaucoup ſervir à nous mettre en état de juger de lui. Ce qu'il y a donc d'admirable, ſelon Denys, dans ce Poëte & dans cet Orateur, c'eſt la varieté de l'harmonie que leurs diſcours offrent par-tout, plus ſenſible encore & plus merveilleuſe dans le premier que dans le ſecond; d'autant qu'Homere, tout borné qu'il eſt à une eſpece de vers, & quoique aſtreint à un petit nombre de pieds, a neanmoins l'art de paroître toujours nouveau & toujours juſte dans ſes meſures, ce qui n'eſt pas ſi ſurprenant dans Démoſthéne, qui avoit plus de liberté. Mais où Denys d'Halicarnaſſe paroît s'applaudir davantage, c'eſt la démonſtration ſenſible qu'il donne d'une choſe qui eſt un paradoxe, de ſon propre aveu. Elle conſiſte à dire, que la Proſe de Démoſthéne n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle reſſemble à de trés-beaux vers, ſans tomber dans le vice de faire des vers en proſe; & que la Poëſie d'Homere n'eſt ſi digne d'admiration, que parce qu'elle a l'air d'une belle proſe, ſans être neanmoins proſaïque. On ne ſauroit diſconvenir qu'un pareil paradoxe bien montré, ne faſſe voir la grande pénetration de l'Auteur qui le démontre. Sans autre démonſtration, une comparaiſon le rend facile à concevoir. Lorſqu'on ſe promene ſur terre, on aime le bord de l'eau; & lorſqu'on ſe promene ſur l'eau, c'eſt un plaiſir de voir la terre. Il eſt aiſé de faire l'application.

DENYS d'Halicarnaſſe.

A l'égard des préceptes que Denys a donnez ſur differentes eſpeces de diſcours qui ſe font à l'occaſion des grandes aſſemblées, du mariage ou de la naiſſance de quelqu'un, de la reception qu'on lui fait; ou ſur les oraiſons funebres, les éloges, les conſolations, les invectives ou les réprimandes; on peut conſiderer, pour en juger, que c'eſt un détail où Ciceron & Ariſtote n'ont pas crû devoir deſcendre; mais qui, aprés tout, ne

Dion. Halic. pag. 34.

laiſſe pas de fournir des vûës & de donner des facilitez

Voſſius n'a pas crû devoir omettre ce détail dans ſa Rhétorique, où il nous avertit qu'il le tient de l'Auteur dont je parle. Il remarque en même tems que Menandre ne l'a point omis non plus dans la ſienne, ni Scaliger » dans ſa Poëtique, dans laquelle, dit- » il, l'Auteur ne diſant preſque rien » que ce qu'il a pris de Denys, ne » lui en fait pourtant pas honneur. Ce n'eſt pas ainſi qu'en a uſé l'Auteur du livre intitulé *Le Théâtre des Rhéteurs*, lorſqu'il établit ce qu'il a à dire des mœurs, des études, des exercices, des vices, des vertus, des défauts ou des beautez dans les diſcours de ces anciens Orateurs. Il cite partout Denys d'Halicarnaſſe & les autres Ecrivains où il a puiſé ce qu'il avance. Au contraire Quintilien, à ce qu'on prétend, en a tiré, ſans rien dire, les jugemens qu'il nous a donnez ſur differens Auteurs. Quelque raiſon qu'il ait eu d'en uſer ainſi, on peut regarder une adoption déclarée ou tacite de la doctrine ou des ſentimens d'un Auteur, comme un ſigne certain du jugement avantageux qu'en

* Voſſ. Inſtit. Orator. l. 2. c. 16. n. 11.

Ibid. l. 1. c. 15.

Ibid. l. 3. 109

Le Pere Creſol. Theatr. Rhetoricum.

Inſtit. Orator. l. 10.

qu'en fait celui qui les adopte.

DENYS d'Halicarnaſſe.

C'eſt la penſée d'Henry Eſtienne, qui fait ici deux obſervations. La premiere eſt, que les caracteres abregez de divers Ecrivains, qu'on trouve parmi les ouvrages de Denys d'Halicarnaſſe, ſont de cet Auteur, ou de quelqu'un qui les a extraits de lui, dans les endroits où ils ſont encore plus au long. La ſeconde eſt, que Quintilien copie quelque-fois ces extraits mots pour mots, & que tantôt il nous dit comme de lui-même, ce qu'il a pourtant emprunté d'ailleurs, & tantôt il donne à connoître que ce qu'il dit n'eſt pas de lui. Mais de quelque maniere qu'il en uſe, on voit, dit Eſtienne, l'eſtime que nous devons faire de ces caracteres, puiſque Quintilien lui-même s'y eſt tenu. Je ne puis pourtant diſſimuler que j'ai vû un habile homme qui croit que ces caracteres abregez ont été mis en grec ſur le Latin de Quintilien, par quelque Auteur poſterieur; ce qui n'empêcheroit pas que Quintilien lui-même n'eût auparavant formé les ſiens ſur ceux de Denys. En tout cas, nous pouvons compter ſur la juſteſſe & ſur la ſolidité de ces caracteres.

---

* *In Dion. Halicarn. edit. Sylb. p. 71. &c.*

DENYS d'Halicarnaſſe.

Il ſeroit difficile de dire pourquoi l'on trouve dans notre Auteur deux differens Traitez touchant une même choſe, fondez ſur les mêmes principes & ſur les mêmes exemples, en un mot, revenant au même. Il s'agit, dans ces deux pieces, de quelques tours extraordinaires d'Eloquence, & neceſſaires quelque-fois aux Orateurs. Denys d'Halicarnaſſe en diſtingue trois; l'un ne conſiſte qu'à ménager en même tems la dignité des perſonnes dont nous parlons, la ſatisfaction des auditeurs, & la verité, qui ſemble demander qu'on garde moins de ménagement; l'autre conſiſte à établir ſerieuſement une choſe dont on ne ſe met pourtant pas en peine, pour arriver par ce moyen à ce que nous ſouhaitons; le troiſiéme enfin conſiſte à établir, mais foiblement, le contraire de ce que nous voulons, afin que l'auditeur, diſpoſé à prendre toujours le contre-pied de ce qu'on lui propoſe, entre ſans y penſer dans notre veritable ſens, par eſprit de contradiction. Je ne rapporterai point toutes les réflexions que l'Auteur fait en cette occaſion, ſur d'excellens exemples qu'il donne de ſes préceptes, & qu'il tire particuliere-

---

* περὶ ἐσχηματισμένων. pag. 43. & 51.

ment de Démoſthéne & d'Homere. Il faut les voir en original, pour juger de la connoiſſance extraordinaire que Denys avoit de l'Art oratoire. Mais en faveur de ceux qui liſent Homere, & qui trouvent quelque-fois des difficultez dans les harangues que ce Poëte fait faire par ſes Heros, je remarquerai que notre Auteur fait ſentir l'artifice, la ſolidité, la juſteſſe de la harangue d'Achille dans le premier Livre de l'Iliade; de celles d'Agamemnon, d'Ulyſſe, & de Neſtor dans le ſecond Livre; de celles de Phénix, d'Ajax & d'Ulyſſe à Achille dans le neuviéme; enfin de celles de Neſtor & de Diomede à Agamemnon dans le même livre. On peut ſurement mettre en parallele tout ce que Denys d'Halicarnaſſe dit ſur ces differens diſcours, avec ce qu'il dit de ceux d'Iſocrate. Rien n'eſt plus beau ni plus juſte que ſes réflexions ſur les ouvrages de ce dernier. Auſſi Wolfius n'a-t-il pas manqué d'en enrichir l'édition qu'il a faite de ce Rhéteur.

DENYS d'Halicarnaſſe.

περὶ ἐσχηματισμένων. pag. 48. 51. &c

Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement en donnant des regles & des préceptes, que Denys nous conduit à l'Eloquence; c'eſt encore en nous marquant les

Dion. Halic. p. 60. 61.

défauts qui ſe gliſſent dans les diſcours, ſoit pour les mœurs, ſoit pour la maniere de propoſer les choſes, ſoit pour la diction ou pour les figures, en quelque partie du diſcours que ce puiſſe être. Il y a ſeulement à remarquer que que ce qu'il dit des défauts qui ſe rencontrent dans l'expreſſion des mœurs, & de ceux qui ſe rencontrent dans la maniere de propoſer les choſes, eſt preſque inintelligible, par une tranſpoſition qui a fait placer ces deux morceaux avant ſon Traité de l'Examen des Diſcours, au lieu qu'ils en font partie. Et je puis dire generalement, que c'eſt grand dommage que les exemplaires de cet Auteur ſoient ſi peu corrects, tant par la négligence des Copiſtes, que par la faute des tems, qui en ont fait perdre une bonne partie. Sylburge en rétablit beaucoup d'endroits; mais ſes corrections & ſes notes ſeroient plus commodes, ſi elles étoient à la marge ou au bas des pages, au lieu qu'il les a rejettées à la fin du livre.

Pag. 64.

Avec tout cela, il eſt encore vrai de dire ce qu'a dit le docte Dudithius dans la Préface de la traduction latine qu'il a faite des Réflexions de Denys

Dion. Halic. tom 2. p. 240.

DENYS d'Halicarnaſſe.

ſur Thucydide. Il dit, que par les ouvrages de ce ſavant Critique, nous pouvons connoître quel étoit le travail, la profondeur, l'érudition, & la pénetration des Grecs. Ses jugemens ſur les Orateurs contiennent de grandes recherches, qui lui ont attiré l'eſtime & l'admiration des gens de Lettres. Il en eſt de même de ce qu'il dit de Thucydide, dont il a auſſi examiné les ouvrages, & dont il a ſi bien éclairci le ſens ou les penſées, que ſans lui, cet Hiſtorien ſeroit trés-difficile à entendre. Ajoûtez, qu'il nous donne dans cet Examen des regles pour écrire l'Hiſtoire, qui ne peuvent être que d'un trés-grand ſecours, & faire beaucoup d'honneur à ceux qui voudront les ſuivre, puiſqu'elles en font tant à celui qui les a données. On ne fait pas moins de cas de ce qu'il dit ſur les mœurs. Il nous apprend qu'il doit toûjours y avoir un caractere dominant qui ſe diſtingue des autres qualitez qui l'accompagnent. C'eſt ce caractere qui ſe mêle dans tous nos mouvemens, qui ſe les aſſujettit, & qui les gouverne à peu prés comme l'ame fait le corps. C'eſt, au jugement de Robortel, ce

Ibid.

Ibid.

Dion. Halic. tom. 2. p. 65.

Robort. de Rhetor. facult. p. 80.

DENYS d'Halicarnaſſe.

que Denys a mieux expliqué qu'aucun autre.

Je ne m'arrête point au portrait que Photius a fait de cet Auteur. Le Pere Cauſſin (4) croit que *c'eſt une cenſure contre un homme qui aime fort à faire le cenſeur*; parce qu'on ſemble l'accuſer d'aimer la nouveauté des phraſes, & de forcer ſon naturel pour ſe diſtinguer des autres. C'eſt l'idée que ce Pere en donne lui-même, lorſque, ne pouvant diſconvenir que ce ne ſoit un bon Auteur (5), il ajoûte neanmoins qu'*il lui paroît plus de travail que de genie*, ou, ſi l'on veut, *plus d'inquiétude que de bonheur dans ſon éloquence*. Les paroles de Photius pourroient ſouffrir un meilleur ſens, & s'entendre d'un air de nouveauté, étudié à la verité; mais qui a ſon agrément & ne bleſſe point les bienſéances. Je n'inſiſte pourtant pas ſur cette explication, parce qu'aprés tout, le jugement de Photius ne tombe point

Καινοπρεπὲς.

---

(4) Dionyſius Halicarnaſſenſis, qui tam lubenter cenſorem agit in Criticis, à Photio ita cenſetur. *Cauſſ. de Eloq. ſac. & prof. l. 3. p. 167. col. 2.*

(5) Bonus auctor.... qui plus habet in ſcribendo moroſæ eloquentiæ, quàm felicitatis. *Ibid. p. 168.*

ſur les ouvrages de notre Auteur qui regardent la Rhétorique ; il tombe ſeulement ſur le ſtyle & ſur la diction de ſes livres d'Hiſtoire.

Mais pour donner une juſte idée de Denys d'Halicarnaſſe, je crois qu'aux témoignages avantageux qu'on a rendus à ſes Ecrits, il faut joindre ce qu'il dit lui-même des vûës qu'il s'y propoſe. Perſonne, ce ſemble, ne peut douter qu'aïant été auſſi habile & auſſi laborieux qu'on le dit, nous ne puiſſions tirer de ſes ouvrages l'avantage qu'il a voulu nous procurer ; & que ſur le deſſein qu'il a eu, & ſur les éloges qu'on lui donne, nous ne devions fixer le jugement qu'il faut faire de ſon merite.

Il nous apprend donc lui-même, qu'il avoit composé tout ce qui a rapport à la Rhétorique, dans la vûë d'aider de plus en plus au rétabliſſement de la veritable Eloquence, lequel, comme il a ſoin de le dire, étoit alors aſſez avancé. Il ajoûte que dès la mort d'Alexandre le Grand, ce bel Art avoit déja commencé à perdre ſon premier éclat, & que dans la ſuite il n'en étoit preſque plus reſté aucun veſtige. A la place de la veritable Elo-

περὶ τῶν ἀρχαίων Ῥητόρων. t. 2. p. 80. lin. 31.

DENYS d'Halicarnaſſe.

quence, il s'étoit introduit une Eloquence inſupportable, d'une hardieſſe théatrale, dépourvûë de doctrine, ſans ſageſſe, ſans litterature, ſans connoiſſance des beaux arts; laquelle neanmoins ayant ſurpris les auditeurs, s'étoit répanduë par-tout, s'emparant des biens, des honneurs, & de tous les avantages qui n'étoient dûs qu'à la premiere, la chaſſant même de tous les lieux où elle avoit été reçûë; ou, ſi elle l'y ſouffroit encore, ce n'étoit que comme une concubine imperieuſe ſouffre la legitime épouſe dans la maiſon d'un mari perdu & dereglé. Enfin, ſoit que le tems, qui ſauve l'innocence & découvre la verité, ſauve auſſi les études, les arts, & toutes les bonnes choſes; ſoit qu'une révolution naturelle ramene quelque-fois l'ancien tems; ſoit que l'émulation des hommes ſe réveille comme d'elle-même, aprés qu'elle a été aſſoupie pendant quelques années; ſoit plûtôt que ceux qui gouvernent, la réveillent par leurs exemples & par des récompenſes: par quelque cauſe que ce fût, on avoit vû depuis peu renaître l'ancienne & la ſaine Eloquence, pour raiſon de quoi, on ne ſauroit, ſelon

DENYS d'Halicarnaſſe.

lui, ni trop feliciter ſon ſiécle, ni aſſez loüer ceux qui ont contribué à un ſi heureux changement. Mais il dit, que laiſſant là cet éloge, parce que tout le monde le peut faire auſſi-bien que lui, il s'arrête à ce qui peut de plus en plus avancer ce changement, c'eſt à dire, à examiner qui ont été les plus habiles Orateurs de l'antiquité, & les Ecrivains les plus eſtimables; quel a été leur caractere, ſoit dans la vie, ſoit dans les diſcours; par où ils ont plû davantage, & ce qu'il y a dans chacun à prendre ou à laiſſer. Rien ne peut être, ſelon lui, ni plus propre, ni plus neceſſaire, que ces réflexions, à ceux qui étudient cette partie de la Philoſophie, & cette Eloquence d'uſage qui a toujours merité l'eſtime & l'amour des honnêtes gens. A tout cela, Denys d'Halicarnaſſe ajoûte, que de ſa connoiſſance, c'eſt un ſujet qui n'eſt pas commun, ou plûtôt, que perſonne ne l'a encore traité; du moins, qu'il n'a point trouvé d'Auteur qui en ait parlé, quelque recherche qu'il en ait faite.

Telles étoient les vûës de ce ſavant Maître dans les ouvrages dont j'avois à parler; à quoi je n'ai plus rien à

DENYS d'Halicarnaſſe.

ajoûter, ſinon qu'André Schott dit, que la Lettre de Denys d'Halicarnaſſe à Ammée, & ſes Vies des Rhéteurs, peuvent donner du jour à la Rhétorique d'Ariſtote.

LUCIEN

DE SAMOSATE,

Mort quelque tems après Marc Aurèle, qui mourut l'an de Jéſus-Chriſt 180.

JE donne place à Lucien dans cet Ouvrage, parce qu'il en a fait un, qui, par ſon titre, promet des préceptes aux Orateurs ou aux Rhéteurs. D'Ablancourt, dans ſa Traduction, rend ce titre par celui *de l'Orateur ridicule*; mot à mot, c'eſt *Le Maître des Rhéteurs*, ou *des Orateurs* : mais je crois que pour en donner une juſte idée, il faut dire, *Le Rhéteur ridicule*.

LUCIEN. *T. 2. p. 438. de l'Edition de Saumur.*

Ρητόρων διδάσκαλος.

La raiſon qui a fait choiſir au Traducteur françois le premier de tous ces titres, lui a fait dire auſſi dans l'argument, que *cet Ouvrage de Lucien eſt proprement une ſatire contre quelque particulier qui l'avoit offenſé*, & qu'il tourne *en ridicule* pour s'en venger. L'argument, dans la verſion latine, dit que *c'eſt un ouvrage inſtructif, fait* *en faveur des jeunes gens qui aſpirent à l'Eloquence, leur apprenant que de deux chemins qu'on peut ſe propoſer pour y parvenir, il n'y en a qu'un qui y conduiſe*; c'eſt le travail & l'application; au lieu que celui qui n'y conduit pas, c'eſt l'ignorance & l'effronterie. C'eſt pourtant celui que l'Auteur nous conſeille de prendre; mais c'eſt un conſeil ironique. Il nous promet en récompenſe, non pas l'Eloquence de Platon, d'Iſocrate, ou de Démoſthéne; *Elle étoit bonne de leur tems, & nous ſommes*, dit-il, *auſſi éloignez de leurs mœurs que de leurs ſiécles*, mais l'Eloquence des Orateurs modernes, dont il nous fait le caractere, *prenant pour la décrire*, comme dit d'Ablancourt, *le contre-pied de la veritable Eloquence*. Il nous repréſente la route qu'il faut prendre pour y parvenir, non pas comme longue & difficile, mais toute unie, & même toute couverte de fleurs. Qu'importe que Démoſthéne en ait pris une autre, auſſi-bien que tous les grands Hommes de l'antiquité? Perſonne ne s'aviſe maintenant de les ſuivre; & par le nouveau chemin que l'on prend, pluſieurs s'étant acquis beaucoup de réputation

Lucien.

triomphent ſur le théâtre de l'Eloquence, ſans avoir jamais travaillé.

On ſait ce que les hommes ſages & éclairez peuvent oppoſer à cette doctrine ; mais Lucien continuant ſur le même ton, fait regarder comme des rêveries tout ce qu'ils diſent. Auſſi nous les repréſente-t-il ſous le perſonnage allégorique d'un homme fort & robuſte, & d'une mine grave & ſévere, qui s'offre aux amateurs de l'Eloquence, pour les conduire dans ce chemin fréquenté autre-fois par les Platons & les Démoſthénes, mais à preſent tout couvert de ronces, quoiqu'on y remarque encore les veſtiges de ces grands Hommes. Ce Guide vous avertit que de s'écarter de ce chemin, c'eſt ſe jetter dans des précipices ; il ne vous préſente que les harangues des Anciens, d'une Eloquence mâle & vigoureuſe, pour les imiter ; il vous aſſure que vous ne réüſſirez que par l'étude ; il ne vous parle que de veilles & de travaux à eſſuyer, dont il meſure même la longueur, non par mois ou par années, mais par luſtres ou par olympiades, exigeant de vous, pendant ce tems-là, une vie frugale, ou plû-

LUCIEN. tôt une privation totale des plaiſirs, & un éloignement general de tout commerce. Mais ce donneur d'avis eſt un homme qui radote, à parler dans le ſens de Lucien, & il ſe mocque, de nous donner de pareils conſeils; comme ſi un jeune homme de qualité ou de quelque conſideration, devoit, pour devenir éloquent, imiter le fils d'un ſimple fourbiſſeur, tel qu'étoit Démoſthéne; ou comme ſi une methode qui étoit bonne du tems de Philippe, pouvoit l'être encore aujourd'hui. Voulez-vous m'en croire, dit notre Auteur, quittez-moi ce bonhomme avec ce chemin raboteux, & prenez l'autre voye qu'on a découverte depuis peu.

Pour nous conduire dans cette autre voye, Lucien nous préſente de même un perſonnage, ou réel, ou allégorique, homme de bonne mine, vêtu à la mode, d'une contenance, d'un port qui convie à le ſuivre, & d'une Eloquence qui charme. Auſſi n'a-t-il été nourri que de nectar & d'ambroſie. Ce qui pourtant plaît davantage en lui, c'eſt ſa modeſtie. Il ne s'eſtime que le plus grand des Orateurs, & il compte de l'emporter autant ſur

LUCIEN.

les autres, que la trompette ſur la flûte. Pour devenir donc éloquent, on n'a qu'à ſuivre ſes avis. « Premierement, dit-il, je me mocque du ſavoir & de l'étude, l'Eloquence étant quelque choſe au-delà; & il n'eſt pas ſi neceſſaire d'être ſavant, que d'être hardi. Ainſi banniſſant cette pudeur importune qui donne mauvaiſe opinion de ſoi, ayez la démarche fiere, un habit & une ſuite magnifique, avec cela de beaux mots & des phraſes à la mode; forgez-en de nouvelles au beſoin, pour braver l'uſage & toutes les regles. N'allez pas vous mettre en peine de traiter votre ſujet, parlez de tout indifféremment, ſans aucun égard, ni à l'ordre, ni à la matiere. Sur-tout dans Athéne, ne manquez pas d'alléguer les coûtumes des Indes, ou du moins de rappeller la memoire des vieilles chroniques; du mont Athos percé; de l'Helleſpont enchaîné; du Soleil obſcurci par une multitude de traits; des Rivieres taries par les armées; & ne vous préparez jamais pour parler. Ayez une forte cabale pour vous prôner; celebrez vous-même vos propres loüan-

LUCIEN » ges ; ne loüez que vous ; & ce qui
» vaut encore mieux, ſi les autres di-
» ſent quelque choſe de bon, ne man-
» quez pas de le décrier comme mau-
» vais, ou de dire qu'ils l'ont déro-
» bé. Voilà ce qu'il faut faire en pu-
» blic, tandis qu'en particulier, vous
» paſſerez le tems au jeu & dans la
» débauche.

Quelles que ſoient ces leçons, il ne faut pas s'imaginer qu'on ne les ait ja-
» mais miſes en pratique. Emilius, dit
Juven. Sat. 7. v. 124 Traduct. du P. le Tart. » Juvenal, ne prend pas beaucoup de
» peine à travailler ſes plaidoyers, &
» néanmoins il gagne tout ce qu'il
» veut. D'où vient ? Il eſt meublé ma-
» gnifiquement... Qu'un Avocat ſoit
» vêtu d'écarlate, ou d'une belle ve-
» ſte de couleur d'améthiſte, cela fait
» ſa vogue... Quand les plus cele-
» bres Orateurs reviendroient au mon-
» de... Ciceron tout le premier...
» ils ne gagneroient rien, s'ils ne fai-
» ſoient briller à leurs doigts des ba-
» gues de prix... Paulus avoit toujours
» au doigt quelque gros rubis, qu'il
» venoit de loüer : auſſi avoit-il tou-
» tes les grandes affaires. Il n'en al-
» loit que fort peu à Baſilus. Com-
» ment voudroit-on qu'un homme ſi

mal vêtu eût été éloquent? « Lucien.

Mais ſans aller ſi loin chercher des exemples, l'Homme admirable qui donne les avis que j'ai rapportez, ſe propoſe lui-même comme un exemple vivant de l'Eloquence qu'il nous conſeille détudier. En effet, dit Lucien, ſi vous le croyez, vous réüſſirez comme lui. Pour moi, ajoûte-t-il, je ne me ſens ni aſſez d'eſprit, ni aſſez de courage pour le ſuivre; à vous l'honneur.

Tel eſt, ſur la matiere que je traite, le petit Ouvrage de l'ingenieux Auteur dont il s'agit maintenant. Que ce ſoit, aprés cela, une ſatire de quelque particulier, comme le dit d'Ablancourt, ou la ſatire generale des Maîtres & des Orateurs de ſon ſiécle, comme le veut Jaques Mycillus dans l'argument qu'il a mis au-devant de ce Dialogue traduit en Latin par Pirckeimer; c'eſt conſtament une ſatire inſtructive. Elle apprend aux jeunes gens, qu'on ne devient Orateur qu'en ſe donnant beaucoup de peine; elle apprend aux Maîtres, qu'ils ne doivent point flatter leurs Eleves; elle apprend aux Peres & aux Meres, qu'ils ne doivent point ſe laiſſer tromper; enfin elle apprend aux Orateurs, que lors même qu'on a beaucoup d'experience, l'Eloquence demande encore bien des ſoins; qu'elle eſt fondée ſur un ſolide ſavoir; qu'elle doit être dans le goût des Anciens; qu'elle eſt dégagée des digreſſions inutiles; qu'elle eſt ennemie des vains ornemens. On ne peut douter que ce ne ſoit là le jugement de Lucien, & que ſon jugement ne ſoit d'un grand poids. Ses Ecrits parlent avantageuſement pour lui, & nous font connoître qu'on ne peut mieux entendre la perfection de l'Eloquence, outre que les habiles gens lui rendent ce témoignage.

Docteur en Medec. Profeſſ. en langue grecque à Saumur.

Jean Benoît, entre autres, dans ſa Préface ſur Lucien, dit qu'on regarde cet Auteur comme un vrai modele de l'Eloquence Attique; que ſa diction a tous les agrémens poſſibles; qu'il a tant d'eſprit, qu'en fait de ſtyle, c'eſt un Protée pour prendre toutes ſortes de formes, ou un Cameleon pour ſe donner toutes ſortes de couleurs: qu'il eſt grave & ſérieux; qu'il eſt plaiſant & agréable; qu'il a de la force & de la douceur; qu'il a le talent de s'élever lorſqu'il traite de grandes choſes; qu'il ſait s'abaiſſer dans les pe-

LUCIEN.

tites ; qu'il eſt ami de la clarté, & qu'il n'a que quelques obſcuritez affectées avec eſprit.

On lui reproche, à la verité, de grands défauts, l'impieté, l'irreligion, la corruption des mœurs ; mais ces reproches, qui ne ſont que trop bien fondez, ne tombent point ſur le petit Ouvrage dont j'ai donné l'idée : il n'y paroît rien de ſemblable, & on le lit en ſureté.

Lucien étoit de Samoſate, capitale de la Comagéne, & n'étoit pas de grande naiſſance. Son Pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, réſolut de lui faire apprendre un métier ; mais comme les commencemens ne lui en furent pas favorables, il ſe jetta dans les lettres. Il a vêcu quatre-vingt-dix ans, depuis le regne de Trajan & au-deſſus, juſques au-delà de Marc Aurele (1).

---

(1) Lucianus & Apuleius circa hæc tempora vixiſſe creduntur. *Petav. Ration. Temp. l. 6. p. 51. in 12.*

⁂

HERMOGE'NE

Mort au commencement du troiſiéme ſiécle.

Hermogene.

Gaſp. Laur. in Hermog. Ep. Nuncup. p. 4. Philoſt. de vit. Sophiſt. l. 2. p. 575.

HErmoge'ne étoit de Tarſe en Cilicie, & vivoit ſous l'Empereur Marc Antonin, qui fut curieux d'aller l'entendre faire ſes leçons, l'entendit, en fut charmé, & lui fit de grands preſens. Qui ne ſeroit curieux d'entendre un homme de quinze ans expliquer les préceptes de Rhétorique d'une maniere digne des plus grands Maîtres? C'étoit l'âge de ce Rhéteur, ſelon Philoſtrate, lorſqu'il ſe mit à profeſſer; &, ce qui n'eſt pas moins ſurprenant, il n'avoit que dix-huit ans lorſqu'il compoſa ſa Rhétorique, qui eſt, à proprement parler, la quinteſſence du ſens commun. Mais, par un évenement dont on ne peut guéres rendre raiſon, à l'âge de vingt-quatre ans il devint ſtupide, & ſa ſtupidité dura le reſte de ſa vie. Aprés ſa mort, on lui trouva le cœur tout velu, & d'une groſſeur énorme. Ce fut peut-être la cauſe de ſa démence. C'eſt

Ibid.

aux Naturaliſtes à nous dire ce qu'ils en croyent. Cet évenement fit dire de lui, non ſeulement ce que dit Platon, que *ceux qui vieilliſſent ſont deux fois enfans, mais qu'il étoit enfant dans ſa vieilleſſe, comme il avoit paru vieillard dans ſon enfance.* On diſoit auſſi *qu'on voyoit bien par ſon exemple, que l'Eloquence avoit des ailes, puiſqu'elle l'avoit abandonné.*

Antioch. Sophiſt. apud Philoſt. ibid.

Idem ibid.

Au reſte, ſon ouvrage n'a rien qui ne contribuë à ſa gloire & à l'utilité des lecteurs. C'eſt la penſée de Voſſius, lorſque, dans ſes Inſtitutions oratoires, il fait profeſſion d'expliquer Hermogéne, comme il y explique les Maîtres les plus fameux. Il préfere, à la verité, les lumieres qu'Ariſtote donne touchant l'Exorde, à celles que donnent Ciceron & Hermogéne: il avoüe néanmoins qu'on trouve dans ce dernier ce qu'on ne trouve point dans le premier, & qu'il ſert même à l'éclaircir.

Voſſ. Inſtit. Orat. tom. 1. p. 143.

Ibid. p. 347.

Le jugement qu'en a porté le Bibliographe anonyme, revient à la penſée de Voſſius. Il place avec honneur Hermogéne, immédiatement aprés Ariſtote, trouvant qu'il a traité avec beaucoup d'étenduë & de netteté tou-

Bibliog. Hiſtor. Polit. Philol. Curioſ. p. 28. & 29.

HERMOGENE.

tes les matieres de Rhétorique ; que tout ce qu'il dit eſt fondé ſur les principes du Philoſophe, que c'en eſt un Commentaire, & qu'on peut le lire comme tel, aprés avoir lû Ariſtote : qu'on l'accuſe, à la verité, d'être deſcendu dans de trop petites minuties, parce qu'il diviſe beaucoup ſa matiere ; mais qu'il eſt trés-utile à tous ceux qui veulent s'inſtruire.

Morhof. tom. 2. l. 6. n. 5.

Proleg. in Phot.

Trapez. in Rhet. p. 78. & 231.

Selon Monſieur Morhof, Hermogéne l'emporte ſur Denys d'Halicarnaſſe, & ſelon André Schott, il l'emporte même ſur Ciceron & ſur Ariſtote, pour l'explication des caracteres du diſcours. Georges de Trébizonde va plus loin, & il en fait tant d'eſtime, qu'il le ſuit dans ſa Rhétorique préferablement à Ariſtote, juſques là qu'il ne fait ſouvent que le traduire, comme il en avertit lui-même dans le corps de ſon ouvrage, & par des notes marginales.

Préf. de la Comp. de Cic. & de Demoſth. p. 6. 7. 8.

** De ludicr. dict. p. 260.*

Le Pere Rapin & le Pere Vavaſſeur * ſont d'accord dans le jugement qu'ils font de cette partie d'Hermogéne où cet Auteur traite de la difference des ſtyles, que je viens d'appeller les caracteres du diſcours. Le premier dit que ce Rhéteur lui paroît

HERMOGENE.

des plus exacts & des plus methodiques ; le ſecond convient qu'il y a plus de fineſſe dans ſes diviſions que dans celles des autres, & qu'elles ſont plus inſtructives. L'Auteur lui-même croit avoir dit ſur cet article ce que perſonne n'avoit dit avant lui. Mais le Pere Rapin ajoûte, qu'Hermogéne n'a traité que les divers caracteres du diſcours, & il ne faut qu'ouvrir le livre pour ſe convaincre du contraire.

Ibid.

Auſſi un Rhéteur anonyme dit que l'ouvrage de cet Auteur comprend toute la Rhétorique, & qu'il y a profité de ce qu'Ariſtote & les Diſciples d'Iſocrate avoient de meilleur ; qu'il a auſſi tiré des lumieres d'Hermagore, de Denys d'Halicarnaſſe, d'Ariſtide, & de pluſieurs autres.

Script. græc. anonym. ex Bibliot. Vatic.

Je ne ſai ſur quoi l'on ſe fonde pour dire que *Sturmius avoit infatué l'Allemagne de ſon Hermogéne.* Je trouve que cet Auteur dit que quiconque ſait les trois livres d'Ariſtote, les trois de l'Orateur, & ceux d'Hermogéne, n'a plus beſoin de rien apprendre ſur ces matieres, & c'eſt un ſentiment où je ne vois rien d'outré.

Sturm. Comment. in part. orat. Cic. p. 172.

Melchior Junius nous avertit qu'il faut du jugement pour lire les ouvra-

Iun Method. Eloq. compar. c. 4. 5.

HERMOGENE.

ges de ce Rhéteur ; parce que, comme il le dit lui même, il comprend quelque-fois ſa penſée en un mot, & qu'il y joint peu d'exemples : mais il merite d'être lû, dit Junius, pour la beauté de ſes préceptes, pour la brieveté même qu'il y garde, pour l'eſprit qui y brille, pour le grand uſage qu'on en peut faire, enfin pour la connoiſſance qu'il avoit & qu'il nous donne de Démoſthéne, qu'il propoſe toujours pour modele.

Gaſp. Laur. in Hermog. Ep. nuncup. p. 2. édit. de Gen. 1614.

Non-ſeulement il merite d'être lû [dit Gaſpard Laurent, qui a donné une nouvelle verſion d'Hermogéne, accompagnée d'un Commentaire, l'un & l'autre fort eſtimable, à parler generalement :] mais il ne faut ceſſer de le lire ; & c'eſt grand dommage, ſelon ce Commentateur, que l'ignorance de la langue grecque, jointe à la difficulté de l'ouvrage, l'ayent ſi long-tems fait negliger ; à quoi contribuoit auſſi, dit-il, l'habitude où l'on étoit de lire *des Rhétoriciens de paille*, comme parle Hermogéne, au lieu d'aller tout d'un coup à la ſource, c'eſt à-dire aux Auteurs originaux. Cette qualité d'Auteur original ne convient pas moins, ſelon lui, à Hermogéne

Ibid. p. 3. 4.

géne qu'à Ariſtote, leſquels, à ſon avis, ont encore cela de commun, qu'ils ont écrit l'un & l'autre, non pour des enfans, mais pour des gens faits, qui traitent les affaires du Barreau, ou qui ont à traiter dans le Senat & dans de grandes Aſſemblées, les matieres les plus graves touchant le gouvernement des peuples, ou les interêts de l'Etat.

Mais celui qui s'eſt le plus étendu ſur Hermogéne, c'eſt Nugnés. Cet Auteur n'outre point la matiere, quand il dit qu'*Hermogéne eſt un Rhéteur d'un grand ſens, qu'il a perfectionné ce qu'il avoit pris des anciens Maîtres, & qu'il y a beaucoup ajoûté du ſien :* mais il paroît l'outrer un peu, quand il avance que *tous les Savans, d'un commun conſentement, le préferent à tous ceux qui l'ont devancé.* Il dit avec plus de verité que pluſieurs habiles gens ſe ſont portez à l'expliquer par l'eſtime qu'ils en faiſoient, & à y faire des Commentaires, ou à l'abreger pour leur commodité, & pour ſe faciliter le ſouvenir de ſes préceptes. Il ajoûte, qu'il «
ne s'eſt point trouvé de bon Inter- «
prete qui ait réüſſi à expliquer au- «
cun Hiſtorien ou aucun Orateur, «

Nunneſius. in Rhet. l. 1.

Ibid.

Ibid. & l. 5. p. 371.

» à moins qu'en l'expliquant, il n'ait » employé l'art d'Hermogéne; & qu'» en un mot, ſoit qu'il s'agiſſe d'in» terpreter un Auteur, ſoit qu'il s'a» giſſe d'en juger, on ſait tout ce qu'il » faut ſavoir, ſi l'on ſait Hermogéne. » Enfin, il croit qu'il n'y a point de » Rhétorique qu'on puiſſe préférer à » celle de ce Rhéteur, & qu'il y en » a peu qu'on puiſſe lui égaler. En ef» fet, dit Nugnés, ſi, au jugement de » Ciceron, il n'y eut jamais de vrai » Orateur que Démoſthéne, & ſi on » ne peut, par aucune Rhétorique, » mieux connoître tout l'art de l'O» rateur grec, que par celle dont nous » parlons, il faut avoüer que c'eſt la » meilleure de toutes les Rhétoriques.

A ces idées avantageuſes, que tant de Critiques nous donnent d'Hermogéne, on peut oppoſer ce qu'en a dit Monſieur Baillet, que l'érudition de ce Rhéteur ne fut jamais fort étenduë, ni peut-être jamais fort profonde. Ce n'eſt pas tout: mais lorſqu'à l'âge de ſeize ans, ce jeune homme appellé pour enſeigner la Rhétorique à Marc Aurele, dit à cet Empereur: *(1) Le Maître de Rhétorique qu'on vous*

M. Baillet, Jug. des Sav. tom. 1. p. 381. Enfans celeb. au chap d'Hermog.

---

(1) Ecce tibi, Rex, Rhetor inſtitutoris egens, Orator ætatem expectans.

HERMOGÉNE.

donne, a lui-même beſoin de Maître, & mon âge ne m'a point permis d'apprendre beaucoup de choſes, Monſieur Baillet dit que *c'étoit là, ſans doute, une petite fanfaronnade dans la bouche d'Hermogéne, & qu'à dire le vrai, c'étoit une verité qu'il auroit ſuivie s'il avoit eu plus d'eſprit & plus de jugement. Concluons donc*, ajoûte-t-il, *que c'eſt avec quelque ſorte de juſtice que ce Rhéteur fut condamné à faire l'enfant dans ſa vieilleſſe, pour avoir voulu contre-faire le vieillard dans ſon enfance.*

Monſieur Baillet n'eſt pas le ſeul qui ait jugé peu favorablement de ce qu'Hermogéne dit à l'Empereur; Philoſtrate (2), qui rapporte les paroles de ce Rhéteur pour un échantillon de ſon ſtyle, y trouve quelque choſe de bouffon. Pour moi, je n'y vois ni bouffonnerie ni fanfaronnade; j'y trouve ſeulement dans le grec quelques figures de mots, mais qui ne ſont point le caractere de ſon ſtyle. Au fond, une choſe m'empêche de bien concevoir la déciſion de M. Baillet: c'eſt qu'il eſtime beaucoup Photius, & qu'il rapporte, pour lui faire honneur, le té-

Idem tom. 2. part. 1. pag. 8.

---

(2) ἰδού σοι, ἔφη, βασιλεῦ, Ῥήτωρ παιδαγωγοῦ δεόμενος, Ῥήτωρ ἡλικίαν περιμένων. *Philoſt. de Vit. Soph. p. m. 575.*

moignage que lui rend un homme qu'il eſtime encore, je veux dire d'André Schott. Or le plus grand honneur que faſſe ce témoignage à Photius, c'eſt de l'égaler à Hermogéne, dont il a ſuivi la methode; plus ſubtile, au jugement de Schott, que *celle tant d'Ariſtote que de Ciceron; admirée*, ajoûte-t-il, *de beaucoup de gens, & ſuivie de peu de perſonnes*, qui ſont Ulpien & Denys d'Halicarnaſſe parmi les Anciens; Georges de Trébizonde, Sturmius, Erythrée & Nugnés parmi les Modernes. Il y a donc lieu de s'étonner que Monſieur Baillet, qui rapporte ces paroles de Schott dans un article qu'il a donné à Photius, ne les ait pas auſſi rapportées pour Hermogéne; & qu'à cet effet, il n'ait pas donné de même un article particulier à ce jeune Ecrivain, en le rangeant, non-ſeulement parmi les Rhéteurs, comme il avoit deſſein de faire; mais encore parmi les Critiques, avec Denys d'Halicarnaſſe, avec Photius, Longin, Quintilien & pluſieurs autres; puiſque c'eſt de ce genre de litterature dont il s'agit dans les paroles de Schott. Certainement Monſieur Baillet fait grand cas des critiques de Denys

Proleg. in Phot.

Jug. des Sav. tom. 2. part. 1 pag. 2. 3.

HERMOGÉNE.

d'Halicarnaſſe ; il appelle *de précieux morceaux*, ce qui nous reſte de cet Auteur en ce genre. Or on peut mettre en fait, ſelon le témoignage de Schott, que celles d'Hermogéne ne le cedent point à celles de Denys. Ne doutons point que Monſieur Baillet, étant auſſi juſte & auſſi ami de la verité qu'il l'étoit, n'en eût parlé dans la ſuite comme je fais, s'il eût continué ſon ouvrage ; parce que, traitant des Maîtres d'Eloquence, il auroit regardé le jeune Rhéteur de plus prés ; & qu'en liſant ſes livres, il y auroit trouvé des preuves éclatantes d'un bon eſprit, d'un jugement ſolide, & d'une érudition infinie.

Le premier de ces livres nous apprend à pratiquer, dans les matieres oratoires, ce qu'on recommande ſi fort dans les ſciences, c'eſt à dire, à bien démêler & à bien établir les queſtions. L'Auteur explique pour cela comment dans chaque cauſe, il y a une ou pluſieurs queſtions ; comment chaque queſtion a un ou pluſieurs chefs ; chaque chef une ou pluſieurs preuves ; chaque preuve ſa maniere de la traiter, ſon rang, ſon élocution, dont les figures ne ſont, ſelon lui, que la moin-

HERMOGÉNE.

Nunnes. in Rhet. l. 3. p. 247.

dre ou la derniere partie. Voilà ce que Nugnés eſtime d'abord dans notre Auteur, & ce qui le lui fit préferer à Ariſtote & à Ciceron. Il faut avoüer qu'en cela Hermogéne a ſuivi la methode d'Iſocrate, & la methode d'Iſocrate ſur ce point, n'eſt autre choſe que la raiſon. J'ai coûtume, dit » ce grand Maître, d'avertir mes diſ» ciples de voir avant toutes choſes, » quel doit être le deſſein & de tout » le diſcours, & de chacune de ſes » parties; aprés quoi je leur dis de » chercher les preuves & les ornemens.

Sur ce principe, le premier livre d'Hermogéne eſt ſuivi de quatre autres, intitulez *De l'Invention*. Les deux premiers ſont trés-courts, & neanmoins ils contiennent, l'un, tout ce qu'il y a à dire de plus fin & de plus ſolide ſur l'Exorde; l'autre, ce qu'il y a de beau ou de fort dans la Narration. L'on y apprend, ſur les Exordes, que les meilleurs & les plus fréquens, conſiſtent à confirmer ou à détruire les préventions; que néanmoins ceux qui expliquent les raiſons que l'on a, ou que l'on pourroit avoir, d'intenter l'action, marquent de l'eſprit, lorſqu'on s'y prend bien; & que ceux

HERMOGÉNE.

qui paroiſſent faits ſur le champ, ſont d'une grande force, ſur-tout quand on peut faire voir que la queſtion à décider eſt une choſe déja jugée. A l'égard de la Narration ; on y apprend qu'il faut la commencer, non par le fait, comme font les ignorans, mais par ce qui l'a précedé, ſi cela eſt lié & utile à la cauſe. Pour ce qui eſt du fait, il nous dit que l'Orateur l'étend plus ou moins, ſelon ſes forces ou ſa prudence ; mais que le grand art eſt d'en développer les cauſes & les raiſons, en y joignant une vive repréſentation des choſes ; parce que c'eſt de là que le récit tire ſa force. C'eſt dans cette doctrine que, non-ſeulement Nugnés, mais encore Voſſius, croit trouver des lumieres qu'on ne trouve point dans les plus grands Maîtres.

Voſſ. Inſtit. Orat. tom. 1. p. 347.

La Preuve fait la matiere du troiſiéme livre. Hermogéne, comme Ariſtote, en fait la baſe du diſcours, & la diviſe en argumens & en témoin. Sa methode de trouver les premiers, eſt facile. Il la réduit aux circonſtances du lieu, du tems, de la maniere, des perſonnes, des cauſes, & des faits. Car de prétendre prouver ce que nous

HARMOGÉNE.

avançons, parce que c'eſt une choſe *honnête*, *utile*, *agréable*, ou parce qu'elle eſt *legitime*; ce ne ſont point là des argumens, ſi on l'en croit, mais des propoſitions qui ont beſoin de preuves. A l'égard des exemples, des ſimilitudes, des choſes qui ſont contraires, ou autrement oppoſées, ce ne ſont, ſelon lui, que des ornemens de la Preuve. Il ajoûte l'Art de conclure celle-ci d'une maniere oratoire, qui conſiſte à faire ſentir que ce que nous diſons eſt encore plus vrai dans le fait dont eſt queſtion, que dans l'exemple ou dans la ſimilitude; & il remarque que rien ne contribuë plus à l'abondance & à la force du diſcours, que ſa methode, une même propoſition pouvant avoir pluſieurs preuves; chaque preuve pluſieurs ornemens; & chaque ornement pluſieurs concluſions oratoires, ſi, par pluſieurs circonſtances, ce que nous diſons eſt plus vrai dans le fait, que dans les exemples ou dans les ſimilitudes.

Nunnes. Rhet. l. 3. p. 147.

Je crois que Nugnés a raiſon de dire que cette methode eſt moins longue, moins embaraſſée, en un mot, meilleure que celle d'Ariſtote, ſinon que ce Philoſophe, comme je l'ai déja remarqué, réduit auſſi la ſienne à un principe trés-court, qui revient à celui d'Hermogéne. Mais je ne crois pas que Nugnés ait raiſon d'avancer que Ciceron dit que *le raiſonnement dans la methode d'Ariſtote n'a ni nerfs ni aiguillons*; Ciceron dit cela de la methode des Philoſophes, & celle qu'Ariſtote preſcrit aux Orateurs, eſt plus vive & plus ſerrée.

HERMOGÉNE.

Ibid. l. 5 *p.* 173.

Enfin, dans le quatriéme livre de l'Invention, le jeune Rhéteur traite de ces ornemens, que tout le monde reconnoît pour tels, & entre autres de deux manieres de s'énoncer, qui ont toutes deux leur uſage : l'une vive & conciſe, pat phraſes coupées ; l'autre diffuſe & étenduë par périodes, ou par traits périodiques, lorſque voulant déduire un fait par ſes parties, ou entaſſer pluſieurs faits, vous pouſſez un diſcours, ou par membres de périodes, ou par phraſes plus courtes, tant que la reſpiration peut aller ; inſiſtant ſur la même choſe par interrogations, ou par apoſtrophes, ou autres figures, ſans les changer, que quand on change de trait, & qu'on paſſe de l'un à l'autre, c'eſt à dire, qu'on reprend haleine, & qu'on re-

HERMOGÈNE.

vient en quelque façon à la charge. Ce qui enleve quelque-fois les Auditeurs, & les ravit en admiration.

Si l'on ajoûte à ces réflexions de l'Auteur, celles qu'il fait encore dans le livre précedent, tant ſur la Réfutation, que ſur la maniere differente de ranger ſes argumens, ſelon qu'on parle le premier ou le ſecond; comme auſſi ſur les définitions, quand il s'agit de la nature d'une action; ſur les peintures vives; ſur les fictions dans les raiſonnemens, lorſqu'on y ſuppoſe ce qui n'eſt pas, pour mieux juger de ce qui eſt; enfin ſi l'on y ajoûte celles qu'il fait encore dans ce quatriéme livre ſur l'Enthyméme, ſur l'uſage des métaphores, ſur l'épiphonéme, ſur le dilemme, & particulierement ſur ces adreſſes de l'Eloquence, que l'on employe pour ſe faire entendre, lorſqu'il ne fait point ſûr à dire ce que l'on penſe, ou que la bien-ſeance ne le permet pas, ou qu'il y a plus de grace à ne le pas dire; ſi, dis-je, on conſidere toutes ces choſes, il ſera difficile de croire que jamais homme ait connu plus à fond la Rhétorique.

Pour ce qui eſt de ſes livres, ſur les divers caracteres du diſcours, ceux-

HERMOGÉNE.

là peut-être n'en ſeront pas beaucoup d'eſtime, qui croyent que quand on cherche l'Orateur parfait, on ne ſait pas trop ce que l'on cherche ; ou qui s'imaginent que ce n'eſt pas la peine d'être ſi exact & ſi poli dans la diction. Ce ne ſont point les idées d'Hermogéne ſur ces articles ; & celles que ce Rhéteur en a, peuvent établir celle qu'on doit avoir de lui-même.

Il nous dit déterminément, que ce qui fait l'Orateur parfait, c'eſt une juſte *variation* du ſtyle, laquelle eſt, par conſequent, dans l'Eloquence, la choſe du monde la plus importante. En quoi, certainement, cet Auteur ne ſe trompe pas. Ciceron y eſt formel, ainſi que Quintilien ; & ces deux grands hommes conviennent tous deux que c'eſt là le veritable caractere du parfait Orateur.

Hermogéne ajoûte que cet Art de varier le ſtyle eſt auſſi trés-difficile, non-ſeulement à pratiquer, mais même à connoître ou à enſeigner. En effet, la queſtion eſt de diſtinguer dans les ouvrages, le *Simple* & le *Naïf* ; le *Doux* & le *Grave* ; le *Grand* & le *Beau* ; le *Vif* & le *Moderé* ; le *Vrai* & le *Naturel* ; le *Noble* & le *Pathé-*

HERMOGÉNE.

tique; le *Fort* ou le *Moral*; d'en connoître la nature, les effets, les principes, la maniere de les mêler.

Pour expliquer tout cela comme il faut, il eſt neceſſaire, non ſeulement, de marquer en particulier le ſtyle de quelque Auteur, comme de Platon ou de Démoſthéne, mais de connoître en general la nature de tous les ſtyles. Et néanmoins, comme on ne peut guéres parler de Rhétorique ſans exemples, & qu'on n'entreprend de parler des ſtyles en general, que pour en appliquer les notions à chaque Auteur, il faut, dans cette explication, avoir toujours devant les yeux celui de tous les Orateurs qui a le mieux connu les ſtyles, & s'en eſt ſervi plus habilement, tel qu'eſt Démoſthéne.

C'eſt l'entrepriſe du jeune Auteur. Sur quoi ſe ſervant d'une penſée de l'Orateur grec: *La promeſſe eſt grande*, dit-il, *en juge qui voudra par les effets*, bien aſſûré de ne recevoir que des loüanges, pourvû qu'on ſe donne la peine de lire tout ſon Traité.

A dire vrai, c'eſt ſur quoi le loüent principalement tous les Critiques que j'ai citez. Je ne répeterai rien de ce que j'ai raporté de ces Auteurs, &

j'obſerverai ſeulement que ſon Commentateur * trouve qu'il parle mieux de tous les ſtyles, qu'aucun Rhéteur; que ce qu'il en dit eſt plus d'uſage; qu'il en découvre l'art le plus caché, & qu'il en donne les vrais préceptes.

* *Gaſp. Laur. Epiſt. Nuncup. in Hermog. p. 6. &c. paſſim ubi de Form.*

En effet, ceux qui avoient écrit avant lui ſur ce ſujet, n'avoient point établi des principes generaux; & même, ne s'attachant qu'à des Auteurs particuliers, ils n'en avoient pas fait connoître entierement le veritable caractere. Ils n'en avoient parlé qu'avec beaucoup de confuſion dans la methode, & avec beaucoup d'incertitude dans les principes. Ils diſtinguoient le Grand, le Simple, le Mediocre: mais ils ne nous apprenoient pas les parties qui entrent dans ces caracteres. Au lieu qu'Hermogéne donne l'idée diſtincte du vrai Orateur, & développe en termes précis, & non par des idées vagues, les rares qualitez qui concourent à le former; il explique comment on peut atteindre à chacune, & donne l'art d'en faire un admirable compoſé.

Idem, Comment. in c. 1. l. 1. de Form. p. 120. 121. & Hermog. ipſe lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.

C'eſt pourquoi le Commentateur veut qu'on entende bien cet Auteur, qu'on le médite, qu'on le comprenne.

Gaſp. Laur. in c. 1. l. 1. de Form. p. 121. ad calc.

HERMOGÉNE.

qu'on le pénetre, qu'on pratique ſes regles, & qu'enfin en les pratiquant, on ſe ſouvienne de ce que dit Ciceron, que *l'Eloquence eſt également differente du langage des Philoſophes, du ſtyle des Poëtes, de celui des Hiſtoriens, & de celui des Sophiſtes ou des Déclamateurs.*

Hermog. p. 305. 310. 351. 353. & 388. &c.

Ce qu'Hermogéne nous dit, par exemple, du *Beau* dans le diſcours, eſt incomparable. Il nous montre premierement, la neceſſité de joindre, non-ſeulement la grandeur à la clarté, mais encore la beauté & l'harmonie à la grandeur, afin de bannir la rudeſſe, qui rendroit le diſcours déſagréable, quoique cette rudeſſe ſoit bonne dans le ſtyle ſevere. Après quoi, il nous apprend ce que c'eſt que la beauté, & l'on y voit avec plaiſir la difference des beautez ſolides, qui ne peuvent changer de nature, d'avec les beautez qui peuvent devenir frivoles, ſi les premieres ne les ſoûtiennent.

Qu'eſt-ce que la beauté ſolide dans le diſcours? il en faut juger par celle du corps. C'eſt un aſſemblage heureux, ou un mélange bien entendu, une juſte proportion des parties qui doivent le compoſer, avec un certain air, ou une grace ſenſible, qu'on appelle proprement *embonpoint* dans le corps, & que par métaphore, on peut appeller *coloris* dans le diſcours, provenant, dans l'un, de la pureté du ſang qui coule dans les veines, & dans l'auttre, des mœurs qu'on a l'habileté d'exprimer dans ce qu'on dit. Cettte idée de la beauté revient, ſelon Hermogéne, à celle que Platon en a donnée. Mais pour la comprendre, il faut auſſi, ſelon lui, connoître diſtinctement deux choſes ; premierement *ces parties*, qui ſont les ſtyles ; en ſecond lieu, *ces mœurs* dont il parle, & qui ne ſont pas une choſe aiſée.

HERMOGÉNE.

Pour ce qui eſt des beautez qui paſſent quelque-fois pour frivoles, & qui le ſont en effet, quand elles ſont ſeules, ou lorſqu'on les employe mal à propos : mais qui ont pourtant un vrai merite, quand on en uſe bien, ce ſont ces beautez, & preſque toutes ces figures de diction, les membres égaux, les conſonances, l'arrangement & l'aſſemblage des termes, les répetitions des mêmes mots à la fin ou au commencement de pluſieurs membres, ou en toute autre maniere, les gradations, les diſtributions, les

HERMOGÉNE.

tranſpoſitions, le nombre, l'harmonie, & autres choſes, qu'on regarde quelque fois, avec raiſon, comme un veritable fard, & quelque-fois comme un ajuſtement legitime, qui donne du relief à la beauté naturelle.

Hermogéne explique ſi bien toute cette matiere, & toutes les differences du ſtyle, il les explique par des principes ſi clairs, avec tant d'ordre & avec tant d'art, qu'on ne conçoit point qu'il y ait autre choſe, ni à dire, pour faire connoître parfaitement l'Eloquence; ni à faire, pour devenir un veritable & parfait Orateur. C'eſt le ſujet de ſes deux livres ſur les Idées du diſcours, leſquels montrent bien qu'on peut ſavoir ce que l'on cherche, lorſqu'on cherche l'Orateur parfait, & qu'il y a des regles pour le devenir, s'il y avoit des eſprits qui, avec les diſpoſitions neceſſaires, vouluſſent s'en donner la peine, comme Démoſthéne ſe la donna. Car de dire que cet Orateur ne s'amuſa point à tous ces préceptes, c'eſt dire, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, que ceux qui excellent dans l'écriture, n'ont jamais appris à former les lettres.

Dion. Halic. περὶ συνθέσ. ὀνομ. *p. m.* 30 *lin.* 13. 31. & *pag.* 31. *lin.* 2. 3.

Outre toutes ces regles, nôtre Auteur en conçoit encore d'autres bien plus importantes, touchant l'art & la maniere de ſe ſervir des précedentes, ſelon le tems, le lieu, les perſonnes ou les affaires. Il promet d'en donner un Traité particulier, trouvant que le ſujet le merite ; & il ne fait point difficulté de dire, qu'un pareil Traité eſt une choſe qui paſſe preſque les forces humaines, & qui tient du divin ; il ſe flatte néanmoins d'y réüſſir autant qu'un homme en pouvoit être capable.

Hermog. de Form. l. 2 c. 9. p. 464. 465. 466.

Son Commentateur ſemble croire d'abord que ce Traité eſt cette partie du ſecond livre des Idées, où il eſt queſtion du diſcours d'uſage, & des principaux Ecrivains qui y ont excellé. Il reconnoît néanmoins dans la ſuite, qu'Hermogéne avoit fait un autre livre ſur cette matiere, lequel n'eſt venu juſqu'à nous que fort imparfait. C'eſt en effet ce qu'il faut reconnoître. Car l'Auteur promet deux choſes dans ſes livres des Idées ; la premiere, *d'expliquer en general la nature de tous les ſtyles* ; la ſeconde, *d'examiner, ſelon ces regles generales, le ſtyle des bons Auteurs en particulier :* aprés quoi il promettoit cette méthode, qui de-

Gaſp. Laur. in c. 9. l. 2. de Form. p. 178.

Ibid. p. 180.

Hermog. lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.

Idem l. 2. de Form. c. 9. p. 466. 467.

Idem pag. 466. & 488.

HERMOGÉNE.

voit être ſon ouvrage favori, & où il devoit parler de l'uſage de l'Eloquence.

Il eſt vrai que ſon habileté paroît dans ſes réflexions ſur chaque Orateur ; on le verra, quand il ſera queſtion de rapporter ſur cela ſes jugemens. Ce devoit être néanmoins tout autre choſe dans ſon Traité de la Methode, dont, ſelon qu'il me paroît, nous n'avons plus que quelques reſtes, où l'on retrouve encore l'eſprit, le goût, l'intelligence de l'Auteur ; mais non pas ces liaiſons, cette conduite, cet ordre entre les parties, que l'on remarque dans ſes autres ouvrages. Ce ne ſont que des morceaux détachez, ou les membres reconnoiſſables d'un Maître habile, mis en pieces.

Que s'il faut juger du prix de ce que nous avons perdu, par ſes autres ouvrages, par le ſoin qu'il prend de nous y promettre celui-ci, par l'expoſé qu'il fait en un endroit de ce qu'il y devoit executer, par le peu qui nous en reſte encore, on peut dire ſûrement que c'eſt une perte irréparable. Convenons néanmoins que, quelque choſe qu'Hermogéne eût dit dans ce livre, ſur la matiere qu'il y traitoit, il n'étoit pas poſſible qu'il dît tout; le jugement & la prudence de l'Orateur auroit toujours eu de quoi s'exercer; ainſi la perte de ſa Methode ne leur laiſſe qu'un peu plus à faire.

Tout ce que je remarquerai à l'occaſion de ce qui nous reſte d'un ouvrage ſi précieux, eſt qu'on accuſe l'Auteur d'avoir été mauvais plaiſant, & on en donne un exemple dans le compliment qu'il fit à Marc Aurele, & que j'ai rapporté. Philoſtrate (3) dit qu'il y ajoûta d'autres choſes propres à divertir, & dignes d'un homme qui cherche à faire rire; néanmoins l'idée qu'il donne de la raillerie, ne contient rien que de fort juſte, & qui ne ſoit de bon ſens. A quoi j'ajoûte que cet Auteur, condamnant Démoſthéne pour avoir menti deux fois contre ſon ennemi, ne laiſſe pas de dire dans la ſuite que l'Orateur peut mentir hardiment, quand ſon menſonge eſt favorable à ſes auditeurs, & qu'il eſt ſûr que perſonne

Hermog. lib. de Meth. c. 34.

Hermog. lib. de Meth. c. 19.

---

(3) Alia multa diſſertavit, atque ita lepida ac ſcurrilia. *Philoſtr. de Vit. Soph. p. 575.*

HERMOGENE.

ne le relevera. Quintilien eſt de même ſentiment. Ce qui fait voir que, ſi aprés le peché, il y a encore dans le cœur de l'homme quelques reſtes de la droiture que Dieu y avoit miſe, pour nous faire condamner le mal, l'homme pourtant abandonné à lui-même, n'eſt plus ni aſſez fort, ni aſſez éclairé pour condamner également le mal par-tout où il ſe trouve.

ARISTIDE

Plus ancien qu'Hermogéne.

PHILOSTRATE parle d'un Rhéteur nommé Ariſtide, qui, ſelon le Pere Petau, fleuriſſoit ſous Adrien. Il paroît par Philoſtrate, qu'il fleuriſſoit encore ſous Marc Aurele. C'étoit un homme fort exact dans ſes diſcours; jamais Sophiſte n'eut plus d'art, ni peut-être plus de vanité. Il ſe préparoit avec ſoin, & demandoit qu'on l'applaudît, ſinon il ſe mettoit en colere. Il ſe peut faire que c'eſt celui dont j'ai à parler, & dont Hermogéne avoit profité. Je ne le mets pourtant qu'aprés, à cauſe que c'eſt un des Rhéteurs Grecs dont Alde a fait un recueil, & dont j'ai crû devoir parler tout de ſuite, puiſqu'on les trouve dans le même volume, & qu'il n'y a pas grand choſe à dire d'eux.

Philoſt. de vit. Soph. p. 578.

Ration. temp. t. 2. p. 50. in 12.

Philoſ. ibid. p. 581.

Idem ibid. p. 579.

Les ouvrages de tous ces Auteurs ſont parvenus juſques à nous, ou entiers, ou en partie. Mais ſi l'on avoüe qu'ils ont tous leur merite, & qu'ils ſont dignes de loüanges, on nous aver-

Morhof l. 6. n. 7. p. 245.

tit en même tems, qu'ils n'approchent pas de la gloire de Platon, d'Ariſtote, de Denys d'Halicarnaſſe, d'Hermogéne, de Longin, & de Démétrius. C'eſt pour cela que le Pere Rapin & le Pere Vavaſſeur * ne reconnoiſſent guéres que ces cinq ou ſix Auteurs qui ſe ſoient ſignalez ſur tous les autres parmi les Grecs, ou qui ſoient dignes de conſideration.

Le P. Rapin, Comp. de Cic. & de Démoſt. p. 6. 7. 8.

* *Vavaſſ. de lud. dict.*

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'ouvrage d'Ariſtide eſt abſolument dans le goût des deux livres d'Hermogéne ſur les idées. L'Auteur s'y propoſe d'y expliquer divers caracteres du diſcours, & les principes qui produiſent ces caracteres, excepté qu'en un endroit, il prend occaſion de parler des diverſes hypothéſes, & de quelques manieres de ſe loüer ſoi-même dans le beſoin, ſans ſe rendre odieux. Il a fait un Traité particulier du ſtyle ſimple, & c'eſt proprement l'analyſe du ſtyle de Xenophon, qui en a eu une grande connoiſſance, & a excellé dans l'uſage qu'il en a fait. C'eſt ainſi qu'Hermogéne a fait particulierement l'analyſe du Grand, & a ſoûtenu ſes préceptes par des exemples tirez de Démoſthéne. On voit par ce

Ariſtides.

Traité d'Ariſtide, qu'il n'y a pas moins de difficulté à faire un diſcours dans le goût de Xenophon, & à conſerver ce caractere ſans ſe dementir, qu'à en faire dans toute autre ſorte de ſtyle. Il faut convenir qu'il y a des réflexions fort utiles dans cet Auteur; mais il n'eſt pas aſſez methodique, & ne rappelle pas aſſez ce qu'il dit aux principes generaux. Il eſt bon de le lire, parce que l'eſtime qu'on en peut faire, contribuë à faire eſtimer Hermogéne encore davantage.

APSINE'S.

Apſinés.

Plus ancien qu'Hermogéne.

Voſſ. d Nat. Rhet. p. 116.

Avec Ariſtide, il y a dans le recueil des Rhéteurs Grecs un ouvrage juſtement intitulé : *La Rhétorique d'Apſinés*. A ce titre general du livre, on a joint celui du premier chapitre, qui eſt *de l'Exorde*, & on a fait regner ce dernier titre au haut de toutes les pages, de ſorte qu'on croiroit qu'il n'eſt queſtion que de l'Exorde dans tout l'ouvrage : cependant l'Auteur y traite des autres parties du diſ-

APSINE'S cours, comme auſſi de diverſes manieres d'entrer en matiere dans chacune de ces parties, & d'exciter la compaſſion quand il le faut. Il y parle de la Diction, de l'Action, de la Memoire. Il nous repréſente la Diction comme une des choſes dont il faut avoir plus de ſoin, montrant que c'eſt ce-qui fait valoir les penſées & les raiſonnemens. Il ajoûte que les Orateurs & les Poëtes fameux s'y ſont fort attachez, & qu'ils n'ont jamais negligé ni le choix, ni l'arrangement des mots, ni le nombre, ni l'harmonie, qui ſe fait ſentir, dit-il, aux animaux mêmes, quoique privez de raiſon. Et ce ne ſont pas les Sophiſtes, pourſuit-il, mais les Philoſophes, les Hiſtoriens, les Orateurs; c'eſt Platon, Xenophon, Eſchine, Antiſthéne, & Démoſthéne même, le Prince des Orateurs, qui s'y ſont donnez des peines infinies. Cet Auteur s'étend ſur l'importance de l'Action, & encore plus ſur celle de la Memoire. Mais aprés tout, ſes préceptes ſur cela ſe réduiſent à dire, qu'il faut beaucoup l'exercer, avoir de l'émulation, aimer la gloire, être attentif à ce qu'on veut apprendre par cœur, & avant toutes

choſes

choſes, y mettre de l'ordre, & faire en ſorte qu'il y ait du nombre.

SOPATER,

Poſterieur à Plutarque, & même à Hermogéne.

SOPATER.

UNE preuve que Sopater eſt poſterieur à Hermogéne, auſſi bien qu'à Plutarque, c'eſt qu'il cite ce dernier dans ſon ouvrage, & qu'il a fait un Commentaire ſur l'ouvrage de l'autre. A l'égard de ce qu'il a fait ſur la Rhétorique, ſa méthode paroît aſſez propre à former un Orateur, pourvû qu'on ait d'ailleurs quelques principes. Il rapporte differentes cauſes, ou vrayes, ou feintes, qu'il explique en donnant des eſpeces d'analyſes des diſcours qu'on peut avoir fait deſſus, ou qu'on y pourroit faire. Ainſi, par exemple, il donne l'idée de la cauſe d'Alcibiade, accuſé de vouloir ſe faire Roi. Il montre comment il faudroit s'y prendre pour la traiter; & cela peut ſervir de modele pour une queſtion de fait. Il en fournit de même

SOPATER.

ſur toute autre ſorte de queſtions, & ſur les differentes difficultez dont elles ſont ſuſceptibles. Je n'en dois pas rapporter davantage, puiſque ce ne ſont point des leçons nouvelles qu'il nous donne, mais des applications des préceptes qu'on trouve ailleurs.

ALEXANDRE
LE RHETEUR.

ALEXANDRE.

IL eſt parlé d'un Alexandre dans Philoſtrate, mais je ne ſai ſi l'ouvrage qui porte ce nom parmi les Rhéteurs Grecs, eſt de lui. Il vivoit du tems d'Antonin & de Marc Aurele. Il étoit fils d'une des plus belles femmes qui fut jamais, trés-ſemblable à un portrait d'Helene, qu'avoit fait un Peintre fameux, pour être mis à Rome. Alexandre étoit auſſi un trés-bel homme; ſon teint, ſa barbe, ſes yeux, ſes dents, ſes doigts, tout étoit d'une grace & d'une beauté merveilleuſe; ſon geſte & ſa voix répondoient à tous ces avantages. Il étoit auſſi trés-éloquent, & capable de traiter ſur le champ un même ſujet autrement qu'il ne l'avoit préparé, lorſqu'une occaſion imprévûë l'obligeoit à recommencer ce qu'il en avoit déja dit. Avec de ſi grands talens, on ne dit point pourquoi il fut ſurnommé *Peloplaton*, c'eſt à-dire *le Platon de boüe.* Il y eut même un homme qui eut le

De vit. Soph. p. 569.

Sceptes Corinth. apud Philoſt. p. 571

ALEXANDRE.

courage de dire un jour, qu'*il y trouvoit la boüe, & qu'il n'y trouvoit pas Platon.* Mais cette parole fut relevée comme une preuve de l'indiſcretion & du peu de jugement de celui qui l'avoit dite. Voila pour Alexandre le Sophiſte, dont parle Philoſtrate.

A l'égard du Rhéteur, ſoit que ce ſoit le même, ou un autre, à moins qu'il n'ait fait autre choſe que ce qui paroît de lui dans le recueil dont il s'agit, nous ne lui devons qu'un Traité des figures, aſſez ſuccint à la verité, & qui neanmoins ne l'eſt peut-être pas aſſez. On y voit la difference des figures & des tropes, avec celle des figures de mots & des figures de penſées. Le Trope ne conſiſte, ſelon lui, qu'en un ſeul mot, dont il change la ſignification avec grace. Les figures conſiſtent dans le tour, ou dans la conſtruction de la phraſe, ou dans l'ordre & la répetition des mots. Il réfute ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire ſur les figures. Leur raiſon eſt que tout diſcours eſt figuré de ſa nature, parce que tout diſcours exprime les paſſions, les deſirs, ou la diſpoſition de l'ame ; & nous marque qu'elle veut, qu'elle ſouhaite,

ALEXANDRE.

qu'elle commande, qu'elle délibere, qu'elle ſouffre, & autres choſes ſemblables. Sur ce pied là, dit Alexandre, il n'y auroit point de difference entre un Orateur & un homme qui ne l'eſt pas; il n'y en auroit non plus aucune entre un Orateur & un Orateur. Cependant les deux premiers différent entre eux, parce que l'un dit les choſes crûment, & l'autre les tourne. Les deux autres différent auſſi, parce que l'un tourne mieux que l'autre tout ce qu'il a à dire. Ce principe fait dire à notre Auteur, que ni l'interrogation, ni le doute, ne ſont pas toujours des figures. Ce n'en eſt point une en effet, que de douter veritablement; ce n'en eſt point une non plus que de vouloir effectivement ſavoir quelque choſe de quelqu'un, ou de faire un ſerment: mais le ſerment, le doute, & l'interrogation, employez avec grace, où le commun des hommes ne les employe pas, ſont de veritables figures. Auſſi l'Auteur nous fait-il obſerver que l'uſage des vrayes figures en general, eſt de marquer l'importance des affaires & les mœurs de l'Orateur; de cacher l'art; de varier le diſcours; de le rendre plus ſpirituel & plus agréable ; & c'eſt ſans doute, ce qui ne convient pas naturellement au diſcours, puiſqu'il peut trés-bien ſubſiſter, ſans avoir toutes ces qualitez.

Que ſi, pour ſatisfaire le lecteur, il faut entrer dans quelque détail des figures, cet Auteur fait conſiſter celles de penſées, & qui ne dépendent pas de la diction, à préparer ce qui peut faire peine, ou à l'adoucir aprés qu'on l'a dit, ou à joindre ces deux choſes enſemble ; ou à prévenir, avec quelque emphaſe, ce que l'adverſaire ou l'auditeur peut oppoſer de plus fort ; ou à excepter d'une propoſition ce qu'on ne peut pas prétendre ; ou à rendre raiſon de ce qu'on avance ; ou à entaſſer diverſes choſes les unes ſur les autres ; ou à inſiſter ſur quelqu'une des plus conſiderables ; ou à entrer dans des détails qui marquent ſoit la celerité, ſoit la lenteur ; ou à donner de l'ame & de la vie aux choſes qui n'en ont pas ; ou à exprimer les mœurs des perſonnes ; ou à taire quelque choſe, ſoit pour la faire plus grande, ſoit pour ne pas dire ce qui eſt aſſez connu, ſoit pour ne rien dire de honteux ; ou à dire les choſes par ironie ; ou à dire qu'on n'en veut pas parler, lorſqu'on en parle autant qu'il faut ; ou à adreſſer à une perſonne ce qu'on devroit adreſſer à l'autre ; ou à l'interroger ; ou à marquer du doute ; ou enfin à ſouhaiter, à faire des menaces, des imprécations, & autres choſes ſemblables.

ALEXANDRE.

Pour les figures de diction, Alexandre regarde la periode & ſes parties, comme les premieres figures de cette eſpece. Il ajoûte les diverſes répetitions de mots, ou au commencement, ou à la fin, ou tout enſemble, à la fin & au commencement de diverſes phraſes, ou tout de ſuite dans la même, ou autrement, comme dans les gradations. Il y joint les Periphraſes, les Pleonaſmes, la ſuppreſſion de quelque mot ; le retranchement des liaiſons ; les changemens de nombre, ou d'autres choſes ; l'uſage d'un même mot en differens cas ; les tranſpoſitions ; les chutes ſemblables, ou les rimes, qui ont lieu dans la proſe en Grec & en Latin ; la reſſemblance des termes ; les antithéſes ; l'égalité des membres ; la ſubſtitution d'un mot à l'autre, pour ſe corriger, & autres ornemens de cette nature ; ſauf à voir

ALEXANDRE.

dans la ſuite ce qu'il faut penſer du ſoin de ceux qui ramaſſent toutes ces choſes, pour en donner des préceptes ou des exemples. Car Alexandre, qui s'eſt donné la peine de réfuter ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire ſur les figures, n'auroit pas mal fait, à mon ſens, d'examiner s'il eſt à propos de s'arrêter ſi long tems ſur cette matiere.

MENANDRE.

MEnandre.

MENANDRE, dans ce que nous avons de lui, ne s'attache qu'à nous donner des vûës pour toutes ſortes d'Eloges, ou de Panégyriques. Il commence par les Eloges de la Divinité, & il deſcend aprés cela dans le détail de tout ce qu'on peut loüer, comme ſont les Villes, les Ports, les Golfes, l'Eau, la Terre, les Oiſeaux, les differens Animaux, &c. Mais c'eſt aller, non ſeulement contre la penſée de Ciceron, qui croit que les préceptes du genre déliberatif & du judiciaire doivent ſuffire: C'eſt même aller contre celle d'Ariſtote, qui dit que l'Art s'en tient aux préceptes generaux, comme il paroît par la Medecine, ſans deſcendre dans le particulier. C'eſt enfin ne pas ſe ſouvenir que dans l'Eloquence, il faut laiſſer beaucoup de choſes au genie, qui peut toujours trouver beaucoup plus que les préceptes ne lui ſauroient apprendre. Eh! quand auroit-on fait, s'il falloit que l'Art deſcendît dans tous ces détails!

MINUCIEN.

MINUCIEN,

environ du tems d'Ariſtide.

Voſſ. de Nat. Rhet. p. 116.

POUR Minucien, nous n'avons plus de ce Rhéteur qu'un morceau de Rhétorique touchant les preuves ; il eſt d'environ quatres pages *in folio*, & ne contient que ce qu'on trouve de plus commun dans toutes les Rhétoriques ; ſavoir, qu'il y a des preuves ſans art, & qu'il y en a d'artificielles ; que parmi les artificielles, il y a des moyens d'exprimer les mœurs, d'exciter les paſſions, & d'établir la queſtion ; que quelques-uns de ces derniers conſiſtent en des raiſonnemens, & d'autres en des exemples. L'Auteur joint à tout cela l'indication des ſources où l'on cherche les argumens ; & il fait, ſur differens ſujets, l'application de ſes regles. Ce ſont des matieres qu'Hermogéne & Ariſtote ont traitées ; on peut voir leurs ſentimens, & s'y tenir.

◆

CYRUS.

CYRUS.

CE que nous avons de Cyrus, n'eſt pas plus important. Ce ſont des réflexions ſur differentes queſtions qu'on peut avoir à traiter, & ſur la maniere de s'y prendre. C'eſt un détail, ſi nous en croyons les premiers Maîtres, où il n'eſt guéres à propos de deſcendre, puiſqu'il doit ſuffire qu'on en donne des regles generales. En tout cas, cela rentre dans l'idée de ce qu'Hermogéne a fait ſur les queſtions, auſſi bien que ce qu'a fait Sopater.

APHTHONE,

A la fin du ſecond ſiécle de l'Egliſe, ou au commencement du troiſiéme.

APHTHONE,

LE Pere Pétau, dans ſes Tables chronologiques, met Aphthone à la fin du ſecond ſiécle de l'Egliſe; & Suidas dit que cet Auteur a compoſé ſon ouvrage ſur celui d'Hermogéne. On peut par là juger de ſon âge.

Quoiqu'il en ſoit, au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique, comme je l'ai obſervé, que pour des gens qui ſont avancez dans la connoiſſance & dans l'uſage de cet Art, afin de les y perfectionner; Aphthone au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que ſur les compoſitions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence. Il les donne au reſte, d'une maniere également courte & élegante, au jugement de Heinſius; & il garde le caractere de l'Eloquence Attique, c'eſt-à-dire, propre aux Athéniens, tant dans les exemples qu'il fournit de ſes regles, que dans les regles mêmes.

Daniel Heinſ. in Aphthon. ad lect. init.

Ce ſont ces petits ouvrages ſur leſquels on exerce d'abord la jeuneſſe, qui ont donné le nom à ſon livre. Ils conſiſtent à raconter quelque fable, ou quelque hiſtoire; à traiter une penſée, une parole, une action qui ſoit d'uſage dans la vie, & c'eſt ce qu'il appelle une *Chreïe* (1), ainſi nom-

Progymnaſmata.

---

(1) Χρειώδης δ'. οὖσα προσαγορεύεται Χρεία. | *Aphth. de Chria.*

mée, ſelon l'Auteur, à cauſe de ſon utilité. Un autre de ces ouvrages conſiſte (ce qui revient au même) à mettre dans un beau jour une *ſentence* importante, capable d'éclairer l'eſprit ou de rectifier les mœurs. D'autres conſiſtent à détruire quelque ſentiment par la *Réfutation*, ou à l'établir par la *Preuve*, ou à amplifier une verité connuë; à *loüer*, ou à *blâmer* quelque choſe ou quelque perſonne; ou à les *comparer* enſemble; à leur donner *des mœurs*, & à les leur faire exprimer par des diſcours qu'on leur attribuë; enfin à faire quelquefois des *Deſcriptions*.

APHTHONE.

Ce ſont toutes choſes qui entrent, ſelon l'occaſion, ou dans des Harangues, ou dans des Poëmes. Il eſt bon de s'y exercer; il eſt même convenable que ceux qui commencent, s'eſſayent d'abord ſur des morceaux détachez; on change plus ſouvent de ſujet par ce moyen, & cela divertit l'eſprit; au lieu que de s'attacher à des diſcours entiers, cela eſt capable de rebutter & de cauſer du dégoût, parce qu'ils demandent plus de tems. Cependant il eſt aiſé de voir que toutes ces compoſitions ſouffrent d'ailleurs les mêmes difficultez, ſoit qu'on les conſidere comme des morceaux détachez, ou comme des parties d'un grand ouvrage. Auſſi Aphthone ne dit rien ſur cela de particulier, & l'on trouve dans toutes les Rhétoriques entieres, ce qu'il en dit dans ſon livre. Il eſt aiſé à un Maître d'extraire ainſi d'une Rhétorique les endroits ſur leſquels il juge à propos de faire d'abord travailler ſes Eleves. Peut-être n'eſt-il pas difficile de faire un choix plus convenable. Du moins on ne peut douter que ce qu'on appelle une *Chreïe*, n'exige preſque un diſcours compoſé de toutes ſes parties, & que le Récit, qui paroît une choſe ſi ſimple, ne ſoit une des plus difficiles. Que dis-je? l'Auteur (2) avoüe lui-même que la Réfutation renferme tout ce que l'Art a de plus fort. Il n'en dit pas moins de la Confirmation. Sur cela, aprés tout, il faut s'en rapporter aux Maîtres qui enſeignent la jeuneſſe. Ils connoiſſent la portée de ceux qu'ils ont à conduire ; & comme ils ont de la prudence & de la capacité, ils ſont en état de leur proportionner les choſes les plus mal-aiſées, par les ſecours qu'ils leur donnent.

---

(2) Τὸ δὲ προγύμνασμα τοῦτο πᾶσαν ἐν ἑαυτῷ περιέχει τὴν τῆς τέχνης ἰσχύν. *Id eſt:* Hoc verò Rhetorices præludium vim omnem artis in ſe complectitur. *Aphth. de Refut. Itemque de Confirm.* ἡ γυμνασία δὲ αὕτη πᾶσαν περιέχει τὴν τέχνης ἰσχύν.

Une choſe a fait regarder Aphthone comme plus facile qu'Hermogéne, ce ſont les exemples dont il accompagne ſes préceptes. Mais ce jugement ne me paroît pas exact ; car la difficulté d'entendre Hermogéne ne vient pas ſeulement de ce qu'il donne peu d'exemples, elle vient de ce qu'il approfondit les myſteres de l'Art les plus cachez. On dit auſſi qu'Hermogéne n'ayant compté que dix ſortes de petits ouvrages ſur leſquels on pouvoit faire travailler les jeunes gens, Aphthone les a portez juſqu'à quatorze Ce n'eſt pas lui donner un grand éloge. *Egregiam verò laudem* !

Interpr. vetuſt. græc. apud V. C. Auguſt. Archiep. Tarracon. in edit. Aphth. 1623. à F. Scobario.

Le Pere Cauſſin trouve Aphthone fort agréable, & par ſon ſujet, & par l'élegance de ſon ſtyle ; mais plus propre aux diſcours de l'Ecole ou d'apparat, qu'aux diſcours d'uſage. C'eſt à quoi revient le jugement d'un autre Critique, lorſqu'ayant dit que cet Auteur eſt utile, mais qu'il contient bien

De Eloq. ſac. & prof. p. 162. col. 2.

Morhof. lib. 6. p. 245. n. 7.

APHTHONE.

des choſes peu neceſſaires à un homme qui veut devenir Orateur, il ajoûte, qu'il y en a beaucoup qui ne conviennent qu'aux Déclamations des Sophiſtes ; de ſorte qu'il conſeille de n'en prendre que les choſes qui ſont d'uſage.

Ces déciſions ne peuvent guéres regarder que le ſtyle de cet Auteur, ſoit dans ſes regles, ſoit dans les exemples qu'il en donne. Elles ne regardent point les penſées, puiſque dans les penſées, il n'y a rien, ou peu de choſes qui ſoient dans le goût des Sophiſtes. Pour le ſtyle, il faut avoüer qu'il y a quelque choſe de fleuri. Mais ce qu'on a fait dans les dernieres éditions, y remedie en partie, puiſqu'on y propoſe des exemples tirez des meilleurs Auteurs. On peut dire même que dans la verſion latine, le Traducteur n'a pas gardé ce caractere, qu'on attribuë à l'original ; outre que ce caractere n'eſt point ſi blâmable, quand il s'agit d'inſtruire la jeuneſſe, puiſque Ciceron, dans ſon Orateur, trouve le ſtyle & les manieres d'Iſocrate trés-convènables à ceux qui commencent.

Cic. de Orat. n. 37. & 41.

De quelque ſentiment qu'on ſoit ſur cet article, il eſt certain que tous les

APHTHONE.

Critiques ne conviennent pas du merite d'Aphthone. Du moins Photius *, dans ſa Bibliotheque, mettant cet Auteur de compagnie avec trois autres Sophiſtes, Palladius, Euſebe, & Maxime, ne place les deux derniers & Aphthone qu'aprés Palladius. Et Loüis Vivés (3) n'approuvant ni ne déſapprouvant ce qu'Aphthone dit de la Narration, ajoûte que cet Auteur n'a pas d'ailleurs un grand merite. Ce qui eſt bien éloigné du témoignage que lui rend Heinſius (4), quand il aſſûre qu'Aphthone a été merveilleuſement approuvé de l'antiquité. Le Pere Maſéne Jeſuite & Profeſſeur de Rhétorique à Cologne, paroît d'abord en avoir une idée plus avantageuſe que Loüis Vivés; mais aprés tout il ne lui fait pas plus d'honneur. Il commence par dire, qu'*il croit avoir plus applani les difficultez de l'Art oratoire, qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lû, en diſſipant les tenebres que la confuſion avoit répanduës dans Aphthone*. Ne diroit-on pas, à entendre ce Pere, que ſans Aph-

* *Bibliot. Phot. p.* 312.

Epiſt. Dedic. Palæſt. Orator.

---

(3) Aphthonius auctor alioqui parum gravis. *Vivés l.* 3. *p.* 139.

(4) Mirifice antiquitati probatum. *Heinſ. in Aphth. ad lect. initio.*

thone, il n'y auroit point d'Art oratoire? Il montre encore combien il eſtime cet Auteur, en l'inſerant tout entier dans ſon ouvrage, perſuadé qu'on a bien de l'obligation à Aphthone, de nous avoir marqué les exercices convenables à ceux qui commencent. Mais il déclare enſuite qu'*il va le mettre dans un autre ordre*, *parce que*, dit-il, *cet Auteur donne tous les ouvrages de l'Orateur, & les plus difficiles, comme des préparations à la Rhétorique* : à quoi le Pere Maſéne ajoûte qu'il voudroit que notre Rhéteur ſe fût plus attaché à ſuivre Ariſtote. On ne riſque rien, je crois, de dire que ce jugement ne fait pas beaucoup d'honneur à Aphthone, ſauf à voir s'il en fait davantage au Pere Maſéne.

Celui d'Euſtathe eſt plus glorieux à notre Auteur, & revient fort à celui du Pere Cauſſin, & à celui d'Heinſius. Il trouve, avec d'autres Critiques, que le ſtyle & la politeſſe d'Aphthone eſt dans le goût des Attiques (5) Le Pere François Eſcobar (6) a crû devoir comparer ce Rhéteur à un bras de mer fort étroit, à cauſe de la petiteſſe de ſon livre; mais en même tems à un Ocean, à cauſe de ſa grande utilité. Strébée de Rheims, dont je parlerai dans la ſuite, dit que Quintilien a profité d'Aphthone. Mais outre que le premier a fait ſon livre ſous Domitien, avant la fin du premier ſiécle, & que le ſecond, ſelon Suidas, ne peut avoir écrit qu'aprés Hermogéne, & par conſequent, vers le milieu du ſecond ſiécle, ce qui empêche que ſon ouvrage n'ait pû ſervir à Quintilien; que peut-on prendre dans Aphthone, qui lui ſoit veritablement propre? Si on compare neanmoins ce que dit Quintilien au chapitre quatriéme de ſon ſecond livre, avec les regles de notre Auteur, certainement, on n'y voit pas une grande difference. C'eſt pour en faciliter la comparaiſon, qu'Heinſius a mis ce quatriéme chapitre à la tête de ſon édition d'Aphthone & de Theon. Qu'avons-nous à dire ſur cela? de deux

---

(5) Scriptor brevis & eruditus, ſtrictæ eloquentiæ ac verè Atticæ. *Heinſ. in Aphth. ad lect.*

(6) Eſt enim cor-

Strebæus Rhem. lib. de elect. & colloc. verb. p. 21.

pus quidem ipſum opuſculi perpuſillum: ut, veluti fretum, brevi trajectu tranari queat: ſed tamen, ſi utilitatem ſpectes, mare ſpatioſiſſimum. *Fr. Scobar. Epiſt. Nuncup. in ſuam Aphth. edit.*

APHTHONE.

choſes l'une : ou qu'Aphthone eſt plus ancien que ne dit Suidas ; ou qu'il n'eſt pas le premier Auteur de ces préceptes, c'eſt-à-dire, du choix des matieres qu'il traite, & des regles qu'il en donne. Auſſi eſt-on obligé d'avoüer (7) que pluſieurs perſonnes ont fait de pareils Traitez.

Au reſte, quelque avantageux que ſoient à cet Auteur les derniers témoignages que j'ai rapportez, le Pere Méneſtrier lui donne des éloges encore plus magnifiques. C'eſt Monſieur l'Abbé Boſquillon, homme d'un merite diſtingué, qui me les a indiquez dans un petit livre de ce Pere. Ce n'eſt pas la ſeule obligation que je lui aye à l'occaſion de mon ouvrage. J'en ai auſſi de particulieres, pour le dire ici en paſſant, à Meſſieurs Subtil & de la Monnoye, dont le nom, l'érudition, le goût ſont connus de tous les Savans ; à Meſſieurs de Saci & Boullanger, tous deux Avocats au Conſeil, à qui, comme tout le monde

Biblioth. curieuſe & inſtruct. p. 4. 5. 6. 7. 8. 9.

---

(7) Scripſerant autem Progymnaſmata ſexcenti, quos apud Suidam legere licet. *Ex vet Interpr. Grac. MS. Aphth. apud V. C. Auguſt. Archiep. Tarracon. Vide & Theon. Progymn. p. 2.*

APHTHONE.

ſait, la connoiſſance des belles Lettres eſt auſſi familiere que celle des affaires. Je dois leur joindre Monſieur Guillard leur Confrere, ſans oublier Meſſieurs Morain & de Laval, Profeſſeurs de Rhétorique, l'un avec moi depuis vingt-trois ans au College de Mazarin, l'autre au College de la Marche. Je leur dois à tous cette marque de ma reconnoiſſance, pour les lumieres qu'ils m'ont données toutes les fois que je les ai conſultez; & parce que j'ai trouvé en eux les qualitez qu'Horace (8) demande dans un bon Critique, la ſcience & la probité. Voici le jugement que le Pere Meneſtrier a porté du Rhéteur dont il s'agit.

Il y a parmi les anciens Grecs, «
dit ce Pere, un Auteur excellent «
pour apprendre à parler des choſes «
qui entrent ordinairement dans les «
converſations des honnêtes gens. Le «
merite de cet Auteur n'a jamais été «
bien connu, parce que l'on n'a point «
compris quel avoit été ſon deſſein «
& le but de ſon ouvrage, que l'on «
a crû n'être fait que pour exercer «
les enfans à des compoſitions de «

---

(8) Vir bonus & prudens. *Horat. Epiſt. ad Piſonem.*

APHTHONE.

» Collége. Ce qui fait qu'on le leur » met entre les mains, pour les diſ» poſer à l'étude de la Rhétorique & » de l'Art de perſuader. Cet Auteur » eſt Aphthone, l'un des anciens Rhé» teurs, qui n'a traité que la Rhéto» rique propre des converſations, dont » cet Auteur a enſeigné les manieres » de fournir avec politeſſe des ſujets » aux entretiens ordinaires des honnê» tes gens, dans ces aſſemblées où » l'on ne porte pas des diſcours pré» parez & meditez, comme dans les » Académies, & à des Conferences » reglées. Aphthone a réduit à certains » chefs les ſujets les plus ordinaires » des converſations, où l'on fait de » petits contes agréables, pour réjoüir » la compagnie : ce que cet Auteur » traite ſous le nom de Fable, *Fabu*» *la* ; ſujets d'autant plus propres, » que les Latins diſoient en leur lan» gue *confabulari*, pour ces ſortes d'en» tretiens plaiſans, où l'on ne cher» che qu'à s'égayer, & dont un Poë» te moderne nous a bien voulu don» ner un art en un Poëme de quatre » ou cinq cens vers, ſous ce titre, » *Ars confabulandi*, que l'on n'appel» lera jamais *Art de perſuader*, com-

Aphthone.

me les regles de la grande Eloquence, qu'Ariſtote nous a données en trois livres.

Le ſecond ſujet eſt celui des Nouvelles, qui ſe racontent d'une maniere plus ſerieuſe, ce qu'il nomme *Narration* ; talent que ſaint Luc attribuoit aux Atheniens, lorſqu'il diſoit d'eux : *Athenienſes omnes & advenæ hoſpites ad aliud nihil vacabant, niſi aut dicere aut audire aliquid novi.*

Le troiſiéme eſt l'idée d'une converſation reglée & plus étenduë, ſur quelque ſujet pris d'une action ſinguliere, ou de quelque parole que l'on releve, & ſur leſquelles chacun dit ſon ſentiment. C'eſt ce que cet Auteur appelle *Chreïe*, d'un mot grec qui ſignifie proprement *Converſation*, que cependant les Traducteurs ont rendu par celui *d'utilité* ou de *neceſſité*. La plûpart des Dialogues de Platon & de pluſieurs des Anciens, ſont de ce genre de diſcours.

Le quatriéme, eſt la maniere d'expoſer ſon ſentiment ſur quelque queſtion propoſée, *Sententia*.

Le cinquiéme, eſt la maniere d'appuyer ſon ſentiment, & de prouver par raiſon ce qu'on a avancé ; c'eſt

APHTHONE.

» ce qui eſt nommé *Confirmatio :* comme le ſixiéme eſt au contraire la Réfutation du ſentiment de quelque autre, *Confutatio.*

» Le ſeptiéme eſt une propoſition vague traitée en general, ce qui arrive ordinairement aux converſations où les entretiens ne ſont guéres gênez, *Locus communis*, & où certains grands parleurs prennent plaiſir à battre beaucoup de païs.

» Comme il eſt peu d'entretiens entre deux ou trois perſonnes, où n'entrent ordinairement les affaires de divers particuliers, dont on blâme la conduite des uns, & on loüe celle de quelques-autres, ſelon que l'on eſt bien ou mal affectionné à l'égard de ces perſonnes ; le huitiéme & le neuviéme ſujet que propoſe Aphthone, eſt la loüange & le blâme, *Laudatio & Vituperatio.* Si la flatterie enſeigne l'un, la médiſance eſt une grande maîtreſſe pour l'autre.

» La comparaiſon de certaines perſonnes illuſtres, diſtinguées par leur naiſſance, ou par leur eſprit, leur ſavoir, & d'autres talens, fait le dixiéme ſujet des converſations, *Comparatio,*

APHTHONE.

paratio. Ainſi on a fait des comparaiſons «
d'Ariſtote & de Platon, d'Alexandre «
& de Jules Céſar, de Virgile «
& d'Homere, de Pindare & «
d'Horace, de Monſieur le Prince & «
de Monſieur de Turenne, & les Parallé- «
les de pluſieurs Cardinaux. «

L'onziéme eſt une eſpece de portrait «
que l'on fait d'une perſonne, «
pour en faire connoître les mœurs, «
bonnes ou mauvaiſes, ſes inclinations «
& ſes manieres d'agir. C'eſt ce «
qu'Aphthone nomme *Ethopeïa*, portraits «
des mœurs. «

Le douziéme eſt la deſcription d'une «
Maiſon, d'un Palais, d'un Jardin, «
d'un Païs, d'un Spectacle, d'une «
Peinture ; *Deſcriptio*, entretien «
ordinaire de ceux qui ont voyagé. «

Le treiziéme eſt une queſtion ou «
propoſition generale, qui peut être «
diverſement interpretée ; *Theſis*, differente «
du lieu commun, qui roule «
ſur des matieres univerſellement «
reçûës, au lieu que celles-ci ſont conteſtées «
, & ont diverſes faces. «

Enfin le dernier ſujet eſt l'examen «
d'une Ordonnance, d'une Loi nouvelle «
, d'un Edit, de quelque Arrêt «
celebre rendu en Jugement, ce qu'- «

APHTHONE.

» Aphthone a compris ſous le terme de
» *Legiſlatio*. Il eſt certain que ce ſont-
» là les ſujets les plus ordinaires des
» entretiens, dans les converſations li-
» bres. Aphthone, qui vouloit donner
» des regles pour ces ſujets d'entre-
» tiens, donna à ſon ouvrage le nom
» d'Eſſais, *Progymnaſmata*, ce qui a
» fait croire mal-à-propos que c'é-
» toient de Eſſais pour les Colléges
» où l'on inſtruit la jeuneſſe. C'eſt auſſi
» ce qui a fait défigurer cet Auteur,
» ſur-tout par celui qui l'ayant voulu
» publier ſous le titre de *Candidatus*
» *Rhetoricæ*, a fait voir qu'il ne l'a-
» voit jamais entendu, & qu'il ne l'a-
» voit jamais lû en ſa langue origina-
» le, puiſqu'il n'a donné qu'un pot
» pourri, plus propre à embroüiller
» l'eſprit des enfans, qu'à les inſtrui-
» re & à leur former le jugement.

Le Pere Pomey Jéſ.

Il y a de l'eſprit dans ce ſyſtême du Pere Meneſtrier, mais certainement il n'y a aucune realité. Ce Pere eſt le ſeul qui ait pris des *Progymnaſmes* pour des *Eſſais d'un Auteur*. Tous ceux qui ont parlé de cette ſorte d'ouvrages, ou qui en ont faits, les regardent comme des exercices qu'on propoſe à de jeunes éléves. C'eſt même la force du terme de *Progymnaſme*. Suidas (9) certainement dit que l'ouvrage d'Aphthone eſt une préparation à la Rhétorique d'Hermogéne. L'Interprete Grec de cet ouvrage n'en donne point d'autre idée. C'eſt l'idée qu'on a auſſi de l'ouvrage de Théon qui porte le même titre, & où l'on voit que le chapitre ſecond traite exprés de l'Inſtruction de la jeuneſſe, & du ſoin qu'il faut avoir de l'exercer à faire des fables, des chreïes, & autres choſes ſemblables. Et Aphthone lui-même, traitant du Lieu commun, dit que ces ſortes de ſujets, de leur nature, ne demandent point d'Exorde, parce que ce ſont des eſpeces de Peroraiſon; mais comme il s'agit d'exercer la jeuneſſe, il faut y faire mettre des Exordes (10)

APHTHONE.

Il s'en faut bien, aprés cela, qu'Aphthone ait traité ſes ſujets ſur le ton des Converſations, ni que les Converſations ſoient montées ſur le ton d'Aphthone. Tous les ſujets que cet

---

(9) Ἀφθόνιος σοφιστὴς ἔγραψεν εἰς τὴν Ἑρμογένους τέχνην προγυμνάσματα.

(10) Προοίμιον μὲν ὁ κοινὸς τόπος οὐκ ἔχει. δι' ὑπεργασίαν γάρ ἔοικε καὶ ἐπιλόγῳ. προοίμια δὲ πλαττόμεθα τούτου, γυμνασίας ἕνεκα τῆς πρὸς τοὺς νέους. *P. 32. de l'Edit. de Heins. 1624.*

Auteur a traitez, & la maniere dont il les traite, conviennent à un diſcours oratoire. Ce n'eſt pas diminuer le prix de ſon livre, d'en avoir cette penſée, ni le rehauſſer, d'en juger comme le Pere Meneſtrier. Il en faut toujours revenir à ce point, qu'Aphthone ne donne point d'autres regles ſur les ſujets qu'il traite, que celles qu'on trouve dans toutes les Rhétoriques; car on les trouve partout. Et ſi ces ſujets étoient des matieres d'entretiens, on pourroit penſer *L. 1. de Orat. n. 32. 35. 41.* que c'eſt pour cela que Ciceron a dit que l'Orateur brille dans les converſations. Mais il n'y a aucun fondement à croire que l'Auteur ait eu particulierement les converſations en vûë; & ſi on dit en latin CONFABULARI, *s'entretenir*, ce n'eſt pas parce que la Fable eſt un ſujet de converſation; mais parce que FABULA, originairement, ſignifie *le diſcours*; FABULARI *parler*, CONFABULARI *parler enſemble*.

Le Pere Meneſtrier n'a pas plus de raiſon, quand il prétend que le mot de *chreïe* ſignifie *converſation*, & que les Traducteurs mal-à propos l'ont traduit par celui d'*utilité*; *Aphthon. de Chreia.* Aphthone lui-même, l'explique de la ſorte. C'eſt

APHTHONE.

ainſi que l'Art de traiter les lieux communs n'eſt point le talent de ces grands parleurs, qui prennent plaiſir à battre beaucoup de païs. Comment le Pere Meneſtrier a-t-il pû concilier la qualité d'*Auteur excellent*, qu'il donne à Aphthone, avec le deſſein qu'il lui attribuë, d'aider par ſes préceptes des perſonnes de ce caractere ? Conſtamment, le lieu commun n'a point d'autre idée dans Aphthone, que dans Ciceron & dans Quintilien ; & c'eſt, au ſens de ces deux grands Hommes, *une Amplification generale*, qui vient aprés la preuve, pour émouvoir les paſſions (11). Il eſt vrai que cette amplification preſente des maximes, des invectives, des plaintes, contre leſquelles ordinairement on ne dit rien, & même contre leſquelles on ne peut rien dire : mais cela n'empêche pas que ce ne ſoit une veritable partie d'un Plaidoyé, & en même tems, un genre de diſcours qu'on peut entreprendre pour s'exercer à l'Eloquence. On en a des

---

(11) οὐχ ὡς διδάσκων, ἔγνωσται γὰρ, ἀλλ' ὡς παροξύνων τὸν ἀκροώμενον. *Id eſt*, Non tamquam docens, res enim nota eſt, ſed ut auditorem incites, aut exaſperes. *Aphth. c.* 7.

APHTHONE.

exemples dans ce qu'un Orateur étale quelquefois en general, ou contre un crime énorme, aprés qu'il a convaincu l'accuſé de l'avoir commis; ou à la gloire d'une vertu extraordinaire, aprés qu'il a établi qu'une perſonne l'a pratiquée. Ce ſont-là, ſans difficulté, les Lieux communs qu'Aphthone a eu particulierement en vûë. Il s'en rencontre encore d'autres, & il y en a même qui ont diverſes faces, auſſi-bien que la Théſe. Tels ſont les diſcours qu'on peut faire pour ou contre les témoins, pour ou contre les tourmens, & autres moyens qu'on employe pour découvrir la verité. La Théſe & tous ces Lieux communs, ſont également des exercices de Rhétorique. La choſe eſt ſi évidente d'elle-même, & Ciceron (12) y eſt ſi for-

---

12) Conſequentur etiam illi *Loci*, qui, . . . quia de univerſa re tractari ſolent, *communes* à veteribus nominati ſunt: quorum partim habent *vitiorum & peccatorum acrem quandam cum amplificatione incuſationem, aut querelam, contra quam dici nihil ſolet, nec poteſt*, ut in depeculatorem, in proditorem, aut parricidam, quibus uti, *confirmatis criminibus*, oportet, aliter enim jejuni ſunt atque inanes: alii autem habent deprecationem, aut miſera-

mel, qu'il eſt trés-ſurprenant que le P. Meneſtrier en ait eu une autre idée.

Il n'eſt pas moins difficile de concevoir comment ce Pere a pû confondre les *Portraits* avec *l'Ethopée*, ou *l'art de faire des Narrations*, avec la curioſité naturelle aux Athéniens d'entendre des nouvelles, ou d'en debiter. Il n'y a qu'à ouvrir le livre pour s'en déſabuſer. L'Auteur y dit formellement que la *Proſopopée* eſt une *Ethopée*, & la Proſopopée n'eſt rien moins que ce qu'on appelle un Portrait. Pour la curioſité des Athéniens, c'étoit une curioſité toute ſemblable à celle de nos Nouveliſtes. Les termes de ſaint Luc, citez par le Pere Meneſtrier, ne ſont que trop clairs pour nous en convaincre; mais Démoſthéne en a fait auſſi la peinture. *Voulez-vous*, dit-il, *paſſer toute votre vie à courir par les ruës, & vous demander des nouvelles les uns aux autres? Philippe eſt-il mort, demande l'un? Non, répond l'autre,*

Démoſth. Philipp.

tionem; alii verò *ancipites diſputationes*, in quibus de univerſo genere *in utramque partem diſſeri* copiosè licet. Quæ exercitatio... apud antiquos erat *eorum à quibus omnis de rebus forenſibus dicendi ratio, & copia* petebatur. Cic. *de Orat.* 3. *n.* 106. 107.

APHTHONE.

mais il eſt malade &c. Voilà une image ſenſible du prétendu talent des Athéniens pour raconter des nouvelles. Rien n'a moins de rapport avec les Narrations dont Aphthone a donné des regles.

Au contraire, un paſſage de Suetone, plus clair que le jour, montre que toutes les matieres des Progymnaſmes en general, ſont des matieres de Rhétorique. En effet, cet Hiſtorien, dans le peu de choſes qu'il nous a laiſſées touchant les illuſtres Rhétoriciens, explique de quelle maniere ils préparoient leurs Eléves à l'Eloquence, & dit nettement qu'ils le faiſoient, tantôt par des narrations; tantôt par des traductions; tantôt par la loüange ou par le blâme des perſonnes diſtinguées; tantôt par des maximes qui avoient rapport à la vie, & dont on montroit l'importance ou bien l'inutilité; enfin tantôt par des fables, par des hiſtoires, ou par des théſes, que l'on confirmoit, ou que l'on réfutoit; ce qui dura juſqu'à ce que l'on s'aviſa de compoſer des eſpeces de Plaidoyers(13).

---

(13) Ratio docendi nec una omnibus, nec ſingulis eadem ſemper fuit... Nam & dicta præclarè... aliter atque aliter exponere:

APHTHONE.

Que peut-on imaginer de plus propre à mon ſujet, ou de plus démonſtratif, que ce paſſage ? Je m'en tiens donc au jugement que j'ai porté de notre Auteur, & je remarque ſeulement que pour n'être pas de l'avis du Pere Meneſtrier, mon deſſein n'eſt pas pour cela de défendre le Pere Pomey, ni de le vanger de la maniere un peu dure dont ſon Confrere l'a traité. On l'accuſe de n'avoir jamais lû Aphthone dans ſa langue originale ; & je crains que ſon Accuſateur ne donne lieu de douter ſi lui-même en avoit jamais lû ni l'original, ni aucune traduction. Ce que je ſai, c'eſt que dans le parti qu'il a pris, non-ſeulement il s'eſt éloigné de l'idée du Pere Pomey, mais de celle de toute ſa Compagnie ; puiſqu'en

---

& narrationes tum breviter & preſſè, tum latiùs & uberiùs explicare conſueverant : interdum Græcorum ſcripta convertere, ac viros illuſtres laudare, vel vituperare : quædam etiam ad uſum vitæ communis inſtituta, tum utilia & neceſſaria, tum perniciosa & ſupervacanea oſtendere : ſæpe fabulis fidem firmare, aut Hiſtoriis demere, quod genus θέσεις & ἀνασκευὰς & κατασκευὰς Græci vocant, donec ſenſim hæc exſoleverunt : & ad controverſiam ventum eſt. *Suet. de clar. Rhet.*

APHTHONE. 1623. (14) elle fit imprimer Aphthone pour l'uſage de la jeuneſſe.

---

(14) Aphthonii &c. Editio nova à P. S. J. aucta & recognita, & ad uſum ſtudioſæ juventutis accommodata. Apud S. Cramoiſy 1623.

THEON.

Thbon.

Je ne crois pas devoir ſeparer Theon d'Aphthone, puiſque ce ſont des Auteurs dont les ouvrages ont le même titre, qu'ils traitent tous deux la même matiere, & qu'ils ont le même deſſein, quoiqu'ils n'ayent pas le même ſtyle, & qu'ils ne gardent pas abſolument le même ordre. Certainement, tout ce que j'ai dit de l'un, je pourrois le dire de l'autre ; & la lecture de celui-ci, comme je l'ai déja inſinué, fournit des preuves pour le confirmer. Mais nous avons aſſez parlé des *Progymnaſmes* en general, auſſi-bien que de la vûë qu'ont eu les Auteurs qui ont composé ces ſortes d'ouvrages. Arrêtons-nous ſeulement à ce que deux ou trois Critiques ont dit en particulier de Theon. On y verra, comme en beaucoup d'autres occaſions, la difference du goût des hommes.

Phot. Biblioth.

En effet, Photius nous apprend qu'on faiſoit peu de cas de cet Auteur. Du moins, dit-il nettement qu'on le regardoit comme un homme qui n'avoit ni grand eſprit, ni grande penetration; qu'il étoit laborieux & appliqué autant qu'homme du monde, & qu'il ſavoit les Orateurs & les Poëtes par cœur; qu'il croyoit en pénetrer l'Art, ou même l'égaler; & neanmoins, quelque paſſion qu'il eût pour les vers & pour les harangues, qu'il ne fut jamais capable d'écrire; enfin que les déclamations qu'on lui attribuë, ſont de Libanius.

C'eſt ainſi que Photius parle de Theon. On pourroit dire que c'eſt le ſentiment des autres, & non le ſien, qu'il nous propoſe; mais s'il avoit jugé de cet Auteur autrement que les autres, il y a apparence qu'il l'auroit dit. Quelle mortification pour un Ecrivain, qui ſauroit dés ſon vivant, qu'on n'a point d'autre idée de lui & de ſes ouvrages, que celle que Photius nous donne de Theon! Mais s'en affligeroit-il, s'il pouvoit prévoir en même tems qu'un jour viendra qu'un Critique auſſi conſiderable que le premier, & auſſi connoiſſeur, parlera de lui tout autrement, & lui donnera des éloges ſemblables à ceux que Monſieur Bayle donne au Rhéteur dont il s'agit.

M. Bayle, Dict. tom. 3. pag. 2559.

Theon, dit le Critique moderne,

étoit un Sophiſte Grec, dont il nous reſte un ouvrage de Rhétorique écrit avec beaucop de politeſſe & de jugement. Ses regles ſont nettes & courtes, & il choiſit bien les lieux communs qui doivent fournit les argumens. Il n'y a point de matiere où il ait mieux réüſſi, que dans la Théſe de l'Exiſtence de Dieu. Liſez le douziéme chapitre de ſon ouvrage; vous y verrez une ſource féconde des plus belles preuves qu'un Payen pût imaginer, & qui vous perſuadera que notre Theon étoit habile.

M. Bayle, ibid. A.

Monſieur Bayle ajoûte que cet Auteur juge bien des beaux endroits & des défauts des plus illuſtres Hiſtoriens & Orateurs; & qu'il avoit une grande délicateſſe ſur l'arrangement des mots, pour éviter l'obſcurité du diſcours. Je ne ſai donc, continuë le Critique, où Theon trouvoit des Auteurs qui euſſent écrit comme il l'auroit ſouhaité. Car les plus grands Maîtres en Latin, en Grec, ſont tout pleins de ces ambiguitez; & il faut avoüer que même de fort excellens Ecrivains François négligent beaucoup à cet égard les loix rigoureuſes de notre Grammaire, quoique notre Lan-

Ibid. B.

gue ſoit moins ſujette au défaut dont il s'agit, que la Grecque ni la Latine. Un nouveau Theon leur trouveroit bien des periodes condamnables.

Il n'eſt pas, je crois, hors de propos de remarquer en paſſant, que ce que Monſieur Bayle dit ici des ambiguitez fréquentes des Auteurs Grecs, eſt contraire à la penſée d'Hermogéne. Ce Rhéteur a fait un chapitre exprés pour prouver qu'il n'y a point d'ambiguitez dans les ouvrages des anciens Auteurs Grecs, quoique, de ſon propre aveu, beaucoup de gens (1) prétendiſſent qu'il y en avoit un grand nombre.

» Voici une autre preuve du bon
» goût de Theon. C'eſt toujours Mon-
» ſieur Bayle qui parle. Il ne veut point
» que les maximes ou les ſentences
» ſoient en relief ou en broderie dans
» les Narrations ; il veut qu'elles y
» ſoient incorporées d'une façon im-

---

(12) Τοῖς μὲν πολλοῖς δοκεῖ πολλὰς ἐν τοῖς βιβλίοις ἀμφιβολίας γίνεσθαι τῶν παλαιῶν, ἡμεῖς δὲ φαμὲν ὅτι οὐ δύναται ἐν τῷ παλαιῷ βιβλίῳ ἀμφιβολία εἶναι. Multis videntur multæ eſſe in veterum libris ambiguè dicta, nos verò affirmamus minimè reperiri in veterum libris ea quæ poſſint æquivocè ſumi. *Hermog. l. de Method. c. 35. p. 564.*

THEON.

perceptible. C'étoit auſſi le goût de «
Petrone, (2)& c'eſt une loüange qu'- «
on donne à Tite-Live, d'avoir beau- «
coup de maximes dans ſes ouvrages, «
quoiqu'il paroiſſe en avoir peu, par- «
ce qu'elles ſont toutes enchâſſées «
dans le diſcours, ſans avoir le tour, «
ni l'apparence de maximes. C'eſt «
loüer par un bel endroit cet Hiſto- «
rien, dit Monſieur Bayle. Les ſen- «
tences ou les réflexions morales & «
politiques, qui ſont détachées du fil «
de la Narration, ne meritent pas «
beaucoup d'applaudiſſement. Il n'eſt «
pas fort difficile d'en répandre de «
cette nature : mais c'eſt un grand «
Art que d'en inſerer de bonnes dans «
le corps même du recit. Elles doi- «
vent y être comme un ouvrage de «
platte peinture, & non pas comme «
un ouvrage relevé en boſſe. «

Ainſi, tout ce que Monſieur Bayle dit de Theon, eſt autant à la gloire de ce Rhéteur, que le peu qu'en dit Photius, eſt à ſon déſavantage. Daniel Heinſius, avant Monſieur Bayle, en avoit de même jugé favorable-

Heinſ. Epiſt. Nuncup. in Theon. pag. 2. 3.

---

(2) Curandum eſt ne ſententiæ emineant extra corpus Orationi expreſſæ, ſed intexto veſtibus colore niteant. *Petron. Sat.*

THEON. ment, dans la nouvelle édition qu'il en donna en 1624. Il le place d'abord parmi ceux qui donnent les premiers préceptes de la Rhétorique, & poſent les fondemens de cet Art. Il aſſûre enſuite qu'on trouve dans Theon ces premiers préceptes, & qu'il les donne avec tant de methode, que ſi on l'entend bien, on peut aſſûrer qu'il n'y a rien à dire de plus : car il prépare de telle ſorte à l'Eloquence, qu'il épuiſe à peu prés la matiere. Heinſius convient qu'Aphthone eſt un modele du ſtyle Attique, ſerré, concis, apprenant plus de choſes qu'il n'en dit : mais il trouve que Theon eſt tout enſemble plus exact dans ſes préceptes, & plus riche dans l'expreſſion.

* * *

ULPIEN.

ULPIEN.

SELON André Schott (1), on ne ſait en quel tems vivoit Ulpien. Le Pere Petau neanmoins le place vers le milieu du deuxiéme ſiécle. Au reſte, je n'en ai rien à dire, ſinon qu'on le met au nombre des Rhéteurs, quoique nous n'ayions de lui que ſes Commentaires grecs ſur Démoſthéne, leſquels ſont de vrayes analyſes des harangues de cet Orateur, approchantes de celles du Pere Du Cygne ſur les harangues de Ciceron. André Schott en fait grand cas, & le met avec Denys d'Halicarnaſſe, dans le petit nombre de ceux qui ont ſû ſe faire une methode ſemblable à celle d'Hermogéne, pour la ſuivre dans la critique des ouvrages dont ils ſe ſont mêlez de juger. Sur quoi je remarquerai qu'il y a de la difference entre Hermogéne & Ulpien. Le premier fait profeſſion de ne guéres parler de Démoſthé-

Schott. Prolog. in Phot.

---

(1) De Ulpiani ætate, amplius, quia non liquet, pronuntio. *Schott. Compar. Ariſtot. ac Demoſth. pag.* 171.

ULPIEN.

ne, que pour ſoûtenir par des exemples les préceptes qu'il donne en general; & il nous avertit qu'en expliquant cet Orateur, s'il avoit à l'expliquer, il deſcendroit dans des détails qui ne ſont pas de ſon ſujet. Ulpien au contraire ne va au précepte general, qu'autant que l'explication particuliere de ſon Auteur le demande; ce qui n'empêche pas la verité du jugement de Schott, d'autant que ce que fait Ulpien, eſt une application de la methode generale d'Hermogéne.

◆

TIBERE.

UN ANONYME.

SEVERE.

TIBERE. ON a joint à Démétrius, dans l'édition d'Angleterre trois autres Rhéteurs. Le premier s'appelle Tibere, & nous n'avons plus de lui qu'un Recueil tres-court des figures les plus familieres à Démoſthéne, ce qui n'eſt pas un Ouvrage d'un deſſein fort exquis. Il en avoit composé d'autres qu'on a perdus. Celui-ci fait juger que cet Auteur eſt ancien, & que ſon ſtyle étoit ſuccinct & élegant.

UN ANONYME. Le ſecond eſt un Anonyme, dont il y a quelques préceptes trés-courts & trés-communs touchant l'Exorde, la Narration, la Preuve & la Peroraiſon. Il y a lieu de douter s'il valoit la peine de l'imprimer.

SEVERE. Le troiſiéme s'appelle Severe, dont on ne rapporte que huit petits diſcours, ſans préceptes, & qui par conſequent n'entre point dans cette premiere partie de mon deſſein, non plus que Libanius & Iſocrate.

DENYS LONGIN,

Mort ſous l'Empereur Aurelien.

LONGIN.

L'OUVRAGE qui me fait parler de Longin, eſt connu de tout le monde. C'eſt le Traité du Sublime, Traité, dont l'explication a exercé un grand nombre de ſavans hommes. Auſſi eſt-ce un des plus beaux morceaux qui nous reſtent de l'antiquité.

Traité du Subl. c. 1.

Pour s'en convaincre par ſoi-même, il n'y a qu'à ſuivre l'Auteur. Il nous apprend dés l'entrée que *quand on traite d'un Art, il y a deux choſes à quoi il faut toujours s'étudier : la premiere eſt de bien faire entendre ſon ſujet ; la ſeconde, qui eſt au fond la principale, conſiſte à montrer comment, & par quels moyens ce que nous enſeignons ſe peut acquérir.*

Ibid.

Sur ce principe, veut-on une idée generale du Sublime ? On entend par ce terme, *cette excellence de diſcours, & cette ſouveraine perfection qui immortaliſe les Orateurs & les Poëtes.* En veut-on une idée plus diſtincte, & qui en marque préciſément la nature ? On entend par le ſublime, *ces endroits qui nous élevent l'ame & nous inſpirent de grands ſentimens.* Voilà ſon eſſence. Pour ce qui eſt de l'admiration qu'il nous donne, de l'étonnement & de la ſurpriſe qu'il nous cauſe, des raviſſemens & des tranſports où il nous jette, de la joye qu'il produit dans les ames, de la haute opinion qu'il leur fait concevoir d'elles-mêmes, ce ſont les ſuites, & pour ainſi dire, l'appanage du ſublime. *Ibid. c. 5. &c.* *Ibid. c. 1. &c.*

Les vices qui lui ſont oppoſez, contribuent à le faire connoître. Telle eſt l'enflure, qui veut aller au-delà du Grand, & s'en éloigne par un effet tout contraire ; tel eſt le ſtyle froid, ou le pueril, qui cherche le brillant & le nouveau avec trop de ſoin, & qui par là devient petit & ridicule ; telle eſt la baſſeſſe des termes, qui pour n'être qu'en quelque endroit d'un diſcours, peut gâter neanmoins toute une piece ; telles ſont enfin les paſſions hors de ſaiſon, lorſqu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excés, ce qui eſt odieux & inſuportable. *Ibid. c. 2.* *Ibid. c. 3.* *Ibid. c. 3. & c. 34.* *Ibid. c. 2.*

C'eſt ainſi que Longin nous fait entendre, non-ſeulement la nature, mais la beauté de ſa matiere. A l'égard des moyens d'acquérir ce qu'il nous enſeigne, il nous apprend (1) que *le grand Art du ſublime, c'eſt d'y être né*; c'eſt-à-dire, qu'il en eſt comme de toute l'Eloquence : il y faut du genie, ſans quoi tout le reſte devient inutile. Il établit neanmoins qu'avec le genie, il faut encore des préceptes, qui lui ſont non-ſeulement utiles, mais neceſſaires, pour le conduire & le regler (2); & c'eſt ce qu'on appelle ſans figure *l'Art du Sublime*.

Dans ces préceptes, on nous découvre les ſources du Grand, qui ſont au nombre de cinq ; *l'Elevation de la penſée, le Pathétique*, qui tient de l'Enthouziaſme, *la Nobleſſe de la diction ; l'Extraordinaire dans les figures, & l'arrangement des paroles* : non qu'elles doivent concourir toutes enſemble, cela n'eſt neceſſaire que pour le comble de la perfection : mais c'eſt que le Sublime ne ſauroit venir d'ailleurs. Au reſte il vient quelquefois de *la penſée ſeule*, de telle ſorte qu'il brille même dans le ſilence, ou dans quelque expreſſion qui n'a d'ailleurs rien que de commun. Il paroît de même dans *le Pathétique*, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre choſe ; & pour s'en perſuader, il ne faut que faire réflexion que c'eſt ſur tout par les mouvemens du cœur que ſe montre la grandeur (3) d'ame. Il n'y a pas plus de difficulté touchant *la Nobleſſe de la diction & l'Extraordinaire dans les figures*. Un peu d'experience ſuffit pour connoître qu'une même choſe enleve l'eſprit de l'auditeur, ou ne le touche point, ſelon

---

(1) γεννᾶται γάρ φασι, τὰ μεγαλοφυῆ, καὶ οὐ διδακτὰ παραγίνεται, καὶ μία τέχνη πρὸς αὐτά, τὸ πεφυκέναι. *Id eſt*, Natura enim (inquiunt) quæ magna ſunt conſtant, nec ullâ doctrinâ comparari poſſunt, & hæc ars una ad illa conſequenda, ita à natura comparatum eſſe. *Sect.* 2.

(2) τὰς δὲ ποσότητας, καὶ τὸν ἐφ' ἑκάστου καιρὸν, ἔτι δὲ τὴν ἀπλανεστάτην ἄσκησίν τε, καὶ χρῆσιν, ἱκανὴ περίσαι, καὶ συνενεγκεῖν ἡ μέθοδος. *Id eſt*, Ars autem præſcribere poteſt, quatenus, quo tempore, unaquaque re uti oporteat, vel qua ratione in ea nos exercere ſine errore poſſimus. *Ibid.*

c. 7.

c. 15.

---

(3) Omnino fortis animus & magnus duabus rebus maximè cernitur : quarum una in rerum externarum deſpicientia ponitur,... altera, cùm ita affectus animo, res geras magnas. &c. *Cic. l. 1. de Off. n. 66.*

la maniere dont elle eſt dite. Pour ce qui eſt de *l'arrangement des paroles*, c'eſt ce qui fait le ſon & l'harmonie ; & l'on peut juger par le ſon même des inſtrumens, que le ſon ſeul peut avoir du grand ou du tendre. Mais une raiſon commune, qui confirme en general ce que j'ai dit de chacune de ces ſources en particulier, c'eſt qu'on n'a qu'à rappeller l'idée du Sublime, & on verra qu'elle leur convient à toutes, ſoit qu'on les prenne ſéparément, ſoit qu'on les prenne toutes enſemble. C'eſt pourquoi

Réfl. 12. ſur Longin.

Monſieur Deſpreaux définit le Sublime ; *Une certaine force de diſcours, propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la penſée & de la nobleſſe du ſentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expreſſion, c'eſt à dire, d'une de ces choſes regardées ſéparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de toutes ces choſes enſemble.*

Traité du Sublime c. 6.

Longin a ſoin de remarquer que les deux premieres tiennent plus de la nature que de l'art, parce qu'elles viennent de la grandeur d'ame, qui eſt plûtôt un preſent du Ciel, qu'une qualité

lité qui puiſſe s'acquérir. Cependant on peut nourrir ſon eſprit au Grand, ſi on s'accoûtume, & ſi, pour ainſi dire, on ſe roidit de bonne heure à n'eſtimer que ce qui eſt eſtimable, c'eſt-àdire, la vertu; & à ne craindre que ce qu'une ame noble doit appréhender, c'eſt-à-dire, le vice. Il eſt aiſé de concevoir que c'eſt en effet une ſource féconde & de penſées ſublimes, & de ſentimens héroïques. Ce n'eſt pas ſeulement la doctrine de Longin; c'eſt celle de tous les grands Hommes. On peut ici rappeller ce que j'ai rapporté de Platon, en parlant de ce Philoſophe. A quoi il eſt bon d'ajoûter ce que Ciceron dit de la grandeur d'ame dans ſes Offices (4), où il traite ce point de doctrine de la maniere dont il ſait traiter toutes choſes.

Longin.

---

(4) Cauſa autem & ratio efficiens magnos viros, cernitur in duobus, ſi & ſolum id, quod honeſtum ſit, bonum judices, & omni animi perturbatione liber ſis. Nam & ea, quæ eximia pleriſque & præclara videntur, parva ducere, fortis animi magnique ducendum eſt; & ea, quæ videntur acerba, ita ferre, ut nihil à ſtatu naturæ diſcedas, nihil à dignitate ſapientis, robuſti animi eſt, magnæque conſtantiæ. *Cicero l. 1. de Off. n. 67.*

Les trois autres ſources du Grand tiennent beaucoup plus de l'art que de la nature, parce qu'elles ne ſont guéres qu'un effet de la réflexion, ſur-tout la derniere. C'eſt une verité qu'il n'eſt pas difficile d'établir ; mais il eſt inutile de le faire : car enfin il faut avoüer que l'étude n'iroit pas loin en tout cela, ſi le genie ne la ſoûtenoit ; de la même maniere que dans les penſées & dans les paſſions, le genie ne ſauroit long-tems agir à propos, s'il ne ſe conduit par les regles.

Outre ce que j'ai dit de l'élevation des penſées, l'Art nous apprend encore ſur cet article, que *les grandes circonſtances*, réünies habilement en un c. 8. ſeul corps ; que *l'Amplification*, diſtin- c. 9. guée comme il faut de la Preuve ; que *les Images*, qui donnent de l'ame c. 13. & de la vie à toutes choſes, ou nous les mettent devant les yeux, ont beaucoup de Sublime dans le diſcours ; &, ce qui eſt d'une grande utilité, l'Art nous avertit que l'imitation, qui ſe propo- c. 11. 12. ſe l'exemple ou le jugement des grands Hommes, nous met en état de faire auſſi-bien qu'eux, & même de les ſurpaſſer quelquefois. C'eſt ainſi que par les préceptes, nous pouvons aſpirer & parvenir à cette premiere partie du Sublime, qui conſiſte *dans la penſée*.

La ſeconde conſiſte *dans le Pathétique*, ſur quoi il ne faut pas douter qu'il n'y eût d'excellentes choſes à dire. Longin n'en parle pas dans cet ouvrage, parce qu'il s'étoit propoſé de faire ſur cette matiere un ouvrage particulier. Il le compoſa en effet, & c'eſt dommage qu'il ſe ſoit perdu. Il ne traite donc plus ici que des figures, de la diction, & de l'arrangement des termes. c. 2. *ad calc.*

A l'égard des figures, il en conſidere le tour & la force dans le fameux ſerment de Démoſthéne. Cet Orateur avoit à prouver que les Athéniens n'étoient point blâmables d'avoir riſqué pour le ſalut de la Grece la bataille de Chéronée contre Philippe, quoiqu'ils l'euſſent perduë; & il n'avoit pour le prouver, que des batailles riſquées ailleurs pour la même cauſe. En cette occaſion: *Non*, dit-il, *non*, *Meſſieurs*, *vous n'avez point failli: j'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon*. Les réflexions de c. 14.

Longin. » Longin ſur cela ſont, Que par cette ſeule forme de ſerment, l'Orateur déïfie ces anciens Citoyens dont » il parle ; qu'il montre en effet, qu'il » faut regarder tous ceux qui meurent de la ſorte, comme autant de » Dieux, par le nom deſquels on doit » jurer ; qu'il inſpire à ſes Juges l'eſprit & les ſentimens de ces illuſtres » morts, & que changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & » pathétique maniere d'affirmer par » des ſermens ſi extraordinaires, ſi » nouveaux, ſi dignes de foi, il fait » entrer dans l'ame de ſes auditeurs » comme une eſpece de contrepoiſon » & d'antidote, qui en chaſſe toutes » les mauvaiſes impreſſions ; qu'il leur » éléve le courage par des loüanges. » En un mot, qu'il leur fait concevoir » qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer » de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils » ont remportées à Marathon & à Salamine ; & que par tous ces differens moyens, renfermez dans une » ſeule figure, il les entraîne dans ſon » parti.

Rien n'eſt plus propre à éclaircir toute la doctrine touchant les parties du Sublime, que cet endroit de Démoſthéne, comme l'explique Longin. On y peut conſiderer ſéparément *la penſée*, *le pathétique*, *l'expreſſion*, *la figure* ; le nombre même, & l'harmonie, ſi on le prend en ſa langue originale.

Aprés ces réflexions, Longin parcourt encore quelques figures, & en
développe les beautez : telles ſont *les*
Interrogations, les Peintures, les Tranſ- c. 16. c. 17.
poſitions des penſées ou des paroles, c. 18.
les Diverſitez de cas, les Collections,
les Renverſemens, les Gradations,
les Retranchemens des liaiſons, les
pluriels réduits en ſinguliers, les chan-
gemens de tems ou de perſonnes, les c. 18. 19. 20.
Periphraſes. Il examine le beſoin ré- 21. 22. 23.
ciproque que le Sublime a des figu- &c.
res, & que les figures ont du Sublime. c. 15.
Il fait ſentir le mélange qu'il faut fai- c. 17.
re des figures, & la varieté qu'il eſt
à propos d'y apporter ; enfin il donne
à connoître qu'il n'y a pas grande fi- c. 14.
neſſe à les employer ſimplement, mais
qu'il faut voir où, comment, en quel-
le occaſion, & pourquoi on les em-
ploye.

Il vient enſuite aux préceptes ſur *le*
choix des mots. C'eſt ici naturellement c. 25.

LONGIN. qu'il auroit dû parler *de la baſſeſſe des termes* : on ne ſait pourquoi il differe d'en parler juſqu'à ce qu'il ait traité de leur arrangement. Quoiqu'il c. 24. en ſoit, il remarque ici du moins avec beaucoup de raiſon, qu'il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, plus de poids, plus de force & de vigueur pour leurs ouvrages, ni en même tems plus de ſolides brillans, ou plus de netteté, que du choix des mots ; parce que les beaux mots ſont la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde neanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine magnificence de paroles, un diſcours tout ſimple quelquefois exprimant beaucoup mieux la choſe, que toute la pompe & tout l'ornement poſſible ; outre qu'une choſe énoncée d'une maniere ordinaire, ſe fait auſſi plus aiſément croire. c. 25.

Ces obſervations confirment deux choſes : l'une, que le Sublime peut ne dépendre que de la penſée ; l'autre, que dans le choix des mots, il faut bien de la prudence, ce qui eſt particulierement vrai pour les mots pris au figuré, qui ſont pour l'ordinaire *des Métaphores*, leſquelles donnent occaſion à l'Auteur de parler des *Paraboles*, *des Comparaiſons*, *& des Hyperboles*. c. 31. Il mêle au travers de tout cela, c. 27. & des critiques ſur differens Auteurs, & quelques queſtions qui concernent ſon ſujet. Telle eſt, par exemple, celle où l'on demande, *S'il faut préferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts?* Sur quoi il ne fait pas difficulté de ſe déclarer toujours pour le Sublime, parce que les fautes qui s'y rencontrent ſe peuvent, & même ſe doivent facilement excuſer. c. 30.

Il dit peu de choſes touchant *l'arrangement des mots* & la meſure des periodes; il en dit aſſez neanmoins pour en faire connoître l'importance, qui eſt telle quelquefois, que c'eſt cet arrangement qui réünit comme en un corps, toutes les parties du Sublime, ſans quoi elles pourroient ſe diſſiper entierement (5).

Il finit par une queſtion curieuſe;

---

(5) ἐν δὲ τοῖς μάλιστα μεγεθοποιεῖ τὰ λεγόμενα, καθάπερ τὰ σώματα, ἡ τῶν μελῶν ἐπισύνθεσις. *Id eſt*, Orationibus præterea, tamquam corporibus addit magnitudinem membrorum apta compoſitio. *Sect*. 35. 34. *c*. 35.

LONGIN.

& il la traite avec un art admirable : *Quelle eſt la cauſe de la décadence des eſprits ?* Ce n'eſt pas lui qui propoſe cette queſtion, il la fait faire par un autre ; il introduit un homme, qui dit que *la cauſe que l'on cherche eſt le changement du gouvernement*, comme ſi l'Eloquence ne pouvoit fleurir que dans les Républiques. Longin réfute cette raiſon comme un effet de l'humeur du peuple qui ſe plaint toujours, & il ſoûtient qu'il faut s'en prendre d'un côté à la fuite du travail, de l'autre à l'amour des richeſſes & des plaiſirs qui occupe les hommes. Il pouvoit ajoûter, qu'en vain l'on dit que les Monarchies, au lieu d'Orateurs veritables, ne produiſent que de grands & magnifiques flateurs, puiſque, ſelon Platon, la flatterie regnoit dans Athénes dés le tems même de la liberté, ce qui n'a point empêché la grande Eloquence d'y fleurir en même temps.

Dans Gorgias.

Voilà, je l'avoüe, un précis un peu long d'un ouvrage qui n'eſt pas fort long de lui-même, & que la Traduction françoiſe de Monſieur Deſpreaux a rendu pour tout le monde auſſi facile & agreable à lire, qu'il eſt important & utile de ſa nature : mais j'ai crû que je devois cette exactitude à un Auteur d'un auſſi grand merite que Longin.

J'ajoûte que bien des choſes ſont propres encore à donner une grande idée de ſon ouvrage. Telle eſt la Traduction françoiſe dont je viens de parler, & qui égale la beauté de l'Original ; telles ſont les Remarques & les Réflexions qui l'accompagnent ; on doit y joindre la Traduction latine du ſavant Monſieur Tollius, auſſibien que celle de Gabriel de la Pierre ; les Notes de l'un & de l'autre, le plan de tout l'ouvrage, & le précis de tous les chapitres que nous devons au dernier ; les Remarques de Monſieur le Febvre ; enfin celles de Monſieur Dacier, de Monſieur Boivin, de Robortel, de Langbeine, toutes choſes qui par elles-mêmes parlent trés-avantageuſement de notre Auteur ; puiſqu'il n'eſt pas naturel que tant de perſonnes habiles, & d'un auſſi bon goût, ayent travaillé par une noble émulation, comme à l'envi les uns des autres, ſur un auſſi petit ouvrage, s'ils n'euſſent tous été perſuadez qu'il contenoit de grands & de précieux thréſors.

Cette idée que nous prenons de Longin ſur le ſoin que les Savans ont apporté à l'expliquer, eſt ſoûtenuë par les loüanges qu'on lui donne.

Epiſt. nunc. in Long. p. 7.

Gabriel de la Pierre l'appelle *un excellent Maître, qui étoit d'un jugement exquis*. Il trouve ſon ouvrage écrit avec élevation & dignité, de ſorte qu'en y donnant les préceptes du Sublime, ſon ſtyle même fournit des exemples de ſes préceptes.

Jacobus ad Portum Epiſt. ad Gab. de Pet.

Steph. à Caſtrobello Epiſt. ad Gab. de Pet.

Un ami de ce Commentateur lui écrivant, appelle Longin *le Prince des Rhêteurs*; un autre ne craint point de dire, qu'il n'y a rien de plus ſublime que ce grand Maître, excepté le Sublime même. Il trouve qu'il exprime par ſes paroles toute la grandeur qu'il enſeigne dans ſes préceptes; ce qui eſt, dit-il, d'autant plus difficile, que les préceptes ſont toujours ſecs de leur nature. Il ajoûte que ce ſavant Homme ſe ſurpaſſe lui-même, qu'il eſt l'exemple & le parfait modele du Grand.

Gab. de Pet p. 20. Porphyr. in Plot. vita. Euſeb. 15. de præpar. Evang

Ce qu'on a jugé de ſes préceptes, on l'a auſſi jugé de ſa critique, c'eſt-à-dire, qu'elle paſſe pour excellente. C'eſt pourquoi Porphyre voulant relever la gloire de Plotin, croit ne pouvoir mieux le faire, que par le jugement que Longin en avoit fait; il rapporte tout au long à cet effet une de ſes lettres, & l'appelle *le plus habile Critique du ſiécle, le premier Juge de ſon tems*, enfin, l'homme *qui ſe connoiſſoit le mieux en eſprits.* A ce jugement, revient celui de S. Jerôme, lorſqu'il écrit à Ruſtique, & qu'il lui parle d'un homme auſſi mal habile que déciſif: *Vous prendriez*, dit-il, *ce Critique pour un autre Longin, & vous diriez qu'il eſt le Cenſeur de l'Eloquence Romaine* (6). Par où ſaint Jerôme donne clairement à entendre qu'il regardoit notre Auteur comme un excellent Juge parmi les Grecs.

Grunnius.

Ainſi Victorius dit que Longin a eu le même deſſein que Démétrius, que dans ſon Traité du Sublime, il parle avec toute l'habileté poſſible de ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence, & qu'il nous y montre un chemin ſûr pour arriver à ce degré de perfection. Ailleurs il aſſûre que *c'eſt un*

Pet. Victor. in Demet.

Idem in Poët. Ariſt.

---

(6) Criticum diceres eſſe Longinum, cenſoremque Romanæ Eloquentiæ & notare quem vellet, & de Senatu Doctorum excludere. *Hieronym. ad Ruſt. T. 1. p. m. 48. initio.*

LONGIN. *Auteur trés-judicieux*, qui juge bien du prix des Auteurs. C'eſt pourquoi Henri Eſtienne a dit, qu'il y a entre Denys d'Halicarnaſſe & Longin une grande difference de tems, mais qu'il n'y en a point pour le merite.

In Dionyſ. Halic.

On peut douter ſi c'eſt le ſens du Pere Vavaſſeur, lorſqu'il dit, quaprés Ariſtote, Démétrius, Denys d'Halicarnaſſe, Quintilien & Hermogéne, il ne trouve plus que Longin qui ſoit digne de conſideration. Mais on ne doutera point que ce ne ſoit le ſens du Bibliographe anonyme, lorſqu'il aſſûre que Longin va de pair avec Denys d'Halicarnaſſe, que ſon ouvrage eſt un livre d'or (qui eſt une expreſſion dont d'autres ſe ſervent auſſi pour marquer combien ils l'eſtiment) qu'il eſt plein de recherches curieuſes, & que nous n'avons rien de ſemblable.

De lud. dict. p. 261.

Bibliog. Hiſt. Polit. Philol. cur. p.

Voſſ. de Nat. & Conſtit. Rhet. p. 116.

Un autre Critique va plus loin. Je mets Longin, dit-il, au-deſſus de tous les Maîtres; parce que quand il dit ce qu'il penſe du Sublime, il juge avec autant de juſteſſe que de ſubtilité ou de pénetration, non-ſeulement des Orateurs, mais de tous les Ecrivains, & qu'il va au vrai. Monſieur le Febvre n'en juge point autrement; il le pré-

Joſeph. Coſelius in Rhet.

fere tantôt à Denys d'Halicarnaſſe, tantôt à tous les autres Rhéteurs.

M. Morhof ne le préfere qu'à Hermogéne; Heinſius n'en parle pas non plus ſi fortement que M. le Febvre; mais il ne laiſſe pas de dire, que c'eſt un homme d'un merite diſtingué, qui voit ce qui échappe aux yeux de beaucoup d'autres; parce que, comme Longin le dit lui-même, la bonne critique eſt le dernier fruit d'un long uſage, & d'une étude conſommée. Il le place enſuite honorablement parmi les Maîtres les plus illuſtres, Ariſtote, Ciceron, Quintilien, Hermogéne, Démétrius, & Denys d'Halicarnaſſe; ſans leſquels, dit-il, on ne peut ni faire aucun progrés dans l'Eloquence, ni bien juger des Anciens.

Morhof. tom. 2. l. 6. n. 6. p. 142.

Dan. Heinſ. in Ariſtarch. ſacrum.

Ce jugement eſt fort moderé: celui du Pere Rapin ne l'eſt pas moins, lorſque, n'ayant égard ſans doute qu'à la qualité des ouvrages, & non à leur étenduë, il dit en general, qu'Ariſtote, Longin, Quintilien & Ciceron nous ont laiſſé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité. Ce Pere dit ailleurs, que Longin eſt un des plus judicieux, mais qu'il

Le P. Rapin, Réfl. ſur l'Eloq. n. 1.

Compar. de Cic. & de Démoſth. p. 8.

ne touche que la ſublimité de l'Elocution.

Domin. Baud. Cent. 101. Ep. xxxvj.

Selon Baudius, les déciſions de Longin ſont droites & ſages ; & il ne renvoye jamais ſes lecteurs, s'ils ſont attentifs & ſoigneux, qu'il ne les charge de richeſſes. Selon le Pere Cauſſin, qui ne lui eſt pas d'ailleurs trop favorable, Longin eſt l'excellent Juge des Orateurs ; & ſelon Voſſius, c'eſt un trés-habile Critique.

Cauſſ. de Eloq ſac. & prof. l. 2. c. 23.

Voſſ. Grammat. l. 1. c. 5. & Inſtit. Oratoriar. c. 6.

A tant de jugemens honorables pour Longin, je n'en ajoûterai plus que deux : le premier eſt de Monſieur Tollius, qui nous a donné une édition ſi belle & ſi parfaite de cet Auteur ; & le ſecond de M. Deſpreaux.

Si vous poſſedez bien Longin, dit Monſieur Tollius, *vous ne penſerez, vous ne direz plus rien que de grand. Comment ne produiroit-il pas cet effet, puiſqu'il vous met devant les yeux tantôt Alexandre, qui ne peut ſouffrir d'autre Souverain que lui dans le monde ; tantôt Ajax, qui ne demande à voir clair, que pour ſignaler ſa valeur au peril de ſa vie ? Ces exemples, certainement, rempliſſent tout à la fois, & l'eſprit de grandes penſées, & le cœur de grands*

M. Toll. ſur Long. Ep. Dedic.

ſentimens. En un mot, continuë Monſieur Tollius, Longin éléve l'ame de ſes lecteurs juſques au ciel, & il éléve leur ſtyle autant que les penſées mêmes.

M. Deſpr. Préf. ſur la Traduction de Longin.

Ce qu'en a dit Monſieur Deſpreaux eſt trop long, pour le rapporter tout entier ; & il ſeroit d'ailleurs inutile de le faire, puiſqu'il n'y a perſonne qui n'ait les ouvrages de cet illuſtre Poëte, pour y voir ſa Préface ſur ſa Traduction de Longin. Je remarquerai donc ſeulement, que, ſelon lui, cet Auteur ne ſe contente pas, comme Ariſtote & Hermogéne, de donner des préceptes tout ſecs, & qu'il ne tombe pas dans le défaut de Cécilius, qui avoit écrit du Sublime en ſtyle bas ; mais qu'en traitant des beautez de l'élocution, il les employe toutes, & néanmoins ſans ſortir du ſtyle didactique. Il ajoûte, qu'au rapport de Porphyre, ſon jugement étoit la regle du bon ſens, & qu'il ne fut pas ſeulement un Rhéteur habile, mais un Miniſtre d'Etat conſiderable, & un Philoſophe capable d'être mis en parallele avec les Socrates & les Catons.

Telles ſont les loüanges que les Savans ont données à Longin : mais ce qui ne contribuë pas moins à le faire connoître, ce ſont certaines réflexions qu'on a faites, ou ſur ſa methode en general, ou ſur quelques endroits de ſon livre. Si d'un côté on y voit des perſonnes habiles qui ſont de ſon goût, on en voit d'autres d'ailleurs qui s'en éloignent.

Ainſi un Auteur des plus conſiderables dans la République des Lettres, & des plus ſavans de l'Europe; en un mot, Monſieur Huet, ancien Evêque d'Avranches, n'eſt pas du ſentiment de Longin ſur le Sublime, que ce Rhéteur trouve dans ces premieres paroles de la Geneſe: *Dieu dit que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit.* Sa raiſon eſt, que, quelque grande que ſoit la choſe énoncée par ces paroles, c'eſt pour cela même que Moyſe l'a dite d'un ſtyle ſimple (7).

Toll. ſur Longin p. 62.

Monſieur Tollius croit que Monſieur Huet, occupé de plus grands ouvrages, eſt excuſable de n'avoir pas pris le ſens de Longin, qui cite cet endroit, non pour la magnificence des paroles, mais pour celle de la penſée, & qu'au reſte, une grande choſe eſt ſuſceptible d'ornement. C'eſt en effet, ce qu'il auroit pû prouver par l'exemple des Cantiques de Moyſe, où Monſieur Huet lui même reconnoît du Sublime.

---

(7) Quam ſimplicitatem perſecutum eſſe Moſem puto propter dignitatem materiæ quæ doceri contenta reſpuit omnem ornatum.

M. Deſpr. Pref. ſur Long.

Mais Monſieur Deſpreaux va plus loin, & prétend que ce n'eſt pas la penſée ſeule, mais les paroles mêmes qui ſont ſublimes; parceque, malgré la ſimplicité des termes, à les prendre en particulier, il y a, comme il dit, un tour extraordinaire d'expreſſion, qui marque parfaitement l'obéïſſance de la créature aux ordres du Créateur.

En effet, ſi l'on compare cette expreſſion: *Dieu dit, que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit*, avec cette autre: *Dieu d'une ſeule parole forma la lumiere*; on trouve dans la premiere expreſſion un Dramatique qui n'eſt pas dans la ſeconde. La premiere nous répreſente Dieu agiſſant. Elle nous rend nous-mêmes comme préſens avec étonnement à ſon action toute-puiſſante. Nous voyons naître la lumiere, nous la voyons, pour ainſi dire, partir de ſa bouche avec ſa parole. Ajoûterai-je quelque choſe ? Nous concevons que la lumiere paroît, je ne dis pas avant que Dieu ait dit qu'elle paroiſſe, mais avant que l'Hiſtorien ait achevé de dire que ſur ſon ordre elle parut. Or ce Dramatique jetté ainſi à propos dans la diction, cette rapidité d'action ſi bien marquée, fait une expreſſion ſublime, parce qu'elle nous éléve & nous ravit.

Combien d'exemples confirment cette verité ! *Il dit*, (8) *& tout fut fait ; il commenda, & tout fut créé.* Peut-on douter que David n'ait eu en vûë les paroles de Moyſe, ou qu'il n'ait voulu nous élever l'ame malgré la ſimplicité de ſes termes, ou que le tour d'expreſſion qu'il a choiſi, ne convienne parfaitement à ſon deſſein ? Peut-on douter que les paroles du Centenier, dans l'Evangile conformément à ſon intention, n'ayent la force de produire le même effet, aprés que Jeſus-Chriſt les a admirées : *Je ſuis moi-même ſujet* (9) *à des Comman-*

---

(8) Ipſe dixit, & facta ſunt ; ipſe mandavit, & creata ſunt. *Pſ.* 148. *v.* 5.

(9) Nam & ego homo ſum ſub poteſtate conſtitutus, & habeo ſub me milites, & di-

dans, mais j'ai des Soldats ſous ma conduite ; je dis à l'un, allez-là, & il y va ; je dis à l'autre, venez ici, & il y vient ; & à mon ſerviteur : faites cela, & il le fait... Dites ſeulement une parole, & mon ſerviteur ſera guéri. Qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt admire dans ce diſcours, ſinon que le Centenier conçoit parfaitement bien la puiſſance & la grandeur de Dieu, & qu'il l'exprime dans toute ſa dignité, en même tems qu'il y eſpere ? Mais, dit-on, ces tours ſont familiers dans l'Hebreu ! On peut dire la même choſe de toutes les figures dans toutes les langues. Elles ſont figures, parce qu'elles ont quelque choſe d'extraordinaire : mais elles ne ſont bonnes, qu'à cauſe que ce qu'elles ont d'extraordinaire, elles le font de quelque choſe de commun. Ainſi, ſans aller plus loin, dans le diſcours du Centenier, ce qui regarde cet Officier & ſes inferieurs, eſt commun ; mais ce qui regarde J. C. & le ſerviteur dont le Maître demande la guériſon, eſt ex-

---

co huic, vade, & vadit; & alii, veni, & venit ; & ſervo meo, fac hoc, & facit... Dic tantum verbo, & ſanabitur puer meus. *Matth.* 8. *v.* 8. 9.

traordinaire ; & cet extraordinaire ne ſe ſent ſi bien, que par le moyen de ce qu'il y a de commun.

En voilà aſſez pour moi ſur ce ſujet ; ceux qui en voudront davantage, pourront lire la Diſſertation de Monſieur Huet, & celle de M. Deſpreaux*, & prendre parti, s'ils le jugent à propos, avec connoiſſance de cauſe. Je les ai lûës toutes deux, & je crois ſans difficulté devoir m'arrêter au ſentiment du dernier. Ce grand Homme, dont je cheris & reſpecte le ſouvenir, avoit eu la bonté de me faire la lecture de ſa Diſſertation peu de tems aprés que j'eus composé ce qu'on vient de lire ; & j'eus la ſatisfaction de voir que je ne m'étois aucunement éloigné de ſa penſée. Que n'a-t-il vécu plus longtems ; premierement pour l'utilité publique ; en ſecond lieu, s'il eſt permis de ſe regarder ſoi-même, pour m'aider à mettre cet ouvrage dans une plus grande perfection ! Je ſuis ſûr qu'il ne m'auroit pas refuſé ſes avis. Il vit dans le cœur des gens de bien, & il y vivra. Il vivra dans ſes ouvrages, pour la gloire de la France. Puiſſent les charmes qu'on y trouve pour l'eſprit & pour le cœur, arracher tous

Diſſert. div. recueill. par M. l'Abbé d Tilladet tom 2. X. Diſſer.

** Edit. nouv. des Oeuv. d Nicol. Deſp. Diſſert. 10. ſur Long.*

les jeunes gens de la lecture des mauvais livres, qui les corrompent ! Le ſouvenir de ſa mort, qui m'attendrit, ne me permet pas d'en dire davantage ; auſſi n'en eſt-ce pas le lieu. On me pardonnera pourtant, ſi je donne ici à ſa memoire ce que j'ai fait à ſa loüange lorſque j'avois l'honneur de le voir. Il ne s'agit que de dix vers, où j'ai voulu exprimer ce que doit ſe dire un homme qui ſe ſent tenté d'écrire en vers, ſans en avoir le talent, comme l'avoit ce grand Poëte. Les voici :

Penſons-nous devenir un jour, comme Boileau,
Par l'étude d'Horace un Horace nouveau?
Ah ! ne nous flattons pas d'une telle chimere.
Sommes-nous, comme lui, pleins de l'eſprit d'Homere?
Le Permeſſe François nous vit-il ſur ſes bords?
Phébus nous ouvre-t-il, comme à lui, ſes threſors?
Il faut pour l'imiter une main délicate,
Qui, docte en ſes portraits, nous inſtruiſe & nous flatte.

Il ſaudroit pour le ſuivre, & pour
voler ſi haut,
Et ſavoir ce qu'il ſait, & valoir ce
qu'il vaut.

Je ne crains point que cet éloge paroiſſe faux. Je crois même, quelque avantageux qu'il ſoit, que l'on conviendra aiſément que M. Deſpreaux merite de plus grandes loüanges. Revenons à Longin.

A l'occaſion de ce que j'ai dit par rapport aux paroles de la Geneſe, il ne faut pas s'imaginer que Monſieur Deſpreaux fit ſcrupule d'être d'un autre avis que Longin. Car ce Rhéteur ne pouvant approuver Gorgias d'avoir appellé les Vautours *des ſepulchres animez*, & étant dans ſa déciſion appuyé du ſentiment d'Hermogéne, qui juge l'Auteur de cette penſée *digne des ſepulchres animez dont il parle*, Monſieur Deſpreaux doute que cette penſée déplût aux Poëtes de notre ſiecle; & il croit qu'elle ne ſeroit pas, en effet, ſi condamnable dans les vers.

Remarq. ſur Longin.

C'eſt ainſi que bien d'autres que lui ne ſe ſont pas fait une peine de ne pas ſuivre Longin. Monſieur le Febvre, par exemple, & Victorius ne ſauroient condamner Herodote, comme ce Rhé-

M. le Feb. ſur Long. Voy. M. Toll. pag. 38.

Victor. variar. lect. l. 2. c. 5.

teur le condamne, pour avoir appellé les femmes, *le mal des yeux*. Le Pere Cauſſin déſaprouve la Critique que Longin a faite de certains détails dans l'Hiſtoire de Theopompe. M. Tollius ne peut comprendre comment c'eſt une choſe qui contribuë au Sublime, que de répéter le même mot en differentes manieres. Monſieur le Febvre ſe range du côté de Cécilius ſur un ou deux mots grecs (10) que ce Rhéteur avoit condamnez, & que Longin trouve fort beaux. Il y en a qui ne conçoivent pas non plus comment le choix & l'amas des grandes circonſtances, l'amplification, les figures, ſont des cauſes du Sublime. Enfin, ſi nous en croyons Langbeine, il y a de petits Rhétoriciens de deux jours qui ne font pas difficulté de blâmer le ſerment de Démoſthéne, que Lucien, qu'Hermogéne, que toute l'antiquité a admiré; & ſi nous en croyons les Notes de Monſieur Tollius, c'eſt Balzac que Langbeine a voulu déſigner.

Eloq. ſac & prof. l. 1. c. 20.

M. Toll. ſur Long. p. 144.

Voyez M. Toll. p. 169.

Ibid. p. 121.

Lucien, in Enc. Demoſt.

Hermog. 2. de Form. c. 3. p. 394. & de Meth. c. 20. p. 544. 545.

M. Toll. ubi ſup.

A l'égard du mot d'Herodote, c'eſt

---

(10) ἀναγκοφαγῆσαι & προπεπωκότας. *Long. c.* 31. 32. Le premier ſignifie *devorer par neceſſité:* le ſecond ſignifie *des gens qui livrent de gayeté de cœur.*

une choſe de goût ; chacun peut ſuivre le ſien, & je m'en tiens à celui de Longin. Le Pere Cauſſin prétend juſtifier Theopompe, parce que *les détails* qu'on y reprend, *étoient*, dit il, *d'un Hiſtorien fidele.* Mais outre que la fidelité d'un Hiſtorien n'exigeoit point ces détails, ſelon Monſieur Bayle ; il eſt clair qu'autre choſe eſt *d'être fidele*, autre choſe eſt *d'avoir du grand.* Et aſſûrément, pour n'avoir pas confondu ces deux choſes, Longin ne meritoit pas qu'on le traitât de *Critique mordant & froid.* Pour la répétition des termes, peut-être les deux vers de Virgile :

De Eloq. ſac. & prof. l. 1. c. 2.

M. Bayle. Dict. hiſt. art. de Theop.

Cauſſ. ubi ſuprà.

Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis pugnent, ipſique Nepotes,

Virg. l. 4. de l'En.

& autres ſemblables, perſuaderoient à Monſieur Tollius que cette figure répand du Sublime dans le diſcours. Sur les deux mots grecs que Monſieur le Febvre & Cécilius blâment, & que Longin approuve, je crois que pour en juger, il faut ſuppoſer avec Longin un homme dans la paſſion, & non de ſens raſſis ; car chaque état a ſes termes. Quant aux ſources du Grand,

Grand, on n'a qu'à lire les Cantiques de Moyſe, ou le Pſeaume ſur la ſortie d'Egypte, & autres ſemblables; on y verra ſi les figures, les circonſtances, l'amplification ne produiſent pas le Sublime, & ſi réciproquement le Sublime ne les ſoûtient pas. A l'égard du ſerment de Démoſthène, que dois-je dire? ſinon qu'il ſeroit fâcheux qu'un Auteur comme Balzac, né pour le Grand, & qui l'a toujours tant aimé, n'eût pas goûté une penſée digne de lui, & dont il étoit lui-même trés-digne. Mais je puis aſſûrer que dans une de ſes lettres, il en fait tout le cas qu'elle merite, ſans pouvoir dire ſi dans quelque autre il l'a blâmée.

Balzac l. 7. let. 40. à M. le Card. de Riche. p. m. 324.

Enfin, pour achever cet article, Longin n'eſt pas du goût de Timée, lorſque loüant Alexandre, il dit que *ce Prince a conquis toute l'Aſie en moins de tems qu'Iſocrate n'en avoit mis à compoſer ſon diſcours intitulé le Panégyrique.* Sur cela, Monſieur Coſtard ne fait point difficulté de dire que Longin étoit *un chicaneur, & un faux ſubtil.* On peut dire que Monſieur Coſtard, dans ſa diſpute, étoit de mauvaiſe humeur; cependant, Monſieur Bayle même, dans ſon

Trait. du Sub. c. 3.

Coſt. Apol. p. 88. 89.

M. Bayle ſur Timée dans ſon Dict.

Dictionnaire, eſt au fond de ſon avis, quoiqu'il ne diſe point d'injures à notre Auteur. Au contraire, il juge ailleurs que Longin étoit d'un diſcernement exquis, & d'une pénétration judicieuſe ; qu'il n'étoit point un faux Critique ; qu'il avoit l'eſprit grand & beau : mais en cette occaſion, *il ne le reconnoît plus, & ne ſait ce qu'il avoit fait de ſon goût.*

S'il faut ici ſe déclarer, je crois qu'à prendre le Panégyrique dont il s'agit, pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour le Diſcours où Iſocrate a eu deſſein, comme Longin le dit lui-même, de montrer que les Athéniens ont rendu à la Grece plus de ſervice que les Lacedémoniens, la comparaiſon de Timée eſt auſſi condamnable, que ſi on diſoit en loüant le Roi, qu'*il a moins mis de tems à la conquête de la Hollande, que Monſieur de Vaugelas à faire ſon Quinte-Curce.* Il n'y a point de rapport, & *faute de rapport*, ſelon le Pere Bouhours, cette comparaiſon eſt vicieuſe.

Long. c. 37.

Bouhours, Maniere de bien penſer &c. p. 81.

Mais ſi nous ſuppoſions que le Panégyrique fût un Diſcours compoſé pour exhorter Philippe ou Alexandre à la guerre contre les Perſes, alors on diroit, je crois, de trés-bon ſens, *qu'Alexandre a mis moins de tems à la conquête de l'Aſie, qu'Iſocrate n'en avoit employé à l'y exhorter*; & la diſproportion d'un grand Prince à un Rhéteur, n'empêcheroit pas que la comparaiſon ne fût bonne.

Or ne ſe pourroit-il pas faire que Timée auroit pris le Panégyrique pour le Diſcours à Philippe? car Iſocrate a fait tous les deux; & ce qu'il y a de certain, c'eſt que Monſieur Dacier & Monſieur Le Febvre, dans leurs Notes ſur Longin, s'y ſont trompez par un défaut de memoire, & ont pris l'un pour l'autre (11). Avoüons néanmoins qu'il ne paroît pas que Timée s'y ſoit trompé: mais y ayant deux manieres, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, de prendre le Panégyrique; premierement comme un éloge des Athéniens; en ſecond lieu, comme une exhortation à la guerre contre les Perſes; c'eſt de cette ſeconde maniere que Timée l'a pris, ainſi qu'il paroît par ſes propres paroles, rapportées

Dion. Halic. tom. 1. p. 57. lin. 29.

---

(11) Ibi enim Philippum adhortatur Iſocrates ad ſuſcipiendam in Perſas expeditionem. *Faber, in Long. M. Dacier, Remarq. ſur Long. pag. 225. édit. d'Hollande.*

dans le Grec de Longin ; & cela rectifie ſa comparaiſon.

Ce qui la met encore à couvert de la cenſure de Longin, c'eſt que Timée n'a prétendu comparer le Conquerant & l'Orateur, que par la facilité d'achever l'un & l'autre leur entrepriſe, ſans prétendre que l'Orateur ſeroit comparable au Conquerant *par ſa valeur*, s'il mettoit moins de tems à compoſer ſon Diſcours, que le Heros à achever une conquête. Longin lui impute cette penſée, comme il paroît par le Grec (12). C'eſt ſur quoi Monſieur Bayle, de qui je tiens cette remarque, ne reconnoît plus le Critique, & ne ſait ce qu'il avoit fait de ſon goût.

M. Bayle, Dict. Hiſt. ſur Timée.

Je finis par une queſtion qui donne lieu à rapporter des penſées conſiderables de Monſieur Le Febvre, tant ſur Longin, que ſur Hermogéne. Gabriel de la Pierre demande pourquoi ces deux Auteurs ſont ſi differens dans la maniere de traiter le Grand ou le Sublime.

Voyez-la plus au long dans M. Toll. pag. 405.

Gab. de Pet. Ep. ad Steph. a Caſtrob.

Monſieur Le Febvre ſoûtient que *le Grand & le Sublime* ne ſont pas la

Fab. Præf. n Long.

---

(12) *Le Grec porte* κατ' ἀνδρείαν, quoad fortitudinem.

LONGIN.

même choſe ; que le premier n'eſt qu'un degré pour arriver au ſecond ; que le premier eſt comme le corps du diſcours, que le ſecond en eſt comme l'ame ; qu'Hermogéne a traité l'un, & Longin l'autre, celui-là parlant du *ſtyle ſublime*, & celui-ci du *Sublime ſeulement*.

Ainſi Monſieur Le Febvre ne s'étonne point de ce que la methode de ces deux Auteurs eſt ſi differente, mais de ce que l'on s'eſt aviſé ſi tard de parler du Sublime, qui eſt la plus belle partie de l'Eloquence, & la plus utile. De ſorte qu'il faut regarder, ſelon lui, cette qualité du diſcours comme ces aſtres qui n'ont été découverts que dans les derniers tems ; puiſque Cécilius eſt le premier qui en ait parlé. Cet Auteur même ne fit que marquer qu'il y avoit un Sublime qui faiſoit le prix des ouvrages, ſans nous apprendre l'art d'y arriver. Mais ce qu'il avoit omis, Longin, qui avoit l'eſprit grand & élevé, l'a entrepris avec éclat, & en eſt venu à bout d'une maniere fort glorieuſe. C'eſt donc lui, dit Monſieur Le Febvre, qui a ſû ſéparer cette lumiere des tenebres qui l'environnoient, au lieu que Cécilius n'étoit pas encore bien ſûr s'il la voyoit.

Chateaubeau de ſon côté, croit que Longin & Hermogéne ſont parfaitement d'accord, quelque difference qu'il paroiſſe dans leurs ouvrages.

Steph. à Caſtrob. Ep. ad Gab. de Petr.

Hermogéne, dit Chateaubeau, fait dépendre *le Grand* de ce qu'il peut y avoir de *grave* dans le diſcours, ou *de dur*, ou *de vehement* ou *de brillant*, ou *de fort*, ou *de vigoureux*, ou *de périodique*. Le grave vient de la nobleſſe du ſujet, quand on en parle dignement; ce qu'il y a de dur, vient des juſtes reproches adreſſez aux perſonnes conſtituées en dignité; le vehement conſiſte dans des reproches qu'on fait à des perſonnes de moindre conſideration; le brillant réſulte des diſcours avantageux qu'on tient de ſoi à propos; le fort vient d'une heureuſe chaleur qui anime & mêle enſemble ces trois derniers caractéres; le périodique conſiſte dans le tour des paroles. On ajoûte *le beau*, qui demande de l'étenduë & de la ſymmetrie, & *le vif*, qui corrige la lenteur du périodique.

Longin reconnoît cinq ſources du Grand; l'Elevation de la penſée, le

Pathétique, l'Extraordinaire dans les figures, la nobleſſe de la Diction, & l'Arrangement des paroles.

Or on peut ſoûtenir, continuë Chateaubeau, que *le grave* a rapport *à la nobleſſe des penſées*; que *le dur*, *le vehement*, *le brillant & le vif* ſe rapportent au *pathétique*; que *le beau* comprend *la diction & les figures*; que *le périodique* revient *à la circonduction & à l'arrangement des paroles*. On peut donc croire qu'Hermogéne & Longin ſont d'accord.

En effet, deux raiſons me perſuadent que *le Grand*, dont Hermogéne parle, eſt *le Sublime* dont parle Longin. La premiere eſt, que ſelon l'un & l'autre, l'arrangement des paroles, les figures, la diction, le pathétique & la penſée ſont les ſources du Grand & du Sublime. La ſeconde eſt, que l'un & l'autre donnent les mêmes exemples, tirez ſur-tout de Démoſthéne, pour y faire remarquer les mêmes beautez. L'un & l'autre citent à cet effet, le ſerment de cet Orateur, ſes images, ſes métaphores, ſes mouvemens & ſes figures.

Herm. l. 1. de Form. c. 9. &c. p. 309. 394. 544. 545.

Monſieur Tollius eſt de cet avis, & remarque même que ſur cette matiere, Hermogéne eſt plus exact & plus juſte. Ce Rhéteur, au premier livre des Idées, poſe pour principe que tout diſcours dépend de *l'invention*, (13) de *la diſpoſition*, *ou de la methode*, & *de l'élocution*; mais que l'élocution a quatre parties : les *figures*, les *membres*, *l'arrangement* des mots, & *l'harmonie*, qui réſulte de ces deux dernieres parties. Monſieur Tollius trouve qu'il ne manque rien à cette diviſion; parce que l'invention comprend les penſées & le pathétique. Au lieu que dans la diviſion que Longin donne des ſources du Grand, il n'eſt parlé ni *de la diſpoſition*, ni *des membres*, ni *des chûtes & de l'harmonie*, toutes choſes que cet Auteur regarde néanmoins dans la ſuite de ſon ouvrage, comme capables de produire le Grand. Ce qui fait dire à M. Tollius que la diviſion que fait Longin des ſources du Sublime, n'eſt pas aſſez exacte.

M. Toll. p. 46 ſur le ch. 8. de Long.

M. Dacier, Remarques ſur Long.

Mais ſi ce Traducteur donne la préference à Hermogéne ſur ce point, Monſieur Dacier la donne à Longin ſur un autre. C'eſt lorſqu'il croit que Longin blâme une hyperbole attribuée à l'Orateur Grec, & loüée par Hermogéne. Longin, dit Monſieur « Dacier, cite ce paſſage ſans doute, « pour en condamner l'hyperbole, qui « eſt en effet trés-vicieuſe ; car *un eſprit foulé ſous les talons*, eſt une choſe bien étrange. Cependant, continuë Monſieur Dacier, Hermogéne « n'a pas laiſſé de la loüer. Mais ce « n'eſt pas ſeulement par ce paſſage « que l'on peut voir que le jugement « de Longin eſt plus ſûr que celui « d'Hermogéne & de tous les autres « Rhéteurs. «

---

(13) Hermogéne en cet endroit ne dit point *l'Invention*, comme M. Tollins : mais la penſée. *L. de Form. c. 2. p. 244.*

LONGIN.

Long. c. 37.

Quand même Longin, en cette occaſion, auroit penſé autrement qu'Hermogéne, comme le croit Monſieur Dacier, c'eſt toujours une gloire pour Hermogéne, c'eſt-à-dire, pour un homme de dix-huit ans, d'être mis en parallele avec un auſſi grand homme que Longin. Mais c'eſt une queſtion, ſi ce grand Homme a voulu blâmer l'hyperbole qu'Hermogéne a loüée. La raiſon d'en douter, eſt que cette hyperbole ſe trouve immediatement aprés une lacune où étoit le jugement de Longin. Il paroît bien qu'il

LONGIN. a voulu blâmer celles qui ſont trop fortes ou trop dures : mais ne doit-on pas ſuppoſer qu'il a crû qu'on doit juger de leur force ou de leur dureté, par la paſſion où ſe trouve celui qui parle ? Or il eſt ſûr qu'Hermogéne n'a loüé celle-ci que dans un grand mouvement. Cic. in Orat. Ciceron ne remarque-t-il pas que Démoſthéne, dans la chaleur, a des expreſſions que ſon ennemi traitoit de *monſtres dans la diction* ? Mais Ciceron ne donne pas pour cela dans la penſée de cet ennemi ; parce qu'il eſt facile (14), quand on eſt de ſens raſſis, de trouver à redire à des expreſſions qui ne ſont bonnes que dans la chaleur.

Au travers de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre, le lecteur judicieux verra d'un côté, l'eſtime ſinguliere qu'il faut faire & de la critique, & des préceptes de Longin, & que ce grand Homme eſt un des plus excellens Maîtres de l'Eloquence. Il verra d'un autre côté, qu'il y a de quoi verifier que les plus ſavans ſe trompent quelquefois, puiſqu'il n'eſt pas poſſible que Longin lui-même, ou les Savans qui

(14) Facile eſt verbum ardens reprehendere. Cic. ibid.

le critiquent, ne ſe ſoient trompez dans des jugemens qui ſont contraires entre eux. La concluſion naturelle eſt, qu'il faut s'élever au-deſſus de la vaine gloire, & reconnoître avec franchiſe le foible de nos ouvrages, ou le faux de nos jugemens, lorſqu'on nous le fait voir.

DÉMÉTRIUS,

Que les uns croyent être le Phalérien, preſque contemporain de Démoſthéne; & que les autres diſent être d'Alexandrie, & contemporain de Galien.

DÉMÉTRIUS.

IL y a un Traité en grec *touchant l'Elocution*, lequel pour n'être qu'un trés-petit morceau de Rhétorique, eſt pourtant capable de faire honneur à ſon Auteur; & on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage: c'eſt le fameux Démétrius le Phalérien, ainſi ſurnommé du Port d'Athénes nommé Phalére, d'où il étoit natif. J'ai parlé de lui dans la Préface de ce Recueil. Il fut diſciple de Théophraſte, & devint ſi conſiderable par ſon Eloquence & par ſon habileté, qu'il ſe rendit Maître de tout dans la République. On lui dreſſa trois cens ſoixante ſtatuës, pendant que la fortune lui fut favorable. On les abatit toutes lorſqu'elle lui devint contraire. Il fut obligé de s'enfuir, & il diſoit dans ſon exil, qu'on n'avoit point abatu ſa vertu, & que ſa gloire dureroit malgré l'envie de ſes ennemis.

Tous les Critiques néanmoins ne conviennent pas que cet ouvrage ſoit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien poſterieur au premier ; d'autres croyent qu'il eſt de Denys d'Halicarnaſſe.

Method. Eloquent. compar. c. 5.

Melchior Junius, ſans entrer dans cette queſtion, nous conſeille de lire Hermogéne, & nous avertit de ne point negliger la lecture de Démétrius. C'eſt ainſi que le Pere Vavaſſeur aſſûre que cet Auteur eſt un Ecrivain habile & fort ſubtil, que ce qu'il a écrit eſt utile, & digne non-ſeulement d'être lû ſouvent, mais encore d'être appris par cœur. Le Pere Rapin dit de même que Démétrius eſt un des Anciens qui juge le plus finement des

De ludic. dict. p. 255. 256.

Compar. de Démoſth. & de Cic.

choſes, mais qu'il ne touche que la délicateſſe du diſcours. Monſieur Tollius n'a garde de ne le pas eſtimer. Il le trouve cependant moins exact qu'Hermogéne & Longin. Il en donne une raiſon qui eſt aiſée à comprendre : car lorſque Démétrius parle du Grand, il n'en aſſigne que trois ſources, qui ſont les penſées, le choix des mots, & leur arrangement, ſans parler ni des figures, ni des paſſions ; ſa diviſion ne peut donc paſſer pour exacte, ſelon Monſieur Tollius, à moins, dit il qu'on ne rapporte les paſſions aux penſées, & les figures à la diction. Enfin le Bibliographe anonyme, ſans entrer dans aucun détail, dit que c'eſt un petit ouvrage que celui dont nous parlons, mais que c'eſt un ouvrage excellent.

M. Toll. dans ſes Not. ſur le ch. 8. de Long.

Bibliog. hiſt. Polit. Philol. curioſ. p. 30.

Aucun des Critiques que je viens de nommer, n'entre, comme on le voit, dans la queſtion qui regarde le veritable Auteur du livre dont il s'agit ; ils jugent ſeulement de ſon merite & de celui de ſon ouvrage. Il y en a qui vont plus loin. Ils remarquent premierement qu'il y a eu pluſieurs Démétrius, même de Phalére, & qu'il y en a eu de divers païs, tous gens

Th. Gale. dans le Démet. d'Anglet.

éloquens, celebres par des écrits qui concernoient la Rhétorique. En ſecond lieu, ils remarquent que l'Auteur du livre dont nous parlons, cite Démétrius le Phalérien, comme un autre citeroit Ariſtote ou Ciceron; & de là ils concluent que ce n'eſt pas cet Orateur.

Pag. 166. n. 303.

Selon Victorius néanmoins, la methode & la conduite de l'ouvrage, l'exactitude ou la fineſſe des détails, l'élegance du ſtyle, le diſcernement du bon ou du mauvais dans les ouvrages des Auteurs, la juſteſſe des jugemens & des critiques, tout enfin lui perſuade que c'eſt un des Péripateticiens les plus polis, & l'un des plus doctes diſciples de Théophraſte, qui a composé ce Traité; en un mot, il croit que c'eſt le fameux Orateur natif de Phalere. Que ſi Victorius trouve des gens qui ne donnent point à l'Auteur le ſurnom de Phalérien, il en trouve d'autres qui le lui donnent: & ſi le Démétrius ainſi ſurnommé, eſt cité dans ce livre, c'eſt, dit Victorius, Démétrius lui-même qui s'eſt cité, pour ſe faire honneur d'un mot également ſage & plein de liberté, dont il a voulu conſerver le ſouvenir. Il

Ibid. ex Petr. Victor. Edit. Flor. Demet. an. 1552.

Ammon. in Ariſt. περὶ ἑρμην

Theophylact. Bulg. Ep. ad Romæum Theophylact.

Pag. 166. ſect. 308.

étoit Ambaſſadeur pour les Grecs auprés de Craterus * de Macedoine, & ce Prince le recevant avec beaucoup de hauteur, *ce Prince*, dit-il, *eſt lui-même autrefois venu vers nous en ambaſſade*. Par où Démétrius vouloit marquer doucement l'orgueil de Craterus.

C'eſt ainſi que Victorius juge en même tems & de la nature de l'ouvrage, & de l'Auteur qui l'a compoſé. Gaddius eſt de ſon avis, tant ſur l'un que ſur l'autre article : mais pour le ſecond, Iſaac Voſſius n'en eſt pas, non plus que le Pere Cauſſin *, ni Henri Valois **. Ce dernier croit que l'ouvrage eſt de Denys d'Halicarnaſſe, & s'appuye ſur deux raiſons. La premiere eſt, qu'un ancien Scholiaſte d'Ariſtophane attribuë à ce Rhéteur un trait qu'il rapporte du livre dont eſt queſtion ; la ſeconde eſt, qu'on parle dans ce livre, d'un Peintre nommé Nicias, & d'un Auteur nommé Artemon, qui tous deux ont vécu longtems aprés Démétrius le Phalérien.

Cette ſeconde raiſon prouve bien que l'ouvrage n'eſt pas de Démétrius, mais non pas qu'il ſoit de Denys d'Halicarnaſſe. La premiere paroît plus concluante à cet égard, & néanmoins

* *Le ſucceſſeur d'Alexandre.*

Apud Morhof. Polyhiſt. l. 6. c. 1. n. 3.

Gad. tom. 1. de Script. non Eccleſ. p. 151.

Voſſ. de Poëmat. cant. p. 91.

* *Cauſſ. de Elocut.*

** *Henr. Valeſ. in not. ad excerpt. Nic. Damaſc.*

Pag. 53. n. 76.

Ibid p. 131. n. 231.

elle n'eſt pas démonſtrative, parce que le Scholiaſte peut avoir pris un Auteur pour l'autre. C'eſt pour cela que *Inſtit. Orator. l. 6. c. 2.* Jean Gerard Voſſius n'eſt ni pour ceux qui donnent cet ouvrage à Démétrius le Phalérien, ni pour ceux qui l'attribuent à Denys d'Halicarnaſſe. D'un côté, il ne peut ſe perſuader, non *Cauſſ. l. de Eloc.* plus que le Pere Cauſſin, que Démétrius le Phalérien ſe fût cité lui-même; & il eſt moins touché du témoignage d'un ſeul Auteur aſſez récent (19), qui lui donne nommément ce petit Traité, que du ſilence de tous les anciens Rhéteurs ſur cet article, & particulierement du ſilence de Ciceron: car ni l'Orateur Romain, ni aucun autre plus ancien, n'a donné cet ouvrage à Démétrius. Aucun d'eux ne dit rien ſur cela. Cependant Ciceron avoit occaſion d'en dire quelque choſe, lorſqu'il parloit de cet Orateur; d'autant plus qu'il l'eſtimoit beaucoup.

D'un autre côté, ſur le titre de toutes les éditions, *Inſtit. Orat. l. 6. c. 2. p. 434.* Voſſius ne laiſſe pas de croire que l'Auteur s'appelloit Démétrius, & que ce n'eſt pas Denys

---

(1) Theophylact, qui vivoit ſous Alexandre II il y a environ 600 ans.

d'Halicarnaſſe. Il croit donc que c'eſt un Démétrius d'Alexandrie, & non pas celui de Phalére. Néanmoins en jugeant le fond, il convient que l'ouvrage eſt digne de cet Orateur, & qu'il étoit lui-même digne de l'ouvrage.

Au reſte, Voſſius ne donne point ſon avis pour certain ; & à ſon exemple, un autre Critique ne veut auſſi rien décider touchant le ſiécle du Rhéteur dont il s'agit. Il ſe contente de dire que, poſé le ſentiment de Voſſius, il étoit contemporain de Galien. En tout cas, le même Critique aſſûre que l'Auteur dont eſt queſtion, n'eſt point Denys d'Halicarnaſſe. Il ſe fonde, avec trés-grande raiſon, ſur la difference ſoit de la methode, ſoit du ſtyle, & ſur le ſilence réciproque tant de cet Auteur ſur Denys, que de Denys ſur cet Auteur. Car Denys d'Halicarnaſſe a coutume, quand il traite les mêmes choſes qu'il a traitées auparavant, de renvoyer ſon lecteur aux endroits où il en a déja parlé.

Thom Gal. dans ſon édit. d'Anglet.

En ſuppoſant que c'eſt Démétrius le Phalérien, nous en trouvons le caractére dans Quintilien (2) & dans Ci-

(2) Quin etiam Phalereum illum Deme-

DE'ME'TRIUS.

ceron. Ils reconnoiſſent tous deux que cet Orateur avoit beaucoup de genie, qu'il étoit éloquent, qu'il n'excelloit néanmoins que dans le ſtyle mediocre, & que ſes manieres ne convenoient guéres aux affaires ſerieuſes; qu'à la verité, ce fut lui qui fit dégenerer l'Eloquence parmi les Athéniens; mais pourtant qu'il eſt digne de conſideration, parce qu'il eſt du nombre des dix Orateurs Grecs, quoiqu'il ne ſoit que le dernier.

Reflex. ſur l'Eloq. n. 9.

Le Pere Rapin avoit en vûë ce jugement, lorſqu'il dit que cet Orateur Athénien affecta plus d'art que ſon genie n'en pouvoit porter, en affectant plus de douceur que de force; & que ce fut ce qui fit dégenerer l'Eloquence à Athénes. Ne peut-on pas dire au contraire, que cela n'arriva que parce qu'il ſuivit trop ſon genie? C'eſt l'idée certainement que j'en ai priſe ſur les paroles de Ciceron.

trium (quanquam is primus inclinaſſe eloquentiam dicitur) multum ingenii habuiſſe & facundiæ fateor, vel ob hoc memoria dignum, quod ultimus eſt ferè ex Atticis qui dici poſſit Orator: quem tamen in illo medio genere dicendi præfert omnibus Cicero. *Quintil. l. 10. c. 1. p. m. 157.*

DÉMÉTRIUS.

Démétrius, dit l'Orateur Romain, «
(3) fut plus habile que tous les vieux «
Orateurs qui le virent ſe ſignaler «
dans ſa premiere jeuneſſe. Cependant «
il fut plus propre aux diſcours «
d'apparat, qu'aux diſcours d'uſage, «
& eut plus le don de plaire, que «
celui de toucher. Il paroiſſoit au Barreau, «
non pas comme en un jour «
de bataille paroît un vieux ſoldat qui «
a fait pluſieurs campagnes, mais «
comme un homme qui ſort de faire «
ſes exercices. Il vouloit montrer qu'il «
avoit de la douceur, & c'étoit en «
effet ſon caractere. A ces manieres, «

---

(3) Phalereus ſucceſſit eis, Senibus adoleſcens, eruditiſſimus ille quidem horum omnium, ſed non tam armis inſtitutus quam paleſtræ. Itaque delectabat magis Athenienſes quàm inflammabat. Proceſſerat enim in ſolem, & pulverem, non ut è militari tabernaculo, ſed ut è Theophraſti doctiſſimi hominis umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem, teneramque reddidit' & ſuavis, ſicut fuit videri maluit, quàm gravis: ſed ſuavitate ea, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret; & tantum ut memoriam concinnitatis ſuæ; non (quēadmodum de Pericle ſcripſit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus eſſet auditus. *Lib. de clar. Orat.* n. 37. *&c.*

DÉMÉTRIUS.

» on reconnoiſſoit Théophraſte, dont » il avoit pris les leçons. Au lieu de » l'Eloquence mâle, vigoureuſe, qui » avoit regné juſqu'alors, il en pré- » ſenta une plus molle, plus foible, » plus efféminée. Livré à cette dou- » ceur qui lui étoit naturelle, il n'a- » voit point de force. Il chatouilloit » les oreilles, mais il n'alloit point juſ- » qu'au cœur. Ce n'étoit point cette » éloquence de Periclés (4), qui étant » pleine de charmes, étoit en même » tems armée d'éclairs & de foudres, » en ſorte qu'elle étoit capable non- » ſeulement de flatter l'ame, mais de » la vaincre, & d'y laiſſer avec les » ſentimens d'un plaiſir ſolide, des » impreſſions fortes, qu'il n'étoit point » facile d'effacer. Il n'en falloit pas » tant à Démétrius; pourvû qu'on fût » ſenſible à ſes ornemens & à ſes mi- » gnardiſes, il n'en demandoit pas da- » vantage. C'eſt le portrait qu'en fait Ciceron: on peut y ajoûter ce que j'en dis encore dans la Préface de ce

---

(4) Cujus in labris veteres Comici leporem habitaſſe dixerunt, tantamque in eo vim fuiſſe, ut in eorum mentibus qui audiſſent, quaſi aculeos quoſdam relinqueret. *Cic. 3. de Orat.*

Recueil, où j'ai entre autres remarqué que cet Orateur, toujours richement & ſuperbement vêtu, vouloit auſſi des diſcours qui brillaſſent.

Mais loin de reconnoître là l'Auteur du Traité touchant l'Elocution, ce portrait eſt ce que je trouve de plus fort, à mon ſens, pour nous perſuader que ce n'eſt pas Démétrius le Phalérien. Car, ſans nous arrêter à conſiderer qu'il n'y a nulle apparence que Ciceron n'eût rien dit ſur cet ouvrage dans une ſi belle occaſion d'en parler, s'il étoit de l'Orateur d'Athénes, il y a deux queſtions à faire ſur ce portrait qu'en a fait l'Orateur Romain : l'une, ſi c'eſt-là le caractere du livre en queſtion ? l'autre ; ſi c'eſt du moins à ce tour & à ce caractere que nous conduiſent les préceptes qu'on nous y donne ? Et la déciſion de ces deux articles doit ſervir à juger ſi ce Traité eſt, ou n'eſt pas de l'Orateur que Ciceron nous a peint. Or à bien examiner toutes choſes, ce n'eſt-là ni le caractere de l'ouvrage, ni celui auquel nous conduiſent ſes préceptes.

Ce n'eſt point le caractere de l'ouvrage. En effet, de la maniere que Ciceron nous peint l'ancien Démétrius, DE'ME'-TRIUS.

ſon ſtyle étoit celui d'Iſocrate, périodique, fleuri, brillant, tout renfermé dans certains nombres & dans certaines cadences, à peu prés comme un Poëme. Ce qui produit ce ſtyle, c'eſt l'égalité des membres qui compoſent les périodes, ou le tour qu'on leur donne, ou leurs oppoſitions, ou leurs chûtes ſemblables, ou toutes ces choſes enſemble; & c'eſt ce qu'on ne voit nulle part que l'Auteur dont eſt queſtion ait jamais recherché. Il eſt poli & travaillé, ſelon le jugement qu'en a porté Voſſius, & que d'autres Critiques en ont porté auſſi-bien que lui; mais il n'a rien de tout ce que je viens de dire d'Iſocrate, ou de ce que Ciceron donne au ſtyle de Démétrius. Il ſemble même avoir évité l'occaſion d'avoir rien qui en approchât, puiſqu'il entre en matiere ſans exorde & ſans préparation, & ſe prive par-là d'une partie du diſcours plus ſuſceptible que les autres de cette ſorte d'ornemens.

Voſſ. Inſtit. Orator. l. 6. c. 2.

Ce n'eſt pas non plus à cette eſpece de beautez que nous conduiſent ſes préceptes; puiſque d'un côté, il nous déclare qu'il n'eſt point du tout pour les diſcours qui ſont toujours pério-

Pag. 13. n. 27. &c.

diques, & que d'ailleurs il nous avertit que l'uſage des autres ornemens dont nous parlons, eſt dangereux ; qu'ils conviennent plus à un Sophiſte qu'à un Orateur ; qu'ils ſont contraires à la force & à la gravité du ſtyle ; enfin qu'ils ne s'accommodent ni avec les paſſions, ni avec les mœurs qu'il faut marquer dans un diſcours. Auſſi blâme-t-il deux endroits qu'il rapporte, l'un de Théopompe, & l'autre de Démoſthéne, dans leſquels ils s'expriment tous deux par antithéſes ſur des matieres fort graves, & il condamne également ces deux Orateurs en ce point, comme des perſonnes qui ſe joüent, lorſqu'elles doivent marquer leur indignation. De ſorte qu'il eſt plus ſevere qu'Hermogéne, qui n'avoit condamné l'antithéſe de Démoſthéne, que parceque l'Orateur y avance un menſonge.

Pag. 145. *n.* 158. & *pag.* 146. *n.* 262.

Hermog. lib. de Meth. c. 15.

On dira que Démétrius n'a point tant orné le ſtyle de cet ouvrage, parce que ce n'étoit point une harangue. Nos Traitez de Rhétorique ſont-ils ſi ornez ? Il eſt aiſé de répondre qu'il n'y a point de comparaiſon entre des Traitez qui ne ſont pas faits pour être donnez au Public, & un

Traité deſtiné à voir le jour. J'avoüe qu'un tel Traité n'aura jamais le caractere d'une Harangue, mais il aura du moins quelque air de l'Auteur dans ſes Harangues. Ne reconnoît-on pas le Ciceron des Harangues dans le Ciceron des livres de Rhétorique? Certainement on reconnoît dans la Rhétorique d'Anaximéne, tout ce qu'on dit de ſes Oraiſons & de ſes autres ouvrages: au lieu que Démétrius le Rhétoricien n'a rien de Démétrius l'Orateur, quoiqu'il ait autant poli ſon ouvrage, qu'on ſent & qu'on reconnoît qu'il a fait. Que ſi on oppoſe qu'il n'étoit plus jeune quand il le compoſa, & qu'il avoit changé de manieres; il eſt aiſé de voir que Ciceron ne fait pas ſeulement le portrait de ſa jeuneſſe, mais qu'il nous donne le caractere que Démétrius conſerva toujours, & qui dura même aprés ſa mort dans les Orateurs qui le ſuivirent.

Ce que j'ai dit du veritable Auteur de cet ouvrage, fait en même tems connoître ce qu'on penſe de l'ouvrage même. J'ajoûte que Voſſius fait profeſſion de le ſuivre plûtôt qu'un autre, dans ce qu'il avoit à dire du ſtyle; que Victorius & d'autres Savans

Inſtit. Orator. l. 6. c. 2.

M. Morhof. l. 6. c. 1. n. 3.

ont

DEMETRIUS.

ont jugé qu'il meritoit qu'ils l'enrichiſſent de leurs notes ; enfin, qu'il y en a tels qui l'ont paraphraſé, & qui ont voulu en appliquer les préceptes à l'uſage de la Chaire.

Monſieur Morhof n'a pas manqué de remarquer tout cela en parlant & de Démétrius & de ſon livre. Une choſe fort ſurprenante, c'eſt ce qu'il ajoûte (5), qu'outre cet Ouvrage, il a «
vû du même Auteur quelques Opuſcules «
traduits en latin, dans leſquels «
il eſt parlé des Périodes & de leurs «
parties, des divers caracteres du diſcours «
& du ſtyle Epiſtolaire, qu'il «
juge dignes d'être lûs pour la bonté «
des préceptes. Ces Opuſcules pré- «
tendus ne ſont que le livre même de l'Elocution, qui eſt tout ce qu'on a de Démétrius, & qui contient tout ce que dit Monſieur Morhof, & rien de

---

(5) Cæterùm extant præterea Opuſcula Demetrii, quibus præcepta continentur de membris & inciſis : de periodo, ejuſque partibus : de componendis Epiſtolis, & de Caracteribus dicendi : quæ latinè apud Rob. Winter in 4. ex interpretatione M. Antonii Antimachi, Baſileæ edita ſunt : &, ob egregiè monſtratam periodorum rationem legi omnino debent. *Morhof. l. 6. c. 1. p. 240. n. 3.*

plus. De ſorte qu'en parlant de la Verſion qu'il avoit vûë, comme d'un ouvrage different, il nous donne une preuve certaine qu'il n'avoit jamais lû Démétrius en ſa langue originale.

La Verſion dont parle Monſieur Morhof, eſt ſans doute differente de celle qui accompagne le Texte grec dans l'édition d'Angleterre. Il en appelle l'Auteur *Marc Antoine Antimaque*, & ne dit point ſi c'eſt un bon ouvrage. A l'égard de l'autre, on la trouve fort mauvaiſe. On a crû auſſi qu'elle étoit toute récente, & faite exprés pour l'édition nouvelle; mais elle eſt plus ancienne d'environ cent ans. C'eſt un Profeſſeur d'Eloquence à Veniſe, nommé Raphaël Cyllenius Angelus qui en eſt l'Auteur, & qui la fit imprimer de ſon tems. Il la réduiſit en tables, pour la rendre plus aiſée. Il en fit de même à la Rhétorique d'Ariſtote, qu'il avoit traduite, & la fit imprimer avec l'ouvrage de Démétrius. Il eſtimoit fort ces deux Auteurs & Ciceron, aprés leſquels, par un jugement que je ne dois pas omettre, il croyoit qu'il y avoit de la folie à donner d'autres préceptes. C'eſt de ſes tables qu'on a ti-

En 1572. *la nouvelle édit est de 1676.*

Cyllen. dans ſa Préf. ſur la Rhét. d'Ariſt. & ſur l'ouvrage de Démétr. réduits en tables.

DÉMÉTRIUS.

ré mot à mot la verſion de Démétrius pour la nouvelle édition. Ce n'eſt pas une preuve que l'Auteur de l'édition eût le goût fort bon. Il eſt encore à remarquer que cet Auteur ne faiſant profeſſion que d'avoir corrigé le texte, & de l'avoir éclairci par ſes notes, ne dit point de qui eſt la verſion. Il y a même laiſſé en grec les exemples rapportez par Démétrius, ſans en prendre l'explication, que le Traducteur en a donnée à part. Le Traducteur avoit bien ſenti que ſans cela, ſon travail ſeroit inutile à ceux qui ne ſauroient pas le grec; & c'eſt à quoi n'a pas ſongé celui qui a emprunté ſa verſion.

Feu Monſieur Deſpreaux, à ce qu'il m'a dit, avoit eu deſſein de traduire Démétrius en françois; c'eſt une preuve de l'eſtime qu'il en faiſoit: s'il eût executé ſon deſſein, nous aurions ſans doute une Traduction auſſi belle de Démétrius, que celle que nous avons de Longin. Mais ce qui l'en dégoûta, c'eſt qu'il falloit commencer comme l'original, par l'explication de la periode.

C'eſt en effet ce qui occupe l'Auteur aſſez de tems, & bien des gens trou-

Demet pag. 27. n. 36.

vent que la matiere n'en vaut pas la peine. Il paſſe de là aux differens ſtyles, & il en diſtingue quatre, au lieu qu'ordinairement on n'en reconnoît que trois. Ces quatre ſont le Grand, le Simple, le Poli & le Grave, ou le Fort. Les deux premiers ne peuvent s'allier, ſelon Démétrius; au lieu que les deux derniers s'allient quelquefois également, tant avec l'un qu'avec l'autre. A l'égard des principes qui les produiſent, Hermogéne en diſtingue ſix ou ſept; Démétrius n'en met que trois, qui ſont la difference des matieres ou des penſées, celle des termes ou des expreſſions, enfin celle des nombres ou des cadences. Au fond, Démétrius & Hermogéne ſont d'accord: le premier n'admet que trois principes; le ſecond en admet davantage, parce qu'il ſoudiviſe les trois de Démétrius, ce qui en fait un plus grand nombre.

Voſſ. Inſtit. Orator. t. 2. l. 6. c. 7.

Voſſius blâme la diviſion des ſtyles que Démétrius a donnée, & il ſoûtient que, le ſtyle orné & le grave pouvant ſe joindre au magnifique & au ſimple, ces quatre ſtyles ne peuvent être quatre eſpeces, parce que ce ne ſont point quatre choſes oppoſées. Démétrius s'eſt fait

Démé-
trius.

lui-même cette difficulté, & Voſſius prétend qu'il y répond mal. C'eſt ainſi qu'il trouve auſſi à redire à la diviſion d'Hermogéne qui admet bien plus de quatre ſtyles. Voſſius ſoûtient que l'un & l'autre ont pris les qualitez des caracteres pour les caracteres mêmes. Il convient neanmoins qu'on peut juſtifier ces deux Auteurs, mais qu'il faut le faire autrement que Démétrius n'a fait, & qu'on doit ſe contenter de dire, que tous ces differens ſtyles ſont, non pas des eſpeces diſtinctes, mais des choſes diverſes, qui peuvent s'allier. A le prendre en ce ſens, il déclare qu'il n'y trouve rien à redire, parce qu'il ne faut pas demander l'exactitude philoſophique dans une Rhétorique. Loin même de blâmer ces Auteurs, il ſoûtient que ſans la connoiſſance de ce qu'ils enſeignent, on ne peut être ni Orateur, ni Poëte, & qu'on ne peut non plus porter un juſte jugement ſur les bonnes ou mauvaiſes qualitez des Orateurs.

On peut donc dire, ſelon les principes de Démétrius, que le Sublime ou le Grand dépend des cadences qui ont une harmonie noble, de la longueur des phraſes, du tour qu'on leur donne, de la rudeſſe des mots, du concours des voyelles, de l'accroiſſement des paroles qui enchériſſent les unes ſur les autres, de la négligence dans les liaiſons, de l'habileté à placer les particules, de quelque choſe d'extraordinaire dans la conſtruction, de certaines figures de mots, de l'élevation des penſées & des matieres, d'une diction exquiſe, nouvelle, métaphorique, & même énigmatique quelque-fois, ou du moins myſterieuſe; enfin des épiphonémes ou exclamations, des reticences, & autres choſes ſemblables.

Pag. 70. n. 114.

L'Auteur oppoſe le ſtyle froid au ſtyle ſublime; mais la définition qu'il en donne, montre que par le ſtyle froid, il entend l'enflure des penſées & des expreſſions, ou des mouvemens dans les petits ſujets; parce qu'en effet rien n'eſt plus froid en ces occaſions, que l'amplification, le bruit, & l'emphaſe: car lors même qu'on eſt obligé d'amplifier une petite choſe, on le fait avec bienſeance, comme on montre qu'une étincelle n'eſt point à mépriſer, parce qu'elle peut cauſer un grand incendie.

Le ſtyle orné, élegant, poli, a auſſi

des matieres qui lui ſont propres. Ce ſont tous les objets agréables ; les ris, les jeux, les mariages, le beau tems, les plaiſirs de la campagne, les feſtins, & generalement tout ce qui eſt capable de fournir des graces au diſcours. Diſtinguons néanmoins deux ſortes de graces. Il y en a de grandes & de majeſtueuſes, qui ne conviennent qu'au Sublime : d'autres ne ſont qu'enjoüées ; elles ſont pour le ſtyle orné ; les matieres agréables les fourniſſent : mais il y a d'habiles gens qui les tirent des matieres les plus triſtes, à peu prés comme les Poëtes ont fait naître Venus du ſein de la mer. Tel eſt ce vers de M. Deſpreaux :

> *Le ris ſur ſon viſage eſt de mauvaiſe humeur.*

Tel eſt, ſelon notre Auteur, un mot de Xenophon en pareil cas : *On tireroit plûtôt du feu de lui*, dit-il, *qu'on n'en tireroit un ſouris.* C'eſt le contraire de ce qu'a fait Homere, qui a mieux exprimé la derniere des cruautez par une plaiſanterie, qu'il n'auroit fait par le diſcours le plus ſerieux. C'eſt quand il fait dire à Ulyſſe par le Cyclope, *qu'en conſideration de ſes civilitez, il le devorera le dernier.*

Demet. pag. 85. n. 134.

Ibid. p. 81. n. 130.

DÉMÉ-TRIUS.

La diction de ce ſtyle eſt coupée, les phraſes en ſont courtes & harmonieuſes, par leur égalité, par leur rapport, ou par leur oppoſition : les mots y ſont arrangez ; on les place où ils ont plus de grace ; on les répéte par figure ; on en change la ſignification par métaphores ; on en fait qui ont quelque choſe de nouveau ; on choiſit parmi ceux qui ſont d'uſage, les plus beaux & les plus doux. Les plus beaux mots ſont ceux dont le ſon plaît à l'oreille, ou dont l'objet charme les yeux, ou dont l'idée eſt agréable à l'eſprit. Les mots ont de la douceur lorſqu'ils ſont moins chargez de conſones. Enfin on fait entrer dans ce ſtyle les images, les hyperboles, les proverbes qui ont quelque choſe de gracieux ; les contes, les fables, les alluſions ingénieuſes, les reproches à mots couverts, les comparaiſons du petit au grand, les railleries fines & délicates. Le vice qui lui eſt oppoſé, eſt l'affectation, lorſque toutes les choſes qui peuvent faire l'agrément du diſcours, ſont trop recherchées, ou employées d'une maniere qui n'eſt pas naturelle.

Le Pere Bouhours, à peu de choſes près, s'accommode de la doctrine de Démétrius ſur ce qui regarde le ſtyle agréable. Il ne croit pas, comme ce Rhéteur, pouvoir approuver un homme qui écrit à une femme : *Je vous ai ſauvé la vie, & je viens de mourir pour vous* ; au lieu de dire, *je meurs*, ou *je vais mourir* : parce qu'encore que le premier ait plus d'emphaſe & de force, néanmoins, pour le dire, il ne faut pas être mort ; & pour le dire veritablement, il ne faut pas être en vie : mais le Pere admet le ſentiment de ce Rhéteur ſur ce qu'on appelle *beau*. Démétrius donne ce nom aux choſes qui ſont par leur agrément ce que ſont les autres par la nobleſſe & par la ſublimité. Ce n'eſt pas que les penſées ſublimes n'ayent de quoi plaire, & ne plaiſent en effet : mais c'eſt que l'agrément n'en fait pas le caractere, & n'eſt pas ce qui y domine. Elles plaiſent, parce qu'elles ont du grand ; au lieu que celles-ci ne plaiſent que parce qu'elles ſont agréables, & qu'elles préſentent quelque choſe ou de doux, ou de tendre, ou de gracieux. Car, comme la nobleſſe des penſées, ſelon Hermogéne, vient de la majeſté des choſes, dont elles ſont les images ; de même leur agré-

Maniere de bien penſer p. 68. &c.

Ibid. p. 131. 132. 133. 137. 138.

DÉMÉTRIUS.

ment peut venir (6) des objets qui plaiſent d'eux-mêmes, tels que ſont les fleurs, la lumiere, & tout ce qui flatte les ſens, ou les comparaiſons qu'on en tire, ou les fictions ingenieuſes. Ainſi les Eclogues de Théocrite & de Virgile ſont agréables, parce qu'on y trouve partout des fleurs, des bois, des ruiſſeaux, enfin tout ce que la vie champêtre a de plus aimable; ſans parler de la forme & des ornemens que les grands Maîtres donnent à leur matiere. Et voilà ces charmes, ces agrémens, cette douceur & cette délicateſſe qu'Horace donne à Virgile(7).

Mais pour achever ce qui regarde la doctrine de Démétrius, il nous apprend que dans le ſtyle ſimple on s'attache à tout ce qu'il y a de plus clair & en même tems de plus naturel. On y prend les termes qui ſont plus d'uſage; & on les prend dans le propre, plûtôt que dans le figuré. On y évite l'enflure, l'emphaſe, les grands mots, le grand bruit, les figures marquées, les conſtructions vicieuſes & obſcures.

---

(6) Res enim ſuapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata eſt. *Demet. de Elocut.*

(7) Molle atque facetum. *Horat. Sat.* 10. *l.* 1.

On y laiſſe pourtant à deſſein quelques négligences, quelques concours de voyelles, pour mieux imiter la nature. On évite d'employer ce ſtyle dans les grands ſujets, parce que ſa diction y paroîtroit ſeche, & même ce ſeroit tomber dans le bas, qui eſt l'écueil du ſtyle ſimple. Obſervons néanmoins en paſſant, que cette idée de Démétrius touchant le ſtyle ſimple, par rapport aux grands ſujets, n'eſt pas generalement vraye, puiſque même dans les grandes matieres, lorſqu'il ne s'agit que d'inſtruire, & non d'émouvoir, & ſur-tout lorſqu'on parle à peu de perſonnes, la ſimplicité du ſtyle eſt trés-convenable. C'eſt une verité qu'on a pû remarquer dans le chapitre précedent.

Au reſte, c'eſt à cette occaſion que l'Auteur parle du Dialogue & du ſtyle Epiſtolaire, qui ont quelque rapport enſemble, & ne laiſſent pourtant pas d'être differens. Une Lettre eſt à la verité en quelque façon une partie du Dialogue; mais le Dialogue exprime des perſonnes qui ſe parlent ſur le champ, au lieu qu'on a le tems de ſonger à ce qu'on écrit dans une Lettre. C'eſt pour cela qu'elle demande

Demet. pag. 131. n. 15.

plus de liaiſon & plus de ſuite. Mais un caractere qui leur convient également, c'eſt l'expreſſion des mœurs, parce que l'un & l'autre ſont des peintures de l'ame. Les lettres ont des matieres qui leur ſont propres. Les queſtions phyſiques, ſelon Démétrius, ne leur conviennent pas ; le ſtyle en doit être ſimple & concis ; il peut pourtant être enjoüé & élegant : le rang & la dignité des perſonnes lui donnent quelquefois plus d'élevation: une longue lettre ne differe d'un livre que par l'adreſſe & par l'adieu ; il faut donc que les lettres ſoient courtes. L'homme du monde, au jugement de l'Auteur, qui s'entendît mieux en tout ſens à faire une lettre, c'étoit Ariſtote. Ne ſeroit-ce pas pour cela qu'on a voulu dire qu'il étoit l'Auteur de la lettre de Philippe de Macedoine aux Athéniens ?

Demet. pag. 137. n. 241.

Ce qui fait le ſtyle fort, ce ſont les périodes courtes & fréquentes; car celles qui ſont longues paroiſſent fardées & peu naturelles. Ce ſont auſſi quelquefois les expreſſions vives & coupées, ſerrées, remplies de beaucoup de ſens; c'eſt un air ſententieux, ou qui tient du commandement ou de la menace ; ce ſont des ſens interrompus & des reticences ; c'eſt la rudeſſe ou la cacophonie des phraſes, les alluſions ou les allégories, les proſopopées ou le dramatique, les prétéritions, le retranchement des liaiſons, les répétitions de mots, les métaphores, les comparaiſons, les images, les mots nouveaux que la paſſion fait inventer, les interrogations embarraſſantes, les inſtances, & autres choſes ſemblables.

Démétrius oppoſe au ſtyle fort une maniere de dire les choſes qui n'a ni grace, ni agrément, ſoit dans la cadence & dans l'harmonie, ſoit dans les penſées & dans les expreſſions. Un écueil du ſtyle fort, c'eſt une maniere de s'exprimer trop libre ou trop ruſtique, laquelle eſt auſſi dangereuſe quelquefois, qu'elle eſt contraire aux bien-ſeances & au reſpect. L'Auteur montre par des exemples, comment s'exprime un homme d'eſprit, ſoit pour ne bleſſer ni l'un ni l'autre, ſoit pour ne point s'attirer d'affaires ; & c'eſt ſur quoi il cite le fameux Démétrius de Phalére, & qu'il rapporte ce que dit cet Orateur pour marquer l'orgueil de Craterus.

Aprés l'idée que j'ai donnée de la doctrine de notre Auteur, je ne dois

DÉMÉTRIUS.

Pag. 399. 400. & 426.

pas le priver de l'éloge que lui donne un celebre Academicien, je veux dire Monſieur Charpentier, dans ſon Traité de l'Excellence de la Langue Françoiſe. Car voulant poſer des notions generales pour montrer la douceur & la perfection de notre langue, celui, dit-il, de qui nous tirerons ces notions, eſt un Auteur conſommé dans ces matieres, & qui a écrit un livre fameux, où il examine à fond ce qui regarde l'élocution... Il en fait dépendre la beauté ou de la ſignification des mots, ou de leur ſon; de la ſignification, à cauſe des images qu'ils nous préſentent; de leur ſon, à cauſe des voyelles & des conſonnes qui les compoſent. Et il ne faut point traiter de minuties, ſelon lui, les réflexions de ce grand Homme. Car ceux qui entendent l'Art de chanter, ſavent combien un repos preſque imperceptible, un demi-ſoupir fait à propos, donne de grace au chant, & que ce ſont ordinairement des coups de Maître.

CICERON,

ET PREMIEREMENT

LES TROIS LIVRES DE L'ORATEUR.

Les trois Livres de l'Orateur.

IL ne s'agit point encore de Ciceron conſideré comme Orateur, mais comme un Maître qui nous a laiſſé des préceptes d'Eloquence, quoiqu'il ſoit Orateur en les donnant, autant qu'il l'eſt en traitant toute autre matiere. On a de lui ſur celle-ci, ſes deux livres *de l'Invention*, les *trois livres de l'Orateur*, ſon *Dialogue ſur les Orateurs illuſtres*, ſon livre ſimplement intitulé *l'Orateur*; ſes *Partitions oratoires*, *l'Orateur parfait*, & ſes *Topiques*. Jugeons d'abord de ce grand Maître par les trois livres de l'Orateur, puiſque c'eſt proprement ſa Rhétorique.

Il compoſa cet ouvrage à la priere de ſon frere (1), qui vouloit avoir de

(1) Vis enim, quoniam quædam pueris aut adoleſcentulis nobis ex Commentario-

Les trois Livres de l'Orateur.

lui quelque choſe de plus parfait que les livres de l'Invention. Ces livres étoient le premier fruit de ſa jeuneſſe, & c'eſt moins ſa doctrine qu'ils contiennent, que celle qu'il avoit recueillie de ſes Maîtres : au lieu que ceux dont nous parlons, ſont le chef-d'œuvre d'un homme conſommé & dans la connoiſſance de l'Art, & dans la profeſſion d'Orateur.

Priſ de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 3.

Ainſi ce qu'avance le Pere Rapin » n'eſt pas juſte, lorſqu'il dit que Ci- » ceron étant jeune, avoit composé » quelques Traitez de cet Art pour » ſon uſage, que ſon frere l'obligea » de retoucher étant plus avancé en » âge. Ce n'eſt pas retoucher un ouvrage, que d'en faire un tout nouveau, qui differe abſolument du premier, & eſt infiniment plus eſtimable ſoit pour le fond, ſoit pour la forme.

Le merite du fond conſiſte, ſelon Ciceron même (2) en ce qu'il y ſuit par-tout la doctrine d'Ariſtote. Il y

---

lis noſtris inchoata, atque rudia exciderunt, vix hac ætate digna, & hoc uſu... aliquid iiſdem de rebus politius à nobis perfectiúſque proferri. *L.* 1. *de Orat. n.* 5.

(2) Scripſi Ariſto-

Les trois Livres de l'Orateur.

ajoûte néanmoins d'autres regles fort importantes, & qui ne ſont pas communes. Le merite de la forme eſt en ce qu'il a traité ſon ſujet de la maniere la plus belle & la plus éloquente que l'on pût concevoir, lui ôtant l'air de l'Ecole, & lui donnant celui d'une converſation noble, qui ſe paſſe entre des perſonnes également conſiderables & polies. On nous repréſente ces perſonnes comme d'avis contraires, afin de rendre le diſcours plus vif; & on nous les donne pour très-habiles(3), afin que nous ne ſoyions pas ſurpris de les voir expliquer avec tant d'ordre tous les myſteres de l'Eloquence.

Si la nobleſſe du tour tire l'ouvrage du rang des Traitez didactiques, que feroient des gens du métier, elle rend auſſi plus difficiles à bien prendre, les regles qu'il en faut recueil-

---

teleo more tres libros in Diſputatione ac Dialogo de Oratore. ... omnem antiquorum, & Ariſtoteleam, & Iſocrateam rationem oratoriam complectuntur. *Epiſtol. l.* 1. *Epiſt. 9. ad Lentul. n. 6.*

(3) Fuit uterque [Craſſus & Antonius] cum ſtudio, atque ingenio & doctrina præſtans omnibus, tum in ſuo genere perfectus. *L.* 3. *de Orat. n.* 16.

Les trois Livres de l'Orateur.

lir ; juſques-là, qu'il y a des gens qui aprés la lecture de ces livres, ſont auſſi incertains de ce que Ciceron a voulu établir, qu'ils le ſont de la bonté d'une cauſe, aprés avoir entendu deux Avocats plaidans l'un contre l'autre.

Diſſert. Orator. tom. 1. *n.* 9. 10.

C'eſt le jugement que Paul Beni en a porté. Cet Auteur reconnoît qu'on peut tirer de grands avantages de la lecture de ces livres : cependant il fait plus de cas de la Rhétorique d'Ariſtote ; parce que l'Orateur Romain, dit-il, ne décide rien, & traite tout problématiquement, pour faire montre de ſon Eloquence. Il arrive de-là, pourſuit il, qu'il accable ſes lecteurs par la multitude ou la varieté des choſes, & qu'il les laiſſe abſolument dans le doute de ce qu'il veut leur enſeigner. Au reſte Paul Beni ajoûte que Ciceron nous dédommage de cet inconvenient par la beauté de ſon éloquence, qui lui fait étendre, orner, enrichir ce qu'il a pris d'Ariſtote. Mais ſi les livres de l'Orateur ne laiſſoient effectivement aucune verité dans l'eſprit, il y a lieu de douter qu'on dût faire ſi grand cas de tout ce qu'il y a d'éloquence, puiſque Ciceron même

T. 1. *p.* 25.

L. 1. *de Orat* *n.* 51.

Les trois Livres de l'Orateur.

nous dit dans ces livres, qu'il n'y a rien de plus mépriſable qu'un beau diſcours qui ne ſignifie rien.

Voſſ. de Nat. & conſt. Rhet. c. 13. p. 162.

On peut dire que Voſſius ne penſe point autrement que le Critique dont je viens de parler. Car reconnoiſſant que Ciceron a fort perfectionné l'Art oratoire, il dit néanmoins que ce grand Homme étoit plus habile à pratiquer l'Art qu'à l'enſeigner, ou pour mieux rendre ſon expreſſion, qu'il étoit meilleur Orateur que bon Maître de Rhétorique.

Dans ſa Rhétor. p. 54.

C'eſt le ſens d'une penſée de George de Trébizonde, laquelle eſt digne de remarque. Il dit qu'il ne faut pas tant juger des Harangues de Ciceron par ſes préceptes, que de ſes préceptes par ſes Harangues ; parce qu'il a compoſé ſes Harangues avec ſoin, & ſes préceptes en ſe divertiſſant. La penſée eſt plus brillante que vraye, étant certain que Ciceron a fort travaillé ſes livres de l'Orateur.

Préf. ſur ſa Rhét.

Le Pere Soare Jeſuite eſt plus dans le vrai. Dans ces livres de Ciceron, » di-il, il y a tant de travail, de dou- » ceur, d'élegance, de ſcience & de » profondeur, qu'on ne peut trouver » même parmi les Grecs, ni plus de »

Les trois Livres de l'Orateur.

» préceptes, ni des préceptes qui ſoient » meilleurs. Mais ils ſont écrits en Dialogue ; Craſſus & Antoine y font les » principaux rôlles, hommes diſtinguez par leur merite & par leur dignité, autant que par leur éloquence. Ils parlent à des gens inſtruits ; » ainſi ils paſſent légerement ſur des » préceptes trés-néceſſaires aux jeunes » éléves. Il y a des préceptes plus » grands, à la verité, qu'ils traitent » avec autant de profondeur que d'agrément ; mais Craſſus voulant former un Orateur parfait, Antoine paroiſſant en vouloir former un » autre qui n'ait rien d'extraordinaire, il y a dans leurs Dialogues, » comme dans tous les autres, de grandes contrarietez de ſentimens. Cela » donne beaucoup de plaiſir, & eſt » extrémement utile à ceux qui ſavent » déja quelque choſe ; il n'en eſt pas » de même des apprentifs, qui ſentent la force de la diſpute, mais » qui n'en voyent ni le fin, ni le réſultat, ni le fruit, ni même l'entrée » ou l'iſſue.

La juſteſſe de ce jugement ſe vérifie dès le premier Livre, qui n'eſt, à proprement parler, qu'une ample

Les trois Livres de l'Orateur.

& magnique définition de l'Orateur & de l'Eloquence. Ciceron commence par-là ſon ouvrage, parce qu'il eſt à propos de fixer l'idée qu'il faut avoir de l'Orateur, avant que d'en preſcrire les devoirs. Ce n'eſt pas ſans contradiction qu'on la fixe. Craſſus pouſſe la choſe juſqu'à dire que les Orateurs ſont les vrais hommes d'Etat, & qu'il n'y a rien ſur quoi ils ne puiſſent dire merveille. Scévola ſoûtient que c'eſt plûtôt aux Philoſophes à gouverner les peuples, puiſqu'ils enſeignent la Politique; que c'eſt à eux à parler de tout; qu'eux ſeuls s'occupent de l'étude de toutes choſes; qu'ils ſont ſeuls en poſſeſſion de la Phyſique, & même de la Morale, dont la pratique donne cet air de probité ſi néceſſaire au diſcours, & dont la connoiſſance donne ſeule la clef des cœurs.

L. 1. de Orat. n. 33, 34.

Ibid. à n. 35. ad 45.

Cette contrarieté d'avis fait naître une queſtion: Qu'appelle-t-on un Orateur? De quelque maniere qu'on le définiſſe, Craſſus prétend qu'il renferme dans ſon idée la connoiſſance de toutes choſes; Gouvernement, Police, Religion, Coutume, Droit, Hiſtoire, humeur des hommes, tout y entre. Un Philoſophe, dit on, traite de tout,

Les trois Livres de l'Orateur.

il eſt vrai : mais s'il ne ſait la Rhétorique, comment parle-t-il, même de ce qu'il ſait ? & où oſe-t-il ſe produire ? On nie que les Philoſophes ſoient ſeuls en poſſeſſion de la Morale ; (4) un Orateur en ſait plus & en parle mieux que les Philoſophes. On ne conteſte point que les Philoſophes ne ſoient ſeuls en poſſeſſion de la Phyſique ; ſi pourtant ils veulent la traiter avec ornement, ils ont beſoin d'être Orateurs, comme l'Orateur a beſoin de tout ſavoir. Quand on dit *tout*, on entend les choſes qui entrent dans le commerce de la vie (5), & on n'y comprend point les ſciences abſtraites, quoiqu'il ſoit vrai qu'elles font honneur, & qu'il faut les ſavoir pour en parler, non pas dans des diſcours oratoires, mais en d'autres occaſions.

---

(4) Phyſica illa ipſa & Mathematica, quæ cæterarum artium propria poſuiſti, ſcientiæ ſunt eorum qui illa profitentur; illuſtrare autem oratione ſi quis iſtas ipſas artes velit, ad Oratoris ei confugiendum eſt facultatem. *L.* I. *de Orat. n.* 61

(5) Hic locus de vita & moribus totus eſt Oratori perdiſcendus ; cætera ſi non didicerit, tamen poterit, ſi quando volet, ornare dicendo, cum erunt ad eum delata &c. *Ibid. n.* 69.

Les trois Livres de l'Orateur.

Ces connoiſſances de l'Orateur doivent être ſoûtenuës par un genie heureux, & par ces avantages du corps que la nature ſeule peut donner. Il y faut joindre le travail, l'ardeur, l'exercice, lequel conſiſte à écrire & à composer avec ſoin; à polir longtems, & à perfectionner ce que l'on fait; à lire les bons livres, de quelque eſpece qu'ils ſoient, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens; à cultiver la déclamation, la voix, la memoire; à ſe faire un fond d'agrément & de politeſſe; à ſe faire une habitude de railler finement & à propos, parce que, ſelon Craſſus, l'Orateur doit être un homme qui excelle dans ſa profeſſion, qui plaiſe & ſe faſſe aimer, qui rende la fauſſe ſageſſe & la fauſſe vertu ridicules, qui ſache ſe faire reſpecter lui-même de ſes ennemis, qui ſoit en état de confondre le crime, & de faire triompher l'innocence; un homme enfin qui ſerve de guide à tout un peuple, qui l'excite à la gloire, & qui ſoit capable ou d'émouvoir, ou de calmer les eſprits, ſelon le beſoin, pour parvenir à la perſuaſion. Voilà ce qui demande que l'Orateur ſoit rempli de grandes & belles connoiſ-

Les trois Livres de l'Orateur.

ſances, qu'il ait ſur-tout la ſcience du Droit, & une Morale qui ſoit d'uſage; & c'eſt pour cela que Craſſus (6) préfere le ſeul livre des douze tables à tous les livres des Philoſophes. Que n'auroit-il pas dit des livres ſaints, & quelle eſtime n'en auroit-il pas faite, s'il en avoit eu connoiſſance?

La difficulté étant de parvenir à ce haut point de perfection que l'on exige de l'Orateur, on prie Antoine, comme fort entendu, d'en expliquer les moyens; & lui pour ſe divertir, faiſant uſage de la merveilleuſe facilité qu'il avoit acquiſe de traiter le *pour* & le *contre* (7), renverſe tout le ſyſtême de Craſſus, & réduit preſque à rien les connoiſſances & les talens de l'Orateur. En ſe divertiſſant, il ne laiſſe pas de dire des choſes importantes. Tel eſt le précepte ſur l'Art

---

(6) Fremant omnes licet, dicam quod ſentio: Bibliothecas, mehercule, omnium Philoſophorum unus mihi videtur duodecim tabularum libellus, ſi quis legum fontes, & capita viderit & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate ſuperare *L. 1 de Orat. n.* 195.

(7) Mirifica ad refellendum conſuetudine, quâ tibi, Antoni, nemo unquam præſtitit. *L. 1. de Orat. n.* 263.

Les trois Livres de l'Orateur.

d'exciter les paſſions, qu'avec raiſon il fait conſiſter (8) *dans l'amplification ou l'exténuation des biens ou des maux de la vie.* Tel eſt cet autre, *Que l'Orateur ne doit point faire entrer les ſciences proprement dites dans ſes diſcours.* Mais il traite avec tant de vrai-ſemblance ſon opinion contre Craſſus, que ceux qui les ont entendus tous deux, ne ſavent à quoi s'en tenir (9). Leur incertitude dure juſqu'à la ſeconde converſation, qui ſe tient le lendemain, & qui fait la matiere du ſecond livre. Antoine alors découvrant ſon jeu, revient au ſentiment qu'il s'étoit fait un plaiſir de combattre; & cela montre aux moins clairs-voyans que c'eſt le ſeul qu'il faut tenir.

Bibliog. Polit. hiſt. Philol. curioſ. p. 35. &c.

Un Auteur anonyme a obſervé que Ciceron en donnant à ſon ouvrage la forme de Dialogue, a voulu imiter Platon, & l'on peut dire qu'il n'a pas moins bien réüſſi que ce Philoſophe.

---

(8) Orator autem omnia hæc, quæ putantur in communi vitæ conſuetudine, mala, & fugienda, multò majora, & acerbiora verbis facit... Neque vult ita ſapiens inter ſtultos videri, &c. *Ibid. n.* 221.

(9) Sanè dubitare viſus eſt Sulpicius & Cotta, utrius oratio propius ad veritatem videretur accedere. *Ibid. n.* 263.

Les trois Livres de l'Orateur.

Junius * remarque auſſi que l'Orateur Romain en traitant ſa matiere d'une maniere problématique, a voulu faire ce qu'Ariſtote avoit pratiqué avec tant de gloire, non pas dans ſa Rhétorique, mais dans ſes Ecoles. Ils ont eſtimé l'un & l'autre cette pratique fort utile, non pas pour la mettre en uſage dans les affaires ſérieuſes, dans leſquelles il ne faut jamais ſoûtenir que ce qui eſt honnête ; mais pour être plus en état de réfuter ceux qui prennent le mauvais parti. Et il faut avoüer que dans la diſpute, la contradiction que ſouffre une verité, en la traitant problématiquement, ne ſert pas peu à en montrer encore mieux la certitude, lorſqu'on ſe donne la peine de la démêler au travers de ce qui ſe dit pour & contre. Mais ce qui jette dans tout cela une merveilleuſe grace, c'eſt le divertiſſement que ſe donne Antoine : ce divertiſſement convient à ſon caractere ; parce qu'étant dans une haute réputation de grand Orateur, il affectoit de ne point paſſer pour ſavant. Il étoit donc à propos que dans la diſpute dont eſt queſtion, il ſoûtint qu'il ne falloit que du genie & de l'uſage à l'Orateur. Mais le plaiſir qu'il

---

* *Method. Eloq. compar.* c. 4.

Les trois Livres de l'Orateur.

ſe procure, n'eſt pas pour lui ſeul; ceux qui l'écoutent en ont leur part, lorſqu'il vient à leur parler ſans déguiſement, & à leur apprendre que *ſon affectation étoit moins un effet de ſa modeſtie*, quoiqu'il fût trés. modeſte, *que de ſa politique*, & de la penſée qu'il avoit(10)qu'*on l'admireroit davantage & qu'on ſe défieroit moins de lui, ſi on ne prenoit ſon éloquence que pour une production de la nature.*

Ce qu'Antoine dit dans le ſecond livre, eſt donc ſerieux. Il y borne les matieres oratoires aux queſtions & aux faits. Les queſtions regardent la Morale, le Droit, ou la Politique. Les faits fourniſſent trois genres de cauſe, le Judiciaire, le Démonſtratif, & le Déliberatif. Le Plaidoyer eſt, ſelon lui, le plus grand effort de l'eſprit humain; parce que la Multitude qui écoute, l'Adverſaire qui ſe défend, & le Juge qui doit prononcer, le rendent plus difficile. Quand on s'en tire bien, on eſt en état de ſe tirer de

---

(10) Antonius probabiliorem populo orationem fore cenſebat ſuam, ſi omnino didiciſſe numquam putaretur.. *Cic.* 2. *de Orat. n.* 4. *vid. n.* 153. *ubi ipſe de ſe Ant.*

Les trois Livres de l'Orateur.

tout. Sur quoi il faut remarquer que Ciceron fait traiter par chaque Interlocuteur ce que cet Interlocuteur ſait le mieux, & ce que Ciceron penſe lui-même ; l'Elocution par Craſſus ; la Raillerie par Céſar ; les Paſſions, l'Ordre & la Diſpoſition par Antoine. C'eſt à ce dernier qu'il donne le ſoin de borner les matieres oratoires. Craſſus ſembloit n'y point reconnoître de bornes : mais ſon opinion paroiſſant telle, eſt toûjours combatuë par Antoine & par Scevola ; celle d'Antoine eſt approuvée de tous, & de Craſſus même, qui dans le fond ne penſoit point autrement. On ne peut donc douter que le ſentiment d'Antoine ſur cet article, ne ſoit celui de Ciceron.

C'eſt ſur les matieres ainſi déterminées qu'il s'agit d'avoir les regles de l'Art. Le Pere Rapin dit *que cet Orateur explique ici tout cet attirail de préceptes, dont retentiſſent les Ecoles des Rhéteurs, mais en les déſapprouvant*. Et le Pere Soare, comme nous avons vû, trouve au contraire qu'*on y paſſe légerement ſur les préceptes les plus neceſſaires à la jeuneſſe*. Ce Pere ne convient donc avec le Pere Rapin, ni de ce que fait Ciceron, ni de ce que Ci-

Préf. de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 5.

Préf. ſur ſa Rhét.

Les trois Livres de l'Orateur.

ceron penſe de ces préceptes, ni de ce qu'il en faut penſer. La verité eſt que l'Orateur Romain n'en touche que quelques uns, ſuppoſant qu'on eſt inſtruit de tous ; & il ne les déſapprouve point, quand on les prend bien, & qu'on n'en abuſe pas. Mais les Perſonnages qu'il fait parler, en veulent encore d'autres.

L. de Orat. 2. n. 162.

Ils veulent qu'un homme qui ſait, & qui a quelque uſage, avec une heureuſe diſpoſition, ſe choiſiſſe parmi les grands Orateurs, un bon modele (11), dont il prenne, non pas les défauts, mais l'eſprit & les bonnes manieres. Ils veulent qu'il s'inſtruiſe à loiſir & avec ſoin des affaires dont on le charge ; qu'il ſe donne la peine d'écrire ſes diſcours & de les polir ; qu'il ſoit perſuadé que le fort de l'Orateur conſiſte, non pas à trouver ce qu'il doit dire, mais à le tourner ; & que la vraye maniere de le trouver, c'eſt de méditer ſon ſujet, de voir de quoi il s'agit, ce qui en fait

L. de Orat. 2. n. 101. 102. &c.

---

(11) Hoc ſit primum in præceptis meis, ut demonſtremus, quem imitetur, atque ita, ut, quæ maximè excellant in eo, quem imitabitur, ea diligentiſſimè perſequatur. *L. 2. de Orat. n.* 90.

Les trois Livres de l'Orateur.

la difficulté, & par où l'on peut la réſoudre; c'eſt enfin de ſe ſouvenir ſur-tout qu'il y a beaucoup de faits & peu de queſtions; qu'on juge de ceux-là par celles-ci, dont il faut par conſequent ſe bien inſtruire avant que de plaider.

Ibid. n. 182.

Aux preuves, ſelon Ciceron, auſſi-bien que ſelon Ariſtote, il faut joindre les *mœurs* & les *paſſions*, dont il ſe plaint que les autres Maîtres communément ne parlent point. Les mœurs ſont l'idée que l'Orateur donne de lui-même & des autres: elle dépend de la conduite de la vie & du diſcours; la conduite de la vie ne regarde point la Rhétorique; le diſcours qui la regarde, marque divers caracteres, ſelon les paroles, les penſées, & les manieres que l'Orateur y met en uſage. Tout cela, & ce qu'on dit ſur les paſſions, revient à la doctrine d'Ariſtote, ſinon que ſur ces dernieres, l'Orateur Romain fait quelques réflexions qui lui ſont propres. Elles conſiſtent à dire qu'il faut être touché

Ibid. n. 189. 190. 19. &c.

pour toucher les autres; ce qui eſt plus aiſé dans les veritables cauſes, que dans les ſujets inventez; qu'il faut voir ſi la matiere demande de grands

Les trois Livres de l'Orateur.

mouvemens * ; qu'il ne faut point entrer bruſquement dans les paſſions, ni en ſortir à la hâte ; qu'il faut ſe ſouvenir que les paſſions & les mœurs ſont deux choſes qui ſe mêlent, & participent l'une de l'autre, de telle ſorte qu'il eſt quelquefois mal-aiſé de les diſtinguer (12) ; qu'il faut que la douceur inſpire quelque choſe de ſon eſprit à la force ; & que la force anime auſſi la douceur, pour la rendre capable de toucher ; qu'il faut que l'aigreur ſoit temperée par des manieres honnêtes, & que la retenuë ſoit fortifiée par quelque fermeté : toutes choſes importantes ; mais qu'on apprend encore mieux par l'analyſe des diſcours pathétiques, que par les préceptes.

* *Ibid. n.* 205.

Ce ſont apparemment ces réflexions qui ont fait dire à Paul Beni, aſſez peu favorable d'ailleurs à Ciceron, comme nous avons vû, qu'il eſt plus « content de cet Orateur, que d'Ari- «

Tom. 2. *v.* 1530. *p* 13.

---

(12) Sed eſt quædam in his duobus generibus, quorum alterum lene, alterum vehemens eſſe volumus, difficilis ad diſtinguendum ſimilitudo. Nam ex illa lenitate .. .. ad hanc vim . . . influat oportet aliquid, & ex hac vi nonnunquam animi aliquid infundendum eſt illi lenitati. *L.* 2. *de Orat. n.* 212.

Les trois Livres de l'Orateur.

Préf. de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 5. & 7.

» ſtote, tant ſur les paſſions que ſur » les mœurs, prétendant que le Philoſophe n'apprend point l'art d'exprimer celles-ci, & qu'aprés tout ce qu'il a dit de celles-là, ſon ouvrage eſt encore imparfait comme celui du Sculpteur dont parle Horace (13). Mais ce Critique n'avoit point aſſez examiné ni Ciceon, ni Ariſtote; & je ſuis de l'avis du Pere Rapin, qui trouve à la verité que *Ciceron eſt admirable ſur les mœurs, & qu'il traite les paſſions d'un air dont elles n'ont jamais été traitées par aucun Auteur*, mais ne laiſſe pas de rendre juſtice à Ariſtote, & de dire que l'Orateur Romain dans ſa doctrine ſur ces deux articles, ſuit toujours les principes de ce Philoſophe; & même qu'à bien ſuivre Ciceron dans le deſſein de ſes trois Livres de l'Orateur, on y remarque les traces d'Ariſtote dans les trois livres de ſa Rhétorique.

Ibid. p. 7.

Ces dernieres paroles du Pere Rapin ſont formellement contre ceux qui croyent qu'il n'y a point d'ordre dans ces excellens Dialogues. Mais ce Pere s'explique ſur cela encore plus clai-

(13) Infelix operis ſummâ, quia ponere totum neſciet. *Horat. Ep. ad Piſ. v.* 34.

Les trois Livres de l'Orateur.

rement. Je ne ſuis pas, dit-il, de «
l'avis d'Angele Politien, qui dans «
ſa Préface ſur Quintilien, trouve à «
redire aux Traitez que Ciceron a «
écrits ſur l'Eloquence, comme peu «
exacts & ſans ordre : car il y a un «
ordre, qui n'eſt caché que pour les «
rendre plus beaux & plus agréables. «

En cet endroit le Pere Rapin a raiſon, & dans le fait, & dans le principe. L'irrégularité de Ciceron n'eſt qu'apparente, & cet air aiſé fait l'agrément du Dialogue. Mais quatre pages auparavant, ce même Pere parle comme Politien. Il dit que Cice- «
ron dans les Traitez qu'il nous a «
laiſſez, n'eſt pas tout à fait ſi mé- «
thodique qu'Ariſtote, qu'il eſt plus «
poli & plus élégant, caractere eſſen «
tiel dont il ne ſe défait jamais ; mais «
que tout ſolide qu'il eſt, *il n'eſt pas* «
toujours le plus régulier du monde, «
parce qu'il penſe plus à plaire qu'à «
inſtruire. «

Ibid. p. 3.

La contradiction de ces deux endroits n'eſt-elle qu'apparente, non plus que l'irrégularité de Ciceron ? Si elle eſt réelle, elle eſt d'autant plus ſurprenante, que ce Pere aprés avoir dit que Ciceron n'eſt pas le plus ré-

Les trois Livres de l'Orateur.

gulier du monde, ajoûte tout de ſuite dans la même page : ce n'eſt pas qu'en le méditant, on ne trouve en tout ce qu'il dit *un ordre caché* qu'il ſuit aſſez fidelement, mais il ne fait pas ſentir *cet ordre* à tout le monde. Ce ſont des regles qui ne ſont que pour les Savans, & qu'il ne développe que pour ôter aux leçons qu'il donne la confuſion ou la ſéchereſſe à laquelle on s'expoſe, quand on entreprend d'établir des principes, & de mettre en art les choſes qui n'y ont pas encore été réduites. Ce qu'il fait *avec tant d'ordre*, avec tant de graces, que l'on peut dire qu'il n'y a point d'Auteur d'où l'on puiſſe tirer tant de fruit, tant de politeſſe, tant d'éloquence, tant de ſolidité, tant de bon ſens que de Ciceron. Dit-on d'un homme à qui on donne ces éloges, *qu'il n'eſt pas le plus régulier du monde ?*

Comme cet Orateur garde un ordre, il parle de celui qu'il faut garder dans le diſcours ; c'eſt-là qu'àpropos de la Réfutation, il traite de la Raillerie, laquelle y a tant de force. Il remarque que ſur cet article on ne peut rien tirer de la Phyſique, qui ne

à n. 216. ad 290.

Les trois Livres de l'Orateur.

ſoit ou inintelligible, ou inutile ; & même qu'on ne peut guéres donner des regles de la raillerie. On peut bien dire que le Plaiſant eſt de deux ſortes ; l'un qui regne dans tout le diſcours ; l'autre qui conſiſte en bons mots, & ſur-tout dans la repartie ; qu'on ne raille point ſur un grand malheur, ni ſur des crimes atroces ; qu'il ne faut point en raillant faire le bouffon ; qu'il faut garder les bienſéances : mais tout cela ne donne point l'invention de la raillerie, ni la vivacité d'eſprit qu'il y faut.

Ciceron fait dire à Céſar, que tout oblige l'Orateur à employer la raillerie, l'agrément, la force, le brillant, qu'elle donne à un diſcours ; il lui fait dire encore qu'un homme agréable eſt un homme de tous les tems, l'art de plaire pouvant toujours être mis en pratique. Il fait ajouter par Antoine, que déſormais il ne craindra plus de railler, puiſque les Fabrices, les Scipions, les Maximes & les Catons l'ont fait. Il ſemble que Ciceron ſongeoit en cela à juſtifier lui-même ſes railleries ſous le nom de Céſar & d'Antoine.

L. 2. de Orat. n. 290.

Quoiqu'il en ſoit, une choſe fait

Les trois Livres de l'Orateur.

De Orat. l. 2. n. 294. & 295.

voir qu'il n'écrivoit point pour des enfans ; c'eſt qu'il ſuppoſe un Orateur, lequel parfaitement inſtruit de ſa cauſe, en voit le fort & le foible. En cet état, il lui donne deux avis ; l'un eſt de s'attacher à ce qu'il y a d'avantageux dans ſon ſujet, en évitant comme un écueil ce qu'il y a de mauvais ; l'autre eſt de ne rien dire qui nuiſe à la cauſe. Tout le monde ſemble être aſſez habile pour ſuivre ces deux avis, & peu de gens en ſont capables. Pour faire uſage du premier, il faut imiter ceux qui ſe battent en retraite ; ils font entendre par leur contenance, non pas qu'ils fuyent l'ennemi, mais qu'ils prennent leurs avantages. Pour faire uſage du ſecond, il y a bien des tentations à vaincre. Il faut vaincre l'envie de parler, celle de tout dire, celle de plaire à ſa partie, qui ne veut point qu'on épargne l'adverſaire, ſans prendre garde ſi cet adverſaire n'eſt point cher au Public, & ſi ce qu'on dit pour le chagriner, n'indiſpoſera pas les Juges. Il faut que l'Avocat ſoit inſenſible aux injures qu'on lui dit à lui-même, autrement prenant le change, il oublie ſa cauſe, & court aprés des choſes qui y ſont étrangeres.

Les trois Livres de l'Orateur.

La nature de ces avis a fait dire à Junius * qu'il faut lire les Dialogues «
de l'Orateur, parce qu'ils ne con- «
tiennent pas ſeulement des préceptes «
ordinaires qu'on donne à ceux qui «
commencent, mais des regles plus «
recherchées, & qui ſont d'uſage à «
ceux qui fréquentent actuellement le «
Barreau ; qu'on y explique tous les «
myſteres de l'Eloquence, & qu'on «
les y explique avec tout l'agrément «
& toute la bienſéance imaginable. «
Ciceron garde ce caractere non-ſeulement dans ce qu'il dit ſur le genre judiciaire, mais encore ſur le genre déliberatif & ſur le Panégyrique. Il nous avertit que le déliberatif demande moins de pompe & moins de bruit devant un petit nombre de perſonnes graves, mais que devant un grand peuple, tout y a lieu, comme dans le Plaidoyer. Le Panégyrique ſe traite ou par occaſion ſeulement dans un diſcours d'uſage, ou de deſſein formé dans des diſcours d'apparat. Ces derniers étoient plus communs parmi les Grecs que parmi les Romains. Ils le ſont aſſez parmi nous. Il y faut du grand, du nouveau, du rare ; & pour y réüſſir, l'Orateur doit bien con-

---

* *Meth. éloq. compar. c. 4.*

Les trois Livres de l'Orateur.

noître les vertus. Il doit bien entendre auſſi l'art de polir & d'orner ce qu'il a à dire. C'eſt la matiere du troiſiéme Livre de Ciceron. Craſſus y explique toute la force & toutes les fineſſes de l'Elocution. De ſorte qu'il eſt vrai de dire avec un Auteur anonyme, que Ciceron donne ici toute la Rhétorique en trois Dialogues. Et comme c'eſt dans l'Elocution principalement que ſe fait connoître l'Orateur, on peut juger avec quel ſuccés Ciceron traite encore cette partie ; puiſque ce grand Homme, ſelon Caſſiodore, eſt *la lumiere de l'Eloquence latine*, & que ſelon Jules Céſar, *il en eſt le pere.* Et c'eſt où ſe vérifie particulierement cette penſée du Pere Rapin, que la deſtinée de l'Eloquence a été heureuſe, en ce que celui qui l'a portée au plus haut degré de ſa perfection, a bien voulu l'enſeigner.

Bibliog. polit. hiſt. philol. curioſ. p. 35. & 36.

Rhet. lati. in Caſſiod. p. 339.

Préf. de ſes Réfl ſur l'Eloq. p. 3.

En effet, à bien prendre le ſens de Craſſus (14), le premier ornement du diſcours vient de la dignité du ſujet, parce que l'éclat qui en ſort, rejaillit en

---

(14) Ornatiſſimæ ſunt orationes eæ quæ ..... à privatâ ſingularique controverſiâ ſe ad univerſi generis vim explicandam conferunt ..... Quare non eſt pau-

Les trois Livres de l'Oratrur.

quelque ſorte ſur les paroles. Il vient auſſi, ce qui eſt preſque la même choſe, de la ſolidité & de la richeſſe des penſées. Et voila ce qui eſt le fruit, non pas des regles de l'Art, mais d'un heureux genie, & d'une grande connoiſſance de la Morale, laquelle nous met en état de garder exactement les bienſéances, de fournir de grands principes ou de grandes veritez, & de répandre dans le diſcours cette dignité, cette nobleſſe, cette douceur, cette force, cet air d'habileté, de vertu, de politeſſe, qui en fait la plus ſolide beauté.

Ibid. n. 47. 148. 149. *&c.*

Cela n'empêche pas que Craſſus ne reconnoiſſe auſſi une beauté dans la diction, lorſqu'un Orateur parle correctement ſa langue, & lorſqu'il ſe trouve une certaine nobleſſe ou dans les mots pris ſéparément, ou dans l'aſſemblage qu'on en fait, ou dans *le compartiment*, s'il eſt permis de parler ainſi, que les phraſes font entre

---

corum libellorum hoc munus... ſed onerandum complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum ſuavitate, copia... &, ſi eſt honeſtas, in rebus ipſis, exiſtit ex rei natura ſplendor quidam in verbis. *L.* 3. *de Orat. n.* 120. 121. 125. *&c. Item n.* 96. 97. *&c.*

elles, par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Enfin lorſqu'il y a un certain air dans les penſées, lequel vient du tour qu'on leur donne, ou une certaine grace dans les mots, laquelle eſt un effet de leur répétition ou de leur reſſemblance.

Aprés Ariſtote, qui n'a point parlé des figures, perſonne n'en a moins parlé que Craſſus. Il en déſigne les principales, ſans en dire les noms, & ſans en donner ni des définitions, ni des exemples. Ce qui l'oblige, à ce qu'il dit, d'en uſer ainſi, c'eſt qu'il parle devant des gens qui ſont inſtruits, & que d'ailleurs le tems le preſſe. D'habiles gens ſont perſuadez que ce qu'il en dit doit ſuffire. C'eſt la plus baſſe partie de la Rhétorique, ſelon Monſieur Nicole, outre que les noms & les définitions ſur cet article, ne font qu'embarraſſer la matiere.

L. 3. de Orat. à n. 200. ad 208.

L. 3. de Orat. n. 208. 209.

Art de penſer, p. 156. de la 3. édition.

Craſſus s'étend davantage tant ſur le choix que ſur l'arrangement des mots. Ce qu'il dit ſur l'un & ſur l'autre eſt fort beau; mais tout y revient à la doctrine des anciens Auteurs Grecs. J'obſerverai donc ſeulement que cet Orateur avoüe deux choſes; l'une, que le ſatirique Lucile l'avoit un peu

L. 3. de Orat. n. 171.

raillé dans ſes vers ſur le ſoin d'arrondir ſes périodes, & de les rendre ſemblables à des ouvrages de marqueterie; l'autre, que l'explication de ces préceptes paroît d'abord avoir quelque choſe de puéril: il ajoûte qu'on ne les donnoit point dans les Rhétoriques ordinaires, mais qu'Ariſtote les avoit donnez, & qu'il les croit même trés-importans. Sur quoi tous ceux à qui il parle l'applaudiſſent, particulierement Antoine, par ce principe, que *rien ne diſtingue plus, en fait d'Eloquence, l'ignorant Orateur de l'habile homme, qu'un juſte arrangement des termes*, pourvû néanmoins que le fond en ſoit bon.

Les trois Livres de l'Orateur.

Ibid. 173.

Ibid. n. 188. 189.

Ibid. 175.

Entre cette eſpece d'ornemens qui ne conſiſte que dans l'Elocution, & l'autre qui conſiſte dans les choſes, Craſſus met cette difference, que le ſolide de la derniere eſpece doit ſe trouver par-tout; au lieu que les mots lumineux, pour ainſi dire, le brillant des penſées, l'éclat de l'expreſſion, doivent être diſtribuez avec prudence, & placez avec ménagement, ou comme des lumieres, ou comme des pierreries.

Ibid. n. 98.

La raiſon eſt qu'il faut un ſtyle qui

Les trois Livres de l'Orateur.

plaiſe, & il ne manqueroit pas de laſſer, ſi des beautez auſſi ſenſibles étoient trop fréquentes. En toutes choſes ce qui flatte le plus, rebute bien vîte, ſi l'on n'en interrompt l'uſage. Ce qui eſt encore plus vrai en fait de diſcours, qu'en fait de muſique ou de ragoûts, parce que ce ne ſont pas ſeulement les oreilles qui s'offenſent de la continuité, c'eſt l'eſprit même qui s'en offenſe, juſques-là que les applaudiſſemens que nous attire la beauté des penſées, ne doivent venir que par intervalles, & que l'admiration la plus ſolide doit être interrompuë, pour être mieux goûtée. C'eſt ce qui fait que dans l'action pareillement tout ne doit pas être d'une égale force.

Ibid. n. 102.

On peut ici aſſûrer que Craſſus n'auroit pas chaſſé de Rome, comme il fit étant Cenſeur, les Rhéteurs de ſon tems, s'ils n'avoient donné que des regles de ce caractere. Mais il les chaſſa, comme il le dit lui-même, parce qu'ils n'inſpiroient que l'impudence à leurs éléves.

L. 3. de Orat. n. 94.

Il me reſte deux choſes à obſerver dans la doctrine de ce grand Homme. La premiere eſt que l'Orateur, ſelon lui, ne doit pas mettre autant de tems à s'inſtruire des ſciences qui lui ſont neceſſaires, que ceux qui en font profeſſion (15). Ceux-ci peuvent toujours y raffiner, parceque leur métier eſt d'étudier. L'Orateur eſt fait pour l'action, & il ne doit prendre des ſciences que ce qu'il lui en faut pour l'uſage, ce qui eſt toujours facile à quiconque ſait étudier & ſe fait conduire par de bons Maîtres. La ſeconde eſt que ſans avoir étudié les ſciences, un Orateur qui a de l'eſprit & un peu d'exercice, eſt en état mieux que les Philoſophes, de renverſer ou d'établir ce qu'elles enſeignent; & que c'eſt par-là que Craſſus lui-même eſt capable, à ce qu'il dit, de les battre tous en ruïne quand il voudra, par les ſeuls avantages que la nature lui a donnez, ou qu'il a reçûs de l'uſage & de l'éducation; parce qu'il n'en eſt pas de la Morale, ſelon lui, comme de la Géometrie, un homme pouvant parler de la premiere, & non de la ſeconde, ſans l'avoir appriſe.

Les trois Livres de l'Orateur.

L. 3. de Orat. n. 78. 79.

---

(15) Omnes enim artes aliter ab iis tractantur, qui eas ad uſum transferunt; aliter ab iis, qui ipſarum artium tractatu delectati, nihil in vita ſunt aliud acturi. *L.* 3. *de Orat. n.* 86.

Les trois Livres de l'Orateur.

S'il paroît que c'eſt-là porter un peu loin la force du genie, il faut remarquer qu'il le ſuppoſe *aidé de l'éducation & de l'uſage*, qui en apprennent beaucoup en fait de Morale.

L. 1. de Orat. à n. 62. ad 72.

J'ajoûte à ces réflexions, que de toutes les differentes Sectes de Philoſophes dont il fait une aſſez longue énumération, il n'y a; ſelon lui, que celles de Carneades & d'Ariſtote qui conviennent à l'Eloquence, parce qu'ils n'ont que des notions accommodées au ſens commun.

De Trad. Diſcipl. p. 482.

Ibid. quelques pag. aprés.

Coucluons avec Loüis Vivés qu'il eſt inutile de dire les avantages qu'on peut tirer de ces Livres de Ciceron, parce qu'en un mot il eſt plus qu'un autre le pere de l'Eloquence. Mais ne diſons pas avec le même Critique, un peu ſujet à ſe contredire, que *nos Ancêtres*, c'eſt à dire les anciens Maîtres, *n'ont donné leurs préceptes qu'avec beaucoup de confuſion* (16). Il comprend Hermogéne & Quintilien avec Ciceron dans ſa Cenſure. Elle ne convient à aucun des trois; & à ce que j'ai dit du dernier, on peut ajoûter cette conſidération, qu'il ne fait parler Craſſus dans ſon troiſiéme Dialo-

---

(16) Confusè & perturbatè.

Les trois Livres de l'Orateur.

gue, qu'aprés l'avoir repréſenté penſant (17) profondément à ce qu'il devoit dire, ſans doute, afin qu'il puiſſe avec plus de vrai-ſemblance dire tant de belles choſes avec tant d'exactitude. Nous verrons au chapitre de Vivés, dans le ſecond volume de cet ouvrage, la vanité qui l'a fait parler de la ſorte. Il vouloit paſſer pour le reſtaurateur de l'Art oratoire, comme ſi cet Art eût été perdu juſqu'à lui.

---

(17) Hoc à ſe Cotta animadverſum eſſe dicebat, omne illud tempus meridianum Craſſum in acerrima, atque attentiſſima cogitatione poſuiſſe. &c. *L. 3. de Orat. n. 17.*

LE BRUTUS,

OU

LE DIALOGUE

TOUCHANT

LES ORATEURS ILLUSTRES.

Jug. des Sav. tom. 1. part. 1. pag. 191.

LE Brutus de Ciceron eſt, ſelon Monſieur Baillet, un des meilleurs Critiques qui nous reſtent ſur les anciens Orateurs ; & il ne traite pas ſeulement de la Critique des Orateurs, mais encore de l'Art de parler.

Préf. de ſes Refl. ſur l'Eloq. p. 9.

De la maniere que le Pere Rapin a tourné le jugement qu'il a porté de cet ouvrage, il n'en donne pas d'abord une idée ſi avantgeuſe. Ce Pere » dit qu'aprés avoir donné le plan des » trois Livres de l'Orateur, il ne s'ar- » rête pas à déchiffrer les autres ou- » vrages de Ciceron ſur la Rhétori- » que, celui que ce grand Maître a » écrit à Brutus ſon ami & grand ama- » teur de cet Art, n'étant ſelon lui, » qu'une liſte des Orateurs Grecs &

Le Brutus de Ciceron.

Latins, & une hiſtoire des tems où « ils ont fleuri. Tout cela ſemble op- « poſé au jugement de Monſieur Baillet : mais ce que ce Pere ajoûte s'y accorde, Qu'on trouve dans cet ouvrage « une diſtinction des caracteres de ces « Orateurs, laquelle eſt d'une grande « inſtruction. Il y a même quelque « choſe de plus juſte dans cette derniere idée du Pere Rapin, que dans celle de Monſieur Baillet. Ce dernier paroît diſtinguer dans cet ouvrage la critique de l'inſtruction ; & le Pere Rapin marque nettement & avec raiſon, que l'inſtruction conſiſte dans la critique même.

On peut ajoûter que Ciceron ſe propoſe ici la même fin que dans le livre ſimplement intitulé *l'Orateur* ; c'eſt de montrer que *l'Eloquence eſt une choſe très-difficile :* mais ſa methode y eſt differente. Dans l'Orateur il développe toutes les parties qui compoſent l'Eloquence, pour en faire connoître la grandeur : dans le Brutus il fait un dénombrement de tous les Orateurs, pour montrer qu'à peine en trouve-t-on quelqu'un qui ſoit digne d'un ſi beau nom.

De ces deux ouvrages, celui-ci eſt

Le Brutus de Ciceron.

* *Manuc. in Ep. ad Attic. l. 2. Ep. 20.*

Aul. Anton. Parmyran. dans ſes Sch. ſur la Brut. Préf.

le plus ancien. Ciceron le compoſa, ſelon Manuce, lorſque Céſar étoit Conſul pour la quatriéme fois avec Lépidus, qui ne l'étoit que pour la premiere : au lieu qu'il ne fit l'autre qu'aprés la bataille de Pharſale. Ainſi quand un Critique a dit que *Ciceron dans ſes écrits ſur la Rhétorique a gardé l'ordre naturel, qu'il a d'abord donné l'idée de l'Orateur, & montré enſuite qu'on ne le trouve nulle part* ; c'eſt une choſe qui demande explication. Car ſi ce Critique ne ſe trompe point, il ne faut pas par *l'idée de l'Orateur* entendre *l'Orateur* ſimplement dit, puiſque c'eſt un ouvrage poſterieur au Brutus, mais les trois Dialogues de l'Orateur qui le précedent.

Idem ibid.

Joan. Rivius Attendorienſis in caſtigat. in Brutum.

Au reſte on a raiſon de dire que cet ouvrage donne du jour aux autres, & qu'il contient toute la Rhétorique dans les exemples que l'on y cite. Mais ce n'eſt pas la ſeule utilité qu'on en retire. On y apprend à juger de ceux qui font profeſſion d'Eloquence. On y apprend à eſtimer ou leurs beautez naturelles & ſans fard, ou l'éclat & la magnificence de leurs expreſſions, ou l'élegance & la pureté de leur ſtyle, ou la politeſſe de leurs manieres, Le Brutus deCiceron.

ou leurs bons mots & leurs railleries. On y voit leurs graces & leur moderation, leur force, leur vehémence & leur gravité, leur facilité & leur abandance, leur fécondité dans l'invention. On y admire leur jugement dans les preuves, ou la nouveauté dans le tour, ou la peine qu'ils ſe donnent dans le choix & dans l'arrangement des mots, ou leur preſtance dans l'action, ou les ſoins qu'ils prennent de s'y perfectionner, ou les raiſons de leurs digreſſions, ou la nobleſſe de leurs mouvemens. Et comme en fait d'Eloquence, on ne s'inſtruit pas moins par la connoiſſance du mauvais, que par celle du bon, on voit auſſi dans le même ouvrage la ſécchereſſe de quelques Orateurs & leur diſette, leurs mauvais goûts, leurs ſingularitez, leurs folies, les infidelitez de leur memoire, leur peſanteur, leur pareſſe & leur negligence, leur mauvaiſe grace, leur enflure, leur peu de varieté, la baſſeſſe de leurs expreſſions ou de leurs penſées; ſans compter une infinité d'autres talens ou d'autres défauts que ceux dont je viens de parler, auſſi differemment exprimez par Ciceron, qu'ils ſont dif-

Le Brutus de Ciceron

ferens en eux-mêmes ; ce qui rend la lecture de ſon ouvrage infiniment agréable.

Il y a dans ce Livre deux parties bien diſtinctes. Dans l'une il parle des Orateurs Grecs ; dans l'autre, qui eſt beaucoup plus longue, il parle des Romains. Il les loüe tous, ou il les cenſure, ſelon qu'ils paroiſſent le meriter. Il aſſûre dans ſon (1) Orateur, qu'il a donné la préference à Démoſthéne ſur tous les autres, tant Grecs que Latins. A cela prés, il reconnoît avoir donné beaucoup d'avantage à ces derniers, ſoit afin de les encourager, ſoit pour marquer combien il les aime. Il leur donne en effet tant d'avantage, qu'à la maniere dont il parle, on croit entrevoir qu'il donne la préference à ceux de ſon païs, comme entre ceux-ci, il y a lieu de croire qu'il ſe donne la préference à lui-même, quoiqu'il garde ſur ſon ſujet toute la modération imaginable.

---

(1) Ego idem, qui in illo ſermone noſtro, qui eſt expoſitus in Bruto, multum tribuerim latinis, vel ut hortarer alios, vel quod amarem meos, recordor me longè omnibus unum anteferre Demoſthenem. *Cic. in Orat. n.* 23.

Le Brutus de Ciceron.

De ſorte qu'il eſt difficile de rien trouver de plus délicat.

L'une & l'autre de ces deux parties vont à ſon but, qui eſt de montrer la difficulté de l'Art oratoire. Ainſi chez les Grecs tous les Arts ſe trouvent plus anciens, plûtôt cultivez, plûtôt perfectionnez que l'Eloquence. Et comme abſolument parlant, ils n'ont point eu d'Orateurs avant Périclés & Thucydide, ou du moins avant Solon & Pyſiſtrate, auſſi n'ont ils rien vû de bien parfait avant Hypéride & Démoſthéne, aprés leſquels l'Eloquence a commencé à dégénerer. Tant il eſt difficile, non-ſeulement d'y arriver, mais même de s'y maintenir ! A l'égard des Romains, on ne voit point d'Orateur plus ancien chez eux que Caton le Cenſeur, comme on n'y en trouve point de plus habile, ſelon Ciceron, que Craſſus & Antoine, & avec eux Hortenſius, qui pour n'être pas encore arrivez à la perfection, ne laiſſent pas d'être les premiers qui ont égalé les Grecs.

De clar. Orat. n. 9.

Du tems de Servius Tullus.

La maniere dont Ciceron commence par témoigner la douleur qu'il eut d'apprendre la mort d'Hortenſius, feroit croire que ce fut là l'occaſion de

Le Brutus de Ciceron.

ſon ouvrage, & néanmoins il ne le compoſa que beaucoup de tems aprés, ſous le quatriéme Conſulat de Céſar, comme j'ai dit. Ce n'eſt point un livre qu'*il ait écrit à Brutus ſon ami*, comme le dit le Pere Rapin. Il lui adreſſa l'autre, ſimplement intitulé *l'Orateur*. Pour celui ci, il l'intitula *Brutus, ou des Orateurs illuſtres*, de la même maniere qu'il a intitulé un autre de ſes livres, *Lélius*, ou *de l'Amitié*; & un autre, *Caton*, ou *de la Vieilleſſe*. L'un de ces titres marque la matiere du livre, & l'autre marque l'un des Perſonnages qui y parlent. En quoi il a imité Platon, qui intitule ainſi ordinairement ſes ouvrages.

Préf. de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 7.

Selon Aul. Aut. Parmyreu. ſuprà.

Ce que Ciceron dit dans ce livre touchant les Orateurs dont les écrits ſe ſont perdus, n'entre point dans le deſſein que j'ai de ne parler que de ceux dont nous avons les ouvrages; & ce qu'il dit de ces derniers doit être réſervé pour les articles où il ſera queſtion d'eux. Pour ce qui eſt des lumieres qu'il donne ſur l'Art de perſuader, je n'en dois rien dire qu'autant qu'il peut y avoir quelque choſe de particulier. De ſorte que je n'aurois ici que quatre choſes à remarquer, ſi le Pere Rapin ne me donnoit lieu d'en remarquer encore une, que je mettrai avant les autres.

Le Brutus de Ciceron.

Ce Pere nous fait obſerver qu'il « y a quelque-fois dans l'Eloquence « des coups extraordinaires de l'Art, « qui ſurprennent & qui font des effets « imprévûs. Il croit en trouver « un exemple dans le livre dont eſt « queſtion. Comme eſt celui, dit-il, « que Ciceron loüe ſi fort, d'un cer- « tain Canus Rufius, qui étant accu- « ſé avec aſſez de véhémence par Si- « ſenna, s'écria d'une voix fort ani- « mée & fort touchante à ſes Juges: « *Circumvenior, Judices, niſi ſubvenitis, &c.* « (c'eſt à dire, *je ſuis pris* « *dans un piége, Meſſieurs, ſi vous ne* « *me ſecourez.*) Cet aveu, pourſuit le « Pere Rapin, de la crainte qu'il avoit « d'être ſurpris, & la protection qu'il « demanda à ſes Juges, les toucha ſi « fort, qu'ils lui devinrent favora- « bles. C'eſt ainſi que ce Pere racon- « te le fait; voici comme Ciceron le rapporte.

Réfl. ſur l'Eloq. du Bar. n. 8.

De clar. Orat. n. 260.

Rufius étoit un accuſateur de profeſſion, & il accuſoit un jour un homme nommé Chritilius, qui prit Siſen-

Le Brutus de Ciceron.

na pour ſon Avocat. Siſenna ſe ſervoit volontiers de mots extraordinaires & inuſitez : il en employa un dans cette occaſion, pour ſignifier des *accuſations frivoles*, & dit que c'étoient *ſputatilica quadam crimina* ; l'Accuſateur releve le mot barbare *ſputatilica*, & s'écriant, *On me tend des piéges, Meſſieurs, ſi vous ne me ſecourez* : il partage ce mot extraordinaire en deux (12), & dit qu'il ſait bien ce que c'eſt que *ſputa*, parce que c'étoit un mot d'uſage ; mais pour *tilica*, qu'il ignore ce que c'eſt. Tout le monde s'éclata de rire, & Siſenna ne ſe corrigea point de ſa mauvaiſe habitude.

Ainſi le Pere Rapin nous donne en cette occaſion *l'Accuſateur* pour *l'Accuſé* ; il nous donne *l'Avocat de l'Accuſé* pour *l'Accuſateur*. La choſe conſiſte dans un mot inuſité qui fut relevé à propos, & il la fait conſiſter dans une plainte *fort touchante*. Il fait d'une crainte ironique, une crainte ſerieuſe ; d'un éclat de rire, un mouvement de pitié ; & d'une petite plaiſanterie, *un coup extraordinaire d'Eloquence, un coup d'une grande pénétration où peu d'Orateurs réüſſiſſent.* Que dire ſur cela de ce Pere ? A peu prés ce que Quintilien a dit (3) de Seneque. *Il ſeroit à ſouhaiter qu'avec ſon genie & ſes talens, il eût eu plus d'exactitude.* Je viens à mes quatre remarques.

---

(12) Sputatilica ! Siſenna, quid eſt hoc ? Sputa quid ſit ſcio : tilica neſcio. *Ibid. n.* 260.

Le Brutus de Ciceron.

La premiere regarde la franchiſe de Lélius, qui perſuadé de la bonté d'une cauſe dont il s'étoit chargé, & ayant reconnu aprés l'avoir plaidée deux fois, qu'il n'avoit pas le talent de remuer les cœurs, comme le ſujet le demandoit, de ſorte que toutes les deux fois on avoit interloqué, avoüa de bonne foi ſon foible à ſes Clients, & leur conſeilla de donner cette cauſe à un Avocat plus fort que lui, qu'il leur indiqua. C'étoit Carbon, lequel aprés quelque difficulté qu'il fit d'abord de s'en charger, la prit, la plaida de la maniere qu'il falloit, & la gagna. Preuve aſſez belle & de la bonne-foi que Ciceron dit avoir été trés commune en ces tems-là, & de la neceſſité des mouvemens dans cer-

P. clar. Orat. n. 85. & 86.

---

(3) Velles eum dixiſſe ſuo ingenio, alieno judicio. *Quintil. l.* 10.

Le Brutus de Ciceron.

tains ſujets. Ajoûtons que cette conduite de Lélius eſt l'execution ou la pratique du précepte *Noſce teipſum*, » *Connoiſſez-vous vous-mêmes.* Il faut » toujours, dit Juvenal, l'avoir de- » vant les yeux, ſoit que vous ſon- » giez à vous marier, ſoit que vous » aſpiriez à remplir une place dans le » Senat. Prétendez-vous plaider une » grande cauſe, difficile, épineuſe ? » conſultez-vous vous-même, exami- » nez ſi vous avez aſſez d'éloquence » & aſſez de force.

La ſeconde choſe que je remarque, eſt la raiſon pourquoi tels Orateurs qui parlent parfaitement bien, n'écrivent pas de même, ou bien n'écrivent rien du tout, pas même pour leur uſage, loin de vouloir le faire pour donner quelque choſe au Public. A l'égard de ceux qui n'écrivent rien, Ciceron croit que c'eſt *pareſſe*, ou *préſomption*, ou *indifférence*. C'eſt *indifférence*, s'ils ne ſe mettent pas en peine d'acquérir de la gloire ; c'eſt *préſomption*, s'ils croyent que leur réputation eſt aſſez grande, & qu'elle peut ſubſiſter ſans cela ; c'eſt *pareſſe*, s'ils fuyent le travail. Quoique ce puiſſe être, ils ſe privent du moyen le plus propre de

De clar. Orat. n. 91. 92. 93.

Le Brutus de Ciceron.

ſe perfectionner, qui eſt d'écrire & de limer à loiſir ce que l'on fait. Pour ce qui eſt de ceux qui parlent mieux qu'ils n'écrivent, c'eſt le feu ſeul & la ſeule vivacité, ſans art & ſans regles, qui leur font dire merveille dans l'occaſion ; mais comme ce feu s'éteint, & que la vivacité ſe rallentit, quand ils viennent à prendre la plume de ſang froid, ils n'ont plus ni force ni vigueur, comme les voiles quand le vent ceſſe. Ce qui n'arrive point à ceux qui n'écrivent pas ſeulement de genie, mais qui ſavent ſuivre les regles ; parce que les principes ne leur manquent pas au beſoin, comme le feu de l'imagination.

De clar. Orat. à n. 183. ad n. 201.

Ma troiſiéme obſervation tombe ſur une queſtion que Ciceron traite avec ſoin dans cet ouvrage. Il examine ſi un Orateur qui a l'approbation du peuple, peut n'avoir pas l'approbation des Savans, c'eſt-à dire des Connoiſſeurs en fait d'Eloquence ; & il décide que non. Sa raiſon eſt qu'il ne peut avoir celle du peuple, qu'en rempliſſant les devoirs de ſa profeſſion, qui ſont de plaire, d'inſtruire, de toucher. Ce qui étant une fois ſuppoſé, que pourroient dire les Connoiſſeurs ?

Le Brutus de Ciceron

M. Deſpr. Sat. à ſon Eſprit.

C'eſt à quoi on peut rapporter le ſort de la fameuſe Tragédie de Corneille :

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimene a des yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.

Ce n'eſt pas que les Connoiſſeurs n'ayent de grands avantages. Ils voyent le bon & le mauvais ; le peuple ne fait que le ſentir. Ils peuvent dire la raiſon pourquoi une choſe eſt bonne ou mauvaiſe ; le peuple ne le pourra pas. Il y a plus. Le peuple prendra pour un parfait Orateur un Orateur mediocre, tant qu'il n'entendra rien de meilleur, & entre pluſieurs bons Orateurs, il ne pourra décider quel eſt le plus parfait ; les Connoiſſeurs le décideront, & rendront raiſon de leur déciſion. Ils diſtingueront auſſi un Orateur mediocre, ſans avoir beſoin d'en entendre un plus habile. Enfin ils ont cet avantage, que quand même ils ſeroient ſourds, ou autrement hors d'état d'entendre un homme, ils jugeront à l'air & à la maniere dont

Le Brutus de Ciceron

on l'écoute, s'il eſt, ou s'il n'eſt pas Orateur. Mais avec tous ces avantages, l'Orateur qui plaît au peuple, ne ſauroit déplaire aux Connoiſſeurs. En ſorte qu'il y a cette difference entre une diſſertation, ſemblable à celle que je rapporte, & un diſcours oratoire, que dans celle-là il faut chercher le goût des Savans, & dans celui-ci le goût du peuple. On peut aſſûrer que c'eſt la raiſon pour laquelle, ſelon Ciceron, (4) on ne voyoit point d'Orateurs ni parmi les Stoïciens, ni parmi les Epicuriens. Quelque polis que fuſſent leurs diſcours, ils n'étoient point populaires. Ce qui fait voir que quand Ciceron recommande l'étude de la Philoſophie, il faut ſavoir de laquelle. Et il ne ſert de rien de dire, *N'eſt-ce pas la Morale & la Dialectique qu'il recommande ?* Il y a Morale & Morale, comme il y a Logique & Logique. L'une eſt d'uſage, & à la portée du ſens commun ; l'autre veut

---

(4) Ea Philoſophia quæ ſuſcepit patrocinium voluptatis, etſi cui vera videatur, procul abeſt tamen ab eo viro, quem quærimus . . . ſed eſt in Stoicis, quod ab hoc quem inſtruimus, Oratore valde abhorreat. *L. 3. de Orat. n. 64. 65.*

Le Brutus de Ciceron.

raffiner , & n'eſt que de ſpéculation. Il eſt aiſé de décider laquelle des deux eſt convenable à l'Orateur.

De clar. Orat. ad finem.

Enfin je remarque deux comparaiſons toutes remplies d'excellentes choſes pour un homme qui ſouhaite devenir Orateur. L'une eſt entre l'éloquence de Craſſus & l'éloquence d'Antoine ; l'autre entre la conduite de Ciceron & celle d'Hortenſius dans l'exercice de l'Art oratoire ; conduite trés-differente , qui fit tomber le dernier , & éleva le premier à ce haut point de gloire où il parvint. Cette quatriéme obſervation ſemble ſortir des bornes que je me ſuis preſcrites ; mais on verra que j'ai eu de bonnes raiſons pour paſſer ici par deſſus.

L'éloquence d'Antoine étoit plus propre pour le Barreau que pour la Tribune aux harangues , & c'étoit un effet de ſa préciſion. Au reſte , il n'échappoit rien à cet Orateur de ce qui pouvoit ſe dire ſur un ſujet ; il n'y avoit point de General d'armée qui ſût mieux placer ſes troupes , qu'Antoine ſavoit placer chaque choſe ou chaque terme dans un diſcours. Tout y étoit en ſon lieu , & où il pouvoit faire plus d'effet. Etoit-il queſtion d'apprendre ce

Le Brutus de Ciceron.

qu'il avoit écrit, il n'y eut jamais une memoire plus heureuſe ; & il le débitoit de telle ſorte, qu'il n'y paroiſſoit point de préparation. Il étoit pourtant toujours ſi bien préparé, que trés-ſouvent ſes Juges ne le furent pas aſſez à être ſur leurs gardes. Son ſtyle n'étoit ni bien correct, ni bien élegant, & néanmoins il choiſiſſoit ſes mots avec ſoin : mais il viſoit moins à donner de la grace à ſon diſcours, qu'à lui donner de l'énergie. Comme il donnoit du tour à ſes paroles, il en donnoit auſſi à ſes penſées, & c'étoient des figures d'une trés-grande beauté. Il avoit l'action excellente. Son geſte exprimoit, non pas chaque mot, mais ſa penſée. Sa contenance & tous ſes mouvemens y répondoient. Il avoit une voix ferme, ſur un certain ton dominant, un peu rauque ; mais ce qui étoit un défaut en ſoi-même, il l'avoit ſû tourner à bien. Cela rendoit ſa prononciation plus pathétique, plus propre à toucher, plus perſuaſive. Enfin on vit en lui ce qu'on avoit dit de Démoſthéne, que l'action fait tout dans l'Orateur ; que rien ne pénétre tant l'eſprit, rien ne tourne plus puiſſamment la volonté,

Le Brutus de Ciceron.

rien ne fait mieux paroître l'Orateur, tel qu'il veut paroître lui-même.

A l'égard de Craſſus, les uns l'égaloient à Antoine ; les autres le lui préferoient. Néanmoins dans cette difference de ſentimens, tout le monde convenoit qu'ayant l'un ou l'autre pour Avocat, on n'avoit que faire de chercher mieux. Ciceron fait ſentir qu'encore qu'il eſtimât beaucoup Antoine, il avoit pourtant de la prédilection pour Craſſus. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il ne trouvoit rien de plus parfait parmi les Orateurs de ſa connoiſſance. Craſſus avoit de la force, il avoit de l'agrément & de la nobleſſe. Il étoit exact ſans contrainte, correct ſans ſcrupule, clair dans ſes raiſonnemens, fécond en preuves, riche en images. Il eſt vrai qu'Antoine s'entendoit mieux à établir les faits ; mais Craſſus étoit beaucoup plus abondant dans les queſtions, merveilleux dans ſes idées, rangé dans ſes penſées, grand dans l'amplification. Il ſe préparoit avec ſoin ; on l'attendoit avec empreſſement ; on l'écoutoit avec attention. Dés l'Exorde il répondoit à l'eſtime qu'on faiſoit de lui. Il étoit aſſez tranquille dans ſon geſte ; ſon ton de voix

Le Brutus de Ciceron.

étoit ordinairement plein de douceur, agréable & ſerieux en même tems. Quelque-fois auſſi il étoit fort véhément, plein d'une juſte indignation. Enfin, comme il avoit le talent d'être orné, auſſi-bien que d'être concis, il étoit auſſi propre pour le peuple que pour les Juges ; & néanmoins il auroit été plus parfait, s'il n'avoit eu l'ambition de paroître univerſel. Mais comme Scévola, au lieu de ſe borner à la profeſſion de Juriſconſulte, avoit grande paſſion pour la plaidoirie, afin d'égaler Craſſus ; cet Orateur de ſon côté, au lieu de ſe borner à l'Eloquence, voulut faire le Juriſconſulte, pour ne point ceder à Scévola ; ce qui les empêcha l'un & l'autre d'exceller chacun dans ſa profeſſion. Il faut (5) donc que chacun ſe mêle de ce qu'il ſait. Diſons en paſſant que Cotta (6) vouloit imiter Antoine ; mais qu'il n'en avoit point la force ; comme Sulpicius vouloit imiter Craſſus, quoiqu'il n'en eût pas les

---

(5) Quam quiſque norit artem in hac ſe exerceat.

(6) Craſſum Sulpicius volebat imitari, Cotta malebat Antonium ; ſed ab hoc vis aberat Antonii ; Craſſi ab illo lepos. *De clar. Orat. n.* 203.

Le Brutus de Ciceron.

agrémens. C'eſt une leçon, ainſi que l'exemple de Lélius, qui nous apprend à nous connoître.

Ibid. n. 306. &c.

Dans la ſeconde comparaiſon, laquelle eſt entre Ciceron & Hortenſius ; le premier ſe repréſente lui-même dés ſa premiere jeuneſſe comme brûlant du deſir de devenir Orateur, & aſſidu à entendre ceux qui excelloient dans la profeſſion. Il écrivoit, il liſoit, il méditoit tous les jours quelque choſe d'utile à ſon deſſein. Il s'attachoit à Scévola pour le Droit, à Philon d'Athénes pour la Philoſophie, à Milon de Rhodes pour la connoiſſance & l'uſage de l'Art oratoire, à Diodore de Sicile pour la Dialectique ; de telle ſorte qu'en étudiant la Rhétorique, il cultivoit toutes les belles connoiſſances qui pouvoient y avoir rapport, & il compoſoit en grec ou en latin, ſelon les Maîtres à qui il avoit à faire, pour profiter de leurs lumieres.

S'étant ainſi préparé long-tems, il parut au Barreau, non pour s'inſtruire, mais tout inſtruit. Il y plaida pour Roſcius d'Amerie, & la maniere dont il s'en acquitta, fit juger qu'il n'y avoit point de grandes cauſes qu'il ne fût

Le Brutus de Ciceron.

en état de plaider. Cependant comme il étoit de complexion foible, ſes amis & les Medecins vouloient qu'il quittât la profeſſion, & il parut réſolu de mourir plûtôt que de renoncer à la gloire de l'Eloquence. Néanmoins pour changer de ſtyle & de manieres, il partit pour l'Aſie. Il s'arrêta ſix mois à Athénes, s'appliquant avec une nouvelle ardeur à la Philoſophie ſous le Philoſophe Antiochus, mais s'exerçant en même tems à l'Eloquence avec un Maître nommé Démétrius Syrus. Enſuite il parcourut toute l'Aſie, & y vit tout ce qu'il y avoit de grands Orateurs, Menippe entre autres, qui étoit dans le goût des Attiques. De-là il vint à Rhodes, & acheva de s'y perfectionner par les avis de Molon. Enfin au bout de deux ans il revint à Rome, tout autre de corps & d'eſprit qu'il n'en étoit parti. Il y fut élû Queſteur, & envoyé en Sicile, où il ne ceſſa de travailler; de maniere qu'à ſon retour, ce qu'il avoit de talens parut en ſa force dans la cauſe des Siciliens contre Verrés.

Hortenſius étoit alors en poſſeſſion du Barreau, & il y domina juſqu'au tems qu'il fut fait Conſul. Parvenu à

Le Brutus de Ciceron

ce haut point d'honneur, il ne voyoit perſonne parmi ceux qui avoient paſſé par cette charge, en état de ſe comparer à lui pour l'Eloquence ; & il ne s'imaginoit point qu'aucun de ceux qui étoient plus jeunes, fût capable de l'égaler. Ainſi voulant ſe repoſer & joüir de ce qu'il avoit amaſſé, il ſe négligea ſi fort, qu'au bout de trois ans, les habiles s'apperçûrent qu'il étoit tombé, & dans la ſuite le peuple même s'en aperçut. Ce qui montre que l'Eloquence ne s'acquiert & ne ſe ſoûtient que par l'étude & le travail. Enfin quand Ciceron fut élû Conſul, on avoit perdu l'idée d'Hortenſius. Le bruit que fit ce nouvel Orateur le réveilla, & il revint ſur les rangs, pour ne pas ſe laiſſer enlever le prix de l'Eloquence par un homme d'ailleurs auſſi avancé que lui dans les Charges.

Ciceron de ſon côté ne s'étoit jamais relâché. Il n'oublioit, il ne négligeoit abſolument rien de tout ce qui pouvoit être utile à ſon deſſein. Sur-tout il compoſoit avec ſoin ; il plaidoit avec aſſiduité, s'attirant l'admiration par le caractere de ſes diſcours, lequel n'avoit rien de commun. Tout ce qu'il faiſoit ſembloit nouveau,

Le Brutus de Ciceron.

parce que perſonne ne faiſoit de même. De tous ceux qui parloient alors en public, aucun ne paroiſſoit avoir étudié ni les belles Lettres, qui ſont la vraye ſource de l'Eloquence ; ni la Philoſophie, qui eſt la mere, pour ainſi dire, de tout bien ; ni le Droit civil & public, qui néanmoins eſt ſi neceſſaire ; ni l'Hiſtoire, qui nous enrichit des exemples de l'antiquité. Aucun n'avoit cette force de raiſonnement qui fait la baſe de l'Eloquence ; aucun n'avoit ces adreſſes qui embaraſſent un adverſaire, & le démontent ; aucun n'avoit le talent d'égayer & de divertir les Juges, ou de ramener les faits aux queſtions, ni de faire des digreſſions à propos, ni enfin d'exciter des mouvemens qui fuſſent convenables à la cauſe.

Ciceron n'en dit pas davantage ; il ne dit point qu'il eût ce que les autres n'avoient pas, parce qu'il ne veut pas parler de lui-même ; mais on l'entend, & l'on conçoit facilement qu'il avoit lû tous les Orateurs Grecs & Latins ; l'on voit même par ſes écrits, qu'il avoit toutes les rares qualitez qui manquoient aux autres. Il ne faut donc pas s'étonner ſi ſa réputation alloit tou-

Le Brutus de Ciceron

jours en augmentant. Au lieu qu'outre la négligence d'Hortenſius, une autre choſe contribua encore à le faire moins eſtimer. C'eſt que le ſtyle qu'il avoit cultivé dans ſes premieres années, ne convenoit point à un âge plus avancé, & il le conſerva toujours. Il ne s'en défit jamais ; c'étoit le ſtyle Aſiatique. On en diſtingue de deux ſortes ; l'un eſt fleuri dans les penſées, l'autre eſt plus vif dans l'expreſſion ; & ils marquent tous deux plus d'eſprit que de ſolidité. On l'admiroit dans la jeuneſſe d'Hortenſius. Dans ſa vieilleſſe on s'en mocquoit. Que dis-je ? on s'indignoit même qu'un homme de ſon âge, un Conſulaire, donnât dans ces puerilitez. Ajoûtez que ſa négligence étoit cauſe que ſa diction n'étoit plus ſi travaillée. Tout cela le fit tomber, pour ſervir d'exemple à ceux qui veulent ſe ſoûtenir, & pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire.

Ce détail m'a paru important, ſoit parce que la conduite de ces grands Hommes peut ſervir à regler la nôtre ; ſoit parce qu'il étoit à propos que l'on connût un peu & les principaux Interlocuteurs des Dialogues dont j'ai ci devant parlé, & le Prince des Orateurs qui a compoſé ces beaux ouvrages, auſſi bien que celui-ci, & trois ou quatre autres dont je vais parler.

L'ORATEUR DE CICERON.

L'Orateur de Ciceron.

L'ORATEUR de Ciceron eſt ainſi nommé par excellence, parce que c'eſt l'idée de l'Orateur parfait, lequel, ſelon Ciceron même (1), n'eſt peut être qu'un Orateur en idée : car ce n'eſt pas d'aprés quelque Orateur particulier qu'il ſe forme l'idée qu'il en donne : mais c'eſt d'aprés cette idée qu'il voudroit former un Orateur. De la même maniere que les ouvrages dans tous les Arts (2), ſont d'aprés l'idée qu'en a l'ouvrier, qui conçoit toujours, s'il eſt habile, un degré de perfection où rien ne manque, où l'on

(1) Non enim quæro Orator quis fuerit, ſed quid ſit illud, quo nihil poſſit eſſe præſtantius. *In Orat n.7*

(2) Ut in formis & figuris eſt aliquid perfectum & excellens, cujus ad excogitatam ſpeciem imitando re-

L'Orateur de Ciceron

ne peut rien ajoûter, que rien de ce qui tombe ſous les ſens n'exprime, ni ne ſauroit parfaitement exprimer, & où pourtant un eſprit ſublime doit toujours tendre.

Dans une méthode ſi relevée, Ciceron marche ſur les traces de Platon (3), qui remontoit toujours aux idées comme aux principes intelligibles, éternels & immuables de toutes Ibid. choſes. Sa raiſon eſt, que ce qu'il a d'Eloquence, il le doit aux Philoſophes, & non pas aux Rhétoriciens. Il entend par les Rhétoriciens, les Maîtres qui ne donnent que des préceptes, comme ſi tout en dépendoit ; il entend par les Philoſophes, ceux qui ſur des matieres d'uſage, faiſoient faire à leurs diſciples des diſcours polis & étudiez : à quoi il ajoûte deux choſes (4) ; l'une, que Caton ne ſeroit jamais devenu Orateur parmi les Stoïciens, dont il avoit embraſſé la Secte, ſi aprés avoir cultivé avec eux

---

feruntur ea quæ ſub oculos cadunt. *Ibid. n.* 9

(3) Has rerum formas appellat ideas ille non intelligendi ſolum, ſed etiam dicendi graviſſimus Auctor & Magiſter Plato. *Ibid. n.* 10.

(4) Tuus avunculus [Cato] quemad-

la juſteſſe du raiſonnement, il n'avoit appris de la Rhétorique l'art de s'étendre ſur les matieres, & de les orner : l'autre eſt, (5) qu'encore qu'il faille à l'Orateur une Philoſophie d'uſage, où l'on joigne la beauté du diſcours à la beauté de la matiere, il y a pourtant un degré de perfection que cette Philoſophie même ne lui donne pas, & qu'on ne peut prendre que dans l'étude & l'exercice de l'Art oratoire. C'eſt ainſi que Ciceron s'explique dans ſon livre des Orateurs illuſtres, qui eſt le Brutus que nous venons de voir. Revenons à l'idée qu'il veut donner de l'Orateur.

L'Orateur de Ciceron.

C'eſt ſur une pareille idée, qu'Antoine (6) avoit dit avant lui, *qu'il n'avoit point vû d'Orateurs* ; c'eſt-à-

---

modum ſcis, habet à Stoïcis id quod ab illis petendum fuit. Sed dicere didicit à dicendi Magiſtris, eorumque more ſe exercuit. *Cic. de clar. Orat. n.* 119.

(5) Ea ipſa Peripateticorum Academicorumque conſuetudo, cum ſuavitate dicendi & copia, talis eſt, ut nec perficere Oratorem poſſit ipſa per ſe ſe, nec ſine eâ Orator eſſe perfectus. *Cic. de clar. Orat. n.* 120.

(6) Diſertos ſe vidiſſe multos, eloquentem adhuc neminem. *L.* 1. *de Orat. n.* 94. *& in Orat. n.* 18.

L'Orateur de Ciceron.

dire, que ſa délicateſſe ou ſa grande pénétration trouvoit dans tous les Orateurs quelque choſe de défectueux (7), au lieu que ſon idée ne pouvoit rien ſouffrir que d'accompli. En effet, qu'on admire tant qu'on voudra ceux qui poſſedent un plus grand nombre des parties qui entrent dans l'Eloquence, il n'y a d'Orateur parfait que celui qui les a toutes. Afin qu'on ne s'y trompe pas, Ciceron veut les expliquer; & il le fait non-ſeulement avec beaucoup de ſoin, mais avec beaucoup de ſuccés.

Veut-on ſavoir ce qu'il jugeoit lui-même de ſon ouvrage? Il écrit dans une de ſes lettres, qu'il a mis dans ce livre tout ce qu'il avoit d'eſprit ou de jugement, tout ce qu'il ſavoit ſur
» l'Eloquence. (8) Je ſuis ravi, dit-il
» à ſon ami, que vous l'approuviez
» ſi fort. S'il eſt tel que vous dites,
» je dois avoir quelque merite. S'il ne
» l'eſt pas, je conſens qu'on ne faſſe

---

(7) Inſidebat videlicet in ejus mente ſpecies eloquentiæ, quam cernebat animo, reipsâ non videbat. *Ibid.*

(8) Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem ſic perſuadeo, me, quidquid habuerim Judi-

pas

pas plus de cas de mon goût, qu'on «
n'en fera de mon ouvrage. Je ſou- «
haite que votre fils prenne plaiſir à «
le lire ; tout jeune qu'il eſt, cette «
lecture ne lui ſera pas inutile. «

L'Orateur de Ciceron.

Une autre de ſes lettres (9) nous apprend l'extrême tendreſſe qu'il avoit pour cet Ecrit. Il témoigne à ſon ami qu'il ſouhaite paſſionnément que cet ouvrage ſoit de ſon goût ; mais quand même cela ne ſeroit pas, comme il le craint, parce que ſon ami & lui ne convenoient pas tout à fait de principes, il le prie de lui donner du moins ſon ſuffrage par faveur.

Si nous nous en tenons aux termes du Pere Rapin, ce Traité de Ciceron

Préf. de ſes Réfl. ſur l'Eloq. p. 7. 8.

---

cii de dicendo, in illum librum contuliſſe, qui ſi talis, qualem tibi videri ſcribis, ego quoque aliquid ſum ; ſin aliter, non recuſo, quin quantum de illo libro, tantumdem de judicii mei fama detrahatur. Leptam noſtrum cupio delectari jam talibus ſcriptis. &c. *Cic. Epiſt. l. 6. Epiſt. ad Leptam.*

(9) Scripſi de optimo genere dicendi : in quo ſæpè ſuſpicatus ſum, te à judicio noſtro, ſic ſcilicet ut doctum hominem à non indocto paululum diſſidere. Huic tu libro maximè velim ex animo : ſi minus, gratiæ cauſâ ſuffragere. *Epiſt. l. 12. Ep. 17. ad Cornific.*

L'Orateur de Ciceron.

C'eſt le Pere Rapin qui parle ainſi.

De optimo genere dicendi

Ep. ſam. l. 12. Ep. 17. & Ep. ad Attic. l. 15. Ep. 20.

** Epiſt. ſam. l. 16. Epiſt. 20. ad Treb.*

n'eſt qu'*une Diſſertation ſur la maniere la plus excellente de parler, dans le grand nombre d'Orateurs qui ſe ſont ſignalez en tous les ſiécles ; & quel eſt le genre d'Eloquence le plus parfait.* Ce Pere a voulu exprimer les termes dont Ciceron ſe ſert deux fois pour déſigner ſon ouvrage ; quoiqu'il diſe ailleurs * formellement qu'il l'a intitulé *l'Orateur.* Mais il n'y a dans cet Ecrit aucun dénombrement d'Orateurs, & ce n'eſt point parmi les particuliers qu'il cherche la parfaite Eloquence, c'eſt en general en elle-même & dans ſon idée.

Cic. in Orat. ad Brut. initio.

Ibid. n. 33

L'entrepriſe (10) étoit difficile, dans la varieté dont l'Eloquence eſt ſuſceptible, & parmi tant de differens goûts qui partagent les hommes. Mais Brutus l'en avoit prié ; Brutus ſon ami intime, qu'il avoit aimé dés ſon enfance, dont il eſtimoit également l'eſprit & le cœur, & qui par l'un & par l'autre étoit infiniment eſtimable. On peut voir, dés l'entrée du livre, l'éloge magnifique qu'il en fait. Pour ce qui eſt du ſuccés de l'entrepriſe, l'hom-

---

(10) Rem difficilem [Dii immortales] ... Nam naturæ variæ & voluntates, &c. *In Orat. n.* 52. 53. &c.

L'Orateur de Ciceron.

me du monde, à mon avis, qui a le mieux travaillé ſur cet ouvrage, & qui l'a le mieux entendu, puiſqu'il l'entend comme s'il l'avoit fait, nous aſſûre (11) qu'en ce genre il n'y a rien de plus achevé. C'eſt, dit-il, le chef- « d'œuvre de ſon Auteur; c'eſt la Ve- « nus d'Apelle; c'eſt le Jupiter de Phi- « dias. Si on conſidere l'expreſſion, « tout y eſt traité d'une maniere grande, pompeuſe, magnifique, ou pour mieux dire, proportionnée à la nobleſſe & à la grandeur du ſujet. Si « on y conſidere le fond des choſes, « l'Auteur, par l'aſſemblage de tou- « tes les perfections imaginables de « l'Orateur (12), fait un portrait de l'E- « loquence, capable d'abord de nous « ſaiſir d'étonnement, & enſuite de « faire naître dans notre cœur un «

---

(11) Multa reliquit & præclara monumenta vir ingenio & arte divinus; at hoc præcipuè dedit ſpecimen magnæ facultatis, ut Venerem Coam Apelles, Jovem Olympium Phidias. *Strebæus Rhemenſis, Comment. in Cic. Orat. Epiſt. nuncup. ad Gabr. Venatorem p. 5.*

(12) Digniſſimas eloquentiæ partes in unam conflavit imaginem, ac ſpeciem omnium pulcherrimam ſubjecit oculis . . . ut ſpectator obſervatâ rei magnitudine & dignitate pri-

L'Orateur de Ciceron.

» amour incroyable de la poſſeder.

En effet, il nous expoſe (13) l'Eloquence, premierement comme au berceau dans l'Ecole d'Iſocrate, & dans le genre d'écrire qui caracteriſe ce grand Maître, diffus, brillant, & fleuri, plus propre pour les diſcours d'apparat que pour les diſcours d'uſage, & pour la montre que pour le combat : & il décide que c'eſt dans ce goût qu'il faut d'abord former un jeune Orateur, & que c'eſt la vraye méthode d'élever pour ainſi dire l'Eloquence.

Sortie de cette enfance, il nous la fait voir (14) en ſa force ; plus mâ-

---

mùm animo ſtuperet, deinde amore accenderetur, & in illud nervos omnes contenderet, quod ſummum atque perfectum primâ ſpecie judicaſſet. *bid.*

(13) Laudationum, ſcriptionum, & hiſtoriarum, taliumque ſuaſionum, qualem Iſocrates fecit Panegyricum, multique alii qui ſunt nominati Sophiſtæ, reliquarumque rerum forma quæ abſunt à contentione forenſi... eſt illa quaſi nutrix illius Oratoris quem quærimus... & quod educata hujus nutrimentis eloquentia, ipſa ſe poſtea colorat & roborat, non alienum fuit de Oratoris quaſi incunabulis dicere. *Cic. in Orat. n.* 37. *&* 41.

(14) Quod diximus proprium Sophi-

L'Orateur de Ciceron.

le & plus vigoureuſe ; ſoûtenuë de tous les avantages tant de l'invention, que du choix & de l'arrangement. l'Invention lui découvre l'état de la cauſe, les faits qui la font naître, les circonſtances qui la diſtinguent, les moyens qui l'établiſſent, les queſtions & les maximes par leſquelles il en faut juger. Mais il y faut du diſcernement & du choix, parce que l'eſprit eſt extrémement fertile, & qu'il produit(15), comme la terre, auſſi-bien le mauvais que le bon ; outre que les cauſes ont leur fort & leur foible, dont il faut faire valoir l'un & cacher ou diſſimuler l'autre, s'il eſt poſſible. Pour ce qui eſt de l'arrangement, l'Eloquence paroît ſavante à prévenir les eſprits, à s'inſinuer dans les cœurs, à faire connoître le fond d'une affaire, à fortifier ſes preuves, à affoiblir celles de l'Adverſaire, à placer ſi bien ſes moyens, que les

---

ſtarum: pompæ quàm pugnæ aptius : gymnaſiis & paleſtræ dicatum, ſpretum & pulſum foro... nos autem jam in aciem, dimicationemque veniamus. *Ibid. n.* 42.

(15) Ut ſegetes fœcundæ, & uberes, non ſolum fruges, verùm etiam herbas effundunt inimiciſſimas frugibus. *Ibid. n.* 48.

plus foibles ſoient ſoûtenus par les plus forts ; enfin à tout réduire ſous un point de vûë le plus capable d'enlever. Au reſte, ce n'eſt pas là qu'eſt la grande difficulté de l'Orateur ; elle eſt *dans la maniere* (16), laquelle comprend deux choſes, *l'Action*, & *le Style*.

L'Action eſt l'Eloquence du corps, ſi puiſſante, même quand elle eſt ſeule, & ſans laquelle l'Eloquence la plus parfaite n'eſt plus rien. Elle comprend toutes les inflexions de la voix, qui doivent exprimer les paſſions ; elle comprend le geſte, ſes convenances, ſes proportions ; elle comprend la repréſentation & la contenance de l'Orateur, les mouvemens de tout ſon corps, ſur-tout l'air de ſon viſage, & le mouvement de ſes yeux, où l'on doit lire les mouvemens du cœur, ſans parler de la Memoire, (17) qui ne convient aux Orateurs, que comme elle convient à tous les Arts.

Ibid. n. 56. 57. &c.

---

(16) Quomodo autem dicatur, poſitum eſt in duobus, in agendo, & in eloquendo. Eſt enim actio quaſi corporis quædam eloquentia. *Ibid. n.* 55.

(17) De memoria nihil eſt dicendum, quæ communis eſt multarum artium. *Ibid. n.* 54.

L'Orateur de Ciceron.

En tout cela néanmoins il y a encore plus de genie que d'art; & ce n'eſt pas encore là qu'eſt proprement le caractere de l'Orateur; c'eſt dans le diſcours (18) & dans le ſtyle qu'il conſiſte. Le ſtyle, (19) ſelon Ciceron, diſtingue l'Orateur des Philoſophes, qui ſans toucher le cœur, ne ſongent qu'à convaincre l'eſprit; le ſtyle diſtingue l'Orateur des Sophiſtes, qui ne s'étudient qu'à plaire; le ſtyle le diſtingue des Hiſtoriens, qui ne veulent que donner la connoiſſance des faits; enfin le ſtyle le diſtingue des Poëtes, quelque éloquens qu'ils ſoient d'ailleurs; parce qu'ils le ſont d'une maniere qui ne convient pas aux affaires de la vie. Au lieu que le parfait Orateur eſt (20) celui qui dans ces affaires, & particuliérement au Barreau, eſt en état d'établir nne verité par la preuve, de plaire par des ornemens pleins de dignité, & d'emporter le conſentement de la volonté par la force des mouvemens ; & c'eſt à remplir cette idée ou ces devoirs, que lui ſert la varieté du ſtyle, l'une des choſes ſur quoi Ciceron inſiſte le plus.

---

(18) Excellere Oratorem oratione, cœtera in eo latêre, indicat nomen ipſum. Non enim inventor, aut compoſitor, aut actor, complexus eſt omnia; ſed & Græcè ab eloquendo ῥήτωρ, & Latinè eloquens dictus eſt. *Ibid n. 61.*

(19) Sejunctus igitur Orator à Philoſophorum eloquentiâ, à Sophiſtarum, ab Hiſtoricorum, à Poëtarum. *Ibid. num. 68.*

(20) Qui in Foro cauſiſque civilibus ita

Ibid. n. 69. Il en diſtingue trois : le Sublime pour les grands ſujets, le Simple pour les petits, & le Mediocre pour ceux qui tiennent le milieu. On voit, dit-il, beaucoup de gens qui excellent dans l'un des trois en particulier, & il n'en faut pas davantage pour s'acquérir une grande réputation, ſur-tout ſi on ſait polir ſon diſcours par un juſte arrangement des termes qui le compoſent. Mais il faut quelque choſe de plus pour l'Orateur dont il s'agit. En un mot, il eſt neceſſaire qu'il excelle dans tous les trois enſemble, puiſque c'eſt-là ce que l'on conçoit de plus parfait, & que non-ſeulement la choſe eſt poſſible, mais qu'on en trouve des exemples, ſinon parmi les Latins, du moins parmi les Grecs, quand ce ne ſeroit que Démoſthéne. Ibid n. 23. 135. &c.

---

dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. | *Ibid. n. 69.*

De ſorte qu'il eſt ridicule * de ſe diviſer ſur cela de ſentiment, & de ſe vanter, chacun ſelon ſon goût, l'un d'aimer le Grand, l'autre le Simple, l'autre ce qui eſt poli avec art, l'autre ce qui paroît négligé, l'autre la force, l'autre la douceur; un habile homme qui ſe forme, comme Démoſthéne, ſur l'Eloquence en elle-même, raſſemble en ſoi toutes ces parties, autant qu'il le peut, & en compoſe un Orateur qui ſoit dans *le goût des Attiques.*

L'Orateur de Ciceron.

* *Ibid. n.* 36.

Ciceron s'arrête quelque tems ſur ce goût, pour expliquer en quoi il conſiſte, & réfuter quelques perſonnes peu éclairées qui le bornoient au ſtyle ſimple de Lyſias, ou au ſtyle grave & un peu rude de Thucydide (21), ou à cette douceur qui fait le caractere de Xenophon. Il montre que le ſtyle des deux derniers ne convient point à l'Orateur, & que ſi on ſe borne au premier, il faudra exclure du nombre des Attiques non-ſeulement Periclés, mais Démoſthéne, qui étoit pourtant ſi fort dans ce goût, qu'Athéne mê-

Ibid. n. 76. &c.

---

(21) Thucydides præfractior, nec ſatis, ut ita dicam, rotundus. *Cic. in Orat. ad Brut. n.*

me n'y étoit pas davantage (22). Il parle ainſi, tant parce que parmi les Grecs Européens, les Athéniens ſeuls cultivoient l'Eloquence (23), que parce que le ſtyle Attique, ainſi appellé à cauſe d'eux & de leur païs, étoit ce qu'il y avoit de plus exquis, de plus châtié, de plus poli, & de plus naturel. C'eſt un ſtyle ſans enflure, ſans baſſeſſe, ſans affectation, ſans ſuperfluité, ſans mauvaiſe délicateſſe, ſans aucuns vains ornemens. C'eſt un degré de perfection qui ne ſe trouvoit ni parmi les *Aſiatiques*, ni parmi les *Rhodiens*, mais parmi les Athéniens ſeuls, qui quelque-fois n'étoient pas même contens de Démoſthéne, le plus grand de leurs Orateurs, & remarquoient en lui un mot, ou un geſte, qui nétoit pas dans cette extrême exactitude. Tant ils avoient le goût plus fin que les autres hommes! Car ce qui leur plaiſoit, plaiſoit auſſi aux autres; & ce qui plaiſoit aux autres, ne leur plaiſoit pas toujours.

Ibid. n. 17.

---

(22) Quo ne Athenas quidem ipſas magis credo fuiſſe atticas. *Cic. in Orat. n.* 23.

(23) Hoc autem ſtudium non erat commune Græciæ, ſed proprium Athenarum. *Ibid. in Orat.*

L'Orateur parfait a donc, ſelon Ciceron, tous ces ſtyles à commandement : le ſtyle ſimple (24) pour inſtruire, le ſtyle orné pour plaire, & le ſublime pour toucher. Ces trois parties en ſuppoſent une quatriéme, qui eſt *une ſageſſe & une prudence infinie*, pour connoître les bienſéances & les garder. L'Orateur de Ciceron.

Comme il eſt néceſſaire pour cela de diſtinguer les tems, les ſujets, & les perſonnes, il faut auſſi connoître la nature & la proprieté de chaque ſtyle. Le ſimple a pour ſon partage la clarté du diſcours, la proprieté des termes, l'exactitude de la phraſe, l'élegance, la retenue, l'air négligé & la douceur. Le ſtyle orné a plus de charmes & plus d'agrémens ; l'étude, l'art & le travail y paroiſſent davantage ; les images & autres beautez ſemblables y ſont plus fréquentes. Le ſtyle ſublime ſe fait connoître par ſa richeſſe, ſon abondance, ſa force, ſes mouvemens, par l'élevation des penſées, & par la magnificence des expreſſions. *Ibid. n. 76. &c.*

---

(24) Subtile in probando, modicum in delectando, vehemens in flectendo.] *Ibid. n.* 70.

L'Orateur de Ciceron,

Il y a cette difference entre ces trois ſtyles, qu'avec l'un des deux premiers, on peut être fort goûté, & avec le troiſiéme, s'il eſt ſeul, (25) on ne peut jamais être eſtimé. On paſſe pour ſage avec le ſtyle ſimple; on paſſe pour agréable avec le ſtyle mediocre; mais avec le ſtyle ſublime, ſi on l'employe toujours, on paſſe pour n'avoir pas le ſens commun, & ceux qui vous entendent, s'imaginent ou que vous avez perdu l'eſprit, ou que les fumées du vin vous le troublent.

Il ne ſuffit pas même pour être un Orateur parfait, de ſavoir employer tantôt l'un, & tantôt l'autre, ſoit dans des diſcours differens, ſoit dans les diverſes parties du même diſcours: il y a ſur cela quelque choſe encore de plus fin; & il faut que dans la même partie, un homme ſache adoucir la force de l'un par les agrémens de l'autre, & corriger la douceur de celui-ci par ce que celui-là a de plus mâle ou de plus fort. Par rapport à toute cette doctrine, il eſt à propos d'entendre ce que Ciceron dit de lui-même (26). Loin, dit il, d'être con- « tent de moi ſur cet article, je ne « le ſuis pas quelque-fois de Démo- « ſthéne. Tant mon eſprit & mes oreil- « les ſont difficiles à contenter ! Et « néanmoins il étoit plus aiſé à Dé- « moſthéne (27) d'atteindre à la per- « fection, parce qu'il arriva dans un « tems où elle étoit déja connuë à « Athénes, au lieu qu'elle étoit in- « connuë à Rome lorſque j'y parus. «

---

(25) At vero hic noſter gravis, acer, ardens, ſi huic generi ſtudet uni, nec ſuam copiam cum illis duobus generibus temperavit, maximè eſt contemnendus . . . ſummiſſus ille ſapiens; medius ſuavis; hic copioſiſſimus vix ſanus videri ſolet . . . quaſi furere inter ſanos, vel inter ſobrios bacchari vinolentus videtur. *Ibid. n.* 99.

L'Orateur de Ciceron.

L. 1. de Orat. n. 211.

Aprés avoir inſiſté ſur la varieté du ſtyle, ce grand Maître parcourt en peu de mots d'autres parties, ou né-

---

(26) In quo tantum abeſt, ut noſtra miremur; ut uſque eò difficiles ſimus & moroſi, ut nobis non ſatisfaciat ipſe Demoſthenes: qui quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non ſemper implet aures meas, ita ſunt avidæ & capaces. *Cic. in Orat. n.* 104.

(27) Ille [Demoſthenes] magnus. Nã & ſucceſſit ipſe magnis, & maximos Oratores habuit æquales. Nos . . . in ea urbe, in quâ . . . auditus eloquens nemo erat . . . Jejunas igitur hujus . . . orationis aures civitatis accepimus. *Ibid. n.* 105. 106.

L'Orateur de Ciceron.

Ibid. n. 117. 118. 119. &c

ceſſaires, ou utiles à l'Orateur. Il met de ce nombre la Logique, le Droit civil, & le Droit public; il y met l'Hiſtoire, la Morale, la Phyſique même, pour s'en ſervir comme Periclés avoit fait; & nous verrons ſur les Partitions oratoires en quoi conſiſte l'uſage que l'Orateur peut, ou doit faire de cette ſcience. Ciceron ajoûte enſuite toutes les regles qu'on donne touchant les diverſes parties dont un diſcours eſt composé. Il ajoûte la maniere de traiter les faits, & celle de traiter les queſtions ou les maximes generales. Il y comprend l'Art d'exprimer les mœurs, celui d'émouvoir & de toucher, l'uſage de l'amplification, les figures de mots ou de penſées, en un mot, tous les ornemens du diſcours. Ce n'eſt pas, comme il le dit lui-même, (28) qu'il ait deſſein en cette occaſion, d'expliquer tous ces préceptes comme les Maîtres les expliquent lorſqu'ils veulent inſtruire; ſon deſſein eſt ſeulement de faire admirer les talens d'un homme capable de les pratiquer, c'eſt-à-dire du parfait Orateur, lequel doit joindre encore à tout ce que nous venons de toucher, l'arrangement des mots & l'harmonie des paroles; & c'eſt par où Ciceron finit cet admirable Traité.

---

(28) Illud tamen, quod jam ante diximus, meminerimus, nihil nos præcipiendi causâ eſſe dicturos: atque ita potius acturos, ut exiſtimatores videamur loqui, non ut magiſtri. *Ibid. n.* 112.

L'Orateur de Ciceron.

Junius a donc raiſon de nous conſeiller de lire ce livre aprés les Dialogues de l'Orateur, parce qu'on les y retrouve tous en abregé. Ce qu'il eſt aiſé de verifier par la lecture de ces deux ouvrages, ou par le peu que j'ai rapporté de l'un & de l'autre. L'eſtime que ce Critique faiſoit de l'Orateur, paroît encore par l'analyſe qu'il en a faite, peu differente de l'idée que je viens auſſi d'en donner. Nous avons vû le jugement avantageux que Strébée de Rheims en a porté. Saint Auguſtin en faiſoit tant de cas, qu'il en a tiré toutes les regles qu'un Prédicateur, ſelon lui, doit garder dans l'explication qu'il fait au peuple, ſoit de la Morale, ſoit des Myſteres de l'Evangile. Il ne veut pas à la verité qu'un homme capable de prêcher, s'amuſe *aux préceptes de Rhétorique*; entendant par ce terme, les regles les plus faciles de l'Art qu'on

Method. Eloq. comp. c. 4.

Ibid.

S. Aug. l. 4. de Doct. Christ.

Ibid.

L'Orateur de Ciceron.

montre à la jeuneſſe, & que le genie ou l'uſage ſuppléent aiſément; mais ces grands préceptes, ſur la diverſité des ſtyles, ſur ce qui les diſtingue, & ſur l'uſage qu'il en faut faire, ſaint Auguſtin veut que le Prédicateur les ſache; & il aſſûre que celui qui les met en uſage, fait infiniment plus de fruit (29).

J'ai remarqué ce que Ciceron luimême penſoit de ſon Orateur; j'ai remarqué la tendreſſe qu'il avoit pour cet ouvrage; j'ai remarqué les éloges qu'il y donne à Brutus; j'ai remarqué enfin que ce fut à la priere de cet ami qu'il le compoſa. Brutus étoit un homme d'eſprit; il étoit Orateur; il aimoit les livres; il en faiſoit. Qui auroit pû s'imaginer que dans toutes ces circonſtances, un homme avec tant de belles qualitez, n'auroit pas donné ſon ſuffrage au chef-d'œuvre dont eſt queſtion? Cependant, ce qui eſt la choſe du monde la plus affligeante pour un Auteur comme Ciceron, Brutus inſenſible à l'amitié, aux loüanges, à tout ce que nous trouvons de beau & de ſolide dans cet ouvrage, Brutus, dis-je, ne l'approuva pas; &

(29) Plus proderit. *Ibid.*

L'Orateur de Ciceron.

quoi-qu'en toute autre choſe il convînt aſſez avec l'Auteur, en matiere de bien dire, il ne fut point de ſon goût. Ce qu'il y a de particulier, il ne s'en cacha point ; il l'écrivit à Ciceron même, & ce qui paroît avoir fait plus de peine à cet Orateur, il l'écrivit encore à Atticus leur ami commun ; car l'Auteur ſe ſeroit peut-être conſolé de ce que ſes idées ne plaiſoient pas à Brutus, ſi Brutus avoit diſſimulé ſa penſée, & fait ſemblant de les approuver. C'eſt ainſi du moins que Ciceron vouloit, comme je l'ai dit, que Cornificius en uſât, s'il n'étoit pas de ſon goût ſur cet article. C'eſt lui-même qui nous apprend toutes ces particularitez touchant Brutus, dans une lettre à leur ami commun.

Epiſt. ad Attic. l. 14. Ep. 23.

Vous voulez, dit-il, que je vous «
envoye une Harangue toute faite «
pour Brutus [*touchant le meurtre de* «
Céſar] afin qu'il n'ait plus qu'à la «
prononcer [*dans le Capitole*]. Ap- «
prenez, mon cher Atticus, appre- «
nez de moi une grande verité que «
l'experience m'a fait connoître. Il n'y «
eut jamais ni Poëte, ni Orateur, «
qui ne ſe crût en état de faire beau- «
coup mieux qu'un autre. Ce ſont les «

L'Orateur de Ciceron.

» moins habiles qui ſont dans cette » opinion. Que croyez-vous que penſe Brutus, qui a tant de genie & » tant de belles connoiſſances ? Ne l'ai- » je pas éprouvé dernierement à l'oc- » caſion de cet Edit qu'il vouloit pu- » blier, & que vous m'aviez prié de » lui dreſſer ? Il en avoit dreſſé un de » ſon côté ; j'étois plus content du » mien, & lui du ſien. Bien plus, for- » cé en quelque façon par ſes inſtan- » ces réïterées, je lui ai envoyé mon » Traité de la parfaite Eloquence ; & » il ne s'eſt pas contenté de m'écrire » à moi, il vous a écrit auſſi à vous » qu'il n'étoit pas de mon goût ſur » cet article. Souffrez, je vous prie, » mon cher Atticus, que chacun com- » poſe pour ſoi. Un mauvais Poëte a » dit, (30) que chacun trouve ſa fem- » me la plus belle de toutes ; cela » n'eſt pas ſi vrai que ce que j'ai dit » des Orateurs.

Quel étoit donc le goût de Brutus ? Il ne vouloit que de la préciſion & de la juſteſſe dans un diſcours ; il ne vouloit que de la ſimplicité & de l'é-

---

(30) Suam cuique ſponſam, mihi meam. Non ſcitè. Hoc enim Attilius Poëta duriſſimus. *Cic. ibid.*

L'Orateur de Ciceron.

Ep. ad Brut. l. 11. Ep. 15.

legance ; les grands mouvemens, la magnificence, les brillans ne lui plaiſoient pas. *Je ne vous en dis pas davantage*, lui dit Ciceron dans une lettre, *& j'ai deſſein de devenir concis à votre exemple, & de prendre ſur cela vos leçons.* C'eſt en effet dans ce caractere que Brutus compoſa lui-même ſa Harangue touchant le meurtre de Céſar ; il la prononça telle qu'il l'avoit compoſée, & l'envoya à Ciceron pour la voir & la corriger avant qu'elle devint publique, mais à condition qu'il n'y changeroit pas grand choſe. Monſieur Bayle, dans ſon Dictionnaire, dit qu'elle plut beaucoup à Ciceron, encore qu'ils n'euſſent pas le même goût pour l'Eloquence. Il y a quelque choſe à redire dans ce rapport de Monſieur Bayle. Il eſt vrai que Ciceron ne changea rien dans la Harangue dont eſt queſtion, parce qu'il la trouvoit parfaite dans le caractere qui plaiſoit à Brutus ; mais il déclare que ce caractere en cette occaſion ne lui plaiſoit pas, à cauſe que le ſujet auroit demandé plus d'abondance, plus de mouvement, & plus de force (31).

Diction. de M. Bayle art. de Brutus.

(31) Ego, ſi illam cauſam habuiſſem,

L'Orateur de Ciceron.

De Clar. Orat. n. 279.

Je conviens que dans le livre touchant les Orateurs illuſtres, Ciceron fait dire à Brutus que le défaut des mouvemens eſt dans un Orateur un trés-grand défaut. Mais je crois que Ciceron exprime moins en cela le veritable caractere de ſon ami, que celui qu'il auroit dû avoir, ſelon lui. Il le repréſente plus au vrai dans ce même livre, à la fin d'une Diſſertation qu'il y fait encore, toujours ſur les mêmes principes, touchant le goût des Attiques. Brutus n'y répond rien. Il témoigne ſeulement qu'elle lui a fait plaiſir. Ce qui ne ſignifie point qu'il ſe rende au ſentiment de Ciceron; & nous voyons qu'il ne s'y rendit pas même aprés ce livre-ci, fait comme l'autre, & aprés l'autre, pour tâcher, je crois, de le convaincre. Auſſi Brutus n'étoit-il pas homme à ſe rendre; & Céſar (32) diſoit de lui, qu'*il étoit important que ce jeune homme prît en tout le bon parti, parce qu'il ne ſe déſiſtoit jamais de ce-*

Ibid. n. 291.

ſcripſiſſem ardentiùs. *Epist. ad Att. l.* 15. *Epiſt.* 1.

(32) De Bruto ſolitus dicere Cæſar; *magni refert quid hic velit, ſed quidquid vult, valdè vult. Cic. Epiſt. ad Att. l.* 14. *Epiſt.* 1.

L'Orateur de Ciceron.

lui qu'il avoit pris. La queſtion eſt, s'il l'avoit pris ſur cet article contre Ciceron ? Bien des choſes me perſuadent qu'il ne l'avoit pas pris ; l'idée que nous prenons de l'Orateur en le liſant, la ſatisfaction que la raiſon y trouve, les éloges qu'on a donnez à ce Traité, les principes de ſaint Auguſtin ſur la Prédication, qui ne ſont autres que ceux de Ciceron dans cet ouvrage. Ajoûtons que ſi Brutus trouvoit l'Eloquence de ſon ami deſtituée de nerfs, ſon ami lui rendoit le change, trouvant ſon ſtyle négligé & mal lié (33). Mais ce qui eſt encore plus fort, Céſar ſi capable d'en juger, ayant vû l'éloge de Caton, que Brutus avoit compoſé, ne trouva pas cette piece trop bien écrite, & commença à croire qu'il étoit lui-même plus éloquent qu'il ne penſoit (34) ; au lieu qu'il a toujours regardé Ciceron comme le pere de l'Eloquence latine, &

---

(33) Ciceronem malè audiviſſe à Bruto, ut ipſius verbis utar, tamquam fractum atque elumbem; Ciceroni viſum Brutum otioſum atque disjunctum. *Aper. in Dialog. de Cauſis corrupt. Eloquent. apud Tacit. p. m.* 162.

(33) Bruti Catone lecto, ſe ſibi viſum diſertum. *Cic. Epiſt. ad Att. l.* 12. *Epiſt.* 46.

a toujours déſeſperé de pouvoir le ſurpaſſer. Et ce qui acheve de prouver que le goût de Brutus n'étoit pas ſûr, c'eſt qu'ayant fait choix d'un ſtyle grave (35), c'eſt-à-dire ennemi particulierement des ornemens de diction, il ne laiſſoit pas de ranger ſes mots avec ſoin, mais avec ſi peu d'intelligence, que ſes diſcours étoient pleins de vers (36), ſans qu'il s'en apperçût.

Je ne ſai ſi je dois joindre le jugement que fait de Brutus, dans Tacite, ou dans Quintilien, un des Perſonnages du Dialogue ſur les Orateurs. Il dit (37), que la Philoſophie avoit fait tort à l'Eloquence de Brutus; que ſes ouvrages, de l'aveu même de ſes admirateurs, ne répondoient pas à ſa réputation; que ſes Harangues étoient froides & peſantes, en-

---

(34) Gravitatem Bruti, *Quintil. l.* 12. *c.* 10. *p. m.* 580.

(36) Verſus hi ferè excidunt, quos Brutus ipſe componendi ſtudio ſæpiſſimè facit. *Quintil. l.* 9. *c.* 4. *p. m.* 448.

(35) Brutum philoſophiæ ſuæ relinquamus; nam in orationibus minorem eſſe famâ ſuâ, etiam admiratores ejus fatentur. &c. *Dialog. de Orat. apud Tacit. p.* 163. *apud Quint. p.* 510. *ad fin. ſecund. Declamat.*

fin qu'elles n'étoient bonnes que pour ceux qui admiroient ſes Poëſies, auſſi mauvaiſes que celles de Ciceron, quoique plus heureuſes en ce que peu de gens en avoient eu connoiſſance. Tel eſt le jugement de cet Interlocuteur. Mais, outre qu'il en dit autant de Céſar, & qu'il ne juge pas bien favorablement de Ciceron, il ne me paroît ni aſſez net dans ſes idées, ni aſſez ſûr dans ſes principes, ni enfin aſſez juſte dans ſes raiſonnemens. C'eſt pourquoi je ne veux point trop déferer à ſes penſées. Une curioſité ſeroit de voir ſi on ne pourroit pas encore convaincre Brutus d'erreur, par ce qui nous reſte de ſes écrits, ſur-tout par la ſeiziéme de ſes lettres; mais cela nous meneroit trop loin, & il faut achever ce qui regarde l'Orateur; je l'ai laiſſé à l'endroit où l'Auteur va parler de ce qui étoit un écueil pour Brutus, c'eſt-à dire, de l'harmonie des paroles.

Lib. ſingul. Epiſt. ad Brut. Epiſt. 16.

Avant que d'entrer en matiere, afin qu'on ne lui faſſe pas un reproche de la peine qu'il s'eſt donnée d'écrire tant de choſes ſur la Rhétorique, il fait voir qu'il n'eſt pas plus indigne d'un grand Homme d'expliquer dans un li-

In Orat. an. 140. ad 143.

vre les regles de l'Art, que de les mettre en pratique dans des Harangues; qu'à la verité, ce que l'on dit touchant l'harmonie, ne paroît conſiſter, quand on l'explique, qu'en des minuties & en des puerilitez; mais que c'eſt, quand on l'a mis en œuvre, ce qui produit dans le diſcours des effets trés merveilleux. On a beau dire que c'eſt à quoi les premiers Orateurs ne penſoient pas, & que ce qu'ils ont écrit ne laiſſe pas d'avoir ſa force: car s'ils n'y ont pas penſé, dit Ciceron, c'eſt qu'ils n'en avoient pas connoiſſance; s'ils l'avoient connu, ils ne l'auroient pas négligé; & ſi ce qu'ils ont dit nous plaît, c'eſt, que ſans connoître l'harmonie, ils l'ont ſouvent rencontrée par hazard, ou bien leurs penſées & leurs expreſſions qui nous plaiſent ſans harmonie, plairoient encore plus ſi elles avoient cet avantage. Ce qui eſt certain, eſt qu'Ariſtote ſi déclaré contre le ſtyle d'Iſocrate, loin de condamner cet Art de polir la diction, en a lui-même donné des regles. Je ne rapporterai point celles que Ciceron en donne. Elles reviennent à celles que j'ai touchées en parlant des Rhéteurs Grecs. Je

Ibid. n. 147.

Ibid. n. 168. 169. &c.

Je me contente de dire que ce grand Maître ne laiſſe rien à deſirer ſur cet article.

L'Orateur de Ciceron.

C'eſt donc à lui, autant qu'à tout autre, que convient ce qu'a dit l'Abbé Caſſagnes dans ſa Préface ſur les ouvrages de Balzac. *Les Anciens*, dit-il, *traitent fort exactement de cette partie de l'Elocution* [qui regarde l'harmonie;] *ils deſcendent juſqu'au dernier détail; ils comptent les pieds & les ſyllabes; ils enſeignent quelles meſures ſont les plus propres pour le commencement, pour le milieu, & pour la concluſion de la periode; enfin ils font l'anatomie du ſtyle avec autant de ſoin, que les Medecins font celle du corps humain.* A dire vrai, on trouve tout cela dans Ciceron. La queſtion ſeroit de ſavoir ſi on peut en faire uſage lorſqu'on écrit en François, & il y a quelque diſtinction à faire: car de croire qu'on le puiſſe ſans réſerve, comme l'a crû l'Abbé Caſſagnes, ce n'eſt pas peu ſe tromper. *Encore*, dit-il, *que toutes ces ſources ſoient publiques, ceux qui écrivoient en notre Langue avant Balzac, n'en ſavoient pas mieux profiter. Ils n'avoient qu'un ſtyle déreglé, ou pour mieux dire, ils n'avoient point de ſtyle.* C'eſt

Préf. ſur les œuvr. de Balzac p. 6.

Ibid.

L'Orateur de Ciceron.

comme ſi on diſoit, qu'*encore que nous euſſions les regles des vers latins ou des vers grecs, nos Poëtes n'avoient pas eu l'eſprit de s'en ſervir.* Ce ſeroit ſe mocquer que de parler de la ſorte, parce que la ſtructure du vers, dans ces deux Langues, dépend d'un certain nombre de pieds compoſez de longues & de breves, ce que nous n'avons pas dans la nôtre. Il en eſt de même de tout ce que l'Auteur de la Préface obſerve que les Anciens ont dit des meſures de la Proſe : ce ſont de veritables pieds, ſemblables à ceux qui entrent dans les vers ; & par conſéquent comment voudroit-on que nos Auteurs en euſſent profité ?

Qu'y a-t-il donc à faire ? Pour parler juſte, il faut obſerver que les meſures par longues & par breves n'ont pas lieu dans le françois ; mais qu'outre ces meſures, il y a dans le grec & dans le latin d'autres choſes qui contribuent pareillement à l'harmonie. Il y a *le tour de la phraſe*, qu'on peut appeller *la circonduction*, à prendre ce terme dans un ſens fort general ; il y a *des phraſes qui par elles-mêmes reſſemblent fort à des vers, quoique ce n'en ſoient pas*, comme l'Abbé Caſſagnes

L'Orateur de Ciceron.

Ibid. p. 50.

le reconnoît pluſieurs pages aprés. Il y a quelque-fois du *rapport* entre certaines phraſes, ſoit à cauſe de leur *oppoſition*, ſoit à cauſe de leur *égalité*, ſoit à cauſe de leur *inégalité* même, & du *mélange* que l'on fait des plus longues avec les plus courtes. Ce ſont les ſeules choſes qui peuvent faire le nombre & l'harmonie dans le françois, & néanmoins c'eſt ce que l'Auteur de la Préface n'explique en aucun endroit; & quelque éloge qu'il faſſe de cet ornement du diſcours, quelques loüanges qu'il donne à Balzac pour avoir montré le premier à s'en ſervir, il ne dit jamais diſtinctement ce qu'il faut faire pour y parvenir; il n'en donne que des idées vagues & confuſes. On ne peut pas dire la même choſe de Ciceron: car comme ces dernieres ſources de l'harmonie ont lieu dans toutes les Langues, il s'eſt attaché à les expliquer parfaitement, par rapport à la ſienne.

C'eſt le jugement qu'en a porté l'habile Homme qui a commenté cet ouvrage, lequel eſt infiniment eſtimable, ſelon lui, quand ce ne ſeroit que par cette conſideration, que bien des gens parlent des ſtyles ſans s'y entendre,

Strebæus Rhemenſ. Comm. in Orator. Cic. Ep. nuncup.

L'Orateur de Ciceron.

ſans pouvoir en donner aucun à leurs ouvrages, & même ſans être en état d'en reconnoître aucun dans les diſcours des autres. C'eſt ſur cette matiere, dit-il, que l'Orateur Romain va plus loin que tous ceux qui l'ont précedé, aucun des Grecs, ni aucun des Latins ne l'ayant traitée plus au long, ni mieux développée; à peine trouve-t-on même quelqu'un, ſoit avant, ſoit aprés lui, qui en ait parlé, au lieu qu'on voit beaucoup de Maîtres qui ont traité des autres parties de l'Orateur.

Ce qui releve encore le merite de tout l'ouvrage, c'eſt que generalement parlant, il y a plus d'élevation que dans les trois livres de l'Orateur; & cela devoit être ainſi. L'idée de la parfaite Eloquence étoit un objet qui demandoit plus de ſublime. Outre que ce n'eſt point ici un Dialogue, ni un Livre de préceptes, mais c'eſt une expreſſion preſque continuelle d'admiration, à la vûë des grands talens de l'Orateur; c'eſt une peinture de ces talens; c'en eſt un éloge magnifique, quoiqu'il ſoit aiſé de voir que tous les traits qui entrent dans cette peinture, ſont autant de grandes leçons, L'Orateur deCiceron.

auſſi bien que de puiſſantes exhortations qui nous animent à faire tous nos efforts pour acquérir ces grandes qualitez.

Mais ſi cet ouvrage eſt beau, (38) il eſt auſſi trés-difficile, & il n'eſt guéres poſſible de le bien entendre, lors même qu'on a de l'eſprit, à moins qu'on n'ait en même tems un bon guide, ou beaucoup d'uſage. Il y a des traits d'hiſtoires; il y a des mots obſcurs; il y a des préceptes qui le ſont auſſi; les exemples qu'on y joint quelque-fois, ne ſont pas clairs. L'Auteur n'y ſort jamais de ſon deſſein. Il faut le ſuivre. Enfin il y a des endroits à rétablir, & il merite qu'on ſe donne, pour l'éclaircir, toutes les peines néceſſaires. Le Commentateur dont j'ai parlé, ne s'y eſt point épargné. On peut profiter de ſon travail, qui eſt immenſe & trés-digne d'un habile homme.

---

(38) Quod eſſet hoc opus tum præclarum, tum perutile, & inprimis dignum cui daret operam juventus, nec id multi etiam ingenio & diligentia præditi, ſine duce aut uſu longo poſſent animo conſequi, porrexi manum, viam neſcientibus oſtendi...... Commemoro hiſtorias omnes, expono omnia verba difficiliora, &c. *Strebaus Rhem. Ep. nuncup. ad calcem.*

DU GENRE D'ORATEUR LE PLUS PARFAIT.

Du genre d'Orateur le plus parfait

De optimo genere Oratorum.

JE crois ne pouvoir mieux placer qu'aprés *l'Orateur*, le peu que j'ai à dire ſur un autre ouvrage de Ciceron, qui eſt trés-court, & qui a pour titre, *du Genre d'Orateur le plus parfait*; puiſque l'Auteur n'y a d'autre deſſein, & n'y établit d'autre doctrine que celle que nous venons de voir dans l'Orateur, ſavoir, que les trois ſtyles ſont néceſſaires à la parfaite Eloquence.

Ce qui donna occaſion à cet ouvrage, eſt l'eſtime qu'on faiſoit du ſtyle Attique; eſtime qu'on portoit juſqu'à dire qu'il n'y avoit plus d'Orateur de ce caractere. Cela étoit d'autant plus injurieux au ſiécle de Ciceron, que quelques perſonnes ignorantes, ou de mauvais goût, ou même de petit eſ-

Du genre d'Orateur le plus parfait.

prit, bornoient ce caractere au ſtyle ſimple de Lyſias. En ſorte que dans cette ſuppoſition, il eût été fort honteux de ne pouvoir y atteindre, puiſque c'eſt le ſtyle qui paroît le plus facile & le plus commun. Mais comme aſſez ſouvent la ſimplicité du ſtyle ne ſeroit tout au plus que ſupportable dans une grande cauſe, & qu'un grand ſujet ſera toujours tout autre, étant traité d'un ſtyle ſublime; c'eſt pour cela qu'au jugement de Ciceron, il eſt auſſi aiſé de montrer que le ſtyle Attique, s'il ne conſiſte que dans le ſimple, n'eſt pas le ſtyle le plus parfait, qu'il eſt aiſé de faire voir que le Merveilleux eſt au deſſus du Commun.

Il ſoûtient donc que le ſtyle Attique eſt en effet le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caracteres, & que l'Orateur les employe ſelon l'exigence des ſujets; ce qui ſe voit par les Orateurs d'Athénes, qui ſont la regle de ce ſtyle, & ſur-tout par Démoſthéne, qui y avoit excellé. C'étoit pour en convaincre ceux qui penſoient autrement que lui, qu'il traduiſit les celebres Plaidoyers d'Eſchine contre Démoſthéne, & de Démoſthéne contte Eſchine; & l'ouvrage

Du genre d'Orateur le plus parfait.

El. q. compar. Method. c. 4.

touchant le genre d'Orateur le plus parfait, n'étoit qu'une Préface à cette Traduction qui s'eſt perduë.

Dans ce que je viens de dire, on voit la raiſon du Jugement que Junius a porté de cet ouvrage de Ciceron. Il dit qu'il merite d'être lû ; que par l'exemple de Démoſthéne & d'Eſchine, l'Auteur y montre ce que c'eſt que le goût Attique, c'eſt-à dire le bon goût, & qui ſont les Orateurs dont il faut faire cas ; que ce ne ſont pas ceux qui n'ont qu'un ſtyle tout à fait ſec, maigre, & décharné, ni ceux au contraire qui donnent dans l'enflure ; mais ceux qui ont de la netteté pour inſtruire, de l'eſprit & de l'agrément pour plaire, & de la force pour émouvoir ; à quoi ils font ſervir la varieté du ſtyle, qu'ils ſavent accommoder à la grandeur ou à la petiteſſe du ſujet.

⁂

Les Topiques de Ciceron.

LES TOPIQUES DE CICERON.

LEs Topiques de Ciceron ſont encore un ouvrage aſſez court. Il ne contient que la méthode de trouver les argumens par le moyen de certains termes qui les caractériſent, & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique* (1) ou *Lieux de Logique*. C'eſt un Art dont l'invention ou la perfection eſt dûë à Ariſtote. Ce Philoſophe en parle fort dans ſa Rhétorique. Il en a fait un livre d'ailleurs qui fait partie de ſa Logique, & c'eſt ce livre que Ciceron a voulu rendre intelligible à un Juriſconſulte de ſes amis, nommé Trébatius, qui n'avoit pû y rien comprendre de lui-même, ni tirer ſur cela aucunes lumieres d'un Rhéteur qu'il avoit conſulté. De quoi Ciceron s'étonne fort, & encore plus de ce que les Philoſophes mêmes n'étudioient pas mieux Ariſtote.

Au reſte, il n'y a rien de particulier dans cet ouvrage de Ciceron, ſi-

---

(1) τόπος, lieu : d'où vient le nom de *Topiques*.

Les Topiques de Ciceron.

non que pour faire plus de plaiſir à ſon ami, il n'y donne que des exemples tirez du Droit. Mais une choſe remarquable, pour montrer le genie, la mémoire & la facilité de Ciceron, c'eſt qu'il n'avoit point le livre du Philoſophe Grec, lorſqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voyage; il étoit ſur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce livre. Il rappella dans ſa mémoire l'ouvrage d'Ariſtote; il l'expliqua & envoya à ſon ami ce qu'il avoit fait. Il falloit le bien ſavoir, & l'avoir bien preſent dans l'eſprit. On eſt revenu de l'eſtime qu'on faiſoit de cet Art. Peut-être qu'Ariſtote ne l'eſtimoit, que parce qu'il en étoit l'Auteur; peut-être que Ciceron ne l'eſtimoit non plus, que parce qu'il l'avoit appris, & qu'il voyoit que tout le monde en parloit avec éloge. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Ciceron dit (2) que cet Art n'eſt utile qu'à ceux qui ont déja quelque uſage de l'Eloquence. Or il eſt

Ad Trebat. Topic. n. 5.

---

(2) Sed hi loci ei demum oratori prodeſſe poſſunt, qui eſt verſatus in rebus, vel uſu, quem ætas denique affert; vel auditione & cogitatione, quæ ſtudio & diligentia præcurrit ætatem. Nam ſi.....

Les Topiques de Ciceron.

conſtant que quand on a déja quelque uſage de l'Eloquence, on n'a plus beſoin des Topiques ; & il eſt aiſé de voir, par les exemples mêmes que rapporte Ciceron, que la connoiſſance des matieres, l'uſage, & l'attention ſur ſon ſujet, ſont le grand Art de trouver les argumens.

Boëce néanmoins n'a pas cru perdre ſon tems en faiſant un long Commentaire ſur cet ouvrage, quoiqu'il ſût qu'un Rhéteur nommé Marcus Victorinus en avoit déja fait un diviſé en quatre livres. Il eſt vrai que ce Victorinus n'avoit pas pouſſé ſes explications juſqu'au bout, au lieu que Boëce a voulu tout expliquer.

Juſques là, je n'ai parlé des Topiques de Ciceron que ſelon les idées communes que tout le monde en a. Mais le Pere Meneſtrier en a d'autres. Il eſt arrivé aux Topiques de Ciceron, ſelon ce Pere, le même ſort qu'à Aphthone. On les fait lire, dit « il, aux jeunes Ecoliers, comme l'i «

Biblioth. cur.

---

erit idem in conſuetudine civitatis, in exemplis, in moribus, civium ſuorum hoſpes, non multum ei loci proderunt illi, ex quibus argumenta promuntur. *Cic. de Orat. l.* 2. *n.* 131.

Les Topiques de Ciceron.

» dée des lieux de Rhétorique, au lieu » que ce ſont les lieux Dialectiques, » pour raiſonner & prouver philoſo» phiquement, & non pas pour perſua» der ſelon les adreſſes de l'Eloquen» ce, qui ſont deux choſes bien dif» ferentes, ainſi qu'Ariſtote l'a fait » voir en ſa Rhétorique, où il ne fait » nulle mention des Topiques, mais » touche en Maître les lieux propres » de chaque genre de diſcours pour » la perſuaſion. Il veut que ce qu'on » loüe ſoit grand, excellent, ſingu» lier; que ce que l'on conſeille de » faire ſoit honnête, utile, agréable » & avantageux; que ce que l'on » veut juſtifier ſoit conforme aux loix, » à la raiſon, au bon ſens, à l'équi» té, aux uſages & aux coutumes re» çûës & approuvées, comme pour » blâmer ou pour accuſer, il faut » prendre les chefs oppoſez.

Je ne ſai de bonne foi, ni à quoi penſoit ce Pere, ni quelles étoient ſes vûës, loſqu'il a écrit ces choſes. Rien ne l'obligeoit à donner ſon jugement ſur cet ouvrage de Ciceron, ni ſur celui d'Aphthone, & il va le donner tant ſur l'un que ſur l'autre, pour n'en pas dire preſque un ſeul mot qui mar-

Les Topiques de Ciceron.

que quelque juſteſſe. Je ne ſai pas ſi quelqu'un s'aviſe de faire lire les Topiques à des Rhétoriciens : ſuppoſons que cela ſoit, y a-t-il une ſi grande difference entre des Logiciens & des Rhétoriciens, pour trouver mauvais qu'on mette entre les mains de ces derniers ce qui ſeroit fait pour les autres ; & peut-on dire que *ce fût-là dégrader un ouvrage?* Car c'eſt la penſée du Pere Meneſtrier, comme on le peut voir ſur Aphthone ? *Ce ſont*, dit il, *des lieux Dialectiques, & non pas de Rhétorique.* Il faut donc que ce Pere ait ignoré que la Rhétorique & la Dialectique tirent toutes deux leurs argumens des mêmes lieux ! *Ce ſont deux choſes bien differentes*, ajoute-t-il, *ainſi qu'Ariſtote l'a fait voir en ſa Rhétorique, où il ne fait nulle mention des Topiques.* Mais c'eſt Ariſtote lui-même qui nous dit dans ſa Rhétorique, que *les raiſonnemens de ces deux Arts ſe prennent des mêmes lieux, & que quiconque ſait tirer de ces ſources les ſyllogiſmes Dialectiques, en ſait auſſi tirer les enthymêmes qui conviennent aux Orateurs.* Cependant, continue ce Pere, *ce Philoſophe ne fait nulle mention des Topiques, & il touche en Mai-*

Ci-devant p. 189. 194.

L. 1. *c.* 2. *p.* 23. *edit. de Libert.*

Ibid. c. 1. *p.* 6.

Les Topiques de Ciceron.

tre les lieux propres... Il eſt vrai qu'il traite en Maître les lieux propres dans ſon premier livre ; mais outre que ce que je viens de rapporter eſt tiré de ce livre, & montre viſiblement qu'*il y fait mention des Topiques*, dans le ſecond livre il traite *des lieux qui ſont communs aux trois genres*, qui ſont les lieux Dialectiques, & qui ſervent *à prouver quelque choſe ou à la réfuter.* Et Ciceron lui-même, qui commence ſes Topiques par l'explication de *ces lieux communs aux trois genres*, & finit par l'explication *des lieux propres*, ne parle des uns & des autres que *pour l'Orateur*, & pour agiter les queſtions *de fait* ou *de droit* qui ſe rencontrent dans les matieres oratoires. Ce qui prouve invinciblement que le Pere Meneſtrier n'eſt point au fait ſur ces matieres. Mais enfin, dit encore ce Pere, *il y a bien de la difference entre prouver philoſophiquement, & perſuader ſelon les adreſſes de l'Eloquence !* ſans doute : & cela vient de ce que l'Orateur répand ces adreſſes dans ſes raiſonnemens, au lieu que le Dialecticien ne ſe met pas en peine de les répandre dans les ſiens. Sa raiſon eſt, qu'il lui ſuffit *de convaincre l'eſprit*, au

L. 2. c. 12. 13. &c.

Les Topiques de Ciceron.

lieu que l'autre *veut emporter le conſentement* de la volonté. Ainſi un Dialecticien ſe contentera de dire qu'*il y a plus d'apparence que celui-là a tué Sextus Roſcius, qui s'eſt trouvé ſollicité au crime par un plus grand nombre de raiſons preſſantes. Tel eſt*, dira-t-il, *non pas le fils du mort, mais ſon parent Roſcius Capiton. Les raiſons qui l'ont ſollicité ſont l'indigence, l'avarice, la hardieſſe, & l'inimitié.* C'eſt-là prouver philoſophiquement ce que Ciceron prouve ainſi en Orateur. Que direz-vous, ſi je vous montre encore « que vous étiez dans l'indigence ? « que vous vouliez vous enrichir ? que « vous êtes un homme à tout entreprendre ? que vous étiez l'ennemi « du mort ? Faudra-t-il encore héſiter « ſur ce qui vous a porté au crime ? « Eh ! que pouvez vous nier de tout « ce que je viens de dire ? Votre indigence étoit telle que vous ne pouviez la cacher, &c. Voila les mêmes argumens tirez des mêmes ſources. Ils ne font qu'éclairer, lorſque le Dialecticien les employe à ſa maniere ; au lieu qu'ils remuent le cœur, & qu'ils y laiſſent de fortes impreſſions, lorſque l'Orateur les employe.

Les Topiques de Ciceron.

Rhetor. du Prince p. 164.

S'il faut encore quelque garant de la verité que j'ai expoſée, on peut entendre ſur cela Monſieur de la Mothe le Vayer. *Les Dialecticiens*, dit-il, *& les Orateurs tirent les uns & les autres leurs argumens des mêmes lieux, nommez Topiques dans toutes les deux profeſſions. Les Topiques d'Ariſtote ne ſont pas plus propres à la Philoſophie, que les Topiques de Ciceron ſont de l'Art oratoire.* Ces paroles diſent nettement qu'Ariſtote a fait effectivement ſes Topiques par rapport à ſa Philoſophie, & que néanmoins c'eſt un ouvrage qui convient auſſi aux Orateurs : comme les Topiques de Ciceron, qui ſont pour l'uſage des Orateurs, ſont auſſi d'uſage aux Philoſophes. Le même Auteur dit encore que les lieux de la Logique ou de la Dialectique ſont au nombre de ſept, compris dans un vers latin (3), qu'il rend par celui-ci :

Qui? quoi? par quel moyen? où?
quand? pourquoi? comment;

& que tous les lieux de Rhétorique, avec ce qu'on peut y ajoûter, ſont renfermez dans ces ſept de la Dialectique.

---

(3) Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur quomodo, quando.

Les Topiques de Ciceron.

On voit l'idée de la Dialectique : elle s'occupe du vrai-ſemblable : mais elle ſe prend auſſi pour la Logique proprement dite, qui tend au vrai. C'eſt dans ce ſens que Platon l'a priſe. Si on en demande la raiſon, Monſieur l'Abbé Fleury croit que c'eſt à cauſe que la Logique, dont on trouve les préceptes & l'uſage dans ce Philoſophe, eſt *l'Art des converſations.* C'eſt un avantage que Craſſus, dans Ciceron, attribuë à l'Eloquence. L'un n'empêche pas l'autre. S'il faut des charmes dans les converſations, il y faut auſſi du raiſonnement, ſur-tout dans les converſations ſavantes, où des gens habiles veulent ſuivre une verité. L'Auteur reſpectable dont je parle, ajoûte ce qui lui paroît diſtinguer la Dialectique & la Rhétorique, tant au ſens de Platon que d'Ariſtote. Il dit que la premiere eſt l'Art des diſcours familiers, au lieu que l'autre eſt l'Art des Harangues.

Diſcours ſur Plat. dans ſon Traité du choix des études pag. 305.

L. 1. de Orat. n. 32.

Avant que d'avoir lû Platon, dit «
ce docte & vertueux Abbé, je n'a- «
vois jamais bien compris pourquoi «
la Logique s'appelloit Dialectique ; «
mais j'y ai vû que c'étoit l'Art de «
chercher la verité par la converſa- «

Ibid.

Les Topiques de Ciceron.

Il parle à M. de Lam. de Bav.

» tion & par le diſcours familier,
» different de l'Art des Harangues &
» des diſcours publics, où l'on ne tra-
» vaille pas ſeulement à convaincre
» l'eſprit, mais encore à émouvoir ou
» appaiſer les paſſions. Vous le pou-
» vez voir, Monſieur, continue-t-il,
» dans le commencement du Gorgias,
» où Porus ayant répondu par de
» grandes phraſes à une petite que-
» ſtion que Cheriphon lui avoit fai-
» te, Socrate dit que Porus lui paroît
» plus exercé dans la Rhétorique que
» dans la Dialectique, c'eſt-à-dire en
» françois, qu'il eſt plus accoûtumé
» à haranguer, qu'à parler en conver-
» ſation. On voit donc par cette op-
» poſition, la difference du Rhéteur
» ou Harangueur, & du Dialecticien;
» & on entend aiſément ce que veu-
» lent dire ces premieres paroles de
» la Rhétorique d'Ariſtote, que la
» Rhétorique eſt l'Art qui répond à
» la Dialectique dans le même gen-
» re, & touchant les mêmes ſujets.

Mais qu'il me ſoit permis de le dire, puiſqu'il s'agit de mettre le Lecteur en état de ſe déterminer : Il s'en faut bien que la réponſe de Porus donne une idée de la vraye Rhétorique;

Les Topiques de Ciceron.

c'eſt une idée de la fauſſe, une idée de celle que Platon ſe figuroit pour la combattre & la tourner en ridicule. D'un autre côté, Ariſtote ne paroît pas prendre la Dialectique dans le ſens de Platon, pour *l'Art de chercher la verité*. Une preuve, c'eſt qu'il l'oppoſe à la Philoſophie, *qui donne*, dit-il, *la connoiſſance des matieres ſur leſquelles la Dialectique ne peut donner que des eſſais* (4). Afin qu'on ne s'y trompe pas, il s'explique plus clairement. Il établit que *cet Art ne cherche que le vrai ſemblable par des preuves plauſibles*; & cela *ſur toutes ſortes de ſujets*; au lieu que *les ſciences ſe bornent à un objet, & vont au vrai par des preuves infaillibles*. Voilà ce que Platon ne dit point de la Dialectique dont il parle, parce qu'il entend par ce terme *une ſcience univerſelle proprement dite*. Auſſi ſe mocque-t-il des Rhéteurs qui ſe contentent du vrai-ſemblable, comme l'enſeigne Ariſtote. Mais voilà le rapport que ce dernier trouve entre les deux Arts dont eſt queſtion; c'eſt que l'un s'oc-

---

(4 ἔϛι δ' ἡ διαλεκτικὴ πειραϛικὴ, περὶ ὧν ἡ φιλοσοφία γνωϛική. *Ariſt.* 3. τῶν μετὰ τὰ φυσ.

Les Topiques de Ciceron.

cupe de tout ce qui peut ſe prouver pour convaincre l'eſprit, ou plûtôt pour tâcher de le convaincre, & l'autre de tout ce qui peut ſe perſuader, pour intereſſer la volonté, ſans ſe renfermer ni l'un ni l'autre dans les bornes d'un ſeul objet, ou dans des preuves infaillibles. Il paroît donc que Platon & Ariſtote ne conviennent pas dans leurs idées ſur cet article; & qu'encore qu'on faſſe uſage de la Dialectique dans les converſations, comme on fait uſage de la Rhétorique dans les Harangues, néanmoins ce n'eſt point là le rapport qu'Ariſtote a voulu mettre entre ces deux Arts au commencement de ſa Rhétorique.

Peut-être ce que je viens de dire auroit-il mieux trouvé ſa place dans le chapitre qui regarde Platon, ou dans celui qui regarde Ariſtote: mais outre qu'ils étoient déja aſſez longs, ce ſont des idées qui ont rapport à la Dialectique, & par conſequent elles ont pû avoir place parmi celles qui regardent les Topiques.

* * *

Les Partitions oratoires.

LES PARTITIONS ORATOIRES.

POUR les Partitions oratoires, je crois pouvoir dire que c'eſt une trés-bonne Rhétorique, donnée par diviſions & ſoûdiviſions des matieres, [ce qui eſt la raiſon du titre,] d'un ſtyle également clair, ſuccint & élegant, trés-proportionné à la portée de ceux qui commencent; de telle ſorte qu'on peut s'en ſervir utilement en y rapportant des exemples, au lieu que Ciceron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

Préf. de ſes Refl. ſur l'Eloq p. 10.

Rien n'eſt moins juſte que ce que le Pere Rapin dit tout enſemble des Topiques, des Partitions, des deux Livres de l'Invention, & des quatre Livres à Herennius. Ce ne ſont, « dit-il, que des Traitez particuliers, « & propres à arranger des lieux com- « muns, qui ne laiſſent pas d'avoir « leur uſage & leur beauté. Cette idée « ne convient point à deux Rhétoriques completes, telles que ſont les Livres

Les Partitions oratoires.

à Herennius, & les Partitions ; elle ne convient pas même aux deux Livres de l'Invention, qui ſont un ouvrage imparfait ; ni même aux Topiques, qui ne parlent que de lieux de Rhétorique, puiſque l'Auteur n'y donne point l'Art d'arranger, mais ſeulement de trouver les argumens.

Sturmius Comment. in Partit. orator.

Sturmius eſt d'avis qu'on liſe dans les Claſſes les Partitions oratoires, à cauſe de leur brieveté, propre à empêcher que les jeunes gens ne ſe rebuttent de la longueur des préceptes, & qui n'empêche pourtant pas que ce Livre ne contienne la doctrine de Ciceron, celle d'Ariſtote, & generalement tout ce qu'il y a à ſavoir ſur l'Art oratoire. Il ajoûte qu'il préfere cet ouvrage aux autres du même Auteur, qu'il eſt des plus parfaits, & du nombre de ceux qu'il a compoſez dans un âge meur & aprés la victoire de Céſar ; ce que néanmoins ce Critique n'oſe pas donner pour certain. Quant à la préference qu'il donne à cet ouvrage ſur les autres, il y a apparence que ce n'eſt que par rapport aux jeunes gens, à qui il eſt plus convenable.

Anonym. Polit. hiſt. Philo curioſ. p. 55. & 56.

C'eſt ainſi que l'Anonyme que je

Les Partitions oratoires.

Method. éloq. compar. c. 4.

Soar. Rhet. Ep. ad Lect.

Meth. éloq. compar. c. 4.

cite quelque-fois, trouve que les Partitions ſont une Rhétorique abregée, mais entiere. C'eſt ainſi pareillement que Junius ne déſapprouve pas qu'on faſſe des Rhétoriques nouvelles, pourvû qu'on ne néglige point les Partitions qui ſont, ſelon lui, *un petit livre tout d'or*, où Ciceron a ramaſſé pour l'inſtruction de l'Orateur, tout ce qui peut ſe dire, ſans oublier la brieveté, ſi fort recommandée à ceux qui donnent des préceptes (1). Mais le Pere Soare les trouve trop courtes; il trouve que les richeſſes de l'Eloquence y ſont trop reſſerrées & trop entaſſées; ce qu'on pourroit dire n'être vrai que parce que Ciceron, comme j'ai dit, ne rapporte point d'exemple. On ne peut nier néanmoins que cela ne ſoit vrai auſſi par rapport aux préceptes, puiſque cet Orateur lui-même y avertit ſon fils, que ce qu'il vient de lui dire n'eſt propre qu'à lui montrer les ſources de l'Art oratoire. Cet avis étoit neceſſaire, au jugement de Junius, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il n'y avoit qu'à bien ſavoir ce que ce livre nous enſeigne,

(1) Quidquid præcipies, eſto brevis. | *Horat. Ep. ad Piſ. v.* 335.

Les Partitions oratoires.

pour être habile à peu de frais dans un Art ſi difficile. Il faut, ſelon Junius, outre les Partitions, lire auſſi Ariſtote, Hermogéne, les Dialogues & le Livre de l'Orateur.

Le même avis me fait encore obſerver qu'on voit ici le fils de Ciceron déja inſtruit des préceptes de l'Eloquence, qui interroge ſon pere. Il falloit que cet Orateur donnât cette idée de ſon fils, à ce que dit Sturmius, parce que c'eſt une choſe difficile que d'interroger à propos & avec grace, & que ce n'eſt pas le fait d'un ignorant. Ce qui paroît, dit il, par les Dialogues de Platon, où l'on voit un certain Protagore qui interroge Socrate d'une maniere à glacer, au lieu que Socrate l'interroge à ſon tour avec tant d'eſprit, qu'il le met hors d'état de répondre.

Ce Livre ne contient guéres que les préceptes ordinaires : s'il y a quelque choſe de particulier, c'eſt que Ciceron y réduit toutes les paſſions à quatre, comme les Stoïciens ; & ce ſont la *Joye*, la *Douleur*, la *Crainte* & le *Deſir :* diviſion beaucoup moins commode dans la matiere préſente, que celle d'Ariſtote, comme je l'ai remarqué

qué en parlant de ce Philoſophe.

Les Partitions oratoires.

Au reſte, on trouve dans cette Rhéthorique toutes les lumieres neceſſaires ſur le genre judiciaire en general, & en particulier, ſur la maniere d'y connoître & d'y établir l'état d'une cauſe ; ſur quoi Quintilien eſt trés-long & trés-obſcur. On y trouve auſſi ce qu'on peut deſirer ſur le genre Déliberatif & ſur le Démonſtratif, dont Ciceron explique trés-bien le vrai caractere, la nature, le ſtyle, les ornemens, ſans néanmoins rien dire des figures. A peine y a-t-il un petit endroit qui peut y avoir rapport.

Partit. orat. n. 99. &c.

Il eſt vrai que l'Amplification ne paroît pas bien définie dans cet ouvrage (2), & que Ciceron ſemble n'entendre par ce mot, ſelon ſa définition, que *l'Art de traiter en ſtyle plus magnifique une choſe déja expliquée en ſtyle plus ſimple* ; mais il marque parfaitement bien le lieu où il faut ſe ſervir de l'Amplification, & la maniere dont il faut s'en ſervir. Que ſi la définition qu'il en donne n'a pas l'é-

Ibid n. 56. 57. 58. item. 128.

---

(2) Eſt igitur amplificatio gravior quædam affirmatio, quæ, motu animorum, conciliet in dicendo fidem *Partit. orat. n.* 53.

Les Partitions oratoires.

tenduë qu'elle devroit avoir, on peut y ſuppléer, en prenant bien tout ce que ce grand Maître dit ſur cet article.

Part. orat. n. 139. 140.

J'ajoûte à ce que je viens de dire ſur les Partitions, qu'on y voit auſſi clairement la raiſon pourquoi Ciceron recommande ſi fort la Philoſophie à ceux qui étudient l'Eloquence. C'eſt la Philoſophie Académique dont il parle, laquelle, ainſi qu'il l'aſſûre, ne différoit que de nom de la Philoſophie Péripateticienne; & il dit en termes exprés que dans l'une & dans l'autre, on *s'appliquoit à des exercices de Rhétorique*, c'eſt-à-dire à des diſcours oratoires, où l'on traitoit des matieres d'uſage trés-éloquemment.

Il s'en explique encore ailleurs d'une maniere qui fait plaiſir à entendre.
» Combien, dit-il, ces Philoſophes
» (3) n'ont-ils pas écrit de livres
» touchant le gouvernement des Etats!
» combien n'en ont-ils pas compoſé
» touchant les Loix! combien nous
» ont ils laiſſé de Traitez de Rhéto-

---

(3) Quàm multa illi [Peripatetici Academicique] de Republica ſcripſerunt! quàm multa de Legibus! quàm multa, non ſolùm præcepta in artibus, ſed etiam exem-

Les Partitions oratoires.

rique ! combien de Harangues & de «
Diſcours qui ſont des chefs-d'œu- «
vres d'Eloquence ! Ont-ils entrepris «
de parler de quelque matiere épi- «
neuſe ? on voit qu'avec la juſteſſe & «
la préciſion des Stoïciens, ils y ont «
répandu cette clarté & cette élegan- «
ce de ſtyle qui leur ſont propres. «
Ont-ils voulu écrire ſur des ſujets «
ſuſceptibles d'ornemens ? avec quel «
éclat, avec quelle richeſſe d'expreſ- «
ſions n'en ont-ils pas écrit ! Quels «
excellens ouvrages n'ont-ils pas fait «
ſur ce qui regarde la juſtice, la for- «
ce, l'amitié, la conduite de la vie, «
le ſoin de la République, la tem- «
perance, la grandeur d'ame ! Quel «

pla in orationibus bene-dicendi reliquerunt ! Primùm ipſa illa, quæ ſubtiliter diſſerenda erant, politè aptéque dixerunt, cùm definientes, tum partientes, ut veſtri etiam Stoïci. Sed vos ſquallidiùs : illorum, vides, quàm niteat oratio! Deinde ea quæ requirebant orationem ornatam & gravem, quàm magnificè ſunt dicta ab illis ! quàm ſplendidè ! de juſtitia, de fortitudine, de amicitia, de ætate degenda, de Philoſophia, de capeſſenda Republ. de temperantia, de magnitudine animi, quod erat hominum, non ſpinas vellentium, ut Stoïci, nec oſſa nudantium ; ſed eorum qui grandia ornatè vellent, enucleatè mi-

Les Partitions oratoires.

» ſuc, pour ainſi dire, & quel embonpoint ne trouve-t-on pas dans tous ces Traitez ! Quelle ſublimité, & quelle préciſion en même tems, ſelon les endroits ! Ils ont fait des livres pour conſoler les perſonnes affligées ; ils en ont fait d'autres pour nous animer à de grandes entrepriſes ; ils nous ont donné les préceptes de la Morale ; ils nous ont donné les conſeils de la ſageſſe, écrits d'un ſtyle admirable & magnifique, digne des grands Hommes pour qui ils avoient compoſé ces ouvrages.

C'étoit ſur des ſujets de cette nature qu'Ariſtote (4) entre-autres faiſoit parler ſes diſciples, non pas avec la ſécheresſe des Philoſophes, mais avec toute la magnificence des Orateurs.

Mais on ne ſera pas fâché, je crois, de voir ici par occaſion juſqu'où alloit quelque-fois l'Eloquence de ces

---

nora dicere. Itaque quæ ſunt eorum conſolationes ! quæ exhortationes? quæ monita & conſilia ſcripta ad ſummos viros ! *L. 4. de fin. n. 5. 6.*

(4) In hac Ariſtoteles adoleſcẽtes, non ad Philoſophorũ morem tenuiter diſſerendi, ſed ad copiam Rhetorum in utramque partem, ut ornatiùs & uberiùs dici poſſit, exercuit. *L. 2. de Orat. n. 46.*

Les Partitions oratoires.

Philoſophes, & en même tems quelle idée il faut avoir de ce qu'on dit que *Periclés ſe ſervit trés-utilement de la Phyſique dans l'uſage de l'Art oratoire.*

On peut juger de l'Eloquence de ces Philoſophes, par celle de Carneade ; non qu'ils fuſſent tous de la même force, mais parce qu'ils travailloient tous à être de grands Orateurs, & ils réüſſiſſoient chacun ſelon ſon genie. Elle étoit ſi puiſſante, celle de Carneade (5), qu'il ne ſoûtint jamais rien ſans le prouver, & que jamais il n'attaqua rien ſans le détruire. Il emportoit tout comme une riviere rapide, ou il charmoit tellement, que ceux que ſes raiſons n'avoient pû vaincre, ſe laiſſoient amener à ſon ſens par le plaiſir de l'entendre. Ainſi par force ou par adreſſe, il venoit à bout des perſonnes mêmes qui avoient pris contre lui les précautions les plus exactes. Aucun de ſes adverſaires ne pouvoit tenir contre lui. Toutes ſes opinions étoient reçûës ; tou-

Numen. apud Euſeb. p. 737.

---

(5) Rem nullam defendit, quam non probarit ; nullam oppugnavit, quam non everterit. *Cic. L. 2. de Orat. n.*

M. Bayle dans ſon Dict. ſur Carn.

Les Partitions oratoires.

tes celles des autres étoient rejettées. Antipatre voulut le combattre, mais il n'oſa paroître devant lui. Il ſe taiſoit en ſa préſence, & il l'attaquoit de loin par quelques livres qu'il compoſoit. La poſterité les a vûs ; mais ils n'étoient pas capables de ſe soûtenir, je ne dis point contre Carneade, puiſqu'il n'étoit plus, mais contre ſon ombre. Tout mort qu'il étoit, ſa haute réputation le faiſoit encore triompher de ſon antagoniſte, loin de lui ceder lorſqu'il vivoit & qu'il étoit environné de toute ſa gloire. Quelle idée Lucile n'en donnoit-il pas ! Ce Poete, au rapport de Lactance, introduiſoit Neptune qui diſcouroit d'une matiere fort obſcure, & qui diſoit qu'elle ne pourroit pas être expliquée, quand même Carneade reſſuſciteroit.

Mais ce qui fournit les plus beaux témoignages de ſon éloquence, c'eſt ſon ambaſſade de Rome. Les Athéniens condamnez à une amende de cinq cens talens, pour avoir pillé la ville d'Orope, le députérent vers le Senat Romain avec deux autres Ambaſſadeurs. Avant que d'avoir audience, ils firent des Harangues en préſence d'un grand nombre de perſon-

Les Partitions oratoires.

nes, & l'on admira en chacun d'eux un caractere particulier. La force & la rapidité furent celui de Carneade. Plutarque nous apprend que la jeuneſſe de Rome fut ſi charmée de ſes diſcours, qu'elle renonçoit aux plaiſirs & à tout autre exercice, afin de ſuivre la paſſion de philoſopher qu'il lui avoit inſpirée, & dont elle étoit comme enthouſiaſmée. A l'égard du Senat, aprés qu'on y eut entendu ces Ambaſſadeurs, il y fut dit qu'ils étoient moins envoyez pour obtenir quelque choſe par la voye de la perſuaſion, que pour forcer le Senat à faire tout ce qu'ils voudroient. C'étoit ainſi qu'on exprimoit la force de leur éloquence. Auſſi Caton ne fut-il point content qu'on les écoutât ſi long tems & ſi ſouvent. Donnons-leur réponſe, diſoit-il, & les renvoyons chez eux; ce ſont des gens qui perſuadent tout ce qu'ils veulent. En effet ils obtinrent que l'amende fût réduite à cent talens; & on raconte que Carneade ayant un jour harangué admirablement pour la juſtice, harangua le lendemain contre cette vertu avec le même ſuccés. Voilà comme les Académiciens cultivoient l'Eloquence. Il eſt

Les Partitions oratoires.

facile de concevoir que de pareils Philoſophes pouvoient former des Orateurs.

M. Bayle ſur Pericl. dans ſon Dict.

Pour ce qui eſt de Periclés, & de l'uſage qu'il fit de la Phyſique dans l'Eloquence, Monſieur Bayle qui parle de ce fait & de ce point de doctrine, auroit pû le mieux éclaircir. Il fait, aprés Ciceron, l'éloge de l'é» loquence de Periclés. Elle plaiſoit, » on l'admiroit, on la craignoit. N'ou» blions pas, ajoûte-t il, qu'avec une » force de genie peu commune, il » s'eſt ſervi trés-heureuſement de ſes » lumieres philoſophiques, pour don» ner un grand relief à ſon éloquen» ce. Les hautes ſpéculations, & les » profondeurs phyſiques & métaphy» ſiques dont il avoit nourri ſon eſ» prit par les leçons d'Anaxagore, » euſſent été un obſtacle à pluſieurs au» tres qui auroient voulu acquérir la » gloire de grands Orateurs, mais » pour lui il y trouva un excellent ſuc, » qui donna à ſes Harangues une for» ce merveilleuſe.

Cela dit clairement que *communément la Phyſique & la Métaphyſique ſont un obſtacle à l'Eloquence*. Tout ce qu'on dit de plus, eſt pompeux à la verité, mais fort obſcur. Il falloit expliquer comment l'Eloquence *nourrie*, comme dit Monſieur Bayle, *& armée de la connoiſſance de la nature, avoit plus de force.* Dans le paſſage que l'on rapporte de Platon, ce Philoſophe de qui on tient ce fait, dit que Periclés *tranſporta de la Phyſique dans l'Eloquence ce qui pouvoit y être d'uſage*; cela eſt beaucoup plus clair, quoiqu'il y ait encore de l'obſcurité.

Les Partitions oratoires.

Dans le Dialogue de Phédre p. 1237.

Ciceron qui a parlé d'aprés Platon, dit que *Periclés inſtruit de la Phyſique par Anaxagore, paſſa facilement, ou fit paſſer ſon eſprit de ces hautes ſpéculations, aux affaires du Barreau & au gouvernement de la République.* Cela ne dit pas encore ce que nous cherchons.

Cic. in Orat.

Mais Platon dit que *l'utilité qu'on tire de l'étude de la nature*, c'eſt *la grandeur d'ame & la conſtance, ou la fermeté.* Cela dit quelque choſe de plus, ſi on explique comment on en tire cet avantage, & il n'eſt pas mal-aiſé de le faire : la connoiſſance *de la nature* comprend celle de *l'Auteur* de la Nature, & rien n'eſt plus propre à relever l'eſprit, que la connoiſſance de Dieu, ſoit qu'on le connoiſſe par la

Dans ſon Phédre.

Les Partitions oratoires.

Religion, comme les Chrétiens, ou ſeulement par la contemplation de ſes ouvrages, comme les Payens, pourvû qu'on en ſache faire un bon uſage. C'eſt ce qui donne de grands ſentimens; c'eſt ce qui inſpire & l'eſtime pour la vertu, & le mépris pour ce qui lui eſt contraire; le courage, par conſéquent, de faire de grandes choſes, & la honte de s'abandonner à la moleſſe ou à l'oiſiveté. Auſſi remarque-t-on qu'Anaxagore parloit de *Dieu*, des *mœurs*, & des *Anges*, & qu'il apprit à Periclés à *craindre Dieu ſans ſuperſtition*. Voilà les connoiſſances qui peuvent fournir des penſées propres ou à relever l'ame, ou à fortifier le diſcours. Pour les connoiſſances veritablement phyſiques ou métaphyſiques, elles ne ſauroient jamais entrer dans un diſcours oratoire. Ciceron, Hermogéne, Ariſtote, & tous les Maîtres y ſont formels. Periclés fit bien voir qu'il ne penſoit point autrement, lorſque voyant un Pilote épouvanté d'une éclipſe, cet Orateur lui jetta un manteau ſur les yeux, lui demandant s'il s'étonnoit de ne rien voir? & le Pilote lui ayant répondu que non: voilà, lui dit-il, ce que

Voyez ci-après les deux liv. de l'Inv.

Amyot. in edit. de Vaſcos. p. 615. & 616.

c'eſt qu'une éclipſe. C'eſt un trait ſenſible de ce que Ciceron appelle, *Exercitationem mentis à reconditis abſtruſiſque rebus ad res populares traducere*. C'eſt-à-dire, appliquer ſon eſ- «
prit à des choſes & à des expreſ- «
ſions populaires, aprés l'avoir ap- «
pliqué à la contemplation des cho- «
ſes les plus relevées. «

Les Partitions oratoires.

Cic. in Orat.

LES DEUX LIVRES

DE L'INVENTION.

IL y a encore un ouvrage ſur la Rhétorique, qui eſt certainement de Ciceron, & qu'il avoit diviſé, à ce qu'on croit, en quatre livres, (1) mais dont les deux derniers ſont perdus. Ce qui eſt de vrai, c'eſt que par la fin du ſecond, on voit clairement qu'il en avoit fait plus de deux. Il a intitulé cet ouvrage, *Livres de Rhétorique*, ou *de l'Invention oratoire*. Priſcien & Quintilien en un endroit, le citent ſous le ſecond titre, & en un

Les deux Livres de l'Invention.

Priſc. l. 9.

Quintil. l. 5.

---

(1) *On le marque ordinairement dans le titre du livre.*

Les deux Livres de l'Invention.

Ibid.

Voſſ. de nat. & conſt. Rhet. c. 13. p. 162.

Cic. Partit. orat. n. 3.

autre endroit, ils le citent ſous le premier. Voſſius ne faiſant attention qu'a cette maniere de le citer ſous le titre de *Livres de Rhétorique*, & d'ailleurs conſiderant que Ciceron n'y parle pas ſeulement *de l'Invention*, a crû que ce titre, *de l'Invention oratoire*, n'étoit point de l'Auteur. Sans doute que Voſſius n'avoit pas remarqué dans les Partitions, que le titre de *l'Invention* convient même à une Rhétorique complette; il eſt aiſé cependant de le voir, puiſqu'il y eſt dit que l'Orateur doit également *trouver* les choſes, les mots & l'ordre de ſon diſcours. De ſorte que *l'Invention* s'étend ſur tout, quoique celle des mots s'appelle plûtôt *l'Elocution*, comme celle de l'ordre s'appelle *l'Arrangement*.

On ſait la difference qu'il y a entre la Rhétorique & l'Eloquence, auſſi bien qu'entre le Rhéteur & l'Orateur; l'un donne les préceptes, & l'autre les met en uſage. On fait ſur cela une difficulté: Ciceron a-t-il eu égard à cette difference, lorſqu'il a appellé l'ouvrage dont eſt queſtion, *Livres de Rhétorique*, ou *de l'Invention de Rhétorique*; au lieu qu'il appelle ſes autres ouvrages ſur l'Eloquence, *Livres de l'Orateur*, ou *touchant les Orateurs*.

Les deux Livres de l'Invention.

Un ancien Commentateur a crû qu'il y avoit eu égard. Il ſe fonde ſur ce que Ciceron enſeigne ici, ſelon lui, l'Art de perſuader, au lieu que dans les Livres ou Dialogues de l'Orateur, il explique, dit-il, les talens ou les parties que l'Orateur doit avoir.

M. Fab. vict. Préf. de ſon comment. ſur le 1. livre de l'Inv. à la fin.

C'eſt un Maître de conſéquence qui parle ainſi. Néanmoins je ne puis être de ſon avis. Et ſi ce Critique n'avoit jamais rien dit de mieux ſur la Rhétorique, je doute fort que pour ſon habileté dans cet Art, on l'eût honoré, comme on fit, d'une ſtatuë d'or dans la Place de Trajan, ni qu'on pût dire que ſaint Jerôme ait eu en lui un ſavant Maître, étant certain que les Dialogues de l'Orateur ſont une vraye Rhétorique, dont ils pourroient avoir le nom; & que Ciceron auroit pû appeller *Livres de l'Invention oratoire*, ce qu'il appelle *Livres de l'Invention de Rhétorique*, comme il auroit pû intituler *Partitions de Rhétorique*, ce qu'il a intitulé *Partitions oratoires*; & l'on ſait qu'en latin comme en françois, *l'Art oratoire* ou *l'Art de Rhétorique* ſont une ſeule & même choſe.

Marin Becichem Scodrens. Caſtigat. invictor.

Les deux Livres de l'Invention.

Quant à la doctrine contenuë dans ces deux Livres, l'Auteur en fait lui-même le précis * & nous apprend que dans ſon premier Livre, il a eu ſoin d'expliquer la nature de l'Eloquence & de l'Art qui l'enſeigne, les devoirs de l'un & de l'autre, leur vûë ou leur fin, leur objet ou leur matiere, leurs parties, les divers genres de cauſes, la maniere d'y trouver ou d'y déterminer les queſtions, les differentes parties du diſcours & leurs regles; enfin la méthode de traiter les argumens, ſoit par rapport à la preuve, ſoit par rapport à la réfutation. Je dis, *de les traiter*, car pour la méthode de les *trouver*, ne croyant pas l'avoir aſſez expliquée, il prétend le faire dans le ſecond livre, où il s'étend particulierement ſur le genre Judiciaire, moins ſur le Déliberatif, trés-peu ſur le Démonſtratif. *L. 1. n. 53. & 54.*

C'eſt en parlant des argumens, qu'il diſtingue la méthode de Socrate & celle d'Ariſtote, laquelle eſt auſſi celle de Théophraſte. La premiere conſiſte à interroger l'adverſaire, & à le prendre par ſes réponſes, ſans rien avancer ſoi même, & ſans faire connoître ce que l'on veut établir. La

---

* *L. 2. de Invent. n. 11.*

Les deux Livres de l'Invention.

ſeconde conſiſte à propoſer ce que l'on veut, & à l'établir par des principes. Il préfere celle-ci à l'autre, comme plus convenable à l'Orateur, & comme ſuivie par les Maîtres les plus habiles. Mais la poſſeſſion où ſont les Orateurs d'adreſſer quelque fois la parole à l'adverſaire, de l'interroger, de rapporter ſes réponſes, & d'en tirer des inductions, montre aſſez clairement qu'on peut mêler ces deux méthodes l'une avec l'autre.

L. 1. n. 61.

Ibid. n. 77.

Au reſte, il nous avertit de prendre garde que toutes les manieres des Philoſophes, non plus que toutes leurs penſées, ne conviennent pas à l'Eloquence, & il traite de folie le ſentiment d'Hermagore, qui ſoûtenoit que l'Orateur devoit parler de tout, & même de la Phyſique. On lui par- «
donneroit, dit-il, s'il avoit bien ſû «
cette ſcience : car on croiroit qu'il «
auroit jugé de tous les Orateurs par «
lui-même, au lieu qu'il eſt plus ai- «
ſé de montrer qu'il ignoroit l'Art «
oratoire, qu'il ne le ſeroit de faire «
voir qu'il étoit Phyſicien. Il conclut «
donc que ſur cela, il faut s'en tenir à la doctrine d'Ariſtote. Il avoüe néanmoins que la Rhétorique d'Her-

L. 2. n. 7. & 8.

Voyez ci-devant Partit. orat. p.

Lib. de Invent. 2. n. 16.

Les deux Livres de l'Invention.

magore avoit ſon merite, qu'il y avoit du choix, de l'ordre, & même de l'invention, quoi qu'en vouluſſent dire quelques Maîtres jaloux de ſa gloire.

Si la penſée de Ciceron ſur la Phyſique eſt remaquable, il y en a une autre ſur la ſageſſe & ſur l'Eloquence qui ne l'eſt pas moins. Saint Auguſtin en fait une eſtime particuliere, & ne ceſſe de l'inculquer, pour nous perſuader de joindre & l'Eloquence à la ſageſſe, & la vertu à l'Eloquence. Ciceron dit que *la ſageſſe ſans l'Eloquence, ne produit pas de grands fruits; & que l'Eloquence ſéparée de la ſageſſe, non-ſeulement ne produit jamais aucun bien, mais produit ſouvent de grands maux.* Cependant plus on peut en abuſer, & plus il eſt à propos de l'étudier, afin d'en faire un bon uſage, comme on le peut aiſément, en l'aſſociant à la vertu.

L. 4. de Doct. Christ.

Sans entrer dans un plus grand détail, il ſuffit de remarquer que ſur l'article des queſtions que l'Orateur peut avoir à traiter, Ciceron & Hermogéne ſe prêtent du jour l'un à l'autre. J'ajoûte que l'Orateur Romain, en traitant des parties du diſcours, diſtingue deux ſortes d'Exordes; l'un qui ſe préſente comme à viſage découvert, l'autre qui cherche doucement à s'inſinuer, ſelon la nature des affaires. Il explique les conditions que l'un & l'autre doivent avoir, & les défauts qu'on y doit éviter, afin qu'un Exorde ne ſoit ni *trivial*, ni *commun* aux deux parties, ni *propre à retourner* contre nous, ni *trop long*, ni *étranger*. Enfin Ciceron ne diſtingue que deux choſes dans la Peroraiſon, qui ſont la *Récapitulation* & les *Paſſions :* mais par tout ce qu'il nous dit de ces deux-là, il nous fait concevoir que *l'Amplification* y eſt auſſi neceſſaire, expliquant même à cet effet la maniere de ſe ſervir des grands principes & des théſes generales, qu'on appelle communément Lieux communs. Voilà pour la doctrine.

Les deux Livres de l'Invention.

A l'égard du jugement qu'il faut porter de tout l'ouvrage, Ciceron fait profeſſion d'avoir choiſi, pour le compoſer, tout ce qu'il y avoit de meilleur ſur cette matiere dans les Auteurs de tous les ſiécles ; ſe donnant ainſi plus d'avantage pour le rendre parfait, que n'en avoit eu ce Peintre qui voulut faire une Junon parfaitement belle, puiſqu'il ne prit que cinq

L. 2. initio.

Les deux Livres de l'Invention.

perſonnes de ſon temps, d'une rare beauté, ſe contentant d'en exprimer dans ſon tableau ce que chacune avoit d'excellent. Ariſtote, avant Ciceron, avoit ainſi ramaſſé en un ſeul corps les préceptes de tous les Maîtres, de telle ſorte, comme je l'ai déja dit, qu'il fit tomber tous leurs ouvrages par la beauté & la juſteſſe du ſien.

Ibid. n. 6.

Peut-être Ciceron ſe flattoit-il d'avoir le même ſuccés qu'Ariſtote, lorſqu'il compoſa ſes livres de l'Invention; mais il s'en déſabuſa dans la ſuite, comme il eſt aiſé de voir par ſon premier Dialogue de l'Orateur.

L. 1. de Orat. n. 5.

Ce ſont certainement ſes livres de l'invention qu'il regarde là comme peu de choſe, ou comme un des premiers fruits de ſa jeuneſſe; nous faiſant entendre que c'eſt une production imparfaite, mal polie, peu digne de la gloire qu'il s'étoit acquiſe depuis par ſes harangues. Telle eſt auſſi l'idée que nous en donne Quintilien (2). Il eſt vrai qu'il y a de trés-bonnes choſes, des choſes trés-ſenſées & excellentes, au jugement & de l'Auteur anonyme & de Junius. Cependant il

Polit. Hiſt. philol. cur. c. 35. & 36. Method. Eloq. comp. c. 4.

---

(2) Regeſta & ſcholas vocat ab adoleſcente compoſitas. *Quintil. l. 3. c. 6.*

Les deux Livres de l'Invention.

faut avoüer que ſi on y reconnoît Ciceron, c'eſt Ciceron encore foible, qui annonce en quelque façon ce qu'il doit être, mais qui ne l'eſt pas encore, n'ayant ni cette force, ni cette élevation, ni cette vivacité, ni ce tour, ni cette nobleſſe qu'on trouve dans ſes autres livres, même dans ſes Partitions oratoires; à plus forte raiſon dans ſes Dialogues ou dans le livre de l'Orateur. On n'y reſpire point cet air & ce feu qui anime le lecteur à l'étude de l'Eloquence, ce qui eſt un des caracteres les plus importans & les plus utiles dans un ouvrage de Rhétorique. En un mot Ciceron, à mon avis, n'a rien fait de plus foible ſur cette matiere, que ſes livres de l'Invention, qui portent trés-juſtement ce titre, au ſens qu'on prend aujourd'hui *l'Invention*, parce que ce qui nous reſte aujourd'hui de cet ouvrage, ne traite preſque que de cela. Le Pere Soare dit même que ſur cet article, Ciceron donne ailleurs bien des lumieres qu'on ne trouve point dans ces livres ci. Junius veut encore qu'on liſe ces livres avec précaution, non ſeulement parce que Ciceron étoit fort jeune lorſqu'il les compoſa, mais

Rhet. de Soar. Ep. ad Lect.

Methol. Eloq. comp. c. 4.

Les deux Livres de l'Invention.

encore parce que cet Orateur dit lui-même que cet Ouvrage n'avoit vû le jour que par hazard, lui échappant comme des mains, aprés qu'il l'eut fait pour ſon uſage. De ſorte, dit Junius, qu'il ne faut pas s'étonner ſi ailleurs Ciceron s'écarte des principes qu'il avoit poſez dans ces Livres.

LA RHETORIQUE A HERENNIUS.

La Rhétorique à Herennius.

IL n'eſt pas aiſé de ſavoir qui eſt l'Auteur des quatre livres de Rhétorique adreſſez à Herennius, & qu'on voit à la tête des ouvrages de Ciceron. Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en ſait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. Voſſius eſt de ce nombre. D'autres les revendiquent à l'Orateur Romain, comme George de Trébizonde, qui appelle ces livres *la vieille Rhétorique de Ciceron.* Il y en a qui ne ſe contentent pas de les attribuer à cet Orateur; mais ils font des Diſſertations fort échauffées contre les défenſeurs du ſentiment oppoſé, lequel leur paroît puéril auſſi bien que les raiſons dont on l'appuye.

De Nat. & Conſtit. Rhet. p. 165.

Trapezunt. Rhet. p. 231. & 233.

Nicol. Angelius, Bucin, & Marin, Becichemus, Scodrenſis in Rhet. ad Heren.

Il faut avoüer qu'il y en a de foibles. Telle eſt celle qu'on tire de la contrarieté entre la doctrine de l'ouvrage dont eſt queſtion, & la doctri-

La Rhétorique à Herennius.

Rhet. de Soar. Ep. ad Lect.

ne des ouvrages qui ſont certainement de Ciceron. Car il y a beaucoup de choſes contraires, comme l'a remarqué le P. Soare, ſans entrer néanmoins dans cette diſcuſſion. Mais cette raiſon ne conclut pas que la Rhétorique dont il s'agit, ne ſoit pas de l'Orateur Romain; puiſqu'il nous avertit lui-même quelque part, que ſur cette matiere, il a pû penſer differemment (1).

Les raiſons de ceux qui tiennent le ſentiment contraire, ſont-elles bien plus ſolides? Il ne paroît pas toujours qu'elles le ſoient. Ils remarquent, par exemple, que l'Auteur de cet Ouvrage ſe dit *mari de Terentia*, & *pere de Tullius*: ce qui, ſelon eux, ne convient qu'à Ciceron. On leur répond que ce n'eſt point l'Auteur qui ſe dit tel, mais un homme qui parle dans ſon teſtament, rapporté par l'Auteur. C'eſt une obſervation qui ſaute aux yeux de ceux qui liſent. Auſſi Voſſius n'a-t-il pas manqué de la faire; & ce ſavant Critique ne croit point que cette Rhétorique ſoit de Ciceron, quoi-qu'il n'ignore pas que d'anciennes éditions la lui donnent, auſſi-bien

Inſtit. Orat. t. 1. p. 82.

---

(1) Poteſt enim mihi ipſi alias aliud videri. *Cic. in Orat. ad calcem.*

que Priſcien, ſaint Jerôme, Leonard Aretin, & pluſieurs autres.

La Rhétorique à Herennius.

En effet il eſt ſurprenant que Quintilien, qui cite les livres de Rhétorique de Ciceron, n'ait jamais cité ceux dont il s'agit ; & il eſt certain qu'il a eu lieu d'en parler, du moins en traitant des figures. Car il veut rapporter ſur cela toute la doctrine de ce grand Maître, & il n'en rapporte que le peu qu'il en a dit en deux endroits, comme n'en ayant rien dit de plus. Auroit-il omis les livres à Herennius, dont le quatriéme eſt deſtiné preſque tout entier à cette matiere, ſi ces livres étoient de cet Orateur ?

Quintil. lib. 9. c. 1.

L. 3. de Orat. n. 94. & in Orat. ad Brut. n.

Ce n'eſt pas répondre à cette difficulté, que de dire que Quintilien cite quelques paroles de cette Rhétorique, & qu'il les attribuë à Ciceron ; de quoi on prétend fournir trois exemples : car cela ne dit pas, *pourquoi voulant rapporter tout ce que Ciceron a dit des figures*, il omet le livre où cet Orateur a traité cette matiere à fond, ſi c'eſt lui qui en eſt l'Auteur. De plus, les paroles citées par Quintilien, & qu'on dit être tirées de cette Rhétorique, ou n'en ſont pas tirées,

Nicol. Angel. ubi ſupra.

La Rhétorique à Herennius.

L. 1. de Natur. Deor. n. 95. ou 96. selon la note marginale de Quint.

ou ne ſont pas attribuées à Ciceron. On en fournit trois exemples, comme j'ai dit ; celles du premier (2) lui ſont attribuées veritablement, mais elles ſont du premier livre de la Nature des Dieux : celles du ſecond exemple (3) ſont tirées de cette Rhétorique, mais Quintilien ne les attribuë point à Ciceron ; & celles du troiſiéme exemple (4), qui ſont auſſi tirées de cette Rhétorique, il les attribuë aſſez clairement à Cornificius. A quoi ſi l'on ajoûte la conformité entre la doctrine de cet ouvrage ſur les figures, & celle que Quintilien attribuë nommément à Cornificius, il y a lieu de croire que Cornificius, ſelon lui, en eſt l'Auteur.

Nicol. Aug. initio.

On s'étonne, ſi cela eſt, comment il n'a nommé ni Virgile, ni Horace, parmi les bons Auteurs dont il pouvoit rapporter des exemples ſur ſes préceptes, comme il a nommé Craſſus & Ennius. Mais ſi c'eſt Ciceron

---

(2) Quæ primo dura viſa ſunt, uſu molliuntur. *Quint. l. 1. c. 5. in fine.*

(3) Qui ſunt, qui fœdera ſæpe ruperunt, &c. *Quint. l. 9. c. 3*

(4) Amari jucundum eſt, ſi cures ne quid inſit amari *Ibid.*

La Rhétorique à Herennius.

en ſoit l'Auteur, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner comment, faiſant profeſſion de fournir des exemples de ſon propre fond, il n'en rapporte aucun de ſes Harangues ?

J'avoüe que le ſtyle, quoique ſimple & familier, eſt pur & Ciceronien. C'eſt ce qui me porteroit le plus à croire que l'ouvrage eſt de Ciceron. Mais il y a des choſes où j'ai peine à reconnoître cet Orateur. Outre que, Cornificius étant preſque ſon contemporain, il a pû avoir le ſtyle du bon ſiécle.

Marin. Becich. ſupra.

La bonté du ſtyle a fait dire au Bibliographe anonyme, que c'eſt un ouvrage, non pas de Ciceron, mais fait ſur les ouvrages de cet Orateur; dont il reconnoît, à ce qu'il dit, que l'Auteur a quelque-fois copié les termes. Junius ſe déclare auſſi pour ceux qui nient que cette Rhétorique ſoit de l'Orateur Romain, & trouve que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils le nient. Quoiqu'il en ſoit, la choſe ne vaut pas la peine, je ne dis pas qu'on s'y échauffe, mais même qu'on s'y arrête davantage, étant plus à propos de profiter de ce que ces Livres ont d'utile.

Bibliograph. Polit. hiſt. philol. curioſ. p. 35. 36.

Method. Eloq. comp. c. 4.

Il eſt conſtant qu'on y trouve ce

La Rhétorique à Herennius.

qu'il y a de bon communément dans les Rhétoriques ordinaires, & même certaines choſes qu'on ne trouve point ailleurs, ou qu'on n'y trouve pas ſi bien. On peut mettre de ce nombre une queſtion dont l'éclairciſſement fait le commencement du quatriéme livre, quoi-qu'elle regarde moins les Orateurs, que les Maîtres de Rhétorique. Il s'y agit de ſavoir s'il eſt plus convenable qu'un Maître ſur ſes préceptes donne des exemples de ſa façon, ou qu'il en donne qui ſoient tirez des bons Auteurs. L'uſage des Anciens & la modeſtie ſemblent demander qu'il en tire plûtôt d'ailleurs, que de les fournir lui-même. D'autant plus que l'exemple eſt une eſpece de témoignage qui confirme le précepte, & qu'il n'y a point d'apparence que l'Auteur du précepte prétende le confirmer par ſon propre témoignage. Au lieu que la gloire & le nom des bons Auteurs, en confirmant veritablement le précepte, donnent encore du courage à ceux qui étudient l'Eloquence. Outre qu'il y a plus d'art à ramaſſer en un corps d'ouvrage, & ſous certaines regles, les beaux morceaux répandus de tous côtez dans les ouvrages des Ecrivains illuſtres.

La Rhétorique à Herennius.

Si néanmoins on met à part l'uſage des anciens Maîtres, l'Auteur croit que de faire comme eux, c'eſt une modeſtie mal-entenduë. Car ſi un Maître eſt ſi modeſte, pourquoi donne-t-il des préceptes? Il pouvoit demeurer en ſilence. Pourquoi encore ſe fait-il honneur d'un ouvrage dont la meilleure partie, qui ſont les exemples, n'eſt pas de lui? En vain veut-il faire paſſer l'exemple pour un témoignage qui confirme la regle, ce n'en eſt qu'un éclairciſſement. On convient qu'il y a du travail à ramaſſer des exemples, qu'il y a de l'intelligence; mais on ſoûtient qu'il y a encore plus d'habileté à compoſer. Un homme capable de compoſer, eſt capable de faire un Recueil; & qui eſt capable de faire un Recueil, n'eſt pas pour cela capable de compoſer.

Sur ces raiſons alleguées de part & d'autres, avoüons qu'il eſt à propos qu'un Maître de Rhétorique compoſe quelque-fois, pour ſervir lui-même d'exemple. A cela prés, on peut dire qu'il vaut mieux rapporter des exemples des bons Auteurs, que d'en faire ſoi-même; parce qu'il y a bien de la difference entre des exemples ainſi pro-

La Rhétorique à Herennius

duits comme par machine, & ceux qui dans les bons Auteurs ſont partis comme de ſource, à moins qu'un Maître n'ait eu des occaſions pour en produire de ſemblables ; encore voudrois-je même en ce cas, en rapporter des uns & des autres, pour nourrir plus agréablement l'eſprit des jeunes gens.

C'eſt encore dans le quatriéme livre, que l'Auteur dit ce qui ſe peut dire ſur l'élegance & ſur la clarté du ſtyle ; & lorſqu'il s'agit de parler des répetitions des mêmes mots, & de l'uſage de ceux qui ont entre eux quelque reſſemblance ; comme auſſi de l'égalité ou de l'inégalité des membres du diſcours, & de leurs chûtes ſemblables, alors il nous donne cet avertiſſement, *Que ce ſont toutes beautez, dont il faut rarement ſe parer*, parce qu'elles paroiſſent recherchées. Elles paſſent pour des affectations, qui ne ſont pas ſupportables dans des cauſes ſerieuſes, où il faut ſonger à quelque choſe de plus grand. Elles peuvent faire quelque plaiſir, mais elles ne perſuadent pas. Elles affoibliſſent l'eſtime qu'on auroit pour l'Orateur. Elles empêchent la confiance, parce qu'elles

L. 4. ad Herenn. n. 32.

La Rhétorique à Herennius.

marquent la legereté. Le plaiſir même qu'elles nous donnent ne va pas loin, parce que ce ſont des beautez frivoles, & non pas de veritables beautez. Elles rendent un diſcours plus brillant & plus fleuri, mais non pas plus grand & plus majeſtueux. Avec une ſolide beauté, le diſcours eſt toujours capable de plaire ; avec celles dont il s'agit il laſſe bientôt l'auditeur ; parce que, pour le dire en un mot, ce n'eſt-là qu'une Eloquence puerile, à moins qu'on n'y garde une grande moderation.

Cette remarque eſt une des plus importantes de tout l'ouvrage. Il y faut joindre ce que l'Auteur nous dit encore dans le même livre, de la maniere vive de propoſer nos preuves, ou de réfuter nos Adverſaires par inſtances ou par repliques, pour réveiller l'attention des Auditeurs ; comme auſſi ſur l'effet des interrogations, ou des ſentences, quand on les place comme il faut ; ſur les peintures animées, ſur les expreſſions fortes & hyperboliques, ſur les expreſſions ingenieuſes, qui font entendre plus qu'on ne dit, ou autre choſe que ce qu'on dit ; ſur la maniere de marquer les

Ibid. n. 25.

Ibid. n. 33.

Ibid. n. 23.

Ibid. n. 24.

La Rhétorique à Herennius.

mœurs & le caractere, & par conſequent ſur le Dramatique * qui y eſt ſi utile, & ſur certaines hypothéſes qu'on fait pour ſe fournir des preuves ou des images ſenſibles ; ſur les differens effets, tant des ſimilitudes que des exemples, ſoit qu'on les employe pour ornement, ou pour preuve, ou pour un plus grand éclairciſſement ; enfin ſur l'art de ſe tenir dans ſon fort, c'eſt-à-dire, en ce qu'il y a d'avantageux dans la cauſe, ou de le rendre plus ſenſible par la comparaiſon qu'on en fait avec ce qu'il y a de foible dans la cauſe de l'Adverſaire, ſans oublier un moyen entre autres trés-efficace pour exciter la compaſſion, & fort uſité dans les bons Auteurs, qui eſt de s'abandonner en quelque ſorte à la merci de ceux qu'on veut toucher. C'eſt la choſe du monde qui fait le mieux ſon effet.

Ibid. n. 44.

Il n'y a rien de particulier dans tout le premier livre, ni dans la moitié du ſecond. Tout y roule ſur les divers genres de cauſes ; ſur les devoirs que l'Orateur doit remplir, & qui ſont marquez, ou par les diverſes parties de la Rhétorique, ou par celles du diſcours ; ſur les regles qu'il faut garder dans celles-ci, ſur les défauts qu'il y faut éviter, & ſur les diverſes queſtions qui tombent dans le genre Judiciaire, matiere qui convient fort avec les premiers livres d'Hermogéne. En tout cela, s'il y a quelque choſe qui ſoit plus digne de remarque que le reſte, ce ſont ces trois principes : Que *les regles ne ſervent abſolument de rien ſans un grand exercice*, Que *l'Orateur doit ſe borner aux matieres qui entrent dans le commerce de la vie*; Que *ſon fort eſt dans la preuve & dans la Réfutation* (5).

---

* *Ibid. n.* 75. 76. 77. 78. 79.

La Rhétorique à Herennius.

L. 1. initio.

C'eſt pour cela ſans doute que dans la ſuite du ſecond livre, l'Auteur nous explique l'Art de traiter les argumens dans toute l'étenduë dont ils ſont capables, lorſque la propoſition qu'on avance eſt ſoûtenuë, non-ſeulement de ſon principe & de l'application qu'on en fait, mais que chacune de ces parties eſt encore appuyée de ſa preuve. Il remarque auſſi qu'ils ſont plus courts lorſque toutes ces choſes, ou quelqu'une, ou enfin pluſieurs, n'y ſont pas neceſſaires. Ce qu'il obſerve, dit-il, afin que l'Orateur dans ſes

L. 2. n. 34. & 35.

---

(5) Tota ſpes vincendi poſita eſt in confirmat. & confut. *Ibid. n.* 18.

La Rhétorique à Herennius

argumens, s'étende ou ſe reſſerre ſelon qu'il eſt à propos. Il auroit dû ajoûter que ces argumens étendus ſont rares dans les diſcours oratoires. L'Enthymême, comme Ariſtote le remarque, y convient beaucoup mieux, tant par la vivacité, que par la nature des ſujets que traitent les Orateurs. Il n'a point omis les moyens d'orner ou de fortifier les argumens par des ſimilitudes, des exemples, & des amplifications; en quoi il convient aſſez avec Hermogéne. Mais ſur quoi il s'étend davantage, ce ſont les défauts des raiſonnemens, ou des preuves qu'on donne des propoſitions dont ils ſont compoſez; ou des ornemens qu'on y joint. Ce qui eſt une eſpece de Logique dégagée de toute ſorte d'épines, & trés-utile ſoit pour nous garantir nous-mêmes de ces défauts, ſoit pour les découvrir lorſque les autres y tombent. Cela eſt ſuivi d'une idée des plus juſtes de la Peroraiſon, & des parties qui la compoſent, qui ſont la *Récapitulation*, les *Paſſions*, & *l'Amplification*, choſes qui ont lieu auſſi en d'autres endroits du diſcours, par exemple, aprés quelque preuve conſiderable, ou aprés la Narration, Toutes

L. 2. à num. 37. ad 45.

Ibid. n. 45.

ces réflexions, avec quelque choſe que l'Auteur dit encore dans le troiſiéme livre ſur le genre déliberatif & ſur le Panégyrique, ſont proprement ce qu'il appelle *l'Invention*, que je finis par cette obſervation qu'il fait, Qu'encore que le Panégyrique arrive plus rarement, il ne faut pas laiſſer d'être prêt à s'en acquitter avec honneur.

La Rhétorique à Herennius.

L. 3. n. 18.

Il eſt beaucoup plus court ſur la Diſpoſition, & néanmoins il nous apprend qu'il y en a de deux ſortes; l'une que l'Art nous preſcrit, parce qu'il faut la ſuivre, à parler generalement; l'autre que nous preſcrivent les circonſtances des affaires, lorſqu'elles nous obligent de laiſſer l'ordre preſcrit par les regles, qui ne ſont autres que le bon ſens; & cela, pour nous accommoder au tems, à l'humeur, ou à la ſituation de ceux devant qui nous parlons, & qui ſont ou prévenus, ou fatiguez, ou preſſez; de maniere qu'un Exorde leur étant alors inſupportable, il faut aller au fait, ſauf à faire habilement entrer dans le corps même du diſcours ce que nous aurions dit d'abord pour faire valoir notre cauſe.

Ibid. n. 19. 20. 21.

Enfin l'Auteur parle de la Memoire & de l'Action, & il y conſacre la

L. 3. n. 22.

La Rhétorique à Herennius.

moitié du troiſiéme livre. Que penſer de tous les moyens qu'il fournit pour faciliter la premiere ? Je le dis ſans héſiter ; il eſt plus mal-aiſé d'apprendre un diſcours par les prétenduës regles qu'il nous donne, que de l'apprendre ſans aucun de ces ſecours ; & même je dis que c'eſt double peine que de s'en ſervir. On peut lire ces regles pour ſe convaincre de la verité. Je ſuis perſuadé qu'on en reviendra à ce principe de pluſieurs Maîtres habiles, *qu'il n'y a que la Nature qui donne la Memoire, & l'exercice qui la perfectionne.* Seurement l'Auteur de la Rhétorique à Herennius auroit pû retrancher tout ce qu'il dit ſur cet article, ſelon la promeſſe qu'il avoit faite d'abord d'écarter tout ce qui ne ſerviroit de rien qu'à rendre l'Art oratoire plus difficile. A l'égard de la prononciation qui comprend la voix & le geſte, peut-être y a-t-il quelque choſe de plus utile dans ſes préceptes. Ils contiennent du moins ce qu'on peut dire de plus raiſonnable ſur ce ſujet dans une Rhétorique, & il le traite avec intelligence. Cependant j'en reviens toujours ſur cela à l'exercice, aux préceptes de vive voix, & à l'imitation.

On voit par tout ce que j'ai rapporté, que Junius a eu raiſon de dire que quel que ſoit l'Auteur de ces livres, les préceptes en ſont bons & utiles. Il ajoûte qu'ils ſont expliquez en peu de mots, clairement, & en bons termes. Il en fait auſſi une analyſe fort courte, qu'il eſt inutile de rapporter aprés celle que je viens de faire ; ce ſeroit dire la même choſe en deux façons.

La Rhétorique à Herennius.

Method. Eloq. compar. c. 4.

SENEQUE

LE RHETEUR,

Qui fut pere de Seneque le Philoſophe, & nâquit à Cordoüe en Eſpagne environ l'an 700. de la ville de Rome, 53. ans avant Jeſus-Chriſt. On croit qu'il mourut ſous le regne de Tibere.

Seneque le Rhéteur.

IL y a déja du tems qu'il ne reſte plus aucun doute (1) ſur la diſtinction qu'il faut mettre entre Seneque

---

(1) Doctorum ſuffragio receptum eſt hos Declamationum ſive Controverſiarum

SENEQUE le Rhéteur.

le Rhéteur, & Seneque le Philoſophe. Celui-ci eſt le fils de l'autre. Ils étoient de Cordoüe en Eſpagne, & de l'Ordre des Chevaliers. Le Pere, nommé *Marcus*, vint s'établir à Rome ſous le regne d'Auguſte. Il y amena, avec ſa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Mela*, fut pere du Poëte Lucain; le Philoſophe ſe nommoit *Lucius*; le nom du troiſiéme étoit *Novatus*. On croit (2) qu'il s'appelloit auſſi *Junius Gallio*. C'eſt au Pere que nous devons les Déclamations qui portent le nom de Seneque, comme on l'a démontré par des raiſons qui ſe trouvent dans les ouvrages de Lipſe, qu'il eſt inutile de tranſcrire ici. Il ſuffit de remarquer en paſſant, que la principale de ces raiſons ſe tire de la difference du ſtyle; parce que celui du pere eſt plus enjoüé, & que celui du fils eſt plus grave & plus ſévere. Ils ſe reſſemblent néanmoins par un endroit que je remarquerai dans la ſuite de cet article.

Lipſ. Elect. 1.

Schott. Præf. in Senec. p. 3. *ad calc.*

---

libros eſſe Senecæ Rhetoris, Lucii Annæi Senecæ Philoſophi patris. *Nic. Fab. I. C. Præf. ad M. Ann. Senec. Rhetor. edit.* 1602.

(2) Qui & Junius Gallio putatur. *Schott. Ep. ad Lipſ.*

SENEQUE le Rhéteur.

Au reſte, les Anciens ne nous diſent rien de notre Rhéteur. On voit ſeulement dans Tacite (3) que le Philoſophe ſe dit fils d'un Chevalier Romain, homme de Province. C'eſt dans la Harangue qu'il fait à Neron, pour lui remettre les richeſſes immenſes qu'il en avoit reçûës, preſſentant bien qu'elles ſeroient cauſe de ſa perte, comme il arriva. On ne peut douter que Tacite ne parlât du Pere, dans l'Hiſtoire de Caligula & de Claude, vers le tems où ſes deux fils, Gallion & Seneque, commencerent à devenir celebres. Mais ce que cet Hiſtorien avoit écrit de ces deux Empereurs, s'eſt perdu, & en même tems tout ce qu'il y avoit pû dire de notre Auteur.

Ce que nous en ſavons, nous l'apprenons dans ſes ouvrages, & dans le livre que le Philoſophe ſon fils, exilé dans l'Iſle de Corſe par l'ordre de l'Empereur Claude, & par les mauvais offices de Meſſaline, écrivit à ſa mere pour la conſoler de ſon abſence. C'eſt dans les mêmes ouvrages

(3) Egóne Equeſtri & Provinciali loco ortus proceribus civitatis annumeror? *Tac. Ann. l. 14. c. 53. Vide Rhet. Sen. Praf. l. Controv. 2.*

SENEQUE le Rhéteur.

qu'on apprend que le Rhéteur fut ami de Porcius Latro, de Caſſius Severus, de Claudius Turrinus, de Montanus, & de tous les beaux eſprits qui parurent en ſi grand nombre de ſon tems. Pour ce qui eſt de ſon merite, l'un de ſes Commentateurs trouve qu'on en a des preuves plus que ſuffiſantes dans ſes écrits.

Nicol. Faber. J.C. ubi ſupra.

Il y avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou penſé de plus remarquable, ſur differens ſujets, qu'ils avoient traitez comme à l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'Eloquence, ſelon la maniere de ces tems-là.

Idem Ibid.

Non-content, dit-on, d'avoir fait un choix de leurs plus belles penſées & de leurs plus belles expreſſions, il en faiſoit la comparaiſon, & en jugeoit en homme auſſi habile qu'équitable. Par ce moyen, il nous donnoit le caractere de tous les beaux eſprits du ſiecle d'Auguſte, & nous les faiſoit connoître au naturel par des traits qui ne trompent guéres. C'eſt ce qui a fait dire que ſon ouvrage étoit fort propre à former les hommes à l'Eloquence, & à leur en donner le goût.

Il faut en effet convenir qu'à force de conſiderer ce que les autres penſent, & d'examiner le tour qu'ils donnent à leurs penſées, on peut apprendre auſſi à penſer. Il en eſt de même de la diction ; en ſe rendant attentif à la maniere dont s'expriment les gens habiles dans une Langue, on ſe fait une habitude de la parler auſſi-bien qu'eux.

SENEQUE le Rhéteur.

Mais il y a ſur cela quelques réflexions à faire. Premierement tous les ouvrages de ces Auteurs ſe ſont perdus ; & il y a bien de la difference entre des penſées détachées, & un ouvrage ſuivi, où l'on peut les voir en place. Quelque belles qu'on les ſuppoſe, ne peut-on pas dire, qu'aprés tout, ce ſont de beaux yeux arrachez d'une belle tête ? En ſecond lieu, le Recueil que Seneque avoit fait de ces penſées, a eu preſque le même ſort que les originaux où d'abord on les avoit miſes en œuvre ; & de dix livres de Controverſes ou de Plaidoyez, à peine en reſte-t-il cinq, qui ſont même ſi défectueux, qu'on les prendroit plûtôt pour des fragmens qui ont été ramaſſez au hazard, que pour un Recueil où l'on ait voulu garder

Idem Ibid.

SENEQUE le Rhéteur.

quelque ordre, ſans qu'il paroiſſe aucun moyen de rétablir ce qui manque. De ces deux conſiderations, la ſeconde dit une choſe qu'on ne peut imputer à l'Auteur, & il n'y a que la premiere qui attaque ſon deſſein : mais pourtant elles ſemblent diminuer un peu l'eſtime qu'on pourroit avoir pour les Déclamations de Seneque. Néanmoins ſi Virgile avoit l'adreſſe de trouver, à ce qu'il diſoit, des perles dans le fumier d'Ennius, je crois de même qu'on peut rencontrer des choſes précieuſes dans les débris de notre Auteur. Les ordures (4) qu'on y trouve autoriſent cette comparaiſon. Auſſi Gronovius les compare-t-il aux étables (5) qu'Hercule fut obligé de nettoyer.

Avec les livres de Controverſes, il y a auſſi un livre de Déliberations qu'on met à la tête des autres, quoi qu'on ſache que Seneque ne le donna qu'aprés. On a ſuivi en cela l'ordre que les Maîtres faiſoient garder à leurs diſciples. Ils commençoient

Nicol. Faber. J. C. ubi ſupra.

---

(4) Lubrica & feſcennina. *Schott. ad Lect. In M. Sen. p. 2.*

(5) Augiæ ſtabulum, adeò cuncta plena ſpurcitiæ. *Gronov. Ep. nuncup Sen. p. 19.*

par les Déliberations, parce qu'ils les croyoient plus aiſées ; & ils s'éloignoient du ſentiment d'Ariſtote, qui a crû le genre déliberatif plus difficile que le Judiciaire. On a pû remarquer dans Ciceron, que cet Orateur regarde le Judiciaire comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain.

Cic. de Orat. voyez ci dev. p.

On peut dire une choſe qui eſt vraye ; c'eſt que quand même les Déclamations dont je parle ſeroient telles que l'Auteur les avoit données, elles ne ſont pas du nombre des ouvrages dont j'ai entrepris de parler. Ce ſont plûtôt des critiques que des préceptes. Si on y trouve des regles, comme on y en trouve quelques-unes ſur la maniere d'établir une queſtion, ou de la diviſer en ſes parties, ou de donner à une cauſe le tour ou la couleur qu'elle peut avoir ; ce ſont moins des regles qu'on nous apprend, que des principes qu'on ſuppoſe que nous avons appris d'ailleurs L'Auteur n'en fait l'application ſur les ouvrages dont il parle, que pour juger de ces ouvrages, ou des parties qu'il en rapporte. Il ſemble donc que ce n'étoit point ici, que je devois placer Seneque. J'aurois dû attendre, dira-t-on,

SENEQUE le Rhéteur.

que j'en fuſſe aux Orateurs, & ne parler de lui, que pour rapporter les jugemens qu'il a faits de quelques-uns. Mais pour cela, il eût fallu que nous euſſions les diſcours dont il a jugé ; comme nous ne les avons pas, il m'a été libre de le placer parmi les Rhéteurs, puiſqu'on lui donne ce nom, & qu'étant auſſi connu qu'il l'eſt, il ne m'étoit pas poſſible de le paſſer abſolument ſous ſilence.

Il me donne occaſion de marquer plus particulierement que je ne le fais ailleurs, l'eſtime & l'uſage qu'on faiſoit autrefois de la *Déclamation*. C'eſt un mot connu dans Horace (6), encore plus dans Juvenal (7) ; il ne le fut point à Rome avant Ciceron & Calvus (8). On appelloit ainſi des compoſitions par leſquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les ſujets, vrais ou inventez étoient tantôt dans

---

(6) Trojani belli Scriptorem, dum tu declamas Romæ, Præneſte relegi. *Horac. l.* 1. *Ep.* 1. *Ep.* 2. *ad Loll.*

(7) Ut pueris placeas, & declamatio fias. *Juv. Sat.* 10. *v.* 167.

(8) Apud nullum Autorem antiquum, ante ipſum Ciceronem & Calvum inveniri poteſt. *Senec. Controv. lib.* 1. *p. m.* 59.

SENEQUE le Rhéteur.

le genre Déliberatif, tantôt dans le Judiciaire, rarement (9) dans le Démonſtratif. En ſorte que les diſcours que l'on faiſoit ſur ces ſujets, étoient une image de ce qui ſe paſſe dans les Conſeils ou au Barreau (10), excepté qu'on y mettoit fort en uſage une certaine Eloquence d'apparat, qui n'a guéres lieu que dans le Panégyrique, & tend moins à nous faire voir la juſtice d'une cauſe, qu'à faire (11) paroître l'eſprit de celui qui parle. C'eſt-pourquoi on ne ſe mettoit pas beaucoup en peine de cultiver expreſſément ce troiſiéme genre de diſcours: on s'y préparoit aſſez, pour ne pas dire trop, par la maniere dont on cultivoit les deux autres.

---

(9) Duo declamationum genera, Suaſoriarum & Controverſiarum. *Nic. Fab. ubi ſuprà.*

(10) Forenſium actionum meditatio, & judiciorum conſiliorumque imago. *Quintil.*

(11) Qui declamationem parat, ſcribit non ut vincat, ſed ut placeat. Omnia lenocinia conquirit, argumentationes quia moleſtæ ſunt, & minimum habent floris relinquit. Sententiis explicationibuſque audientes delinire contentus eſt. Cupit enim ſe approbare, non cauſam. *Sen. Præf. l.* 4. *Controv. p. m.* 169.

La Déclamation fut la voye que prit Ciceron, encore jeune, pour devenir Orateur. Ce fut celle qu'il prit encore dans un âge plus avancé (12), tant pour ſe fortifier dans l'uſage de l'Eloquence, que pour s'y entretenir. Il continua cet exercice lors même que le changement de l'Etat lui eut fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Caſſius & à Dolabella, ou à d'autres (13) les Harangues qu'il n'avoit ainſi composées que pour s'exercer. *Cic. Ep. ad Volumn. Eutrapel.*

Il y avoit des hommes conſiderables, des hommes conſtituez en dignité, qui n'eſtimoient pas ces exercices indignes d'eux. Ils s'y appliquoient ſous les yeux de Ciceron (14), & profitoient de ſes préceptes. C'eſt pourquoi cet Orateur les appelloit ſes *grands & illuſtres diſciples*, au rapport de nôtre Rhéteur & de Suetone (15).

---

(12) Cicero ad Præturam uſque græcè declamavit, latinè verò ſenior quoque. *Suet. de clar. Rhet.*

(13) Cum M. Piſone aut cum Q. Pompeio, aut cum aliquo. *Cic de clar. Orat.*

(14) Veniunt qui me audiunt, quaſi doctum hominem, quia ſum paullò, quàm illi doctior. *Cic. l. Ep. 9. Ep. 20.*

(15) Conſulibus Hirtio & Panſa, quos diſcipulos grandes & Prætextatos &c. *Suet. de clar. Rhet.*

SENEQUE le Rhéteur.

Ce dernier met de ce nombre Hirtius & Panſa, l'année même qu'ils furent Conſuls. Ciceron nomme (16) Dolabella & Hirtius. *Hirtius*, dit-il, *& Dolabella apprennent de moi l'Art de bien dire, & moi j'apprends d'eux l'Art de faire bonne chere*, parlant ainſi, parce qu'*ils venoient* (17) *chez lui, ou réciter leurs diſcours, ou les corriger, & qu'enſuite il alloit ſouper chez eux*, leur table étant meilleure que la ſienne. Mais, comme le remarque Caſaubon, il eſt difficile que Hirtius & Panſa euſſent ce loiſir l'année qu'ils furent Conſuls; année funeſte à la République, puiſqu'elle ſe vit plongée dans le trouble & la confuſion; année fatale aux deux Conſuls & à Ciceron, puiſque ce fut celle de leur mort. Ces conſiderations obligent Caſaubon à avancer de trois ans ces jeux d'eſprit, & ces nobles occupations qui faiſoient les délices de tous ces Hommes illuſtres, parce qu'elles demandent du repos. Pour ac-

Iſaac. Caſ-ſaub. in Suet. Tranq. lib. d. clar. Rhet.

---

(16) Hirtium ego, & Dolabellam dicendi diſcipulos habeo, cænandi magiſtros. *Cic. ad Pap. Pat. l. Ep. 9. Ep. 16.*

(17) Puto enim te audiſſe illos apud me declamitare, me apud eos cænitare. *Idem ibid.*

SENEQUE le Rhéteur.

corder Suetone avec ſa penſée, il fait quelque correction dans cet Auteur, qu'on peut voir au long dans ſon Commentaire.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on aſſûre (18) que le grand Pompée s'appliqua trés-ſérieuſement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour répondre à Curion, qui parloit trop à l'avantage de Céſar; que Marc Antoine en fit de même pour répondre à Ciceron; qu'Octave ne ceſſa de le faire, au ſiége même de Modéne, pour ſa propre ſatisfaction. Je laiſſe Ciceron le fils, qui s'exerça auſſi en Grec & en Latin, à l'imitation de ſon pere, mais qui ne réüſſit pas de même.

Aprés Ciceron, on doit mettre Seneque au nombre de ceux qui ont cultivé la Déclamation. Ce Rhéteur remarque (19) qu'il auroit pû entendre les Déclamations que Ciceron faiſoit avec ſes illuſtres Diſciples, ſi les guerres civiles ne l'euſſent retenu dans ſon pays. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût entendu cet Orateur, afin d'en prendre les manieres & le goût, ſi, en l'entendant de bonne heure, il étoit plus d'humeur à les prendre, qu'il ne l'a été dans la ſuite en le liſant. Car quoiqu'il lui ait rendu juſtice, quoiqu'il l'ait admiré, néanmoins il ne l'a pas imité. Seroit-ce qu'il n'eût pû ſe défaire des manieres qu'il avoit priſes d'abord dans ſa patrie ? Il eſt difficile d'effacer les premieres impreſſions(20). L'amour que Seneque eut pour l'Eloquence, fait connoître que ce bel Art fleuriſſoit en Eſpagne. On peut d'autant moins en douter, que cette paſſion étoit commune à toute ſa famille. Mais, comme nous allons voir, c'étoit un genre d'Eloquence particulier.

---

(18) Cnæum Pompeium quidam Hiſtorici tradiderunt ſub ipſum civile bellum, quò faciliùs Cato Curioni promptiſſimo juveni, cauſam Cæſaris defendenti contradiceret, repetiſſe declamandi conſuetudinem... Item Auguſtum ne mutinenſi quidem bello omiſiſſe. *Suet. de clar. Rhet.*

(19) Potui illud ingenium, quod ſolum populus Romanus par

Seneque le Rhéteur.

Au reſte, la Déclamation eſt plus ancienne que Ciceron. On en attribuë l'invention à Démetrius chez les Grecs, & chez les Romains à Plo-

Vide Schott. ubi ſupra.

---

imperio ſuo habuit cognoſcere. *Senec. Præf. l. 1. Controv. p. m. 59.*

(20) Quo ſemel eſt imbuta recens ſervabit odorem. *Teſta diu. Hor.*

tius, Gaulois de nation, qui fut un des Maîtres de Ciceron. On s'y eſt pris differemment avant & aprés l'Orateur Romain, & même de ſon tems. Philoſtrate dit que ce fut Eſchine qui la mit en uſage à Rhode; d'autres diſent que Gorgias en fut l'auteur. Il me paroît facile à concevoir que la Déclamation doit être auſſi ancienne que l'étude de l'Eloquence ou de la Rhétorique. Comment pourroit-on étudier autrement cet Art, qu'en l'exerçant en particulier avant que de ſe produire en public? S'il y a eu de la difference dans cet exercice ſelon les tems, elle venoit ou de la varieté du ſtyle que l'on vouloit cultiver, ou des ſujets que l'on traitoit. On prenoit ces ſujets par partie, comme nous avons vû en parlant d'Aphthone, ce qui faiſoit de petits exercices, qu'on appelloit *Progymnaſmes*, & qui étoient pour les commençans; ou l'on prenoit des ſujets entiers, ce qui faiſoit comme de grandes cauſes, pour les perſonnes plus avancées. Aprés quoi, c'étoient ou des *ſujets veritables*, ce qui valoit toujours mieux; ou *imitez d'aprés le vrai*, ce qui ne pouvoit encore être mauvais; ou bien ils étoient *inventez*

à

SENEQUE. le Rhéteur.

à plaiſir, outrez, & en quelque façon extravagans; ce qui portant les eſprits à des penſées & à des expreſſions de même nature, ne manqua pas de tout gâter.

Ciceron nous fait remarquer que dés le tems de Craſſus, il ſe gliſſoit déja des défauts dans ces exercices; celui, entre autres, de ne s'attacher qu'à l'affluence des paroles. « J'approuve fort, dit Craſſus (21), la coutume que vous avez de feindre une cauſe approchante de celles du Palais, & de la traiter comme ſi elle étoit veritable : mais d'y crier à pleine tête, comme font pluſieurs; de s'y agiter ſans jugement; de s'y abandonner à l'impetuoſité de la langue, & de s'imaginer qu'on y a bien réüſſi, quand on y a parlé beaucoup; c'eſt une grande illuſion. Ils ont oüi dire qu'en parlant on apprend à parler ; mais n'ont-ils pas oüi dire auſſi qu'on apprend à mal parler en parlant mal ?

---

(21) Equidem probo iſta, Craſſus inquit, quæ vos facere ſoletis ut causâ aliquâ poſitâ conſimili cauſarum earum, quæ in Forum deferuntur, dicatis quàm maximè ad veritatem accommodatè, ſed plerique in hoc vocem modo, &c. In quo fallit eos, quod audierunt, *dicendo homines, ut dicant efficere ſolere.* Verè enim etiam illud dicitur, *perverſè dicere, homines, per-*

Ainſi Plotius, par exemple, à ce qu'on dit, exerçoit ſes Eleves à la maniere des Aſiatiques, qui aimoient le ſtyle diffus. C'eſt cette methode, ajoûte-t-on, que Denys d'Halicarnaſſe étoit bien-aiſe de voir tomber de ſon tems, d'autant plus qu'il voyoit renaître une méthode plus ſenſée, dont Gorgias étoit l'auteur, ſelon Philoſtrate, & qui étoit de ſonger encore plus aux choſes qu'aux paroles. Telle eſt la penſée d'André Schott. Il eſt vrai que Denys d'Halicarnaſſe parle d'une bonne & d'une mauvaiſe maniere de s'exercer à l'Eloquence ; mais il ne me paroît pas clair que la bonne, ſelon lui, ſoit celle de Gorgias, & la mauvaiſe celle de Plotius.

Vide Schott. Præf. in Senec. p. 4.

φιλόσοφος ῥητορική. *Dion. Halic. T. 2. p. 80. lin. 35. & p. 81. l. 5.*

Quoiqu'il en ſoit, c'étoit, ſelon cette idée generale de la Déclamation, que tous les amateurs de l'Eloquence, ſoit Grecs, ſoit Latins, s'aſſembloient chez d'habiles gens, tels que ſont ceux que nomme Seneque, ou

---

verſè dicendo facillimè conſequi. Cic. de Orat. 1. *n.* 149. 150.

tel qu'il étoit lui-même (22) ; & que là ils prononçoient des diſcours ſur les ſujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle memoire du monde. Il parle de celle de Cyrus, de Cynée, de Themiſtocle, d'Hortenſius ; ce n'étoit rien en comparaiſon de la ſienne. Non-ſeulement il apprenoit ſans aucune peine, il ſe ſouvenoit toujours de ce qu'il avoit appris. Il répetoit deux mille mots, lorſqu'il les avoit entendus, dans le même ordre qu'on les lui avoit récitez. C'eſt par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entenduës, s'étoit ſi bien imprimé dans ſon eſprit, que longtems aprés, dans un âge fort avancé, il ſe trouva en état de rappeller tant de choſes détachées, & les rédigea par écrit pour l'uſage de ſes fils, & pour les tranſmettre à la poſterité.

Idem Præf. in Senec. p. 1. vide ipſum Senec. Præf. l. 1. Controv. pag. 58. & 60.

Rien n'étoit plus à ſouhaiter, au jugement de Schott (23), que d'avoir cet ouvrage en ſon entier ; parce qu'il donneroit une juſte idée du goût de ces tems-là. Ce Critique ajoûte qu'aprés Ciceron & Quintilien, il ne trouve rien de plus élegant, ni de plus poli ; & qu'il y paroît bien de l'eſprit, parce que les Grecs, dont on rapporte les penſées, les vûës & les expreſſions, en avoient beaucoup. C'eſt ainſi qu'il s'en explique en adreſſant à Lipſe, le commentaire qu'il avoit fait ſur cet ouvrage, commentaire digne des ſoins de l'Auteur & de ſon habileté. Juſte Lipſe lui-même dans une lettre aſſez courte qu'il écrit à ce commentateur, regarde les déclamations dont nous parlons comme un ouvrage qui peut ſervir (24) à ceux qui aſpirent à la gloire de l'Eloquence, parce qu'il renferme comme en un corps les membres de tant d'Orateurs. Enfin, ſelon Vivés, il y a une grande varieté, une grande abondance d'expreſſions tant propres que metaphoriques ; il y a de l'invention, du tour, du brillant dans les penſées. Je ne puis point

---

(22) Ad Senecam cùm fieret concurſus. *Schott. ad Lipſ.*

(23) Nullum antiquæ eloquentiæ opus magis referebat integrum, inviolatumque reſtare, atque hos

Lud. Vivés l. 3. & 4. de Trad. diſc.

---

declamationum Senecæ libros. *Schott. ad Lipſ.*

(24 Utile illud ad eloquentiam ſcriptum eſt, & quod in uno velut corpore præfert tot membra veterum Oratorum. *Lipſ. Ep. ad Schott.*

SENEQUE le Rheteur.

ne pas être du ſentiment de ces fameux Critiques. Je doute pourtant qu'on puiſſe honorer du nom d'Orateur tous ceux dont parle Seneque, à moins qu'on ne veüille dire que c'étoient des Orateurs naiſſants. Encore quelqu'un pourroit-il prétendre que pluſieurs d'entre eux n'étoient proprement que des avortons. André Schott trouve ces ouvrages *diſerts*, (25) parce qu'aprés Ciceron & Quintilien, il ne ſait rien de plus élégant. Cependant oſerions-nous pour cela juger du goût du bon ſiecle, par ces morceaux que Seneque a ramaſſez ? Il y en a de merveilleux : combien y en a t-il qui font voir qu'il y avoit alors des eſprits faux & outrez, comme il y en a dans les meilleurs tems ? Si neanmoins c'eſt là tout ce qu'on a voulu dire, il faudroit en convenir.

On peut dire en genéral, que ſur le ſoin que tant de gens prenoient alors de s'exercer à l'Eloquence, de quelque âge, de quelque condition qu'ils fuſſent, & même en quelque

---

(25) Libri illi diſerti... Nihil eſſe in lingua latina, cùm à Cicerone Fabioque diſceſſeris, ſcriptum puriùs aut elegantiùs. *Schott. Præf. in Sen. p.* 5.

Seneque le Rheteur.

emploi qu'ils ſe trouvaſſent, nous devons nous examiner, afin de reconnoître ſi nous faiſons quelque choſe d'approchant pour exceller dans ce bel art. Et à l'égard de ceux qui s'écartent du vrai & du beau, qui donnent dans le mauvais goût, & l'introduiſent par une eſpece de contagion, il faut remarquer que ce ne ſont pas des enfans ; cela paſſe leur credit & leur ambition. Ce ſont des perſonnes d'une plus grande conſideration ; ce ſont des gens qui laſſez des voyes communes, & voulant ſe diſtinguer, ſe jettent dans l'extraordinaire, qui approche fort du mauvais.

Voila par où la déclamation dégénera ; on voulut y pointiller ; on y chercha des minuties ; on s'y alambiqua l'eſprit ; d'ailleurs les hommes s'arrêtoient trop à cette ſorte d'amuſement, (26) & s'en faiſoient une occupation éternelle, au lieu qu'ils ne peuvent être utiles, qu'autant qu'ils ſervent de préparation aux affaires ſerieuſes. L'un des fils de Seneque,

Mela.

---

(26) Dum vel exilia nimis conſectantur, vel in Scholis, velut ad Sirenæos ſcopulos conſeneſcunt. *Schott. ibid. p.* 5.

SENEQUE le Rhéteur.

Voyez Quintil. l. 12. c. 11.

par exemple, paroît n'avoir fait que cela toute ſa vie. Qui pourroit loüer cette conduite, quoique ſon Pere la loüe (27)? Ajoutons ce qui acheva de décrier ces exercices. Ce fut le trafic que les Maîtres faiſoient de leurs connoiſſances, & la maniere ſordide dont ils vivoient; ce qui les fit regarder comme *de faux ſages*, idée qui s'étoit de même attachée au nom de ſophiſte dés le temps d'Ariſtote. Il ne faut pas s'étonner ſi un pareil mépris interrompit à Rome pendant quelque temps, l'uſage de la déclamation, juſqu'à ce qu'on le rappella ſous l'Empire de Neron, qui ne dédaigna pas de s'y exercer. L'Empereur Julien la cultiva encore avec plus d'ardeur, enſorte qu'il ſe mit en état d'écrire lui-même des Harangues & des lettres importantes, comme avoit fait Philippe de Macedoine.

Il y auroit de l'injuſtice à charger notre Seneque de ce qu'il y a de mauvais, ou d'exceſſif, dans des penſées ou des expreſſions qu'il condamne tout le premier. C'eſt ſur cela ſans doute qu'André Schott (28) loüe ſon eſprit, ſa pénetration, ſon diſcernement, *partie rare*, dit-il, *& que Seneque poſſéde en perfection.* Ainſi Schott n'eſt pas du ſentiment d'un habile homme qu'il ne nomme point, & qui n'eſtimoit pas ſi fort notre Rhéteur.

---

(27) Mela Fili cariſſime, video animum tuum ... hoc unum concupiſcentem nihil concupiſcere, ut eloquentiæ tantum ſtudeas. Perge quò inclinat animus. *Sen. Præf. l. 2. Controv. p. 97.*

Præf. lib. 1. Controv. p m. 60.

Je trouve une choſe à examiner ſur cette difference de ſentiment. L'Eloquence de Lucain, celle de Seneque le Philoſophe, trop heriſſée de pointes, de ſentences, de ſubtilitez étudiées, n'eſt-elle pas dans le goût de l'Auteur dont nous parlons ? Si elle y eſt, peut-on eſtimer cet Auteur, ſans apporter du moins quelque précaution ? Ecoutons ſur cela d'autres Critiques. Ce nouveau genre d'Eloquence, dit Monſieur Baillet, ſemble avoir pris naiſſance dans la famille de Lucain. Son oncle le Philoſophe en avoit déja donné un exemple en proſe, & on pourroit ſoupçonner ſon grand Pere Seneque le Rhétoricien

Jug. des Savans T. 6. p. 353.

---

(28) Judicium verò, quod ſemper fuit eritque paucorum hominum & acumen in aliorum ſcriptis cenſendis, ſummum ac proprium illius. *Schott. ubi ſupra p. 5.*

d'en avoir voulu donner la forme & les regles.

Voſſius ne s'en tient pas au ſoupçon ; il décide. Cette affectation, dit-il, (*des pointes & des brillans continuels*) étoit particuliere à la famille des Annéens, qui étoit celle de Lucain, celle des Seneques, celle de Florus l'Hiſtorien. Bien plus : cette affectation étoit commune à l'Eſpagne entiere, comme il a paru par l'exemple de Martial, & de quelques autres Ecrivains de cette Province de l'Empire.

Ger. Jean Voſſ. Inſt. Poët. l. 3. p. 108.

Ne nous en tenons pas à ces témoignages, & jugeons-en par l'ouvrage même de notre Rhétoricien. Que ſignifie en général ce ſoin de recueillir en un corps des penſées détachées de divers Auteurs ſur divers ſujets, ſinon que l'Auteur du recueil aimoit les brillans & les pointes ? Quel effet ces pointes ainſi recueillies pouvoient-elles produire dans l'eſprit de ſes lecteurs, & particulierement, de ſes enfans, à qui il les adreſſe, ſinon la paſſion d'en produire de ſemblables ? Quel deſſein peut-on attribuer à l'Auteur qui les a ramaſſées, ſinon celui de les donner à imiter ? Il y a ſans doute lieu de croire qu'il a voulu que ſes enfans lui reſſemblaſſent. Son ſtyle eſt plus *enjoüé*, celui de ſon fils le Philoſophe eſt plus *ſevere*. Cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient tous deux *ſententieux*. Mais, dit on, il blâme lui même ce ſtyle ! Comme ſi Petrone ceſſoit d'être affecté, parce qu'il blâme l'affectation ! ou comme s'il avoit lui-même ces tours aiſez & ces manieres naturelles qu'il recommande tant aux autres ! Il donne, dit le Pere Rapin, les plus belles regles du monde contre l'affectation, & il ne les obſerve pas. Il eſt trop peint & trop étudié ; ou s'il eſt ſimple, c'eſt d'une ſimplicité affectée. Cette image de Petrone eſt une image de Seneque. Et quand je devrois me hazarder un peu trop, j'avancerai ce que je penſe. Je crois que quand même toutes les expreſſions, & toutes les penſées qu'il a recueillies, ou qu'il approuve, ſeroient auſſi bonnes que Ciceron nous repreſente celles de Craſſus, (29) ce recueil, cet amas qu'il en a fait,

Præf. lib. 1. Contr. p. m. 10.

Rap. avertiſſ. des Refl. ſur la Poët.

---

(29) Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili. *Cic. l. 2. de Orat.*

SENEQUE. le Rhéteur.

ne pouvoit manquer d'être contagieux, & de faire ſur l'eſprit de pluſieurs de ſes Lecteurs, à peu prés la même impreſſion, qu'on peut croire qu'il a faite ſur l'eſprit de ſes enfans. Je dis *à peu prés*, parce qu'il faut reconnoître avec un Poëte, (30) que les leçons & les exemples d'un Pere ont d'ordinaire plus de pouvoir ſur ſes fils, que ſur des perſonnes étrangéres. Concluons, que ſi dans l'étude de l'Eloquence, on lit ces Auteurs pour profiter de leurs penſées & de leurs reflexions, il faut attendre un âge meur, afin de prendre ce qu'il y a de bon ſans ſe laiſſer infecter par ce qu'il peut y avoir de mauvais. C'eſt le jugement, comme on ſait, que Quintilien (31) a porté de Seneque le Philoſophe, parce que ſes defauts ont des attraits. Eraſme, Gronovius & Monſieur Morhof en diſent la même choſe. Ne réſulte-t-il pas de tout ce que j'ai rapporté, qu'il en faut dire autant de Seneque le Rhétoricien?

L. 18. *Ep.* 11. *p.* 1668. *Gronov. Præf. in Senec.* *Morhof. Polihiſt. l.* 4. *c.* 11. *p.* 174. *n.* 8.

---

(30) ... Velociùs & citiùs nos corrumpunt vitiorum exempla domeſtica, magnis cum ſubeant animos auctoribus. *Juv. Sat.* 14. *v.* 31.

(31) Dulcibus vitiis abundat. *Quint. l.* 10. *c.* 1.

DIALOGUE
SUR
LES ORATEURS,

Tenu la ſixieme année du regne de Veſpaſien l'an de Jeſus-Chriſt 74. recueïlli enſuite & mis au jour par un Auteur, qui dit y avoir été preſent, étant encore fort jeune.

Dialogue ſur les Orateurs.

Tac. in fol. de Paris chez Chevalier. p. 155.

Quintil in 8. de Francf. p. 508. aprés les déclam.

J'Ai parlé du Dialogue de Ciceron ſur les Orateurs illuſtres. Le *Dialogue ſur les orateurs* eſt une autre piéce, qui ſe trouve ſous ce titre dans quelques éditions de Tacite, & dans quelques unes de Quintilien avec le titre de *Dialogue ſur les Orateurs, ou ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence*, Ouvrage qui paroît eſtimable, quoi qu'imparfait, & dont il eſt à propos de donner ici une idée. A cet effet diſtinguons-y trois parties.

La premiere nous préſente un Avocat & un Poëte qui ſont aux priſes.

Celui là veut faire embraſſer ſa profeſſion à celui-ci, parcequ'il le croit trés-capable de s'en bien acquitter; ce dernier s'en défend, parce qu'il trouve dans la ſienne, ſinon, de plus grands avantages, du moins plus de charmes, & à peu prés autant de gloire. Cette diſpute produit deux éloges, l'un de l'Eloquence, où l'on reconnoît bien des choſes qu'on a luës dans Ciceron; & l'autre de la Poëſie, où l'on retrouve auſſi bien des idées qu'on peut avoir conſervé de la lecture d'Horace, quoique les manieres de ces Auteurs ſoient tout à fait différentes.

Dialogue ſur les Orateurs.

La ſeconde partie du Dialogue eſt, pour ainſi dire, *un plaidoyé* du même Avocat, il ſe nomme Aper, en faveur des Orateurs de ſon temps contre les Anciens. Il vivoit du temps de Veſpaſien. Ce ſont les Orateurs de ce temps là, quil appelle *les modernes*, & il appelle *anciens*, Ciceron & ceux de ſon ſiécle: ſi ce n'eſt que pour rendre ſa cauſe meilleure, il prétend quelque-fois les ranger tous dans une même claſſe, à cauſe qu'il n'y a que ſix vingts ans des uns aux autres; & les traitant tous *de moder-*

Apud Tac. p. m. 161. & 162.

nes, les oppoſer aux Orateurs les plus groſſiers de la République naiſſante.

La troiſiéme partie de l'ouvrage eſt une recherche des cauſes de la chûte, ou de la corruption de l'Eloquence. Car quoique diſe le défenſeur des Modernes, ceux qui tiennent le parti contraire, ne croient pas devoir lui répondre : de ſorte que je ne vois pas ſur quel fondement on a dit *qu'il a été trés-vivement réfuté.* Ses Adverſaires bornant l'idée des anciens à Ciceron & à ceux de ſon ſiécle, ſuppoſent comme une choſe certaine, que ces grands hommes n'ont pas beſoin qu'on les défende, qu'ils ſe ſoûtiennent deux mêmes par leur propre reputation ; & que, depuis cette Epoque, l'Eloquence a dégénéré. Ainſi ils ne s'attachent qu'à examiner les raiſons de cette décadence. C'eſt dequoi ſe chargent Meſſala, Secundus & Maternus, qui ſont avec Aper les perſonnages du Dialogue.

Ib. p. 164.
Oeuv Poſth. de Mauc. Pref. p. 10.
Vbi ſuprà p. 165.

Tout ce que diſoit Secundus, s'eſt perdu, avec une partie de ce que diſoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet ouvrage, ſans parler de quelques autres endroits défectueux. Meſſala attribue la chûte de l'Eloquence

Ibid. p. 66.

Ibid. p. 169.

à la diſſipation des jeunes gens qui n'étudient plus ; (1) *à la négligence des Parens*, qui les élévent mal ; *à l'ignorance des maîtres* qui les conduiſent par de fauſſes routes. Maternus ajoûte à ces raiſons ou *le goût* ou *l'impatience* des juges qui ne donnent pas la liberté de parler ; la *nature des affaires* qui ne ſont pas ſuſceptibles de tant de beautez ; *& la forme du gouvernement ſous les Empereurs*, parce qu'il prétend que l'Eloquence a l'eſprit Républicain, & qu'elle ſe fortifie dans le trouble & le tumulte, comme la flame s'entretient par l'agitation.

Ibid ad calcem dialogi.

Meſſala avoit envie de réfuter quelques propoſitions de Maternus, mais le temps ne le permit pas. On pourroit encore aujourd'hui y trouver quelque difficulté. En effet les Orateurs n'avoient-ils aucun ménagement à garder dans les Républiques ? leur gloire conſiſte-t-elle à parler long temps ? l'Eloquence n'a-t-elle d'autres beautez que celles qui conviennent aux grands ſujets ? On ſuppoſe dans ce Dialogue comme une choſe certaine que l'affaire de Milon avoit été une de ces grandes cauſes propres à ſignaler l'Eloquence d'un Orateur ; & ſelon Ciceron même, celle de Roſcius d'Amerie fut auſſi une cauſe d'apparat : N'en trouve-t-on plus de ſemblable aujourd'hui ? N'en trouvoit-on plus dans un temps où les Perſonnages du Dialogue conviennent (2) qu'un Avocat *avoit encore à défendre les nations & les Provinces.*

---

(1) Torpent ingenia deſidioſæ juventutis. *Sen. Rhet. præf. l. 1. controv.*

L. de clar. Orat. n. & in Orat. n.

Si nous en croyons l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres poſthumes de M. de Maucroix, Meſſala lui-même attribue *ſur-tout* la chûte de l'Eloquence *à d'indignes Rhéteurs*, & ces Rhéteurs en général ſont coupables de tout le mal qu'en ont dit *Lucien*, *Petrone*, *Philoſtrate.* Avec ces trois Auteurs on pourroit mettre Quintilien qui parle des Rhéteurs comme Petrone. On ajoute ſans aucune diſtinction, que ces gens-là *par un étrange abus de leur art faſcinoient de telle ſorte les eſprits, que Veſpaſien, au rapport de Suétone, leur aſſigna des penſions ſur le Thréſor public,*

Préf. p. 11.

Ibid.

---

(2) Cum tot coloniarum, tot municipiorum clientelæ in forum vocent... Maternus adſciſcere nationes, complecti provincias poſſit.

Apud Tac. p. 156.

dans le temps même qu'il chaßa (3) *de Rome les Philoſophes.* N'en doutons pas ; les mauvais maîtres ne ſauroient conduire à la veritable Eloquence : Et il y en avoit beaucoup de mauvais dans le ſiécle dont nous parlons. Mais Quintilien étoit de ce temps là ; *il étoit agé de trente-deux ans & déja celebre Profeſſeur en Rhétorique.* Il eſt donc à propos de l'excepter. Il faut excepter Lucien, lequel, ſelon toutes les apparences, en décriant les Rhéteurs, n'a pas voulu ſe décrier lui-même. Et ſi, ſelon Suétone, Veſpaſien *fut le premier qui aſſigna aux Profeßeurs de Rhétorique des penſions ſur le thréſor public*, Quintilien fut le premier à qui on fit cét honneur ; & cela ne laiſſe pas la liberté de dire indiſtinctement, qu'on accorda cet avantage *à des Rhéteurs indignes.* On me dira que ce grand homme tenoit ſa penſion de Galba. C'eſt le ſentiment du ſavant Monſieur Dodwel, mais il ne répond pas à Suetone, qui dit que Veſpaſien fut

Dialogue ſur les Orateurs.

Ibid. p. 9.

In Veſp Edit Suet. Caſaub. p. 107.

M. Dodvvel Annal. Quintilian. p. 94. n. 10.

---

(3) *L'Auteur de cette Préf. confond Veſpaſien avec Domitien. Il peut ſoûtenir ce qu'il dit par Dion & par Theodore Marcile. p. m. 44. & 45. mais non pas par Suëtone, comme il fait.*

Dialogue ſur les Orateurs.

le premier qui aſſigna ces penſions. En tout cas aux termes de Suëtone, ceux que l'Empereur gratifia de ces penſions étoient (4) *des gens de Lettres, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de protéger, parcequ'il favoriſoit les beaux arts.* Auſſi voit-on par le Dialogue dont il s'agit, qu'il accorda une ſomme conſiderable à un Poëte nommé Baſſus, qui étoit eſtimé. L'hiſtorien ne dit point du tout que ce Prince *dans le temps même qu'il faiſoit ces liberalitez aux Rhéteurs, chaſſa de Rome les Philoſophes:* Il le dit de Domitien. Pour ce qui eſt de Veſpaſien, il le repreſente au contraire comme un Prince trés-clement qui *ſouffrit* (5) *avec beaucoup de patience les libertez que ſe donnoient ſes amis, les ſatyres couvertes des Avocats, & les emportemens des Philoſophes*, leſquels ſelon Monſieur Dodwel ne furent chaſſez de Rome que vingt ans aprés. Les Perſonnages mêmes du Dialogue qui blâment les matieres que

Ibid p. 158.

Quingenta ſeſtertia; environ. 6000. l.

Ann Quintilian. p. 135. n. 26. Suet. in Domit. p. m. 105.

Apud Tact. p. 159.

---

(4) Ingenia & artes vel maximè fovit: primus è fiſco latinis græciſque Rhetoribus annua centena conſtituit. *Ibid.*

(5) Amicorum libertatem cauſſidicorum figuras & Philoſophorum contumaciam leniſſimè tulit. *Ibid. p.* 106.

les Rhéteurs faiſoient traiter dans leurs Ecoles, ne les blâment pas préciſément, parce qu'elles ſont *feintes & inventées*, (6) mais parce qu'au lieu d'être du moins imitées d'aprés le vrai, elles ſont tout à fait outrées.

Il faut donc mettre quelque diſtinction entre ceux qui enſeignent l'Eloquence. C'eſt à quoi Meſſala lui-même ne paroît pas prendre garde. Car en nous propoſant pour modéle l'application & la conduite de Ciceron, de la maniere que cet Orateur la rapporte, il parle de ſes autres maîtres & de ſes autres études, ſans dire un ſeul mot ni de ſes maîtres de Rhétorique, que Ciceron met pourtant au nombre de quatre ou cinq; ni des diſcours qu'il compoſoit aſſidûment ſous leurs yeux. Au contraire, abuſant de ce que dit cet Orateur, *qu'il s'eſt formé à l'Eloquence, non dans les Ecoles des Rhéteurs, mais dans celles des Philoſophes*, Meſſala propoſe une méthode peu ſolide d'élever un Orateur, qui eſt de l'inſtruire à la maiſon dans toutes ſortes de ſciences, & de le faire

Ib. p. 167.

In Brut. ad calc.

Ib. ubi ſupra p. 168.

Ibid.

---

(6) Fictis nec ad veritatem accedentibus controverſiis. *Ib. p. 167.*

Dialogue ſur les Orateurs.

paſſer enſuite au Barreau ſous la conduite d'un Avocat célébre ſans autre maître d'Eloquence. Cette idée peut avoir réüſſi ; mais elle ne peut ſervir de régle. Elle eſt formellement contraire au ſentiment de Quintilien, qui veut qu'il y ait des maîtres de Rhétorique, & préfére les études publiques aux études particulieres. Il eſt viſible que de ſe paſſer de toutes ſortes de maîtres parce qu'il y en a de mauvais, c'eſt éviter un écueil pour ſe jetter dans un autre.

Quoiqu'il en ſoit, on peut fournir des Orateurs qui ayent dégénéré de la ſolide éloquence, ſans qu'on puiſſe attribuer ce changement à aucune des cauſes que j'ai ci devant rapportées; Et ces Orateurs ne ſont pas des gens du métier, je veux dire des Rhéteurs ; mais des gens d'une profeſſion différente, gens qui ſe picquent d'être, & ſont en effet d'un rang ſuperieur. Auſſi faut-il avoir un rang & un nom, comme on le verra, pour produire ce changement. Peut-on dire, par exemple, que Démétrius le Phalérien eût été *mal élevé*, ou qu'il n'euſt pas *eu & de bons maîtres & de bons modéles*, ou qu'il *n'euſt pas travaillé* ; ou qu'*il*

Dialogue ſur les Orateurs.

n'euſt pas la liberté de parler tant qu'il vouloit , ou qu'*il ne rencontrât pas de belles affaires* à traiter , ou qu'il *vécût dans une état monarchique ?* Cependant il fit dégénérer l'Eloquence. (7) Comment donna-t-il lui-même dans ce défaut ? & comment y fit-il donner les autres ? Cela peut être l'effet d'un eſprit tourné de certaine façon , lequel ſe trouve dans une Académie , au Palais , ou dans tout autre genre d'éloquence; il a des manieres contagieuſes , & elles infectent toute une nation.

C'eſt ce qu'a voulu dire l'Auteur de la Préface qui eſt à la teſte des œuvres poſthumes de Monſieur de Maucroix. Voilà , dit-il , la ſource « du goût dépravé , qui regnoit alors ; « de vains Déclamateurs , qui par la « nouveauté de leur ſtyle gagnerent « d'abord quelques perſonnes d'élite , « mais peu éclairées , d'où ſe forma « aiſément le préjugé de la multitude. « Ce qui arrive en mal , arrive pa- « reillement en bien. C'eſt ce qui a « fait dire au même Auteur : Dans « quelque aveuglement que nous ſup- «

Préf. p. 11.

Ibid. p. 14.

---

(7) Primus inflexit orationem. *Cic. Quintil vide De net ſuprà.*

Dialogue ſur les Orateurs.

» poſions un ſiécle, une nation entiere ; s'il vient à s'élever un génie ſuperieur, qui ait la force de réſiſter au torrent du mauvais goût, & qui faſſe reparoître au milieu de ces ténébres les pures lumieres de la raiſon ; ne doutons point qu'il ne ſoit écouté, qu'il ne raméne les eſprits peu à peu, & que malgré l'erreur commune, il ne faſſe enfin revenir au ſens commun.

Préf. de Balz. p. 2.

L'Abbé Caſſagnes dans la Préface qu'il a faite aux œuvres de Balzac, » dit quelque choſe d'auſſi fin. Rien n'eſt plus contagieux, dit-il, que les mauvais modéles, quand ils ont l'approbation publique. On voit à l'heure même une infinité de copies, qui ſont d'autant plus condamnables qu'elles ſont fidéles. Il ne faut quelquefois qu'un ſeul génie, s'il a des qualitez brillantes, & qu'il ſoit devenu extrémement fameux ; il ne faut, dis-je, qu'un génie ſeul, pour corrompre le goût d'un ſiécle, & l'eſprit d'une nation ; & l'on éprouve alors que comme les Peintres rencontrent plus aiſément la reſſemblance d'un viſage défectueux, que celle d'une beauté réguliére, auſſi la fauſſe éloquence eſt plus facile « à imiter que la veritable. «

Dialogue ſur les Orateurs.

Quelque agreables que ſoient les penſées de ces deux Auteurs ſur cette matiere, on aura je crois, encore plus de plaiſir à voir celles de Monſieur Bayle. Il s'en explique à l'occaſion d'un Auteur qui n'étoit pas grand admirateur de Ciceron, mais qui admiroit Tite-Live, & le trouvoit ſi inimitable que déſeſperant de ſe pouvoir conformer à ce modéle, il prit le parti d'imiter Tacite. Il étoit ſi paſſionné de Sénéque que rien plus; il préféroit Lucain à Virgile, & les tendreſſes de Catulle à la Majeſté d'Horace. Il eſt certain, dit là-deſſus Monſieur Bayle, qu'il y a de la « diſparate dans ces ſortes de juge- « mens: car ſelon l'ordre il faudroit « qu'un homme qui a plus d'admira- « tion pour Tite-Live que pour Ta- « cite, mît Ciceron fort au deſſus de Sé- « néque, & Virgile fort au deſſus de « Lucain. L'Eloquence de Ciceron, « de Tite-Live & de Virgile, leur ca- « ractére & leur eſprit ſont à peu prés « de même genre, excepté la différen- « ce, ſoit de la proſe & des vers, ſoit « des ſujets qu'ils ont traitez. Ce ſont «

Dict. T. 3. p. 2510. Priolo.

Dialogue ſur les Orateurs.

» des Auteurs qui ne ſe picquent point
» de briller ; ils répandent ſans affec-
» tation une lumiere qui embellit tout
» l'ouvrage conformément à la condi-
» tion de chaque partie, mais qui n'eſt
» point deſtinée à ébloüir, comme
» celle de quelques autres Ecrivains,
» qui au lieu de laiſſer aller chaque
» raiſon par ſon chemin, recourent à
» une eſpéce de Dioptrique, pour
» reünir une infinité de rayons, afin
» de jetter un grand éclat. C'eſt leur
» principale étude. C'eſt ainſi que Sé-
» néque, les deux Plines & Tacite en
» ont uſé. Lucain tout de même ſe
» tourmente & ſe fatigue pour s'ex-
„ primer extraordinairement, & pour
„ ſe donner des airs de grandeur. C'é-
„ toient de fort grands eſprits, il faut
„ l'avoüer, & peut-être auroient-ils
„ ſuivi une route plus naturelle, s'ils
„ avoient fleuri en même temps que
„ Ciceron, & que Tite-Live, & que
„ Virgile, mais ils commencérent à
„ étudier ſous les premieres déprava-
„ tions du goût. Il arriva aux Romains
„ ce qui arrive à ceux qui ſe ſont trop
„ accoutumez aux excellens vins :
„ leur palais s'émouſſe ; ils ne peuvent
„ plus le picquer qu'en buvant de l'eau
de

de vie, ou des liqueurs aromatiſées les plus fortes que l'Art de l'homme puiſſe inventer. L'Eloquence majeſtueuſe, naturelle, uniforme commença d'être inſipide dés que l'on y eut été accoûtumé ; on demanda des traits d'eſprit, & des ſaillies d'imagination ; on voulut marcher non pas à la lumiere du jour, elle n'étoit pas aſſez vive ni aſſez perçante, mais à la lueur des éclairs. *Les François commencent à ſe ſentir de la même maladie.* Sénéque & Tacite s'acommodérent à ce goût là ; ils craignirent de n'être point eſtimez, s'ils vouloient écrire comme les Auteurs du ſiécle d'Or. Quoi qu'il en ſoit, leur langage fut directement oppoſé à celui de Tite Live. D'où vient donc que l'on a pû être ſi charmé de ce grand Hiſtorien, & de Sénéque en même temps ? Comment a-t-on pû admirer Lucain plus que Virgile, & Sénéque plus que Ciceron ? Il n'y a point d'uniformité dans cette conduite. Mais perſonne ne ſauroit répondre des varietez de ſon goût, & c'eſt preſque une matiere dont il ne faut pas diſputer. Contentons-nous donc du fait.

Dialogue ur les Orateurs.

Dialogue ſur les Orateurs.

Faiſons deux reflexions ſur ces idées. La premiere eſt, que ces ſentimens d'admiration pour les brillans & les éclairs des Auteurs du caractére de Sénéque, de Tacite, & de Lucain, ſont juſtement le goût de cet Aper qui défend les Modernes & ſe déchaîne contre les Anciens dans ce Dialogue. Quelque fois, dit-il, les Anciens le font rire, ſouvent auſſi ils l'endorment; leurs harangues à ſon avis, ne ſont pas belles, parce quelles ne ſont pas fardées, *ni ſemblables à ces édifices dorez & incruſtez de* marbre; de là vient que comme l'action des Orateurs ſuit preſque toûjours leur maniere de compoſer, il n'aime point l'action naturelle, majeſtueuſe & paſſionnée de ce fameux Roſcius; s'il trouve quelque beauté dans Ciceron, ce n'eſt que dans les oraiſons que ce grand homme a faites étant avancé en âge, *quand l'expérience*, dit Aper, *lui eut appris à bien parler*; En un mot, critique ſi peu judicieux, qu'il paroît mettre Lucain au niveau de Virgile & d'Horace.

Apud Tac. p. 163. Préſ. de Mauc. p. 9.

Traduct. de Mauc. p. 13.

Apud Tac. & Préſ. ibid. ub. ſup.

Une ſeconde reflexion eſt, que la différence des Anciens & des Modernes ne diminue rien, ſelon Aper, du

Apud Tac. p. 169.

merite de ces derniers. Sa raiſon eſt que l'Eloquence n'eſt pas toûjours la même, & qu'elle change avec les perſonnes & avec les temps. Tous “ ceux, dit-il, à qui vous donnez le “ nom d'Anciens ne ſe reſſembloient “ pas ; & neanmoins on les eſtime. “ De même Caſſius, qui le premier “ abandonna la route tracée par les “ Anciens, & ceux qui l'ont ſuivi, “ ne l'ont fait ni faute d'eſprit, ni fau- “ te de ſcience ; ils ſe ſont accommo- “ dez au goût de leur ſiécle, & ils “ n'en ſont pas moins eſtimables ; par- “ ce que tout ce qui n'eſt pas ſem- “ blable n'eſt pas mauvais pour cela. “ Tel eſt le principe de cet Orateur. “ Mais on a fort bien remarqué qu'on ne doit point l'admettre ſans reſtriction ; Rien n'eſt plus propre à éclaircir cette verité que les paroles de M. Bayle que j'ai rapportées, & l'on peut en donner une raiſon. Il y a dans l'Eloquence la plus ſaine, une grande diverſité de ſtyles, qui lui ſervent ſans la corrompre : il y en a qui ſont indignes d'elle. Qu'on faſſe tel changement qu'on voudra ſans s'écarter des premiers, *certainement ce qui ne ſera pas ſemblable, ne ſera pas pour cela mau-*

Dialogue ſur les Orateurs.

Préf. de Mauc. p. 13.

ſuprà.

Dialogue ſur les Orateurs.

vais, comme les Odes & les Epitres d'Horace, comme Horace encore tout entier & Ciceron. Mais ſi venant à ſortir du caractére de Virgile vous prenez celui de Lucain, alors cette difference ne manque pas de vous faire dégénérer.

Apud Tacit. p. 150. 164. 168. *Et Fra. dial.* p. 22. 23. 37. 52.

Au reſte on peut douter qu'Aper parle ſérieuſement en tout ce qu'il dit pour les Modernes ou contre les Anciens, puiſque quelqu'un des autres perſonnages dit que tout ce qu'Aper en fait, n'eſt que pour diſputer ; c'eſt Meſſala, c'eſt Maternus qui le dit ; & il ſemble lui-même, en un endroit, approuver la recherche qu'on fait des cauſes de la corruption, ou de la chûte de l'Eloquence. Mais, quand même on ſuppoſeroit qu'il parle ſérieuſement, on pourroit douter ſi ſa diſpute ſur les Anciens & les Modernes a un ſi grand rapport avec celle qu'ont eû de nos jours ſur le même ſujet Monſieur Deſpreaux & Monſieur Perrault. Ce que je puis aſſeurer eſt, qu'elle n'en a aucun avec celle qu'Horace ſoutient dans ſon Epitre à Auguſte, & dont j'explique le ſens dans un autre endroit ; à moins qu'on ne diſe que ce rapport eſt en ce que *les Modernes* pour qui parle Hora-

Dialogue ſur les Orateurs.

ce, ſont *les Anciens* dont on parle dans ce Dialogue.

Il me reſte à dire un mot touchant l'Auteur de cet ouvrage. La difficulté eſt de ſavoir qui il eſt. C'eſt une queſtion agitée par Juſte Lipſe dans la Préface du Commentaire qu'il y a fait. C'eſt de là qu'eſt tiré ce que nous en dit l'Auteur qui nous a donné les œuvres poſthumes de M. de Maucroix. Je n'ai qu'à rapporter ſes paroles. Préf. p. 7. Quelques uns, dit-il, le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien. Peut- «
être n'eſt-il ni de l'un ni de l'autre. «
Car enfin ſur deux ou trois manuſ- «
crits qui portent qu'il eſt de Tacite, «
comment ſe perſuader que la même «
plume nous ait laiſſé un diſcours où «
les graces & les fleurs ſont prodi- «
guées, & des Annales où l'on voit «
au contraire un ſtyle aigu & concis «
juſqu'à être obſcur? Le ſtyle, dit- «
on, peut changer avec l'âge; & de «
licentieux qu'il étoit dans la jeuneſſe «
d'un Ecrivain, devenir grave & mo- «
deſte dans ſa vieilleſſe? Mais chan- «
gera-t-il tellement que le même gé- «
nie n'étincelle pas toûjours dans ſes «
premieres & dans ſes dernieres com- «
poſitions? Pour Quintilien, ſes par- «

Dialogue ſur les Orateurs.

» tiſans ſe fondent ſur ce que cet Ou-
„ vrage approche fort de ſa Rhétori-
» que, ſoit pour la diction, ſoit pour
» les préceptes; & ſur ce qu'il dit a-
„ voir composé un Livre *des cauſes de*
„ *la corruption de l'Eloquence*, lequel
„ n'exiſte plus, ſi ce n'eſt pas ce Dia-
„ logue. Mais ces raiſons, quelque for-
„ tes qu'elles paroiſſent, ne décident
„ pas la queſtion, parce qu'il reſte en-
„ core à concilier l'âge de Quintilien
„ avec l'Epoque de la conference dont
» il s'agit. Or elle s'eſt tenuë la ſixiéme
„ année du regne de Veſpaſien; l'Au-
„ teur dit lui-même qu'il étoit *fort jeu-*
„ *ne*, quand il y aſſiſta, & ce fut en
„ qualité de ſimple auditeur. Ce qui
„ paroît ne pas convenir à Quintilien,
„ âgé pour lors de trente-deux-ans, &
„ déja célébre Profeſſeur en Rhétori-
„ que.

Quelque merite que puiſſe avoir cet Ouvrage & pour le fond & pour la forme, il me paroît fort inférieur aux Ouvrages de Quintilien. C'eſt du clinquant auprés de l'or. Monſieur Bayle parlant du Livre que cet Auteur avoit fait ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence, dit auſſi qu'*il le croit perdu, & qu'il ne doute nullement qu'il ne*

Dict. de Bayl. Art. de Quint.

fût de la même force à proportion que ce qui nous reſte de cet Ecrivain. Concluons donc avec Juſte Lipſe qu'on ne connoît point l'Auteur du Dialogue ſur les Orateurs.

Dialogue ſur les Orateurs.

Préf. du comment. ſur ce Dial.

On a pû remarquer, dans le cours de ce chapitre, ce qui m'a fait nommer aſſez ſouvent *les œuvres poſthumes de Monſieur de Maucroix.* C'eſt la *Préface* qui eſt à la tête & qui eſt un Ouvrage fort bien écrit. Cette Préface n'a dit ce qui a rapport à la matiere que je traite, que parce que parmi ces œuvres poſthumes il y a une *Traduction du Dialogue ſur les Orateurs.* A cette Traduction on en a joint encore d'autres. Ce ſont *les Philippiques de Démoſthenes*; ce ſont des *endroits choiſis des Verrines de Ciceron*, *les Catilinaires*, *l'oraiſon pour Marcellus*; C'eſt enfin un fort beau morceau de Quintilien, contenant une *inſtruction ſur la maniere de compoſer.* Recuëil trés beau & trés-curieux, qui a eu d'abord pour titre, *Oeuvres poſthumes de Monſieur de Maucroix* & qu'on a enſuite publié ſous le titre de *Traductions diverſes pour former le goût de l'Eloquence ſur les modéles de l'Antiquité.* Ce ſecond titre & la premiere de toutes ces Tradu-

Il ſe vend chez Monſieur Eſtienne, ruë ſaint Jacques.

Dialogue ſur les Orateurs.

ctions ne permettent pas que je paſſe ſous ſilence, ni ce volume, ni les jugemens qu'on en a faits. Toutes les perſonnes équitables qui liront ces Traductions, conviendront, je crois, qu'elles peuvent avoir l'effet que nous promet le ſecond titre. On n'en ſauroit douter, ce me ſemble, aprés le jugement qu'en a porté Monſieur Deſpreaux dans une Lettre qu'il écrit à l'Auteur, & qu'on a imprimée avec quelques autres à la fin du Recueil. Pour venir à vos Ouvrages, „ dit Monſieur Deſpreaux, j'ai déja „ commencé a conférer le Dialogue „ des Orateurs avec le Latin. Ce que „ j'en ai vû, me paroît extrémement „ bien ; la langue y eſt parfaitement „ écrite. Il n'y a rien de gêné, & „ tout y paroît libre & original. Il y „ a pourtant des endroits où je ne „ conviens pas du ſens que vous avez „ ſuivi... Excuſez, Monſieur, la liber- „ té que je prens de vous dire ſi ſin- „ cerement mon avis. Mais ce ſeroit „ dommage qu'un auſſi bel Ouvrage „ que le vôtre, eût de ces taches où „ les Savans s'arrêtent, & qui pour- „ roient donner occaſion de le rava- „ ler.... Je reviens aux piéces que

Traduct. div. &c p. 350. 351. 365.

vous m'avez envoyées, il n'y en a " pas une qui ne ſoit trés digne d'être " imprimée. Que répond l'Auteur ſur " cela ? Je conviens, dit-il, de bonne " foi de votre remarque. Au cas que " ma Traduction s'imprime, non ſeulement " je profiterai de votre correction " , mais j'avertirai le Public " qu'elle vient de vous, ſi vous l'agréez " ; & par là je me ferai honneur; " car on verra du moins que je ſuis un " peu de vos amis. Il y a encore dans " ce Dialogue beaucoup d'autres endroits " que je n'ai pas rendus ſcrupuleuſement " en notre langue, par ce " qu'il auroit fallu des Notes pour " les faire entendre à la plus part des " Lecteurs, qui ne ſont point inſtruits " des coûtumes de l'Antiquité, & " qui ſont cependant bien aiſes qu'on " leur épargne la peine de ſe rabbattre " ſur les Notes. Vous ſavez d'ailleurs " que le Texte de cet Ouvrage " eſt fort corrompu, la lettre y eſt " ſouvent defectueuſe ; Comment " donc le traduire ſi litteralement ? "

Dialogue ſur les Orateurs.

Ib. p. 359. 360.

Ajoûtons que les Lettres qui finiſſent ce Recueïl, ſont belles, curieuſes, dignes de leurs Auteurs. Dans la derniere Monſieur de Maucroix don-

Ib. p. 375.

Dialogue ſur les Orateurs.

ne des Réflexions qu'il dit avoir faites ſur l'Art de remuër les paſſions. Il les donne d'une maniere originale & trés agreable ; mais elles ne ſont ni de lui ni de Quintilien, d'où il les a priſes. Elles ſont d'Horace & de Ciceron. *Il faut être touché, pour toucher les autres.* C'eſt la penſée que l'Auteur met dans un beau jour. Elle eſt vraye, belle, ſolide. Mais avec tout l'éclat qu'il lui donne, elle ne ſuffit pas pour inſtruire un homme, & le mettre en état de remplir cette partie des devoirs de l'Orateur, laquelle eſt en même temps la plus difficile, & celle qui le fait triompher. (8)

Finiſſons par une autre lettre également curieuſe, & tout enſemble convenable à cet article, parce qu'elle nous donne l'Epoque d'un mauvais goût qui s'étoit introduit dans „ l'Eloquence Françoiſe. Il ne ſuffit „ pas, dit l'Auteur, d'avoir un langa„ ge pur, & un grand amas de con„ noiſſances ; mais il faut encore que „ cette érudition ſoit accompagnée de „ bon ſens, & qu'un Orateur, quelque ſavant qu'il ſoit, n'affecte pas de

Traduct. divers. p. 375. 376.

---

(8) Docere, neceſſitatis ; delectare ſuavitatis ; movere, victoriæ. *Cic.*

le paroître. Rien n'eſt plus conforme à la doctrine d'Ariſtote & de Ciceron (9) que cette penſée de Monſieur de Maucroix. “C'eſt un defaut, continue-t-il, que Monſieur du Vair en ſon Traité de l'Eloquence Françoiſe reproche à Monſieur Briſſon, qui fut Avocat Général, avant que d'être Préſident. Il l'accuſe d'en être l'Auteur, & de l'avoir introduit au Barreau. Il dit que ſes harangues étoient tellement remplies de citations, qu'à peine en pouvoit-on prendre le fil; & que d'ailleurs il affectoit de ne rien oublier de tout ce qui ſe peut dire ſur un ſujet. De ſorte qu'une trop grande abondance déroboit à ſes diſcours la clarté & le bel ordre. Sa réputation, ajoûte cet illuſtre Garde des Sceaux, l'a fait imiter par d'autres, qui, bien qu'ils ne fuſſent pas auſſi doctes que lui, n'ont pas laiſſé d'alleguer un grand nombre de paſſages pour

Dialogue ſur les Orateurs.

P. 504.

---

(9) Neque vult orator ita ſapiens inter ſtultos videri, uti qui audiant, aut illum ineptum, aut Græculum putent, aut etiamſi valdè probent ingenium oratoris, ſapientiam admirentùr, ſe eſſe ſtultos moleſtè ferant. *Cic. l. de Orat. n.* 221.

Dialogue ſur les Orateurs.

„ paroître ce qu'ils n'étoient pas. Ils „ n'ont pû acquerir le nom de ſavans & ont perdu le moyen d'être éloquens.

Selon cette remarque de Monſieur du Vair on peut joindre, en quelque façon, Monſieur Briſſon à Démetrius & à Caſſius. Ce que Démetrius fit autrefois parmi les Grecs, ce que Caſſius fit enſuite chez les Romains, Monſieur Briſſon l'avoit fait parmi nous; il avoit introduit dans l'Eloquence un goût particulier. Les François ont été aſſez heureux pour revenir de ce goût là, ce qu'il ſemble que les Romains n'ont pas fait. Dieu veüille qu'ils ſe ſoûtiennent! Malherbe ſelon Monſieur Deſpreaux établit le bon goût dans la Poëſie. A qui doit-on donner l'honneur de l'avoir retabli dans la Proſe? Morery dit que *Pibrac fut le premier qui introduiſit la veritable Eloquence au Barreau.* Ce n'eſt pourtant pas ce que nous cherchons, puiſque Pibrac eſt plus ancien que Monſieur Briſſon, & qu'au rapport de Monſieur du Vair, ſon ſtyle étoit auſſi enflé de citations, quoi que ce défaut ne fût pas contagieux en lui comme il le fut dans Monſieur Briſſon.

Dict. de Moreri artic de Guy du Faur.

Qui que ce ſoit à qui la France ait l'obligation d'avoir ramené la veritable Eloquence en Proſe, il merite, je crois, comme Malherbe, qu'on jette des fleurs ſur ſon tombeau (10).

Dialogue ſur les Orateurs.

Pour ce qui eſt, en général, du progrés que la langue Françoiſe a fait vers ſa perfection, nous pouvons nous en tenir à ce qu'en dit Monſieur Charpentier dans ſon Traité de l'Excellence de nôtre Langue. Ce fameux Academicien obſerve que le bégayement & l'enfance de la langue Françoiſe eſt au de là du ſiécle de ſaint Loüis; qu'elle a commencé à parler raiſonnablement depuis ſaint Loüis juſqu'à Loüis onziéme; qu'elle s'eſt fortifiée & annoblie depuis ce temps-là juſques ſous le regne des derniers Valois; & qu'enfin elle a acquis ſa plus haute perfection ſous Loüis le Juſte, & ſous Loüis le Grand.

Traité de l'Exc. de la Lang. Franc. p. 369.

Je crois ne pouvoir mieux finir ce volume, que par un trait de la préface ſur les Ouvrages de Balzac, lequel contient deux choſes; l'une eſt un antidote contre l'erreur de ceux,

---

(10) Manibus date lilia plenis, purpureos ſpargam flores, & fungar inani munere. Virg Æneïd. 6.

Dialogue ſur les Orateurs.

qui n'ayant point le génie oratoire, s'imagineroient peut-être pouvoir devenir éloquent, pour avoir pris dans ce Livre l'eſprit des plus grands Maîtres de l'Eloquence; l'autre eſt le jugement que l'Auteur de la Préface porte des plus conſidérables de ces Maîtres, & que je n'ai point rapporté en parlant d'eux, parce que c'euſt été le gâter, de le mettre en pieces pour en rapporter ſur chacun ce qui lui étoit propre, & il a été plus à propos de ſe reſerver à le mettre ici tout entier en finiſſant. Il y a donc des eſ-
„ prits ſi mal-faits, ſelon l'Auteur de
» la Préface, & ſi peu nez pour l'Elo-
» quence, qu'ils ne ſauroient être re-
» dreſſez ni par cette incomparable
» Rhétorique, qui eſt l'un des chef-
» d'œuvres d'Ariſtote, ni par cet ex-
» cellent Dialogue où Ciceron nous
» donne les régles d'un art, dont il
» nous a laiſſé de ſi merveilleux exem-
» ples; ni par ces Inſtitutions ſi élégam-
„ ment écrites où Quintilien fait naî-
» tre tant de fleurs, parmi les épines
» mêmes de la Grammaire, & où il
» ſe montre auſſi grand Orateur, que
„ grand Rhétoricien. Les Ouvrages
» des autres Maîtres de l'art achevent

Préf. ſur Balz. p. 21.

C'eſt par ces Inſtitutions que je commencerai le ſecond volume.

d'embarraſſer ces génies malheu- “
reux, bien loin de les inſtruire. Le “
Traité de *Longin* en les élevant les “
égare, &, comme on dit, les fait “
perdre dans les nuës; & ſur tout, “
les idées d'Hermogéne produiſent le “
même deſordre en eux, pour la Rhé- “
torique, que les Idées de Platon “
produiſent en beaucoup d'autres “
pour la Philoſophie. “

Dialogue ſur les Orateurs.

Obſervons neanmoins que pour ſe croire du nombre de ces eſprits diſgraciez de la nature, il faut auparavant s'être long-temps éprouvé dans tous les exercices de Rhétorique; puiſque s'il falloit ſe déſeſpérer pour quelques petites difficultez qu'on y rencontre, ou même pour les plus grandes, Démoſthéne auroit étouffé ou enſeveli ſes talens, avant que de s'eſſayer, & ſe ſeroit par là privé de la gloire immortelle qu'il s'eſt acquiſe.

Fin du premier Voulume.

TABLE
DES MATIERES
contenuës dans ce premier Volume.

Le chiffre romain indique la Préface.

A*ction* ; utilité de l'action, & s'il y en a un art, 69. L'emporte ſur l'Elocution, lorſqu'il s'agit de prononcer un diſcours, *ibid.* Son pouvoir, 342. Eſt l'Eloquence du corps, ſans laquelle l'Eloquence n'eſt rien, *ibid.* Suit la maniere de compoſer, 458

Agréablement; maniere de dire les choſes agréablement & avec eſprit, 72. En quoi conſiſte l'art de le faire, *ibid.*

Alexandre le Grand. La Rhétorique qui lui eſt adreſſée, n'eſt pas d'Ariſtote, 85. Alexandre l'avoit demandée avec inſtance, 87. Accuſe lui-même des criminels, & répond à leurs invectives, 102

Alexandre le Rhéteur, ſon ouvrage, & ſes grands talens, 171. 172

Amplification ; quelle eſt ſa place, 91. Eſt diſtinguée de la preuve, 218. Soûtient le Sublime, 241. Comment définie par Ciceron, 385

Anaximene de Lampſaque excelle en tout, & n'emporte le le prix en rien, 97. Sauve ſa patrie par un tour d'Eloquence, 99. Rend un mauvais ſervice à Théopompe, *ibid.* Eſt le premier, à ce qu'on dit, qui ſe ſoit offert de parler ſur le champ, 100

Antimaque (Marc Antoine) auteur d'une traduction de Démétrius, 266

Antoine l'Orateur donne une idée aſſez baſſe de la Rhétorique, pour ſe divertir, 10. 290. Affecte de ne point paſſer pour ſavant, 291. Son ſentiment ſur les matieres oratoires, *ibid.* Egale les Grecs, 315. Son éloquence plus propre au Barreau qu'à la Tribune, & pourquoi, 324. Comparée à celle de Craſſus, 324. Il diſoit n'avoir jamais vû d'Orateur, 335

Apelle, ſa Venus, 339

Aphthone; ſon goût, ſes vûës, ſon merite, 180. 183. &c. Donne ce qu'il y a de plus difficile pour une préparation à l'Eloquence, 185. Conformité de ſes principes avec un endroit de Quintilien, 187. Si ce dernier a profité d'Aphthone, *ibid.* Ce que le P. Meneſtrier a penſé d'Aphthone, 189. &c.

Apſinès, eſtime qu'il fait de la Diction & de l'Harmonie, 168. Ses préceptes ſur la Memoire & ſur l'Action, *ibid.*

Argumens; quelle ſorte d'argumens convient le plus aux Orateurs, 49. Art de les trouver, ou lieux de Rhétorique, 50. Ce que differens Auteurs penſent de cet Art, *ibid.* Pourquoi Ariſtote l'a donné, 51. Inutilité de cet Art, 370. Meilleur moyen de les trouver, 51. Ce qu'il faut conſiderer dans le choix qu'on en fait, *ibid.* Methode de Socrate dans les argumens, 398

Ariſtide, ſon art, ſon exactitude, ſa vanité, 165. Son Traité eſt l'analyſe du ſtyle de Xenophon, 166

Ariſtote, avoit ramaſſé en un corps les Rhétoriques de ceux qui l'avoient devancé, ix. x. 44. Succés de cet ouvrage, *ibid.* Sa Rhétorique, 43. Plus propre à former l'eſprit qu'une Logique xliv. Ce qui le porta à la compoſer, 43. 44. Jugement qu'en fait Ciceron, 53. 56. 58. 79. Difference d'avec celle de Ciceron, 80. A quel ſujet Ariſtote traite des mœurs, 60. 61. &c. Sa Rhétorique préferable à ce que Platon dit de cet Art, 70. Ne parle point des figures, 46. Fait regarder la preuve comme la baſe du diſcours, 47. Joint à la preuve deux autres moïens de perſuader, les mœurs & les paſſions, 53. Explique tout ce qu'il y a de curieux ſur les paſſions, 55. Aime mieux la négligence dans le ſtyle, que l'excés d'ornemens, 77

Arrangement des parties du diſcours, 8. 78.

Arrangement des mots, 304. Eſtimable, quoiqu'il paroiſſe pueril, 305. Uſage qu'il en faut faire, *ibid.* Ne paroît conſiſter qu'en des minuties, & néanmoins produit des effets merveilleux, 360. Les anciens Orateurs n'y penſoient pas, faute de le connoître, *ibid.* Ils le rencontroient par hazard, *ibid.* Ariſtote en donne des regles, *ibid.*

Art; l'Art eſt auſſi neceſſaire que la Nature, xiij. Il ne peut donner l'Eloquence quand la Nature l'a reſulée, *ibid.* On ne devient naturel que par le moyen de l'Art, xxiij. L'Art ne donne que les regles de la Nature, xxij. On lui doit plus qu'à la Nature, *ibid.* Ce que les ignorans prennent pour Art, xxvij. Tous les Arts ſont plus anciens que l'Eloquence, 315

Aſiatique; deux ſortes de ſtyles aſiatiques, 332. ni l'un ni l'autre ne convient à un grand âge, *ibid.*

Athenes, pourquoi l'Eloquence s'y perdit, xx. Eſt la regle du goût attique, 346. Quelquefois ne goûte pas Démoſthéne, *ibid*

Attique; caractere attique en quoi il conſiſte, xvj. 345. 346. Pourquoi ainſi nommé, 346. Démoſthéne y excelle, *ibid.* Le ſtyle Attique eſt oppoſé à l'Aſiatique & au Rhodien, *ibid*

Auguſtin (Saint) Ce qu'il dit de Platon, 21. L'eſtime qu'il faiſoit de l'Orateur de Ciceron, 351. Veut que le Prédicateur en ſache pratiquer les regles, 352. Ce qu'il entend par les préceptes qu'il ne conſeille pas au Prédicateur d'étudier, 350

B

B*aillet* (Monſieur) ſon deſſein & ſa methode dans ſon ouvrage des jugemens des Savans, v. vj. Il eſt à ſouhaiter qu'on ne laiſſe point cet ouvrage imparfait, vj. Moyen de l'achever plus aiſément, *ibid.* La ſeconde partie de cet ouvrage, laquelle regarde les Poëtes, eſt imparfaite vij. On peut ajoûter à ſon plan, viij. Ce qu'il dit de l'Eloquence du Barreau xxxiij. ce qu'il dit de Monſieur Patru & de Monſieur Le Maître xxxv. Cet Auteur peu favorable à Hermogéne, 147. &c.

Balzac, cet Auteur n'eſt pas toujours aſſez exact lorſqu'il parle de l'Eloquence, xxxv. On lui doit beaucoup, *ibid.* A fait voir que notre Langue eſt ſuſceptible d'harmonie, 113. 361. Etoit né pour le grand, 241. Eſt accuſé de n'avoir pas ſenti le ſublime d'un bel endroit de Démoſthéne, 239. Juſtifié de ce reproche, 241

Bayle (Monſieur) A une belle penſée ſur la corruption de l'Eloquence, 455

Beauté; la vraye beauté parmi les hommes eſt celle des ames qui s'attachent à Dieu, 3

Beauté du diſcours eſt le caractere le plus ſenſible de l'Eloquence, 2. En quoi elle conſiſte, 3. Qualitez neceſſaires pour y parvenir, *ib.* Maniere de la bien faire connoître, 12. Ce qu'Hermogéne dit de la beauté, 158. Deux eſpeces de beauté, la vraye & la fauſſe, 159. 160. 412. Ce que Craſſus dit de la beauté du diſcours, 301. &c. La beauté eſt differente de la nobleſſe, & comment, 272. 274 Elle veut être interrompuë, 306. 412.

Boivin (Monſieur) ſon travail ſur Longin, 225

Boſquillon (Monſieur l'Abbé) homme d'eſprit, 188

Bouhours (le Pere) ce qu'il dit du ſtyle agréable, 273

Boullanger (Monſieur) Avocat au Conſeil, homme de belles Lettres, 189

Brillant; le Brillant en ſa place n'eſt pas moins naturel, que la ſimplicité l'eſt en la ſienne, xxxix

Brutus; pourquoi Ciceron a donné le nom de *Brutus* à ſon Dialogue ſur les Orateurs, 316. Brutus avoit demandé l'Orateur à Ciceron, il ne l'approuva pas 352. Il déclara ſon ſentiment à Ciceron & à Atticus, 353. Quel fut le goût de Brutus, 354. &c. Brutus fait une harangue touchant le meurtre de Céſar, 353. Ciceron la trouve parfaite dans le goût de Brutus, & non au ſien, 355. Idée que Ciceron donne de Brutus, & comment il faut la prendre, 356. Le Brutus & l'Orateur faits pour faire changer d'avis à Brutus, *ibid.* Il ne changea point, *ibid.* Jugement de Céſar ſur l'entêtement de Brutus, *ibid.* Sur ſon éloquence, 357. Brutus rangeoit ſes mots avec ſoin, 358. Il lui échappoit ſouvent des vers, *ibid.* Ce qu'on dit de ſa Proſe & de ſes Vers, 359.

C

Canus Ruffius; mépriſe du Pere Rapin ſur un fait qui regarde cet Orateur, 317

Caſſagnes, auteur de la Préface ſur les œuvres de Balzac, 113. Eſtime qu'il fait de l'harmonie, *ibid.* & 114. Ce qu'il dit de l'attention des Anciens ſur l'harmonie, 361. Ne penſe pas juſte ſur cet article, 361. 362. 363. Sa penſée ſur la corruption de l'Eloquence, 454.

Carneade, ſes regles ſur l'Eloquence 50. Sa force & ſon habileté dans l'art de parler, 389. Ambaſſadeur des Athéniens à Rome, & ſon ſuccés, 391

Caton, le Cenſeur, fait un Traité de Rhétorique, xlviij. Eſt le plus ancien Orateur Romain, 315.

Cauſe ; la bonne cauſe eſt toujours plus facile à défendre, 51. Les cauſes ont leur fort & leur foible, 341.

Centenier ; beauté des paroles du Centenier dans l'Evangile, 214 &c.

Céſar ; ce qu'il diſoit de l'entêtement de Brutus, 356. de ſon éloquence, 357. de celle de Ciceron, *ibid.* & 358

Charpentier ; (M.) ce qu'il dit des nombres du diſcours, 113. 115. Suit les principes de Denys d'Halicarnaſſe, *ibid.*

Chateaubeau ; ce qu'il dit de Longin, 216. Croit que Longin & Hermogéne ſont d'accord ſur le grand & le Sublime, 246.

Choix ; le choix des circonſtances fait un Sublime, 239. 241. Le choix des mots fort utile à tous les Ecrivains, 212. Demande beaucoup de prudence, *ibid.*

Chriïe, ce que c'eſt, 180. 182. 191. 196

Ciceron ; Ses ouvrages ſur la Rhétorique, 379. La Rhétorique à Herennius n'eſt pas de lui, 406. Peine qu'il prenoit & qu'il conſeille, 328. Marque les défauts de l'Eloquence, & les évite, xxxix. 331. Son ſentiment touchant Platon, 11. 20. Ne prend pas le ſens de ce Philoſophe ſur la Rhétorique, 21. Ce qu'il penſe d'Ariſtote, 52. 80. touchant les paſſions, 57, 61 Si Ciceron eſt plagiaire, 57. 58. Copie Ariſtote, & en fait gloire, *ibid.* Difference de ſa Rhétorique & de celle d'Ariſtote, 80. Conduite qu'il garde pour devenir éloquent, 328. cette conduite comparée à celle d'Hortenſius, 329. Il explique fort bien l'harmonie, 364.

Cid, Tragedie de Corneille ; pourquoi ne peut être déſapprouvêe des Savans, le peuple l'ayant approuvée, 321. &c.

Circonſtances; produiſent le Sublime, 218. 241.

Comparaiſon d'Antoine & de Craſſus, 324. de Ciceron & d'Hortenſius, 328

Compaſſion; moyen efficace de l'exciter, 414.

Confirmation, comprend la Réfutation, 78. L'une & l'autre ſont ce que l'Art a de plus fort, 182

Connoiſſeurs en fait d'Eloquence ne ſauroient condamner un Orateur que le peuple approuve, 321. Ont de grands avantages ſur le peuple, *ibid.* & ſuivantes

Conquerant; ſi un Conquerant peut être comparé à un Rhéteur, 242

Converſations; ſi Aphthone, a donné l'Art des converſations, 190. 195. 196. Si cet art eſt la Dialectique, 377. &c

Craſſus, égale les Orateurs Grecs, 315. Pourquoi il n'atteint pas à la perfection, 317. Idée de ſon éloquence, 316. Comparé à Antoine, 324

Cyllenius (Raphaël) a fait une verſion de la Rhétorique d'Ariſtote & du Traité de Démétrius, & l'a miſe en tables, 266. On a mis la verſion de Démétrius dans l'Edition d'Angleterre, 267

Cyrus le Rhéteur; ſon Ouvrage revient à ceux d'Hermogéne & de Sopater, 179

D

D*acier* (M.) en quel ſens il croit que Platon condamne la Rhétorique, 19. Regarde le Panégyrique d'Helene comme un exemple de l'Eloquence condamnée par ce Philoſophe, 19. Son jugement ſur le Dialogue de Phédre & ſur celui de Gorgias, 35 Fait eſperer qu'il examinera la cenſure que Dicéarque a faite du Dialogue de Phédre, *ibid.* Nous propoſe une belle regle, qu'il emprunte de ſaint Jerôme, pour juger de ces ouvrages, 36. Comment il rejette l'autorité d'Athénée, qui a blâmé le Banquet de Platon, 37. Il ſe fait un bouclier de l'autorité d'Origéne, *ibid.* Examen de cette autorité, 38. Il a à faire à Tertullien, à ſaint Jerôme, à Monſieur l'Abbé Fleury, 37. 38. &c. Ses notes ſur Longin, font honneur à ce Rhéteur, 215. Sa mépriſe ſur le Panégyrique d'Iſocrate, 243. Fait plus d'état de Longin que d'Hermogéne, 249. Examen d'une de ſes raiſons, *ibid*

Décadence des eſprits, quelle en eſt la cauſe, 224. 446. 447. 452. &c

Déclamateur, idée de ce nom, xlvj

Déclamation, 426. Son caractere, 427. Etoit la voye que les grands Hommes prenoient pour devenir Orateurs, 428. Son origine 431 &c. Il s'y gliſſe des défauts, 433

Définition, ſon uſage dans le diſcours, 4.8

Démétrius le Phalérien Orateur de merite, xvij. 252. 258. &c. corrompit néanmoins l'Eloquence, xvij. Son caractere, xvij. &c. S'il eſt l'auteur du livre de l'Elocution, 252. Eſt du nombre des dix Orateurs Grecs, 258. Son ſtyle étoit dans le genre mediocre, & n'avoit point de force, ou en avoit peu, xvij. &c. 258.

Démétrius d'Alexandrie, contemporain de Galien, 251. Auteur du Traité de l'Elocution, 257. Son caractere, 251. 253. Son ſtyle & ſes préceptes, 262. 263.

Cet Auteur eſt plus ſévere qu'Hermogéne, *ibid.* Fournit des principes pour juger de la perfection de notre Langue, 278

Démoſthéne, ſon application à polir ſes ouvrages, xxv. Ne parloit point ſans s'y préparer, xxvj. Ciceron le préfere à tous, 314. eſt l'Orateur parfait, 344. Il lui manque pourtant quelquefois quelque choſe, 346. 349. A des expreſſions que ſon ennemi appelloit des monſtres, & qui ſont pourtant irrépréhenſibles, 250

Denys d'Halicarnaſſe, 103. Enſeignoit la Rhétorique du tems d'Auguſte, *ibid.* Concilie cet art avec le ſoin d'écrire l'hiſtoire, *ibid.* Eſt appellé le Critique par excellence, 107. Idée de ſa vertu, *ibid.* Idée de ſes ouvrages, 108. 109. Il cenſure Platon & juſtifie ſa Critique, 110. Sa modeſtie, 111. Ce qu'il dit de l'Harmonie, 115. &c. Ses ouvrages ſont imparfaits, 124. Sans lui Thucydide difficile à entendre, 125. Ce qu'il dit lui même de ſes propres ouvrages, 127. S'il eſt l'auteur du Traité de l'Elocution, 257

Deſpreaux(Monſieur) Sa Traduction de Longin a rendu cet Auteur auſſi facile qu'agréable, 224. Ses Réflexions ſur cet Auteur, *ibid.* Ce qu'il dit de Longin, 231. Croit avec Longin, contre M. Huet, qu'il y a du Sublime dans un endroit de la Geneſe, 233. Son éloge, 236. & ſuivantes. N'eſt pas toujours du ſentiment de Longin, 238. Avoit envie de traduire Démétrius, 267

Dialectique ; ce que c'eſt, ſelon Platon,

4. 379. Selon Ariſtote, 379. Selon Monſieur l'Abbé Fleuri, 377. En quel ſens elle répond à la Rhétorique, 379. 380. Si l'Orateur eſt obligé d'en garder les regles, 41

Dialogue; la liberté que les Anciens s'y donnoient, 26. Caractere du Dialogue, & ſa difference d'avec les Lettres, 275. 276

Dialogues de l'Orateur; ce qui obligea Ciceron à les compoſer, 280. Merite de cet ouvrage pour le fond & pour la forme, 281. Caracteres des Perſonnages qui y parlent, *ibid.* Ces Dialogues ſont difficiles à bien prendre, 281. Semblent laiſſer l'eſprit des lecteurs incertain, 282. Et néanmoins on y démêle la verité, 283. &c. S'il y a un ordre dans cet ouvrage de Ciceron, 296. & *ſuiv.* Cet ouvrage n'eſt point fait pour des enfans, 300 Contient des regles recherchées, 301

Dialogue de Ciceron ſur les Orateurs illuſtres, 310. *voyez* Orateur

Dialogue ſur les Orateurs, ou ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence, attribué par les uns à Tacite, par les autres à Quintilien, 444. 461. &c. Contient une diſpute en faveur des Modernes contre les Anciens, 445 Cette diſpute n'a point de rapport avec celle qu'Horace ſoûtient dans ſon Epitre à Auguſte, 460. Ni même avec celle qu'a ſoûtenu M. Perraut, *ibid.*

Dicearque blâme Platon, 23. Monſieur Dacier promet d'examiner ſa cenſure, 35

Diction; elle donne au

diſcours un caractere qui peint les mœurs, 69. L'emporte ſur l'action dans les diſcours faits pour être lûs, *ibid.* Ce qui fait la beauté de la diction, 70. & *ſuiv.* Harmonie de la diction, 75. *voyez* Harmonie

Dire; la gloire de bien dire, ni même celle de bien faire n'eſt la fin de l'Orateur, c'eſt Dieu ſeul, 5

Diſcernement des eſprits, ſon utilité, & la maniere d'y parvenir, 4. Il faut étudier le monde, 5

Diſcours; ſa beauté, en quoi elle conſiſte, ſelon Platon, 3. & Selon Hermogéne, 158. Selon Ciceron, 302. &c. Difference du diſcours oratoire d'avec une diſpute de Philoſophie, 323. 374. Le diſcours n'a proprement que deux parties, 78

Diſcours d'Iſocrate à Philippe confondu avec le Panégyrique du même Auteur, 243

Diviſion, ſon utilité dans le diſcours, 4. 8

Droit; connoiſſance du Droit civil & public neceſſaire à l'Orateur, 331

E

E*Crire*; le ſoin d'écrire eſt un des grands moyens de devenir éloquent, xxvj. Ce qui peut empêcher les Orateurs d'écrire leurs Plaidoyez, ou de les donner au Public, 320. Pourquoi quelques-uns parlent mieux qu'ils n'écrivent, 321

Elocution; avantage de l'Elocution, 69 Préceptes qu'en donne Ariſtote, *ibid.* &c. beauté de la doctrine de ce Philoſophe ſur cet article, 72. &c. Ce que Craſſus dit de l'Elocution au troiſiéme livre de l'Orateur, 301

Elocution; pourquoi le livre de l'Elocution eſt attribué à Denys d'Halicarnaſſe 155

Eloquence; ce que c'eſt, iij. Droit de la Nature & de l'Art ſur l'Eloquence, xij. &c. Elle peut varier & ſe corrompre, xv. xvj. Se perd chez les Grecs, & pourquoi, xvij &c. S'introduit chez les Romains, xx. En danger de tomber parmi nous, xxj. xxij. l'Eloquence purement naturelle n'arrive à rien d'achevé, xxviij. L'Eloquence demande un grand travail, xxvj. Elle demande la ſcience, 4. Quelle ſcience, 285. &c. La vraye & la fauſſe Eloquence, xv. xxj Quelle eſt l'Eloquence que Platon blâme, 18. La vraye Eloquence décriée par les Sophiſtes, 20. La vraye eſt differente de celle qui dit vrai, & la fauſſe differente de celle qui dit faux, 21. 22. L'Eloquence n'eſt point une vaine flatterie, 17. Uſe de force & de liberté, 28. Il y auroit beaucoup à retrancher ſi les hommes étoient plus ſages, 79. Tours extraordinaires d'Eloquence, 112. La fauſſe s'introduit, 127. 453. En France même, 457. Caractere de la fauſſe, 128. 135. La vraye ſe rétablit, 128. 129. Son caractere, 133. Elle eſt difficile à acquerir & à conſerver, 132. 133. 315. 330. Eloquence au berceau, 340. Plus mâle & plus vigoureuſe, 341

Eloquence Françoiſe; ce qui commence à la corrompre, 457. Mauvais goût qui s'y étoit introduit, & dont elle s'eſt relevée, 466

Empedocles, premier Maître de Rhétorique, xlvij.

Empire; l'empire de la

parole flatte agréablement, 89. l'Eloquence fonde les Empires, xiv

Enthymêmes; leur uſage dans l'Eloquence, 49. Leur éloge par l'Auteur de l'Art de penſer, *ibid*. Ils ſont communs aux Orateurs, *ibid*

Enthymematiques; penſées enthymematiques, 49. Leur uſage & leur nature, 50

Epicuriens & Stoïciens; leur Philoſophie peu propre aux Orateurs, 323

Epiſtolaire; ſtyle épiſtolaire, & ſtyle du Dialogue, leur rapport & leur difference, 275. 276

Erreur; celui qui la perſuade peut être un vrai Orateur, mais non un honnête homme, ſi ce n'eſt qu'il ſe trompe, 22

Eſprit; l'art de dire les choſes avec eſprit, 72. &c. L'eſprit eſt fertile pour le bon & pour le mauvais, 341

Eſprit foulé ſous les talons; penſée & expreſſion de Démoſthéne, ce qu'il en faut juger, 149

Eſtimer; n'eſtimer que ce qui eſt eſtimable, & ne craindre que ce qu'une ame noble doit appréhender, eſt une ſource féconde de penſées ſublimes & de ſentimens héroïques, 217

Ethopée dans Aphthone, ce que c'eſt, 181. Le Pere Meneſtrier la confond avec les portraits, 193. 199

Exemples; leur uſage dans l'Eloquence, 49. Si un Maître doit fournir des exemples de ſon propre fond, ou les emprunter d'ailleurs, 410. &c.

Exercice; neceſſaire à l'Orateur, 12

Exorde; manieres de le faire ſelon Hermogéne, 150. 187. 201

Experience du monde

neceſſaire à l'Orateur, 5. 13

F

FAble, dans Aphthone, ce que c'eſt, & ce qu'en dit le Pere Meneſtrier, 180. 190. 196

Fard; la compoſition des fards eſt une image de la Sophiſtique, 15

Femme; s'il eſt vrai que chacun trouve ſa femme la plus belle de toutes, 354

Figures; raillées par Platon, 9. 10 Ariſtote n'en parle point, 46. Ce qu'en penſe Hermogéne, 159. Alexandre le Rhéteur en a fait un Traité, 172. En quoi differentes des Tropes, *ibid.* Si tout diſcours eſt figuré; *ibid.* Uſage des vrayes figures, 173. Détail des figures de penſées, 174. De celles de diction, 175. Les figures ſoûtenuës par le Sublime, le ſoûtiennent auſſi, 221. 241. Toutes les figures, dans toutes les Langues, ont quelque choſe de commun, & en même tems quelque choſe d'extraordinaire, 235. Perſonne n'en parle moins que Ciceron, aprés Ariſtote, & il a eu raiſon, 304

Fin; quelle fin l'Orateur doit ſe propoſer, ſelon Platon, 5

Fleury (M. l'Abbé) ſon ſentiment touchant Platon, 38. Loüanges qu'il donne à ce Philoſophe, 38. 39. Reproches qu'il lui fait, 39. 40. Eſtime ſes préceptes de Rhétorique, 38. Les préfere à ceux d'Ariſtote, *ibid.* En cela contraire au Pere Rapin, 70. Explication qu'il donne d'un paſſage d'Ariſtote, 378

Foible; le foible d'une cauſe doit ſe cacher, ou diſſimuler, 341

Fort ; le ſtyle fort, ſelon Hermogéne, 246. Selon Démétrius, 275. Ce qui lui eſt oppoſé, 277. Ecueil du ſtyle fort, *ibid.*

Fort ; il faut faire valoir le fort d'une cauſe, 341

Franchiſe ; belle franchiſe d'un Orateur, 319

G

G*Eneſe* ; qu'il y a du Sublime dans les paroles de la Geneſe qui regardent la création de la lumiere, 233

Génie ; néceſſaire à l'Orateur, xiij. 3. 4. 12. 470.

Gorgias ; diſciple d'Empedocle, xlvij. Traite Platon de calomniateur, 23. 26. Etoit riche & conſideré, 23. A quel prix il enſeignoit l'Eloquence, 24. Admiré par les Athéniens, *ibid.* On lui éleve une ſtatuë à Delphes, *ibid.* Si elle étoit d'or, ou dorée, &c. par qui elle fut érigée, 30. Cet Orateur avoit de la force & de l'élevation, 24. &c. S'il étoit l'auteur du diſcours intitulé le Panégyrique, 25. Sa vanité va juſqu'à l'inſolence, 29

Gorgias tout d'or ; mot de Platon, replique de Gorgias, 30

Gorgias ; Dialogue de Platon, 2. Deſſein de ce Dialogue, *ibid.* Il ne faut pas juger de l'Eloquence par quelques endroits de Gorgias, 18. Platon y fait parler ſes Perſonnages comme il lui plaît, & pour en tirer avantage, 28

Gouvernement ; ſi le gouvernement Républicain eſt plus favorable à l'Eloquence que le Monarchique, & s'il y a moins de flatteurs, 224

Grand ; s'il differe du Sublime, 243. *& ſuivantes*

Grandeur d'ame, en quoi elle conſiſte, 217.

Guillard (Monſieur) Avocat au Conſeil, ſon merite, 189

Gymnaſtique, utile au corps, 15

H

HArmonie; goût d'Ariſtote ſur l'harmonie, 75. Goût de Ciceron, 76. Uſage de l'harmonie, 76. Ses excés, 77. Il vaut mieux ne point avoir d'harmonie, que de donner dans l'excés, *ibid.* Qui eſt l'Auteur de l'harmonie du François, 113. Celle du François ne dépend pas toujours des mêmes principes que celle du Latin, 361. 362. Ciceron explique trés-bien l'harmonie, 364

Helene; ſon Panégyrique regardé par M. Dacier comme un exemple de l'Eloquence que Platon condamne, 89

Herennius; Rhétorique à Herennius, 405. Qui en eſt l'Auteur, *ibid.* &c. Idée qu'il en faut avoir, 410

Hermogéne. 140. Profeſſe la Rhétorique à 15. ans. Compoſe ſa Rhétorique à 18. Devient ſtupide à 24. *ibid.* Sert à expliquer Ariſtote, 141. 142. Ne traite pas ſeulement des caractères, 143. Fait connoître Démoſthéne, 144. N'a point écrit pour des enfans, 145. Sans lui, point de bon Interprete, 146. M. Baillet n'en a pas jugé favorablement, 146. Sa methode de trouver les preuves plus facile que celle d'Ariſtote, 152. Sa grande connoiſſance de l'Art, 154. & ſur-tout des ſtyles, 155. 156. Son deſſein dans ſes livres des Idées, 161. 162. Méthode d'Hermogéne excellent livre, & ce qui en reſte, 161. 162. Ne trouve point de phraſes louches dans les anciens Auteurs Grecs, 206. Eſt plus exact que Longin dans la diviſion des ſources du Sublime, 248. Son jugement ſur une hyperbole de Démoſthéne concilié avec celui de Longin, 249

Héroïque; ſource féconde de ſentimens héroïques, 217

Hiſtoire; ſon uſage dans l'Eloquence, 331

Homere; ſon adreſſe & ſon intelligence dans l'harmonie, 117. Artifice & beauté de ſes harangues, 123. Sa Poëſie digne d'admiration, parce qu'elle reſſemble à une belle Proſe, 119

Hortenſius. Sa conduite dans l'étude de l'Eloquence, 329. Comparée avec celle de Ciceron, 328. *& ſuiv.*

Huet (Monſieur) ancien Evêque d'Avranche; ſon éloge, 231. Ne trouve point de Sublime dans un paſſage de la Geneſe, où Longin, Monſieur Deſpreaux, & M. Tollius en trouvent, *ibid.*

Hyperbole, ſon uſage, 72. 77. Maniere de juger d'une hyperbole, 250

I

J*Erôme* (Saint) belle regle qu'il donne à ceux qui liſent les Auteurs Payens, 36. Jugement qu'il fait de Longin, 227

Ignorans; leur facilité dans leurs diſcours, xxvij. xxxij. Ce qu'ils blâment dans l'Eloquence, xxxviij. &c.

Images; elles donnent de la vie aux choſes, & contribuent au Sublime, 218

Imitation des Anciens; ſon uſage dans l'Eloquence, 14

Impudence & aveuglement de quelques perſonnes qui jugent de l'Eloquence, xxxij

Interrogation; elle n'eſt pas toujours une figure, 173. 221. Elle n'eſt pas le fait d'un ignorant, 384

Invention; livres de l'Invention, 395. &c Idée qu'en donne Ciceron, 398. 401. 402

Invention; methode de trouver les argumens, 50. Si Ariſtote a borné la Rhétorique à l'Invention, 69. Préceptes d'Hermogéne ſur l'Invention, 151. &c.

Iſocrate; cet Auteur eſt un modele pour les diſcours d'apparat, 6. S'il a pris à Gorgias ſon Panégyrique, 25. Son genre d'écrire, 340. A la vraye maniere d'élever un Orateur, *ibid.* Il faut plus de force au Barreau, que n'en a cet Auteur, 341

Jugement des Savans &c. Ouvrage commencé par Monſieur Baillet, v. Fin & utilité de cet ouvrage, ix

Jupiter; le Jupiter de Phidias image de l'Orateur de Ciceron, 339

L

Langbaine; ſes notes ſur Longin, 225 Accuſe Balzac de n'avoir pas ſenti le ſublime d'un endroit de Démoſthéne, 239. Balzac juſtifié, 241

La Pierre (Gabriel de) ſes notes ſur Longin, & ſa Traduction, 225. Eloge qu'il donne à cet Auteur, 226

Laval (Monſieur de) Profeſſeur de Rhétorique, homme de merite, 189

Le Febvre (Monſieur) Ses notes ſur Longin, 225. Ce qu'il dit de cet Auteur, 228. Son ſentiment ſur Herodote contre Longin, 238.

Sa mépriſe ſur le Panégyrique d'Iſocrate, 243. Croit que le Grand dont parle Hermogéne, & le Sublime dont parle Longin, ne ſont pas la même choſe, 244

Lélius; ſa franchiſe, 319

Le Maître(Monſieur) préferé à Monſieur Patru, xxxv

Lettre; le caractere d'une lettre; ſon rapport avec le Dialogue, & ſa difference, 275. 276. Ariſtote habile à écrire des lettres, *ibid.*

Lettres; la connoiſſance des belles Lettres eſt la ſource de l'Eloquence, 331

Le Vayer (La Mothe) ce qu'il dit de la Dialectique & de la Rhétorique, 377. &c.

Lieu commun; ce que c'eſt, 197. Ne veut point d'Exorde, 195. A quelquefois deux faces comme la théſe, 198. Idée qu'en a le Pere Meneſtrier, 192. 197. Idée qu'en donne Ciceron, 198

Lieux de Rhétorique; c'eſt la matiere des Topiques, 369. Sont inutiles à ceux qui n'ont point d'uſage, & à ceux qui en ont, 370. 371.

Logique; pourquoi, ſelon M. l'Abbé Fleuri, appellée Dialectique, 377

Longin, 212. Il oublie ſon bon goût, 242. 244. Pourquoi il paroît ſi different d'Hermogéne ſur la matiere du Sublime, 244. S'il l'eſt en effet? 245. &c.

Lucien, 136. Ses bonnes qualitez, 138. Ses défauts, 139. Son Rhéteur ridicule eſt un ouvrage inſtructif, *ibid.* Propoſe deux voyes pour l'Eloquence, 131. Fait ſemblant de ſe mocquer de ceux qui prennent la bonne, & d'approuver ceux qui prennent la mauvaiſe, 134. 135

Lucile blâme dans ſes vers le ſoin que Craſſus prenoit d'arondir ſes periodes, 305

Lyſias, fameux Orateur, critiqué par Platon, 7. 8. Eſt Auteur des penſées & des preuves du Panégyrique d'Iſocrate, 25

M

MAjoragius; ſon jugement ſur la Rhétorique d'Ariſtote, 81. Ses Commentaires, 82. Il y copie Victorius, *ibid.*

Maitres; neceſſité d'en avoir, xxviij. & de les choiſir, xxix. 452

Malebranche (le Pere) idée qu'il donne d'Ariſtote, & de ſa doctrine des mœurs, 60. 61

Maniere; la grande difficulté de l'Orateur eſt dans la maniere, 342. Elle comprend deux choſes, l'action & le ſtyle, *idid.*

Matieres oratoires; leur étenduë, 291. 292

Maucroix; ſes œuvres poſthumes, & leur merite, 463. Ses Réflexions ſur les paſſions, 466

Mediocre; le Mediocre parfait cede au Sublime qui a quelque défaut, 223

Mœurs; celles de l'auditeur doivent être connuës à l'Orateur, 5. Celles de l'Orateur ſont un moyen de perſuader, 53. Elles contribuënt à la douceur, 53. Platon & Ariſtote les ont parfaitement connuës, 53. 54. La doctrine des mœurs mépriſée, 62. 63. Cette doctrine n'eſt pas entenduë, 63. 64. Ariſtote l'explique clairement, 65. &c. Ciceron l'a trés-bien compriſe, 67. Difference des mœurs, des portraits, & des preuves tirées des mœurs, 60. 61. Ce que Ciceron en dit au 2. livre de l'Orateur, 294

Memoire; s'il y a un Art de la memoire, 69

Menandre le Rhéteur, 177. n'a donné que des préceptes pour les éloges, & il deſcend dans des détails inutiles, *ibid*

Meneſtrier (le Pere) quelle idée il avoit d'Aphthone, 189. Combien il ſe trompe dans cette idée, 194. &c. Traite durement le Pere Pomey, *ibid*. Ce qu'il dit des Topiques de Ciceron, & combien il ſe trompe, 372. 373

Métaphores; leur uſage, 72. Source du plaiſir qu'elles donnent, ſelon la doctrine de Monſieur Nicole, 73. Selon celle d'Ariſtote, 74. Selon le Pere Bouhours 75. Elles portent à l'eſprit une nouvelle connoiſſance, 74

Methode, ou lieux de Rhétorique, ce qu'en penſe Ariſtote, 50. Ce qu'en dit Ciceron, *ibid*. Ce qu'en dit le Pere Lamy de l'Oratoire, *ibid*. Ce qu'il en faut croire, 370

Modele; les vrais modeles d'Eloquence ſont les Orateurs Attiques, xvj. Deux entre autres, ſelon Platon, 6

Moyens; la maniere de placer les moyens d'une cauſe, 342

Monnoye (M. de la) connu de tous les Savans, 188

Morain (Monſieur) ancien Profeſſeur de Rhétorique, homme qui a beaucoup de lumiere & de probité, 189

Morhof (M.) Sa mépriſe ſur l'ouvrage de Démétrius, 265

Mots; le choix des mots combien important à toute ſorte d'Auteurs, 212 Grande force des mots ordinaires, *ibid*. Leur arrangement, combien important, 223. Repetition des mots fait un ſublime, 240. Ce que dit Craſſus du choix & de l'arrangement des mots, 304. L'eſtime qu'il en faut faire, 305

N

Narration; maniere de la commencer, ſelon Hermogéne, 151. Ce que c'eſt dans Aphthone, ſelon le Pere Meneſtrier, 191. Si c'eſt le talent de dire des nouvelles, *ibid.*

Nature; ſes droits ſur l'Eloquence, xiij. Les premiers Orateurs furent ſes éleves, *ibid.* &c. C'eſt toujours elle qui doit parler dans les diſcours, xiv. C'eſt elle qui diſtingue la veritable Eloquence, xv. Elle a beſoin de l'Art pour ſe regler & ſe fixer, même pour ſe montrer, xvj. xxiv. Elle veut être étudiée, xxvij Idée du mot de *nature*, ſelon Ciceron & le Pere Rapin, 59.

Negligé; il vaut mieux être negligé que trop orné, 77

Nicole (Monſieur) ſon jugement ſur la doctrine d'Ariſtote, touchant les preuves, 49. Sur la doctrine d'Ariſtote, touchant les Paſſions, 56

Nugnés, en latin Nunneſius, eſt admirateur d'Hermogéne, & le préfere à tous les Maîtres, 145. 146

O

Orateur. Pouvoir des Orateurs dans les Républiques, & même dans les Monarchies, xliv. Quelle eſt la cauſe de leur petit nombre, xxix. Ce qui les diſtingue des Philoſophes, xl. Sont des Maîtres de politique, xliij. Quelle vûë ils doivent ſe propoſer, 5

L'Orateur parfait, 160.

L'Art de le devenir, 132, &c. 160. Differenc entre un Orateur & celui qui ne l'eſt pas, 173 Science de l'Orateur, 285. 350. L'Orateur ſait plus de Morale que les Philoſophes, 286. Qualitez qu'il doit encore avoir, 287. Moyens de parvenir à cette perfection, 288, &c. Il n'y a point d'Orateur ni de Poëte qui ne croye mieux faire qu'un autre, 353. 354. L'Orateur doit mettre moins de tems à s'inſtruire des Sciences, que ceux qui en veulent faire profeſſion, 307. Pourquoi tel Orateur qui parle bien, n'écrit point, ou n'écrit pas ſi bien, 320. 321. Si un Orateur qui a l'approbation du peuple, peut n'avoir pas celle des Savans, 321. &c.

Les trois Livres de l'Orateur ſont proprement la Rhétorique de Ciceron, 270. Ne ſont point ſes livres de l'Invention qu'il ait retouchez, 280 cherchez *Dialogue.*

D*ialogue* touchant les Orateurs illuſtres, 310. Ce qu'en dit Monſieur Baillet, *ibid.* Quel eſt le but de cet ouvrage, 311. Eſt plus ancien que le livre intitulé l'Orateur, 311. Idée de cet ouvrage, 312. 313. &c. Il y a deux parties, 314. Pourquoi intitulé Brutus, 316

L'Orateur, ouvrage de Ciceron adreſſé à Brutus, 333. Deſſein de cet ouvrage, *ibid.* Quelle idée Ciceron avoit de cet ouvrage, 336. Sa tendreſſe pour le même, 337. Cet ouvrage a plus d'élevation, & pourquoi, 364. Eſt trés-difficile, 365. Strebée l'a bien expliqué, *ibid.*

Du genre d'Orateur le

plus parfait, ouvrage de Ciceron, 366. Occaſion, deſſein, & nature de cet ouvrage, 366. *& ſuiv.* N'eſt qu'une Preface d'un ouvrage qui s'eſt perdu, 368

Ordre ; il y a dans tout diſcours un ordre naturel qui ne peut changer, ce qui n'empêche pas qu'il n'y en ait un autre qui change ſelon les circonſtances, 47

Orné ; ſtyle orné, élegant, poli ; en quoi il conſiſte, 271. 272. On le tire des objets agréables, & quelquefois des plus triſtes, *ibid.* Ce qu'en dit le Pere Bouhours, 273. Ce ſtyle veut être interrompu, & pourquoi, 306

Ornemens propres aux Orateurs, 71. Plus difficiles, *ibid.* different des ornemens Poëtiques, *ibid.* Changent ſelon les circonſtances, 77. En quoi ils conſiſtent, ſelon Hermogéne, 153. Deux eſpeces d'ornemens, ſelon Craſſus, 302. 303. Difference qu'il y faut mettre, 305

Ouvrage ; les ouvrages, dans tous les Arts, ſont d'aprés l'idée qu'en a l'ouvrier, 333

Ouvrier ; tout ouvrier conçoit quelque choſe de plus parfait que ce qu'il fait, 333

P

Panégyrique ; caractere du Panégyrique en general, 301. 302

Panégyrique d'Iſocrate ; les penſées & les preuves ſont de Lyſias & de Gorgias, 25. Ce que c'eſt que cet ouvrage, ſuivant Longin, 242. Selon Denys d'Halicarnaſſe, 243. Selon Timée, *ibid.* Erreur ſur cela de Meſſieurs le Febvre & Dacier, *ibid.*

Parole ; ſon utilité, ſon excellence, ſa liaiſon avec la ſageſſe, ſon danger, j. iij. iv

Partitions oratoires ; ouvrage de Ciceron, 381

Paſſions ; ſont un des trois moyens de perſuader, 53. Perſonne n'en a mieux penetré l'Art qu'Ariſtote, 54. La diviſion qu'en fait ce Philoſophe dans ſa Rhétorique, eſt la plus propre à l'Orateur, 54. 55. Trois choſes à connoître pour bien manier les paſſions, 55. Doctrine d'Ariſtote ſuivie par Ciceron, 57. Merveilleux des paſſions, 67. En quoi Antoine en fait conſiſter l'Art, 189. Sa doctrine eſt celle d'Ariſtote, 294. Importans preceptes ſur les paſſions, 294. 295. Diviſion des paſſions ſelon les Stoïciens, 384.

Patru (Monſieur) n'égale point Monſieur Le Maître, xxxv

Perſuader ; moyens de le faire, 52. 53

Perſuaſion ; c'eſt la fin naturelle de l'Eloquence, qu'il faut toujours avoir en vûë, xvj.

Pétrone ; cet Auteur eſt affecté, quoiqu'il blâme l'affectation, 442

Peuple : il eſt Juge de l'Eloquence, 321. &c.

Phédre ; Dialogue de Platon, 1. Deſſein de ce Dialogue, 2. Son caractere, 32. Ses beautez, 2. Ses défauts, 32. Sent le jeune homme, *ibid.*

Phidias ; ſon Jupiter, 339

Philoſophes ; different des Orateurs, & en quoi, xl. Comment il faut entendre ce que dit Ciceron, que c'eſt à eux qu'il devoit ſon Eloquence, 334. Eloquence ſurprenante de quelques Philoſophes, 389. &c. A quelle ſorte d'ouvrage ils l'appliquoient, 187

Philoſophie; quelle eſt la Philoſophie qui entre dans l'Eloquence, xlij. Quelle Secte convient plus à l'Orateur, 308. 386. Quelle eſt celle qui ne lui convient pas, 323. Uſage de la Philoſophie, 331. La plus propre à l'Orateur ne ſuffit pas, 335. La Philoſophie avoit nui à l'Eloquence de Brutus, 358

Phyſique; quel uſage en faiſoit Périclés dans ſes harangues, 391. &c. En quel ſens elle peut donner de la grandeur d'ame, 393. Penſée d'Hermagore ſur la Phyſique, 399

Platon; excellent Maître d'Eloquence, 1. 11. Son deſſein dans Phédre, 2. Dans Gorgias, *ibid.* En quoi conſiſte, ſelon lui, la beauté du diſcours, 4. Elevation de ce Philoſophe dans ſes préceptes, 2. 6. Il n'eſt point ennemi de la Rhétorique, 9. Raille les Rhéteurs & leurs regles, 9. 10. Eſt un grand Orateur, 11. Sa maniere de faire connoître le beau, 12. Diſpute le prix à Homere & à Xenophon, 13. 14. N'eſt pas de bonne foi, 14. Reconnoît une vraye Eloquence, 19. Il affecte les manieres de Gorgias & d'Iſocrate, 25. Poliſſoit ſes diſcours à l'âge de 80 ans, décrie les Rhéteurs contre la verité & la juſtice, 14. & beaucoup d'autres honnêtes gens, 14. Il avoit de grandes paſſions, 26. Défaut de ſes Dialogues, *ibid.* Uſe de ſophiſmes contre les Sophiſtes, 27. Attribuë une fauſſe victoire à Socrate ſur les Rhéteurs; autres reproches qu'on lui fait, 28. Varie dans ſes ſentimens, 32. Trop libre dans Phédre, *ibid.* Il y choque les bienſeances, *ibid.* &c. Donne de lui une idée abominable, 33. Sa doctrine affreuſe, 34

Plume; il n'y a point de meilleur Maître de Rhétorique que la plume, xxvj. 310

Poëte; il n'y a Poëte ni Orateur qui ne croye mieux faire qu'un autre, 353. 354 Les Poëtes ſont les premiers qui ayent cultivé la diction, 71. Leurs ornemens ſont froids dans la Proſe, *ibid.*

Portraits; leur uſage dans l'Eloquence, 61. Si Ariſtote les a eu en vûë dans ce qu'il a dit des mœurs, 64. &c.

Préceptes; Si le chemin eſt long par les préceptes, xxx. Leur utilité, & même leur neceſſité, xxiij. Premierement pour ceux qui compoſent, xxv. En ſecond lieu pour ceux qui jugent, xxxj. Les préceptes ſeuls ne ſont point un Orateur, 13. Ceux des anciens Rhéteurs n'étoient qu'une préparation à des préceptes plus importans, 12

Preuves; l'idée qu'il en faut avoir, 47. 48. Leurs eſpeces, *ibid.* D'où il faut les tirer, 50. 51. Leurs caracteres, 51. Choix qu'on en doit faire, *ibidem.* Peuvent ſe tirer des *mœurs*, 60 & néanmoins different de ce qu'on appelle mœurs dans le diſcours, 61. A quoi les reduit Hermogéne, 151. Maniere de les conclure dans les diſcours oratoires, 152. De les propoſer, 413

Princes; l'Eloquence leur donne un grand relief, 86. Alexandre en étoit perſuadé, 87. Sont diſpenſez de bien des choſes, à cauſe de leur élevation, 87. Ont de grands avantages pour perſuader, *ibid.* Il y a des choſes dans l'Eloquence dont rien ne peut les diſpenſer, 88. Ils ont ſouvent tiré d'elle d'auſſi grands ſecours que de leurs troupes, *ibid.* &c.

Progymnaſmes; ce que c'eſt, 180. 192. 200. Combien on en diſtingue, 181. S'ils ſont les matieres des converſations, 189. &c.

Prouver philoſophiquement, ou en Orateur, en quoi differe, 374

Q

QUeſtion, ce qu'en dit Hermogéne, 147. Il faut la bien démêler & la bien établir dans les matieres oratoires comme dans les ſciences, *ibid.*

Quintilien; approche fort de Ciceron, xlviij. Sa plainte ſur la doctrine de Platon, 18. Mauvais jugement qu'il fait de la doctrine des mœurs, 61. &c. N'eſt pas toujours oppoſé à Ariſtote, 78. &c. Le loüe fort, 79. N'a jamais blâmé en general ſa Rhétorique, *ibid.* A profité de Denys d'Halicarnaſſe, ſans lui en faire honneur, 120. 121

R

RAillerie; Hermogéne en parle bien, 163. Ce qu'on en peut dire, les regles qu'on peut en donner, ſon uſage, 298. 299

Raiſon; la raiſon parvenuë à un certain point d'excellence, eſt ce qu'on nomme ſageſſe, iij

Rapin (le Pere) Son jugement ſur Platon, 2. 70. Sur Ariſtote, 59. 70. Sur ce que ce Philoſophe dit des paſſions, 54. Sur Denys d'Halicarnaſſe, 105. Sur Longin, ſur Démétrius, 252. 253. 258. Ce qu'il dit du ſecond livre de l'Orateur, 290. 296. &c. Du Dialogue touchant les Orateurs illuſtres, 316. Mépriſe de ce Pere ſur un endroit de ce Dialogue, 317

Réfutation; compriſe ſous la preuve, 78

Rhéteur; idée ancienne de ce nom, xlvj. Rhéteurs raillez par Platon, & pourquoi, 9. Leur vanité, leur ignorance, leur injuſtice, leurs préceptes, 9. 10. 16. 17. Platon attribuë une fauſſe victoire à Socrate ſur les Rhéteurs, 28. Comment, & en quel cas un Conquérant peut être comparé à un Rhéteur, 241. &c. Rhéteurs chaſſez de Rome par Craſſus, 306

Rhétorique; plus propre à former l'eſprit que la Logique, xliv. Son origine, xlvj. En quoi elle conſiſte, ſelon Platon, 3. 4. 5. Platon & Antoine ne la décrient que pour ſe divertir, 10. 290. Propre à être raillée, 11. Comparée à l'art des Cuiſiniers, 15. 16. Peut défendre le Pour & le Contre, 51. Ne doit défendre que la bonne cauſe, *ib.* Donne l'art de dire les choſes avec eſprit, 70. &c. Comment elle eſt oppoſée à la Dialectique, 378. *& ſuiv.*

Rhétorique à Alexandre; elle n'eſt point d'Ariſtote, 85. 96. Caractere & défaut de cet ouvrage, 84. 85. Ce qu'il y a de meilleur, *ibid.* Belle réflexion qu'on y trouve, 91. 92. La methode n'en eſt pas exacte, & on y deſcend dans des minuties, 93.

Elle finit par une récapitulation ſinguliere, 94. 95

Romains; ils deviennent éloquens, & ceſſent de l'être, xx

S.

SAci (Monſieur de) Avocat au Conſeil, ſon merite, 188.

Sageſſe; ce que c'eſt, iij. Sa neceſſité, *ibid.* Préferable à l'Eloquence, iv. Sans elle l'Eloquence eſt nuiſible, *ibid.* Sans l'Eloquence, la ſageſſe n'eſt pas d'un grand uſage, *ibid.* L'amour de la ſageſſe a fait cultiver l'Eloquence, *ibid.*

Savans; ils ſe trompent quelquefois, 251. Ce qu'ils doivent faire, *ibid.* Ne peuvent refuſer leur approbation à un Orateur qui a celle du peuple. Orateur ſavant, à quoi doit prendre garde, 48. 466. &c.

Science; les ſciences, proprement dites, n'entrent pas dans les diſcours oratoires, xlj. 289. L'Orateur s'en inſtruit en peu de tems, 307. Sans les avoir appriſes en peut parler, *ib.*

Seneque le Rhéteur, 419. Idée de ſes déclamations, 422. &c. Sa prodigieuſe memoire, 435. Introduit un nouveau genre d'Eloquence, 440. Avec quelle précaution il faut le lire, 443

Sentence; ce que c'eſt, ſelon Aphthone, 181. 191. Qualitez qu'y demandent Theon, Petrone, & tous les gens de bon goût, 206. 207

Serment de Démoſthéne, 219. Belles réflexions de Longin ſur ce ſerment, 220. Il eſt trés-propre à éclaircir la matiere du Sublime, 221

Simple, ſtyle ſimple; ſon caractere, 274. A des matieres qui lui ſont propres, & cependant convient au Sublime, 274. 275

Socrate; fleau de Gorgias, xlvij. Remporte ſur lui une victoire en idée, 28. Accuſe Platon de menſonge, 26. Sa methode dans les argumens, 398

Sopater; ſa methode pour former l'Orateur, 169

Sophiſtes; ancienne idée de ce nom, xlvj

Stoïciens; peu propres à former des Orateurs, 323

Strébée de Rheims; jugement qu'il fait de l'Orateur de Ciceron, 339. entend cet ouvrage comme Ciceron même, *ibid.*

Style; diviſion du ſtyle par Hermogéne, 155. 156. Par Démétrius, 168. Ces deux Auteurs conviennent, *ibid.* Sont tous deux critiquez par Voſſius, 169. l'art de varier le ſtyle, fait l'Orateur, 155. C'eſt où l'Orateur trouve plus de difficulté, 343. Difference du ſtyle oratoire d'avec l'hiſtorique, le ſophiſtique, &c. *ibid.* Uſage de la varieté du ſtyle, 344. Un Orateur les doit avoir tous comme Démoſthéne, 348. Proprieté de chaque ſtyle, ſelon Ciceron, 347. Il faut mêler les ſtyles, 348

Sublime; Sublime auſſi naturel que la ſimplicité, xxxix. Traité du Sublime eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité, 212. Idée generale du Sublime, Son idée diſtincte, 213. Vices oppoſez, *ibid.* Moyen de l'acquérir, 214. Sources du Sublime, 215. Il y en a deux qui tiennent plus de la Nature, 226. Et trois qui tiennent plus de l'Art, 227. Définition du Sublime, 216. Le Sublime reſſemble aux aſtres découverts dans les derniers tems, 242. En quoi il conſiſte, ſelon Démétrius, 269. 270. Eſt oppoſé au ſtyle froid, *ibid.*

Subtil (Monſieur) ſon éloge, 188

T

Tertullien releve la doctrine affreuſe de Platon, 34

Théon a fait des Progymnaſmes, 203. A fort bien réüſſi dans la théſe de l'Exiſtence de Dieu, 205. Eſt ami de la clarté, 205. Ce qu'il demande dans les ſentences du diſcours, 206. 207

Timée; éloge qu'il donne à Alexandre, 241. Blâmé par Longin, *ibid.* Loüé par Coſtard, *ibid.* Et par Monſieur Bayle, *ibid.* Cet éloge examiné, 242. Deſſein de Timée dans cet éloge, 244

Tite-Live paroît avoir peu de ſentence, & pourquoi, 207

Tollius (Monſieur) Sa Traduction de Longin & ſes Notes ſur cet Auteur, 225. Ce qu'il dit de Longin, 230. Eſt de l'avis de Longin contre M. Huet, ſur le Sublime d'un endroit de la Geneſe, 232. Ne peut comprendre que la repetition des mots contribuë au Sublime, 239. Croit que Longin & Hermogéne ont entendu la même choſe, l'un par le Grand, & l'autre par le Sublime, 247. Trouve Hermogéne plus exact que Longin, 248. Et Démétrius moins exact que l'un & l'autre, 253

Topiques; ouvrage de Ciceron, 369. Ce que c'eſt, & d'où vient ce mot, *ibid.* Merveilleuſe facilité de Ciceron à le compoſer, 370. Idée qu'il faut avoir des Topiques & des lieux de Rhétorique, 370. Idée que le Pere Meneſtrier a des Topiques, & ſon erreur, 371. 372. &c.

V

Verité; celle que ſervent les Orateurs, eſt de pratique & celle que ſervent les Philoſophes, eſt de ſpéculation, xlj

Victorius; ſur la Rhétorique d'Ariſtote, 82. Ce qu'il dit de la doctrine des mœurs & des paſſions, 63. Blâme Quintilien, *ibid.* Se met de mauvaiſe humeur contre cet Auteur, 78. Ce qu'il penſe du livre de l'Elocution & de ſon Auteur, 154. 265

Vivés; ce qu'il dit des Critiques ignorans, xxxij. Ce qu'il dit d'Ariſtote, 45. Des anciens Maſtres, 308. Sa vanité, 309

Ulpien Rhéteur; ſuit la methode d'Hermogéne, 209. Differe de cet Auteur, *ibid.*

Voſſius; réfute Quintilien ſur les mœurs, 64. Et le loüe d'ailleurs, *ibid.* Profite de Denys d'Halicarnaſſe, & lui en fait honneur, 110

Wolfius; ſon édition d'Iſocrate enrichie des réflexions de Denys d'Halicarnaſſe, 123

X

Xenophon, émule de Platon, 14 Bon mot de Xenophon, 271

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Jugemens des Savans ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs, Tome I. contenant les Auteurs Grecs, & les Latins juſqu'à Quintilien.* Il m'a paru que l'impreſſion de cet ouvrage ne pouvoit qu'être agréable & utile au Public. Fait à Paris le vingt-huitiéme d'Avril mil ſept cens treize. SAURIN.

MVSEVM BRITANNICVM

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé **BALTAZARD GIBERT**, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, l'un des Profeſſeurs de Rhétorique au College de Mazarin, Nous ayant fait expoſer qu'il a compoſé un livre qu'il deſireroit faire imprimer ſous le titre de *Jugemens des Savans ſur les Orateurs, & ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique ; avec un précis de la doctrine de ces Auteurs*, ſ'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires ; Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Expoſant de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume par tels Imprimeurs & Libraires qu'il voudra choiſir pendant le temps de quinze années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ou debiter, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge que ces Preſentes ſeſeront enregiſtrées ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires de Paris ; & ce dans trois mois du jour de la datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant, ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement , ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun empêchement. Voulons que la copie qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour bien & dûëment ſignifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires foy ſoit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires , ſans demander autre permiſſion ; nonobſtant clameur de Haro , Chartre Normande & autres Lettres à ce contraires. Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Paris le ving-ſeptiéme jour de May l'an de Grace mil ſept cens treize , & de nôtre Regne le ſoixante unziéme.

Par le Roy en ſon Conſeil ,

PAJOT.

Et ledit ſieur Gibert a cedé à M. Eſtienne, Marchand Libraire à Paris, la part ſeulement du preſent Privilege, qui regarde les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique , ſe réſervant entierement l'autre partie qui regarde les Orateurs, ſuivant l'accord fait entre eux , pour raiſon de quoi l'Original dudit Privilege eſt demeuré entre les mains dudit ſieur Gibert.

GIBERT.

Regiſtré ſur le Regiſtre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 611. n. 687. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du 13. Aouſt 1703. Fait à Paris ce 31. May 1713.

L. JOSSE , Syndic.